This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES SAMEDIS LITTÉRAIRES

TROISIÈME SÉRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Théories sociales et Politiciens (Fasquelle).
Praticiens politiques (Fasquelle).
La Littérature française d'aujourd'hui (Perrin).
Waldeck-Rousseau (Éditions de la *Revue Bleue*).
Les Samedis littéraires, deux volumes (Perrin).

J. ERNEST-CHARLES

Les Samedis Littéraires

TROISIÈME SÉRIE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
53, Rue St-André-des-Arts, 53

1905

848
E715.c
v.3

Droits de traduction et de reproduction

réservés pour tous pays, y compris les pays scandinaves.

C60-243461

848
E715s
V.3

PRÉFACE

Voici un recueil nouveau — le troisième — de Samedis littéraires.

C'est une collection de documents, nécessaires, je le crois, pour l'histoire de la société française, pour l'histoire des mœurs littéraires de notre temps et pour l'histoire de la littérature française du commencement de ce siècle. La faveur du public lettré semble faire que cette collection sera longtemps continuée. Au reste, rien ne m'intéresse que de l'établir peu à peu.

L'appui amical de M. Félix Dumoulin, directeur de la Revue Bleue, *m'a permis de réunir ces documents en toute indépendance et avec le souci seul de la vérité. J'ai pu omettre tel ou tel « écrivain » dont la notoriété n'a été constituée que par le concours officieux d'une publicité plus ou moins coûteuse. Je ne traite que des écrivains qui réellement, coopèrent à maintenir, ou à étendre l'empire intellectuel de la France. Mais tous ceux dont la personnalité est caractéristique, et dont le rôle est efficace, y sont étudiés tour à tour consciencieusement, sans nul préjugé, et aussi complètement que possible. Je ne mets dans ces livres que*

l'utile; je prétends l'y mettre presque tout entier.

J'ai parlé de l'empire intellectuel de la France. C'est la question capitale.

Ils sont les meilleurs livres de notre temps ceux qui annoncent l'avenir de la langue française et présagent ainsi l'empire intellectuel de la France. On les aime avant de les avoir lus. Et pourvu que ces livres soient optimistes, ils paraissent bons à ceux qui les lisent. S'ils sont ardents, ordonnés, méthodiques, on les juge tout de suite excellents. Vivons avec ces livres qui encouragent! Formons, renouvelons la ligue pour la défense et illustration et propagation de la langue française; c'est maintenant la véritable ligue du bien public. N'excluons d'elle que les mauvais écrivains. Que cette ligue cherche ses inspirations dans tous les livres qui se succèdent plus nombreux qu'autrefois, supputant, avec des arguments de plus en plus précis, la fortune de notre langue, et qui ne font jamais double emploi.

En même temps que M. Philéas Lebesgue publie l'Au-delà des Grammaires, *nous sommes gratifiés d'une édition du livre de Joachim du Bellay :* La Défense et Illustration de la Langue française. *Ce livre est toujours nouveau. C'est un livre national. Quelques-unes de ses idées ne sont plus applicables à notre époque. Les sentiments qui l'inspirent ont une force encore jeune.*

Les espérances de Joachim du Bellay plusieurs fois réalisées n'ont pas cessé d'être nos espérances : dans le monde modifié elles se réaliseront une fois de plus : « Le temps viendra (peut estre) s'écriait du Bellay, et je l'espère moyennant la bonne destinée françoise que ce noble et puissant

royaume obtiendra à son tour les resnes de la monarchie, et que nostre langue... qui commence encore à jetter ses racines, sortira de terre et s'eslèvera en telle hauteur et grosseur qu'elle se pourra égaler aux mêmes Grecs et Romains, produisant comme eux des Homères, Démosthènes, Virgiles et Cicerons, aussi bien que la France a quelquefois produit des Périclès, Nicées, Alcibiades, Thémistocles, Césars et Scipions. » Justement du Bellay donnait à ses contemporains des conseils dont les nôtres ont fort besoin. Il les excitait à avoir confiance en eux-mêmes. « Je ne veux pas donner si haut los à nostre langue, pour ce qu'elle n'a point encore ses Cicerons, et Virgiles; mais j'ose bien asseurer que si les scavans hommes de nostre nation la daignoyent autant estimer que les Romains faisoyent la leur, elle pourroit quelquefois, et bien tots, se mettre au rang des plus fameuses. »

Et encore : « Pourquoy doncques sommes-nous si grands admirateurs d'autruy ? pourquoi sommes-nous tant iniques à nous-mêmes. » Nous sommes prompts à nous juger méchamment. Hier Wells le constatait à son tour : « Il existe dans le monde une prédisposition que partagent les Français eux-mêmes à dénigrer grossièrement ce qui est français et à douter de la durabilité des entreprises françaises. » Notre empire doit naître de la prépondérance de la langue française dans la vie universelle des intelligences. Gardons-nous des doutes mortels aux grands efforts. Ayons au contraire cette belle confiance de Peletier du Mans qui chantait au temps de du Bellay :

J'escri en langue maternelle
Et tasche à la mettre en valeur
Affin de la rendre éternelle
Comme les vieux ont fait la leur :
Et soutien que c'est grand malheur
Que son propre bien mespriser
Pour l'autruy tant favoriser!

Voilà les sentiments que nous devons avoir. Des écrivains étrangers les ont. Notre foi serait-elle moindre que la leur en nos destinées intellectuelles? M. Philéas Lebesgue est attentif aux idées de Wells encore qu'elles lui apparaissent comme les divinations d'un aventureux esprit.

Ce qui est à mon sens le plus caractéristique ce n'est pas la conviction profondément réfléchie de Wells que notre langue française est appelée à la suprématie ; c'est l'accord d'autres observateurs étrangers avec Wells, et par exemple l'accord de Novicow. Nous avons été sensibles aux prédictions favorables de Wells. Nous n'avons pas voulu voir qu'elles obtenaient toute leur vertu de leur concordance avec les prédictions faites par d'autres savants accoutumés à observer la vie européenne.

Wells déclare sans ambages que, dans le conflit des langues, la victoire du français est probable, à peu près certaine. L'anglais, l'allemand, le français sont des langues agrégatives. Mais une partie de l'extension de la langue anglaise est due surtout aux facultés prolifiques plus grandes des peuples parlant originellement anglais, à l'émigration en des contrées de langue anglaise de groupes d'étrangers trop peu nombreux pour résis-

ter à la contagion ambiante, et à la contrainte exercée par un peuple ayant la prépondérance politique et commerciale, mais trop illettré pour acquérir volontiers la connaissance des langues étrangères. Or, aucune de ces causes n'a une permanence essentielle. Wells examinant la question de plus près, conclut que l'extension de l'anglais « en face des langues en apparence beaucoup moins commodes » a été très lente. « L'anglais n'a pas encore réussi à remplacer la langue française dans le Canada français et son ascendant est douteux même aujourd'hui dans l'Afrique du Sud après un siècle de domination britannique. »

Il faut accepter les règles générales formulées par Wells, du développement d'une langue au détriment des autres langues. « Le facteur décisif en cette matière, est la somme de science et de pensée que l'acquisition d'une langue offrira à l'homme qui l'apprend. » En conséquence, dit Wells, « ce fait prend aussitôt une énorme signification que le nombre de livres publiés en anglais est moindre que le nombre de ceux publiés en français ou en allemand et que la proportion des ouvrages sérieux surtout est de beaucoup inférieure. » Et Wells tient pour certain que le déclin de la littérature anglaise amènera la décadence de la langue anglaise et son impuissance à se propager.

Le français et l'allemand lutteront l'un contre l'autre pour la domination, et le français vaincra. L'allemand, en effet, (je cite le témoignage de Wells), est une langue peu attrayante, peu mélodieuse, difficilement maniable et affligée d'un alphabet hideux et confus que l'Allemand, patriote

à outrance et à contre-sens, ne veut pas abandonner. D'ailleurs, la langue allemande se heurte à des frontières ennemies : il y a des peuples hostiles qui redoutent la prépondérance germanique et qui ont pris à cœur d'empêcher l'emploi de l'allemand. Le français, au contraire, est une langue aimable. Sa littérature variée assure aux intelligences avides un festin délicat et copieux. Tout porte à croire que dans la bataille que se livreront le français et l'allemand pour la conquête linguistique de l'Europe, le français restera maître. Et vers l'an 2000 *les langues secondaires de l'Europe tendront de plus en plus à devenir les dialectes annexes de communautés bilingues qui, vraisemblablement, parleront toutes le français.*

Rêves! Hypothèses! Chimères! Mais remarquons au moins que Wells n'est point le seul qui s'abandonne à ces rêves, se plaise à ces chimères, et construise allègrement ces hypothèses. Les idées de Novicow correspondent aux siennes. Et cette rencontre — même dans l'utopie — d'esprits si différents, représentants de cultures et de civilisations si différentes, n'est pas négligeable.

Novicow examine tour à tour « les facteurs » de l'expansion de la langue française. Il voit les qualités de cette langue qui garantissent sa clarté et sa limpidité. Et si l'attrait d'une langue est en raison directe de l'attrait de sa littérature, la littérature française — où l'on doit comprendre les ouvrages scientifiques — augmente la faculté de développement de la langue. Cette littérature française est plus agréable, plus utile. Elle est plus accessible parce que l'esprit français possède le goût. Du Bellay s'extasiait jadis devant les char-

mes du pays français : « Je ne parleray ici de la tempérie de l'air, fertilité de la terre, abondance de tous genres de fruits nécessaires pour l'aise et entretien de la vie humaine et autres innumérables commodités que le ciel, plus prodigalement que libéralement a élargy à la France... Je suis content que ces félicités nous soient communes avecques autres nations, principalement l'Italie ; mais quant à la piété, religion, intégrité de mœurs, magnanimité de courage et toutes ces vertus, rares et antiques (qui est la vraye et solide louange), la France a toujours obtenu sans controverse le premier lieu. » Novicow, avec beaucoup plus de calme et sans lyrisme de style, constate les qualités françaises et l'aide qu'elles apportent à l'expansion de la langue. « La France est en tout un pays de moyennes. Elle n'a pas les montagnes les plus hautes du monde, ni les plaines les plus étendues, ni les fleuves les plus larges, ni les campagnes les plus fertiles. On dirait que l'esprit français s'est moulé sur la nature du pays. Il possède, au suprême degré, l'aptitude au juste milieu, le goût, comme on dit en d'autres termes. Les productions littéraires de la France ont un caractère international, parce qu'elles peuvent plaire également à toutes les nations. » Ensuite, et surtout : « Pour le raffinement de la vie, des mœurs et des sentiments, la France, en général, et Paris en particulier, tiennent aujourd'hui la première place. Cela donne aussi aux productions littéraires de la France un immense avantage sur celles des autres pays. » Qui donc contesterait et ce fait, et l'avantage qui en résulte nécessairement ! Ajoutez, je l'ai déjà dit — (Voir Samedis littéraires, *tome II),*

mais ce sont là des idées qu'on ne saurait reproduire trop souvent — ajoutez l'influence qui provient fatalement de notre raffinement social : « La France va redevenir la nation directrice de l'Europe. Par ses institutions actuelles, elle s'est dépêtrée plus que toute autre des langes médiévales. Elle va donner au monde le modèle d'une institution démocratique. Sans doute, ses institutions sont encore loin d'être parfaites. Et parce que imparfaites, elles arrêtent dans une forte mesure la prospérité du pays. Mais, malgré tout, les institutions de la France sont modernes, *tandis que celles des autres pays sont, en partie, médiévales. Or, comme le progrès n'est possible que par la marche en avant, il est naturel que les regards de tous les peuples se dirigent de nouveau vers la nation la plus avancée au point de vue politique. La France a déjà réalisé un grand nombre de réformes qui sont considérées comme un idéal presque inaccessible dans plusieurs pays civilisés de l'Europe. Sûrement elle réalisera la première toutes les transformations sociales qui correspondent aux besoins de la vie moderne... La France redeviendra un phare éclairant le monde. Elle attirera de nouveau toutes les sympathies et sa nationalité recommencera à rayonner dans l'espace avec une puissance toujours croissante. » Quelle force d'expansion pour la langue française !*

M. Philéas Lebesgue est aussi habile que personne à définir cette force qu'il constate et qu'il admire avec joie. Je ne peux suivre ici une à une toutes les études qui composent son ouvrage : L'Au-delà des Grammaires. *Elles sont toutes originales, et pour être toutes savantes, quelques-unes*

d'entre elles sont cependant enthousiastes. Il me semble aussi que plusieurs témoignent de cet esprit aventureux dont Philéas Lebesgue incrimine Wells. Au reste, il importe peu que les critiques s'accordent sur les conclusions de Philéas Lebesgue. L'essentiel est que le public prête attention à des livres analogues au sien. Intéressons-nous à l'expansion de notre langue nationale. Soyons passionnés pour ses progrès. C'est une passion que tout justifie. Jamais époque ne fut plus favorable à la diffusion de notre langue nationale soutenue et multipliée par notre grandeur intellectuelle.

Comme il est sage de dire, et de dire encore avec Philéas Lebesgue : Gardons notre langue et cultivons-la d'abord. Elle porte le germe, si nous savons le faire éclore, d'une certaine universalité possible ! — Comme il est plus sage de dire — et de dire encore avec Philéas Lebesgue: Travaillons, étudions, commentons, traduisons, clarifions, logicisons, « *c'est le meilleur moyen de conserver la clientèle de tous les petits peuples, clientèle convoitée par l'Allemagne.* »

Oui, travaillons pour augmenter incessamment cette expansion de la langue et de la littérature française ! Il fut un temps où le français était universellement et exclusivement parlé par la bonne société européenne de Lisbonne à Saint-Pétersbourg. C'était sous Louis XV. Vers 1760, *tout homme cultivé, en Europe, vivait uniquement de*
sprit français. Nous pouvons parvenir mainte-
ıt à ce résultat que tout homme cultivé vive sur-
:t de l'esprit français.

Les circonstances nous sont favorables : tous les
ervateurs, pour peu qu'ils soient sincères et har-

dis, c'est-à-dire pour peu qu'ils aient le courage de regarder au-delà du moment présent et de dire nettement ce qu'ils aperçoivent, tous les observateurs le constatent. La vie contemporaine des intelligences leur donne, plus que des indices, des preuves de l'empire auquel sont appelées la langue française et l'intelligence française. Ce qu'il faut, c'est que nous ayons en France le sentiment exact de notre force réelle et de notre force possible. Ce qu'il faut, c'est que nous ayons en France la volonté d'accroître, par notre effort discipliné, cette puissance avantageuse à tous, de préparer systématiquement cet empire qui, par le règne d'une langue plus belle et plus commode, sera l'empire d'une civilisation intellectuelle et morale plus raffinée. Et nous devons, nous, organiser un état d'esprit, un état d'âme, créer et entretenir une foi nouvelle parmi tous les hommes qui écrivent de notre temps. Il n'est pas de génération littéraire à qui le destin ait réservé une tâche plus noble et plus enivrante.

∴

Dès lors, ne négligeons rien pour contraindre « notre » génération à accomplir « notre » tâche.

Je ne viens pas discuter, pour les limiter, les droits du génie. Mais je me persuade de plus en plus que la critique littéraire a, selon les moments, des obligations particulières qui sont plus impérieuses que d'autres, et que le critique doit, autant qu'il est en lui, faire comprendre ou rappeler aux jeunes écrivains, lesquels ont presque tous du talent, qu'ils ont certains devoirs et qu'ils doivent

avant toutes choses employer leur talent pour l'accomplissement de ces devoirs. Il est beau d'écrire de nombreux romans et de faire prospérer sa gloire par d'abondantes publications. Il est plus beau encore de produire au jour des œuvres utiles au progrès de la littérature française.

Certes, je comprends bien que nos jeunes écrivains écrivent, d'abord parce qu'ils ne peuvent pas ne pas écrire, parce que la force invincible de leur vocation les pousse invinciblement à écrire. Mais s'ils ont néanmoins le loisir de quelque réflexion, puissent-ils songer un instant qu'aujourd'hui il est de première importance que les nouveaux écrivains concourent à maintenir à la littérature française son caractère d'universalité, et à maintenir ou à rétablir, selon le vœu de Novicow, le nôtre, dans la langue française, les caractères qui permettent d'espérer que notre langue nationale demeurera ou redeviendra la langue de l'élite universelle.

Loin de moi la prétention d'exercer une tyrannie, ou plus simplement un contrôle sur les couleurs, les formes, les tournures du style, les coupes et les complications inattendues des phrases sur lesquelles se marque ou croit se marquer la personnalité d'un auteur. Dieu me garde de discuter sur les mérites comparatifs du style simple, figuré, tempéré, et d'affirmer une préférence pour l'un, plutôt que pour l'autre. Tous les styles sont dans la nature, pourvu qu'ils restent des styles naturels, et après tout chacun écrit comme il veut, et spécialement, chacun écrit comme il peut.

Mais je supplie les écrivains de la génération qui s'achemine à la gloire de considérer qu'il existe encore des règles essentielles de la langue

française ; que ces règles méritent toujours un respect infini et sont dignes autant que jamais d'être scrupuleusement obéies. Jeunes gens, vous avez toute licence de combiner avec art des tournures nouvelles, s'il vous plaît, de rajeunir des expressions vieillies, d'imaginer méthodiquement des néologismes s'ils vous sont indispensables! Je vous en conjure cependant, n'oubliez pas d'abord que les mots français ont un sens précis et qu'il faut n'attribuer aux mots que le sens qu'ils ont. Souvenez-vous que si toutes les alliances de mots sont permises, il est bien utile de ne pas dénaturer par l'association le sens individuel de chacun de ces mots... Je ne discute pas de vos goûts, car tous les goûts et surtout les vôtres peuvent se justifier ; je rappelle seulement qu'il y a une langue française qui ne peut évoluer que lentement, posément, pour évoluer normalement, et que par la faute du journalisme développé à l'extrême, par la faute plus grave des écrivains, aujourd'hui maîtres du marché, produisant, pour conserver leurs débouchés, des livres avec une hâte téméraire, et cherchant à se procurer, par les bizarreries extérieures du style, une originalité facile et factice, une sorte de langage s'est constitué peu à peu, qui n'a en vérité que des rapports apparents et feints avec le langage français... Jeunes gens, aimez la pure langue française ; ayez au moins pitié d'elle, et faites-lui la grâce de la bien connaître !

∴

Et, choisissons des exemples, deux ou trois seulement, entre mille.

N'allons pas dédaigner les efforts de quelques débutants comme M. Jean Schlumberger analyste puéril et subtil, ou M. Paul Ballaguy « feuilletoniste » habile à conter avec verve des histoires plus mélodramatiques que dramatiques, mais recherchons avec toute la déférence que l'on doit à des débutants inconnus, si un soin plus constant de la langue française n'aurait pas rendu leurs efforts plus utiles à eux-mêmes — et à la littérature.

M. Jean Schlumberger entreprend non sans audace de prouver que les âmes sont condamnées à la solitude malgré l'amour si fort pour les rapprocher, et qu'il existe un mystérieux Mur de Verre *qui sépare les personnalités, une barrière infranchissable entre ceux qui ne sont pas simples de cœur.*

C'est un grand sujet, comme dirait Renan. M. Jean Schlumberger a voulu s'égaler à son sujet. Noble ambition. Mais il a voulu exprimer avec complication des pensées déjà compliquées. Nous sommes au plus haut point intéressés par son patient travail de psychologie... Mais d'abord nous comprenons le plus péniblement du monde : « Un auteur, dit Chamfort, peut s'énoncer très clairement pour lui-même et malgré cela être obscur pour son lecteur. Cela vient de ce que l'auteur va de la pensée à l'expression, tandis que le lecteur est forcé d'aller de l'expression à la pensée. » D'ailleurs est-ce que M. Jean Schlumberger e plus favorisé que ses lecteurs ? Est-ce qu'il se c prend bien lui-même à chaque page, à chaque p ase ? Il aurait vraiment trop de chance et trop d énétration !

Si jeune néanmoins et déjà si disposé aux analyses approfondies, tellement approfondies, du cœur féminin, que dis-je ! du cœur humain !

J'admire en cet écrivain la délicatesse rare de la sensibilité, le raffinement extraordinaire des idées, des sentiments, des impressions — et je ne m'offusque pas du trouble de leur expression — toutefois je pense que « les sentiments vrais et naturels coulent sans effort de la plume », et puisque ceux de M. Jean Schlumberger coulent si difficilement, il est probable qu'ils ne sont ni naturels, ni vrais, ou qu'ils sont « forcés » au point de devenir faux.

Il faut l'admettre : ce jeune homme ne peut pas penser et sentir simplement. Il écrira donc avec une précieuse complication. Mais aucune règle ne détermine les mouvements de son style qui est tout déséquilibré. En son horreur de toute vulgarité, il réalisera des prouesses de galimatias, « de galimatias triple ». Exemple :

« Le soleil venait de disparaître : une fraîcheur montait de la Seine ; dans les hauteurs du ciel glauque flottaient des bancs de nuages légers, comme de diaphanes méduses dans une eau claire. Marc Elbret remontait les quais d'un pas nettement scandé, le sang fouetté par la marche rapide et tout chargé du renouveau que fait fermenter l'extrême septembre. Il en ressentait un frôlement velouté tout le long des artères, et la tiédeur du soir lui courait sur la peau, pénétrante comme une caresse d'amour-propre. »

« Elle avait peur, tant en elle la violence de l'antique âme jalouse avait violemment surgi et mis en

lambeaux le mince vêtement d'humanité qui la cache. »

« *Ils avaient cette capiteuse jouissance de solitude qu'aiguise l'agitation environnante, et l'exaltation de leur ivresse d'art descendait en eux plus profondément, les enveloppait, les mêlait (etc.)* »

M. Jean Schlumberger ne balancera jamais à créer avec incorrection des mots nouveaux et de nouvelles relations de mots qui ne sont guère faits pour se fréquenter. Il écrira quelquefois avec bonheur, presque toujours très malheureusement : l'odeur d'intimité... Il sentit un obscur malaise refroidir peu à peu la joie de vivre latente en tout son être. — Il y sentait un charme intime et endormeur. — La souffrance se coagule dans la poitrine. — Les retombées noires de ses cheveux défaits... »

Eh! mon Dieu! pourquoi ce charme endormeur et pourquoi ces retombées de cheveux? Voltaire conseillait :

« *N'employez jamais un mot nouveau à moins qu'il n'ait trois qualités : d'être nécessaire, intelligible et sonore. Des idées nouvelles — surtout en sciences — exigent des expressions nouvelles ; mais substituer à un mot usité un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la gâter.* » *Oui, nous acceptons tous les néologismes nécessaires; par conséquent nous proscrivons tous ceux qui ne sont pas indispensables.....*

Vain effort de rénovation qui torture le style et fait mieux voir l'incorrection grammaticale, l'incohérence des métaphores. Au reste, comment se fait-il que M. Schlumberger, enclin à l'affectation,

soit si accueillant à toutes les expressions banales banales et encore incorrectes!... « Il regardait sa vie s'ouvrir devant lui. — Quand on a dû faire son chemin à travers les difficultés que j'ai eues — Il se heurta au même mutisme. — Elle ne se laissa pas bercer par les paroles de tendresse. — Un sanglot lui *agita les épaules. — Ses yeux se tendraient pour mendier le baiser du retour. — Nous marcherons vers l'unité plus profonde. — Il y a les esprits religieux qui se jettent dans leurs passions à corps perdu* (sic)... » *Comment se fait-il que M. Schlumberger, qui écrit mal à cause qu'il veut écrire avec trop de raffinement, écrive également mal parce qu'il écrit avec trop de vulgarité? Peut-être que M. Schlumberger est encore très jeune et qu'il ne sait pas encore très bien le français!...*

Je déplore de juger avec cette rapide brutalité un jeune écrivain dont la finesse psychologique n'est pas médiocre et dont le début est, comme on dit, intéressant et donne plus que des promesses. Je sens, d'ailleurs, qu'au lieu de noter des fautes grammaticales trop fréquentes pour qu'un critique se croit autorisé à ne pas les apercevoir, je sens qu'il serait plus « distingué » de vanter M. Jean Schlumberger pour le raffinement de ses pensées et la délicatesse de ses analyses. Mais il y a la langue française! et croyez-vous que si M. Schlumberger n'était point notable pour ses analyses délicates et ses pensées raffinées, j'aurais seulement songé à indiquer les imperfections d'un style qu'il a le temps de reformer, de former et à tirer, de son exemple, une leçon.

Cette leçon, il me serait bien agréable que

M. Paul Ballaguy consentît à ne pas trop la mépriser. M. Paul Ballaguy possède ce don qui fait excuser — et regretter — tous les défauts : l'animation de la vie. Il raconte avec audace les aventures, trop peu vraisemblables, d'un jeune élève des Jésuites qui devient apôtre socialiste, tue une fille publique pour la voler et nourrir sa mère avec « l'argent du crime », va se cacher chez son ancien professeur jésuite, lui fait l'aveu de son meurtre, obtient de lui immédiatement l'asile et l'alibi nécessaires, plus une place de secrétaire chez un gentilhomme hobereau et viticulteur, devient l'amant de la comtesse, bientôt l'associé du père de la comtesse, et finalement, du moins nous l'espérons, épousera après divorce celle qu'il aime et dont il a déjà un enfant adultérin mais pater is est...

M. Ballaguy raconte ces histoires avec une dangereuse abondance; son style est vicié par toutes sortes d'expressions vulgaires comme celles-ci : « Cette pensée allumait une joie malicieuse dans ses yeux. — Les calomnies dont ils nous abreuvent. — Quand l'intérêt, l'existence même de la religion sont en jeu. — Je les ai entraînés dans l'engrenage redoutable du raisonnement. — Mû d'un généreux élan pour la cause des classes déshéritées. — Tel cafetier où ils allaient lire les journaux... » Mais à peine remarquons-nous toutes ces taches. Pourquoi? D'abord parce que M. Ballaguy sait écrire tous les styles, j'entends tous les mauvais styles, les plus convenables à ceux qui les emploient : le style jésuite, le style socialiste, et que cette variété même distrait notre attention ; ensuite parce que le style même de Paul Ballaguy,

cursif, narratif n'est guère que le style de la conversation... et peut-être que son roman est de lecture d'autant plus agréable pour cela, mais peut-être aussi qu'un style qui admet toutes les négligences habituelles, les familiarités coutumières de la conversation ou du journalisme, n'est pas tout à fait un style littéraire et peut-être que le livre de M. Paul Ballaguy, verbeux mais vivant, n'est pas tout à fait de la littérature!...

Qu'est-ce donc que le style littéraire? Qu'est-ce donc que la littérature? Gardons-nous des définitions aussi dangereuses que difficiles. Mais il me paraît que les romans de Marcel Boulenger sont de la littérature, je dis de la bonne littérature et que le style de Marcel Boulenger est un style littéraire le plus digne de fournir un modèle de style littéraire aux jeunes écrivains d'aujourd'hui. Ne l'imitez pas, n'écrivez pas selon la manière de Marcel Boulenger, car il y a et peut y avoir autant de styles littéraires qu'il y a d'écrivains connaissant très bien la langue française, n'écrivez pas comme Marcel Boulenger, mais écrivez aussi bien que lui, qui écrit parfaitement!

Comment expliquer cette perfection? Marcel Boulenger connaît on ne peut mieux le sens de chaque mot, a pénétré tous les petits mystères de la construction grammaticale, et j'ajoute que chacune de ses phrases révèle qu'il est aussi très avancé dans la connaissance de la langue et de la littérature proprement classiques.

Son style est correct et pur. Je vous entends : il est des styles plus colorés, plus vibrants, plus nerveux, moins « châtiés », mais de plus de vigueur. Et les héros ici ont le tort de parler tous, la lan-

gue de Marcel Boulenger ! Mais je ne sais nul style de correction plus attentive, plus limpide, plus précise et peut-être plus forte. Chaque mot a son sens, et chacun sa place. Point de mots nouveaux, sinon ceux qu'exigent les choses nouvelles et c'est une admirable supériorité.

Tous écrivent aujourd'hui. Les tempéraments ardents, fiévreux, peuvent se dépenser totalement pour le renouvellement de la pensée et de la langue. Cela rend plus utile le patient effort d'écrivains qui maintiennent la langue française, toutes les traditions du vrai langage national, toutes ses qualités d'ordre, de clarté, de sobriété, d'harmonie qui le font vraiment universel. Telle est l'originalité de Marcel Boulenger dont la perfection sera plus aimable encore lorsqu'elle sera moins surveillée.

D'ailleurs les noms des écrivains importent peu. J'ai voulu marquer simplement que le soin de la langue française, du respect de la langue française par les jeunes écrivains, donc de sa diffusion universelle et persistante doit être le soin essentiel des critiques d'aujourd'hui. D'autre compléteront le peu de vérités que j'ai énoncées. Il suffit.

A chaque jour et à chaque critique sa tâche.

J. ERNEST-CHARLES.

LES SAMEDIS LITTÉRAIRES

MELCHIOR DE VOGÜÉ

Il doit y avoir quelque impardonnable irrévérence à comparer M. le comte Eugène Melchior de Vogüé au commun des mortels et des romanciers. Mais s'il était permis de considérer M. le comte Eugène Melchior de Vogüé comme un écrivain ordinaire, c'est-à-dire comme un écrivain très préoccupé de ne devoir sa renommée et sa réputation qu'à ses livres, on s'ennuierait religieusement et respectueusement en la compagnie de ses ouvrages. Et on se saurait gré systématiquement de s'ennuyer en une aussi noble compagnie.

On apercevrait du même regard toute la vie littéraire de cet académicien. Et l'on dirait : En somme, M. le comte Eugène Melchior de Vogüé, écrivain trop heureux dès l'abord, a fait au moins, après M. Ernest Dupuy, un livre utile : *Le Roman russe*, et il n'est pas beaucoup d'écrivains qui puissent justement se vanter d'en avoir fait autant.

Mais comme, au sortir du roman russe, il ne connaissait rien précisément, il fut contraint d'avoir des foules d'idées générales. En vérité, il pensa sur tous les sujets avec une éminente incertitude. Et lui-même confessera peut-être qu'il était trop souvent sur les hauteurs pou

ne pas demeurer fréquemment dans les nuages. Mais si ses idées ont été toujours inconsistantes avec un peu trop de hardiesse et d'insolence, il fit toujours un effort louable pour avoir des idées et pour les exprimer avec splendeur.

Il erra laborieusement, gravement, parmi tous les domaines de la pensée. Parce qu'il avait lu dans le texte les romans russes et leur avait emprunté différentes manières d'être vague, il devint en quelques articles un philosophe social. Il se préoccupa non sans bonheur du malaise de nos âmes, et parce qu'il le déclarait indéfinissable, il se jugea très apte à le définir. Ce malaise existait vraiment. Qui donc, en effet, ne l'a pas ressenti plus ou moins après avoir lu les livres de M. de Vogüé! Ce fut l'époque héroïque de sa vie littéraire.

A force d'ignorer de quoi elle souffrait, la société aurait pu périr. Elle préféra survivre. M. de Vogüé perdit son emploi philosophique et, comme les temps étaient durs, il devint député. Puis, de la politique, il tomba de toute sa hauteur dans la psychologie. Lourde chute! Il habilla assez richement ses récits avec les laissés pour compte des grands psychologues. Eux-mêmes les politiciens lui inspirèrent un roman : à cette œuvre on voit bien que les politiciens sont médiocres!...

Ainsi M. de Vogüé promène dans tous les sujets et dans tous les mondes sa noble horreur de la précision. Son âme est puissamment indécise, morne avec ampleur. Son esprit est comme un gouffre qui a le vertige de son propre vide. Ses idées sont en quelque façon, comme du néant aggloméré.

Mais son travail, toujours sûr d'être récompensé, est malgré cela extrêmement consciencieux. On voit très bien que ses ouvrages ne sont pas composés avec cette vaine facilité qui est la perte des écrivains, après avoir été leur triomphe. Les livres de M. le comte Eugène Melchior de Vogüé sont laborieux comme leur auteur.

Sa conception littéraire est magnifiquement grave : pas de badinage, point de futilité, nul abus de ces petits mots pour rire qui vicient toute notre littérature. Son style majestueux est très surveillé; il utilise sans vivacité tous les mots qui se trouvent dans le dictionnaire, mais seulement les mots qui se trouvent dans le dictionnaire; et c'est dans le temps présent où fleurit le « rastaquouèrisme » littéraire, une vertu recommandable. Du reste, M. le comte Eugène Melchior de Vogüé est dépourvu probablement de la plupart des qualités indispensables à un romancier, et surtout ses romans manquent de vie. Mais ce n'est pas ma faute; ce n'est pas la sienne. On peut être un romancier médiocre, et un honnête homme, et un loyal écrivain riche en métaphores retentissantes.

Voilà ce que l'on dirait très probablement, s'il était permis de comparer M. le comte Eugène Melchior de Vogüé au commun des hommes et des écrivains. Mais cela n'est point permis.

Toute une coterie bien disciplinée pèse de tout son poids sur nous pour nous imposer une admiration qui marquerait une subordination, une sujétion. Vingt talents se dépenseront obscurément, opiniâtrément, pour élaborer une œuvre nouvelle. On aura licence de bouffonner sur leur labeur, ou de négliger simplement leur tâche et leur exemple. Ils sont les trimardeurs des lettres; ils n'appartiennent pas à l'oligarchie de la littérature; et on saura bien les empêcher de s'introduire jamais en cette oligarchie.

Mais il est entendu par avance que M. le comte Eugène Melchior de Vogüé est exceptionnel, est grand par tout ce qu'il a fait, et plus grand encore par tout ce qu'il n'a pas fait. Il aurait pu être un grand ambassadeur, et quand je vous dis qu'il aurait pu être un grand ministre, j'ose espérer que vous ne prétendrez point le contraire. Il aurait pu être un député génial, mais vous savez la sottise du Parlement; il a failli être un grand... mais parfaitement, et même, on me le

démontrait encore l'autre jour, une occasion se produisit, notez-le, où il faillit avoir une inspiration admirable qu'il aurait été sur le point d'exprimer en paroles qui n'eussent pas été très éloignées de toucher au sublime... Eh! tant mieux! car le sublime se fait rare. Mais tandis que toutes les publicités sociales, aristocratiques, mondaines ou industrielles, vous imposent l'enthousiasme sacré qu'il convient d'avoir pour un chef-d'œuvre, pour des chefs-d'œuvre, avant même que n'ait paru le chef-d'œuvre, si quelqu'un prend la mine, à la vérité modeste et discrète, d'être un juge équitable, il semble que de tous côtés on répète à son adresse la parole que les nobles jadis prononçaient contre d'Alembert et les encyclopédistes : « Cela veut se permettre de raisonner de tout et n'a pas seulement mille écus de rente », ou bien : cela n'est point né et se pique néanmoins de penser librement. Fi donc!

Parce que M. le comte Eugène Melchior de Vogüé aurait pu être ceci qu'il ne fut pas, et parce qu'il aurait pu être autre chose qu'il ne fut pas davantage, il faut de toute nécessité que les livres de M. de Vogüé soient importants, très importants, extraordinairement importants, quels qu'ils soient. O malice, effroyable malice du snobisme! M. de Vogüé qui en fut le héros, en est aussi la victime. Et voici qu'il le prend de très haut avec l'univers.

Oui, M. de Vogüé, jetant ses regards sur tout l'univers, n'y découvre que soi-même avec netteté. Aussi, dans son œuvre, sa personnalité est-elle surtout visible. Le gentilhomme domine le penseur, M. de Vogüé est noble, c'est entendu. Sa noblesse lui vient de son âme et de sa naissance et de ses relations. Noblesse hautaine et mélancolique, plus dédaigneuse à mesure qu'elle est plus inopérante... Le dédain peut être une force lorsqu'il agit, il est une impuissance lorsqu'il se répand en rhétorique plaintive. Le dédain de M. de Vogüé se répand de plus en plus en gémissements acrimonieux.

Il le met dans ses romans, qui sont des vengeances

contre l'injustice de ses contemporains. Les *Morts qui parlent* étaient privés de sérénité autant que d'intérêt romanesque. Quant au *Maître de la mer*!... M. le comte Eugène Melchior de Vogüé ne veut plus avoir des idées pour la beauté d'avoir des idées, et pour le bonheur austère d'en communiquer aux hommes le bienfait; il semble ne plus avoir que des rancunes qui s'exaspèrent en considérations générales.

O malice, effroyable malice du snobisme ! A cause de lui, M. de Vogüé est toujours enclin à croire qu'il lui suffit de paraître pour être vainqueur, et, au contraire, il n'est vainqueur que jusqu'à ce qu'il paraît.

... Lorsque la reine Astarté, épouse du roi Moabdar, fut chassée de Babylone, elle subit des traverses sans nombre, et devint même esclave du seigneur Ogul. Mais ses infortunes singulières ne lui apprirent point la sagesse, car elle avouait alors avec une franchise ingénue : « J'avais toujours entendu dire que le ciel attachait aux personnes de ma sorte un caractère de grandeur qui, d'un mot et d'un coup d'œil, faisait rentrer dans l'abaissement du plus profond respect les téméraires qui osaient s'en écarter. Je parlai en reine, mais je fus traitée en demoiselle suivante. »

M. de Vogüé, ayant non sans confusion de hautes idées générales, fut trop persuadé par son milieu que d'un mot ou d'un coup d'œil il devait faire rentrer dans l'abaissement du plus profond respect les téméraires qui osaient s'en écarter. Et parce que ce prince de la pensée académique avait toujours entendu dire que le ciel attachait aux personnes de sa sorte un caractère de grandeur... il fit tant et si bien, et autour de lui on fit tant et si bien, que maintenant nous sommes assez disposés à le traiter en demoiselle suivante.

Plus simplement, on observe de plus près les œuvres de M. de Vogüé et ses intentions. Et tout de même le respect subsiste. Néanmoins, on sourit un peu.

C'est qu'on est d'abord émerveillé de l'imposant appareil d'idées, dont ses livres sont encombrés et char-

gés, puis de la puérilité d'argumentation dont ces livres mêmes témoignent, hélas oui! j'ai bien dit : de la puérilité qui se fait à son tour accablante, encombrante, obsédante.

Relisez, s'il vous plaît, *Les Morts qui parlent*. Ou lisez seulement *Le Maître de la mer*. On ne saurait trop lire cette œuvre importante, oh ! tellement importante.

Certes l'intrigue du *Maître de la mer*, de ce livre où s'accumulent tant de conférences inutilisées autre part, est puérile.

Le capitaine de Tournoël, explorateur de l'Ouadaï et du Bornou, à l'instar de Marchand, mais de naissance aristocratique, naturellement (l'idéal français ne peut être représenté dignement que par un capitaine aristocrate) est amoureux, assez fou, de Mme veuve Millicent Fianona, qu'il a rencontrée jadis dans les Alpes à 3.000 mètres d'altitude, et qui lui avait en ce temps-là donné une fleur. Cette fleur s'est desséchée, mais le capitaine se souvient de la donatrice, lorsque, sept ans après, il la rencontre dans le meilleur monde, et alors, comme le gouvernement, je le reconnais bien là ! laisse son énergie inemployée, il l'aime avec une fureur de conquérant, d'ailleurs peu tacticien. Au reste, Archibald Robinson, milliardaire pour vous servir, homme pratique et impérieux, l'Anglo-Saxon lui-même, est fort épris de la belle veuve, encore que ses affaires gigantesques lui laissent peu de loisir. Il faut vous dire que Mme veuve Fianona n'est pas une femme ordinaire : elle a épousé un Brésilien qui avait des plantations, comme tous les Brésiliens d'ailleurs, mais surtout elle est fille d'un père irlandais et d'une mère vénitienne ; alors par l'effet de la race, ou des races elle est une créature d'élite, avec un col de cygne. L voir c'est l'aimer. L'aimer c'est l'épouser.

Heureusement pour la France, après des chasses courre, des excursions aux Pyramides, des voyages e un yacht, ah! ce yacht ! le capitaine l'emporte. Archi

bald, un peu déconcerté, mais toujours supérieur et pratique, l'Anglo-Saxon lui-même, se remet au travail. Tournoël épouse Fianona. Entre nous, il doit y avoir du symbolisme dans le cas de la belle Brésilienne irlando-vénitienne — les races ! vous savez — mais bien que chacun de ses actes soit entouré de dissertations psychologiques qui ne sont pas, si je peux dire, dans une musette, tout cela n'est pas clair... Mais on sent bien que toutes ces races !... Ah ! vous m'en direz tant.

Au surplus, M. de Vogüé ne semble pas s'intéresser beaucoup à son intrigue, et comme je le comprends ! mais c'est peut-être une raison suffisante pour que nous ne nous y intéressions pas non plus.

Il a voulu seulement trouver un moyen de réunir et d'opposer l'un à l'autre le capitaine de Tournoël et sir Archibald Robinson, l'Anglo-Saxon lui-même. C'est pour cela qu'il a fait venir Mme Fianona, du Brésil, son père d'Irlande, et sa mère de Venise. Il n'y a que nous qui n'en revenions pas.

Bref, deux types d'un monde sont là qui se regardent sans rire dans ce roman. C'est Sir Archibald Robinson, l'Anglo-Saxon lui-même, comme j'ai l'honneur de vous le dire, qui fait des affaires prodigieuses dans les sept continents, le Napoléon de l'industrie cosmopolite, le roi de tous les métaux, l'empereur du trust universel des mers. Il est partisan du développement effréné de l'initiative individuelle. Tournoël lui, a le culte de la discipline, du devoir, du dévouement au drapeau et aux idées nobles. On l'avait vu poindre dans *Les Morts qui parlent.* Si ce n'était lui, c'était déjà son frère. Déjà il souffrait de la bassesse politicienne. Depuis lors, il a exploré le Tchad et, par son héroïsme, il a failli précipiter glorieusement la France dans une catastrophe. Mais les bureaux et les ministres annihilent maintenant son beau génie. Archibald Robinson mettra enfin son argent au service de son idéal. Ce sera, si vous le permettez, la réhabilitation de l'or.

J'y consens, mais qu'est-ce donc que cette opposition systématique du caractère anglo-saxon et du caractère français? Est-elle bien conforme à la vérité? Est-ce que, dans la vie, les types ne se mêlent pas plus ou moins au point de se confondre parfois, et n'est-il pas d'excellents Anglo-Saxons qui peuvent être pris pour des Français et des Français qui peuvent être pris pour des Anglo-Saxons? Mais peut-être que les romans de M. de Vogüé n'ont aucun rapport avec la vie!

Alors précisons. Sir Archibald Robinson est l'Anglo-Saxon lui-même, qui travaille avec une force géniale, dans les huit ou neuf continents à gagner de l'argent Il a pour cela un principe infaillible, éprouvé. « C'est notre principe en matière d'affaires: miser partout, risquer partout. » M. Andrew Carnegie, parlant aux élèves du Curry commercial College, leur recommande, au contraire, le principe suivant : « Les maisons qui échouent sont celles qui ont dispersé leurs capitaux, ce qui veut dire qu'elles ont aussi dispersé leurs cerveaux. Elles ont des placements dans ceci, dans cela, dans autre chose encore, ici, là et partout. Ne mettez pas tous vos œufs dans le même panier est un proverbe entièrement faux. Moi je vous dis: « mettez tous vos œufs dans le même panier et surveillez ce panier. Regardez autour de vous et voyez ce qui se passe ; les hommes qui agissent ainsi échouent rarement. Il est facile de surveiller et de porter un même panier. Il est fatigant de porter trop de paniers. » Le principe de M. Carnegie n'est donc pas précisément le même que le principe de M. Archibald Robinson. Il est vrai que M. Carnegie est moins riche que M. Robinson.

Au reste, quel que soit le principe de M. Robinson, il l'emploie avec tant d'assurance qu'il doit nécessairement triompher. On le voit au début du livre traiter en deux pages des affaires avec les dix continents. D'ailleurs son secrétaire lui apprend la perte d'un navire. Et il gémit : il n'est donc pas assuré ! — Le

Napoléon des affaires, l'Anglo-Saxon lui-même ne peut penser à tout!

M. de Vogüé paraît, d'ailleurs, très convaincu que ces Anglo-Saxons de génie domptent le succès et que ni les hommes, ni les éléments ne leur résistent — rarement les femmes. — On voit qu'il est pénétré d'admiration pour eux. Il a certainement raison.

L'autre jour, ayant terminé la lecture de son livre où tant d'idées roulent et s'entrechoquent dans tant de conversations, je lus cette informatiou d'un journal français:

Le krach des trusts.

New-York, 22 octobre. — M. Nixon, président du trust des constructions maritimes, a été interrogé, hier, par le tribunal. L'interrogatoire de M. Schwab aura lieu demain.

M. Nixon n'a fait aucune difficulté pour déclarer que M. Schwab assuma l'entière direction du trust et acquit une grande autorité sur l'esprit des organisateurs; il les persuada que les aciéries de Bethléem avaient une valeur énorme.

Interrogé sur le point de savoir pourquoi M. Schwab, après avoir reçu 7 millions de dollars comptant et 5 millions de dollars en valeurs, pour les aciéries de Bethléem, reçut de nouvelles valeurs pour une somme de 15 millions de dollars, M. Nixon répond qu'il n'en sait rien. Interrogé sur la question du chèque de 7 millions, il dit ignorer cette affaire.

On lui demande s'il sait pourquoi M. Pierpont Morgan reçut 5 millions de dollars en valeurs, outre le prix d'achat comptant du stock d'acier de Bethléem, il répond que personne ne l'a jamais demandé.

Cet interrogatoire met MM. Schwab et Pierpont Morgan en posture très défavorable.

Je ne prétends pas que ce petit fait puisse prévaloir contre l'impavide admiration de M. de Vogüé. Mais il m'amuse. Il m'amuse d'autant plus que M. de Vogüé

ne s'abstient jamais de railler, si légèrement ! les pauvres parlementaires cupides et corrompus, et les pauvres ministres corrompus et cupides... Puis comme toutes ces peintures américaines me paraissaient sommaires et factices, comme il y a dans tout le roman une petite duchesse yankee laquelle s'est achetée un de nos plus nobles aristocrates français — qui, pour bien montrer qu'elle est Américaine, dit tout le temps : je vous ferai une vie très confortable, j'ai pour lui une amitié confortable, je suis confortable... je me suis demandé, moi, si M. de Vogüé connaissait tant que cela l'Amérique et l'Anglo-Saxon lui-même !!

Peut-être après tout que M. de Vogüé a seulement voulu trop prouver et qui veut trop prouver ne prouve rien. Mais au fait qu'a-t-il voulu prouver ?

Cela sans doute qui est furieusement raisonnable : « L'argent vaut par l'emploi que l'on en fait. Il est aussi absurde de mépriser que de déifier ce ressort (!) nécessaire de l'activité humaine. Lingot d'or ou lame d'acier, tous les outils s'ennoblissent quand ils travaillent pour une idée... Le monde est assez vaste pour que nos deux peuples y poursuivent sans désaccord leurs tâches respectives... »

Au moins, il le prouve en un beau style, car M. de Vogüé ne déifie pas des ressorts à chaque page. Il n'écrit pas constamment des phrases comme celle-ci : « Ces yeux faisaient songer à deux oiseaux de proie aux aguets dans des trous de roches. Au fond de ces cavités, leur regard projetait comme un faisceau de volonté enveloppante sur les objets qu'il considérait, sur ce globe terrestre où il semblait qu'un aimant le ramenât. »

Oui, les héros de M. de Vogüé parlent bien ; ils parlent comme des livres ; ils parlent tous comme [illegible] même livre. Ils parlent beaucoup aussi. Quels bavard[illegible] ces hommes d'action !

Ils parlent un peu comme des prédicateurs qui o[illegible] écrit leur sermon d'avance. C'est que M. de Vogüé [illegible]

bien incapable de simplicité. Il n'est point le penseur familier qui parle au cœur. Il exige, de qui le lit, une tension d'esprit toute pareille à la sienne durant qu'il écrit. Et il n'est nullement spirituel. Et son livre est un peu triste, — comme son âme désenchantée.

Tristesse des pensées, tristesse des mots! Le style de M. de Vogüé est antique et solennel. O magnificence quelquefois pénible, grandiloquence souvent majestueuse et parfois lourde. Ah! les pompes de ce style sont, pardonnez-moi, monsieur! de véritables pompes funèbres.

Mais M. de Vogüé est un romancier aussi travailleur que laborieux. Et dans notre époque de littérature fabriquée à la grosse, les qualités qu'assure le travail ont plus de prix que jamais. C'est pourquoi, n'était la coalition violemment importune des snobismes agressifs et méprisants qui servent et accablent M. de Vogüé, on souhaiterait de grand cœur que chacun de ses ouvrages pût garder après son apparition quelque chose de l'importance qu'on lui attribue avant qu'il ne soit publié.

31 octobre 1903

L'EAU PROFONDE

Par Paul Bourget.

Il y a des romans qu'on ne peut critiquer : c'est à peine si, après les avoir lus, on possède encore la force suffisante pour les raconter.

Je veux essayer de raconter le dernier roman de M. Paul Bourget, membre de l'Académie Française.

... Dix pages d'abord — et ce ne sont pas les plus mauvaises — pour nous apprendre qu'une *grande dame authentique* peut acheter des tapis dans un grand magasin. Description du grand magasin. Le tableautin est trop connu pour mériter même un crayon, assure l'auteur, qui négligeant crayon et tableautin, peint au moins la moitié d'un panorama genre Poilpot.

Donc il s'agit d'une jeune femme. « La jeune femme « dont il s'agit et que j'appellerai, en lui conservant « son titre — ce détail a sa petite importance — la « baronne de la Nodde était en quête de tapis volants « fort bourgeoisement. » Elle avait l'air hautain en cherchant ses tapis ; et cette grande dame authentique posait aristocratiquement par terre un pied fin, et elle levait noblement ses regards vers le ciel. Elle était habillée ce jour-là d'une robe de ville, d'un petit velours marron avec un semis de pois blancs et coiffée d'un chapeau assorti, sans le moindre caractère d'excentricité, car c'est ainsi que s'habillent les grandes dames authentiques qui vont fort bourgeoisement acheter des tapis dans les grands magasins.

Je vous ai dit que la baronne de la Nodde — je lui conserve son titre, et je vous jure que ce détail a une grande importance — levait ses yeux vers le ciel. Cela ne l'empêcha pas d'apercevoir devant elle... qui donc? Sa cousine Valentine, la marquise de Chaligny enfin. Étant elle aussi une grande dame authentique, elle était habillée comme s'habillent les grandes dames authentiques qui vont dans les grands magasins : « la marquise était habillée d'une de ces robes de teinte neutre qui n'attirent pas l'attention, la voilette aux mailles serrées qui moulait son visage avait été choisie épaisse à dessein. »

Que pouvait bien faire la marquise de Chaligny dans ce grand magasin? « Cette question se dressa dans l'esprit » de la baronne de la Nodde. La baronne vit la marquise prendre un « sapin » avec cet air de distinction raffinée qu'ont les grandes dames authentiques... ; un peu plus loin la baronne aperçut les gens et le coupé de la marquise. Eh bien! vous direz tout ce que vous voudrez, mais la baronne fut très étonnée.

Maintenant, la psychologie! Il peut entrer beaucoup de fiel en l'âme des grandes dames authentiques. Jeanne de la Nodde avait : « on l'a deviné à travers les lignes du début de ce récit (non je n'ai rien deviné du tout)..., à la date où cette histoire commence Mme de la Nodde avait une liaison (*sic*) avec Norbert de Chaligny, le mari de Valentine. » Cette liaison durait depuis plus d'une année. Et ce qu'il y a de plus admirable c'est que le motif de la faute était pire que la faute (*sic*) : « Mme de la Nodde n'aimait pas Chaligny, elle haïssait Valentine. » Je vous l'avais bien dit, nous entrons dans la psychologie.

Valentine était la plus belle, la plus sage, la plus noble la plus riche, et elle était héritière du château de Nérestaing qui date de 1338, de l'armistice même que le pape Benoît XII imposa au roi Edouard III. Elle était mariée à Norbert de Chaligny, épouse heureuse, heureuse mère.

Jeanne était moins belle, moins sage, moins noble quoique grande dame authentique, moins riche : elle n'avait que trente-deux pauvres mille livres de rente et point de château de Nérestaing. Séparée de son mari et sans enfants.

Par jalousie, par envie, elle devint la maîtresse — que dis-je ! employons des expressions distinguées, — elle « eut une liaison » avec Norbert de Chaligny.

Chaligny est le héros le plus réussi du roman. Bourget, sans le vouloir peut-être, l'a fait complètement idiot : il est toujours égal à lui-même. C'est au reste, ai-je besoin de le dire, un véritable aristocrate.

Malgré sa liaison avec Jeanne, il aime toujours Valentine, un peu froide sans doute, mais qui porte élégamment, aristocratiquement, sa vertu. Il aime toujours Valentine et se reproche de la tromper. Vous avez compris que Jeanne était mécontente. Dame ! mettez-vous à sa place !

Alors, elle veut prouver à Chaligny que Valentine n'est pas la femme vertueuse qu'il croit. Elle insinue d'abord ; bientôt elle attaquera.

Certes, en sortant d'un grand magasin, Valentine allait voir son amant ; elle « avait une liaison » elle aussi. Jeanne n'en doute pas. Mais comment le prouver à ce Norbert de Chaligny ? Très simplement : en grande dame authentique. Voici où triomphe le psychologue. Jeanne de la Nodde file sa rivale. Un jour, elle découvre ; elle sait que Valentine passe son après-midi au n° 11 de la rue Lacépède. Le psychologue intervient encore et Jeanne de la Nodde envoie une lettre anonyme. Nous l'attendions. Mais Chaligny ne s'y attendait pas. D'ailleurs, il ne s'attend à rien, ce pauvre Chaligny. Convenons, pour être justes, que le roman de Bourget lui réserve de bizarres aventures.

Un ami de M. de Chaligny l'engage à surveiller le

n° 11 de la rue Lacépède, Mme de Chaligny y était encore hier à 3 heures de l'après-midi. Avec qui ? C'est ce qui intéressera sans doute M... de C... A bon entendeur, salut !

Quelqu'un du Club.

C'est le nœud du drame.

Vous allez voir ce que vous allez voir.

Hardi, le romancier psychologue !

Chaligny, un peu ahuri, comme toujours, s'écrie comme dans un mélo de d'Ennery : « Oh ! cette preuve ! cette preuve, il me la faut ! » Mais je n'oublie pas une de ces fortes pensées qui sont l'honneur de Paul Bourget : « Le premier mouvement de Chaligny quand il eut lu et relu l'abominable billet fut de le froisser avec le dégoût méprisant que méritent des missives pareilles » (*sic*). Après quoi, il prit un fiacre à l'heure pour la rue Lacépède. Il questionna le charbonnier du coin qui lui apprit que le n° 11 était habité par M. Dumont. Il sonne. On ouvre. On le fait attendre dans une galerie de tableaux, où il trouve son propre portrait, celui de sa mère, de sa femme, de ses enfants. Puis M. Dumont arrive, traîné dans une voiture de paralytique. Il voit Norbert. Attaque d'apoplexie. Voilà l'effet des lettres anonymes.

Chaligny ne comprend pas. Nous, non plus. Mais nous allons comprendre. Chaligny aussi.

Il retourne près de Valentine, la questionne... Secret! Mystère ! Effroyable histoire ! Le domestique survient, apportant une lettre. C'est le docteur qui appelle auprès de M. Dumont. Chaligny s'effare.

« Tais-toi, s'écria Valentine de nouveau d'un accent sauvage. Puis le serrant dans ses bras avec une ardeur désespérée, elle l'entraîna en lui disant : Mais viens, viens vite ! Viens... Ah ! pourvu que ce ne soit pas trop tard. Mais c'est ton père ! C'est ton père ! »

Ils arrivent. M. Dumont est mort.

Mais, Dieu merci ! ce M. Dumont n'est pas un M. Du-

mont comme tous les autres M. Dumont. Il s'appelait Philippe de Rayneville. Il était noble authentiquement. Il était baron, pour le moins. Et c'est une très drôle d'histoire.

Mais le pire reste à dire.

Le pire, c'est ceci :

La mère de Norbert « ma mère, une sainte et digne femme, allez! » mariée sans amour à M. de Chaligny, avait aimé un homme « qui n'était pas son mari ». Elle avait eu de lui un enfant : Norbert. Le père de cet enfant s'appelait Philippe de Rayneville. Il avait hérité des siens une fortune très entamée ; pour se maintenir dans la société de sa maîtresse et y faire figure, il dépensait plus que ses revenus. Puis les mauvaises chances. Un banquier — ah ! ces banquiers ! — Bref, Philippe fut ruiné, ruiné, mais toujours aimé.

Alors, il commit un faux. Il détruisit le testament d'un oncle, et en fabriqua un qui lui laissait tout. Ingénieux Philippe! Pas si ingénieux! Le faux est découvert. Philippe emprisonné. Il fut bien puni.

Mais il avait fait tout cela, noblement, parce qu'il aimait Mme de Chaligny douairière, et pour continuer de vivre près d'elle, noblement encore, à ne rien faire!

Il fit sa peine. Maison Centrale, mais toujours grande noblesse de sentiment. Puis ce fut pour lui « comme dans la vie » selon la parole célèbre d'un grand prédécesseur, précurseur et initiateur de Paul Bourget, Albert Delpit. Pendant qu'il était en prison il hérita, par la mort subite d'un de ses cousins décédé *intestat*, d'une nouvelle fortune : alors, admirez l'héroïsme de la noblesse! Redevenu libre, il se retira « dans un quartier pauvre de Paris sous un faux nom et y commença une existence de charité qui n'a eu, pendant des années, d'autres événements que des recherches de misères à soulager... » et que les visites de la douairière de Chaligny.

En mourant, la douairière chargea sa belle-fille Valentine, dont elle prisait fort le haut caractère, d'al-

ler visiter M. Dumont, dont elle était aussi la belle-fille...

C'est très simple. Mais il fallait encore l'expliquer. Norbert de Chaligny ne doit plus regretter sa visite rue de Lacépède. Il sait tout maintenant ; et ce qu'il sait n'est pas du tout ce qu'il s'attendait à savoir.

La méchante cousine est confondue et elle ne sera plus la maîtresse... que dis-je ! elle n'aura plus de « liaison » avec Norbert Dumont de Rayneville de Chaligny. Je dis liaison, car Paul Bourget me semble avoir beaucoup médité la parole du père Tout-à-tous à la belle Saint-Yves: « Premièrement, ma fille, ne dites jamais ce mot : *mon amant*; il a quelque chose de mondain qui pourrait offenser Dieu »... et Paul Bourget emploie des termes très pudibonds.

La vertu généreuse de Valentine triomphera. Elle reconquiert son mari. A eux deux, retirés à la campagne, ils auront un nouvel enfant et ils relèveront le nom de Nerestaing.

Quant à Jeanne de la Nodde, pour qu'elle soit complètement punie de son envieuse perversité, elle épouse un riche Américain.

***

Que si par hasard, ou par l'effet d'une malignité d'esprit dont il faut que je vous blâme tout de suite, vous ne goûtiez pas les péripéties romanesques de ce récit où l'on découvre quelque chose de l'imagination de nos feuilletonistes les plus illettrés ; que si vous jugiez puériles ces affabulations surannées où se mêlent lettres anonymes, noms supposés, secrets de famille, vieille noblesse, grande fortune, le vice et la vertu, combinaisons bassement et naïvement mélodramatiques, alors je vous dirai que le livre de M. Paul Bourget se recommande par d'autres mérites.

Il ne se recommande pas par la psychologie. Les héroïnes sont conventionnelles, inexistantes. Parlant

toutes deux la même langue, celle de M. Paul Bourget, leur créateur les oublie à travers les complications de son mélimélodrame. Elles ne déterminent pas les événements de cette histoire vécue. Les dissertations psychologiques dont M. Bourget entoure chacune de leurs paroles, ou chacun de leurs gestes n'ont que de vagues rapports avec ces gestes ou ces paroles. Verbiage de pédant essoufflé qui ne sait comment équilibrer ses histoires qui refusent absolument de tenir debout.

*
* *

Mais il y a les idées générales !

Elles sont la revanche de M. Paul Bourget. Je veux citer quelques-unes de ses fortes pensées :

Chaligny possédait cette entente avisée de ses intérêts qui s'associe moins rarement qu'on ne le croit à ces existences de luxe et de prodigalités. Tous les gens riches ne se ruinent pas, et une fortune qui se conserve vaut un talent comme une fortune qui s'acquiert...

Une liaison qui dure s'organise naturellement en habitudes d'une régularité quasi-bourgeoise. La plupart des amants se fixent des rendez-vous presque exactement périodiques, obligés qu'ils sont d'accommoder leurs bonheurs clandestins au train correct de leur existence avouée. Quand au contraire, ces rendez-vous sont irréguliers, la raison en vient toujours de la maîtresse. C'est que ses instants de liberté sont eux-mêmes irrégulièrement placés ; et cette fois, comme cette liberté dépend de la présence ou de l'absence du mari, la vie de ce mari donne le secret de celle de la femme. Celle dont le maître et seigneur chasse plusieurs jours par semaine choisira plutôt une de ces après-midi où elle se croit sûre de n'être pas surveillée.

Il convient de le reconnaître, à l'honneur ou à la charge de la nature humaine — cela dépend du point de vue — les très mauvaises actions ne sont guère commises tout de go et comme telles. Nos basses passions excellent à nous déguiser leur perversité native sous les plus spé-

cieux prétextes et quelquefois les plus justes d'apparence...

Si les théâtres de musique ont tant de succès auprès des femmes et des hommes de la société, ce n'est pas seulement parce que le bruit « plus cher que les autres » comme disait Gautier, accompagne agréablement la conversation, c'est surtout que l'orchestre et les chants permettent de se taire, en feignant de les écouter, et alors ce sont de longs soliloques intérieurs, dans lesquels il ne s'agit, pour une personne rêveusement accoudée sur le velours rouge de sa loge, ni de *Salammbô*, ni de *Lohengrin*, ni de *Roméo et Juliette* — c'était la pièce que l'on donnait ce soir-là — mais de problèmes aussi peu carthaginois, germaniques ou italiens, que celui dont la petite baronne analysait en pensée les éléments.

On peut continuer les citations, car il y a beaucoup de fortes pensées comme celles-ci dans les romans de Paul Bourget.

∴

Paul Bourget n'a point voulu, cette fois-ci, établir un système social. Il n'a point continué dans *L'Eau profonde* la tâche commencée dans *L'Étape*. Mais on n'est pas impunément un puissant et loyal philosophe social. Aussi bien, nous rencontrons ici, avec admiration, des idées, pas très nouvelles peut-être, sur l'aristocratie contemporaine, mais profondes et qui font réfléchir.

Je vais citer. C'est un bonheur que de citer beaucoup un écrivain jouissant, comme Paul Bourget, d'une autorité intellectuelle et morale bien gagnée.

Les grands magasins lui inspirent des considérations dégoûtées sur la démocratie.

L'énorme bâtisse regorgeait de ce formidable afflux féminin qui semble donner raison aux prophètes de la démocratie. Le rêve du nivellement universel n'est-il pas réalisé dans le dédale d'un pareil emporium ?

Toutes les femmes « des diverses classes » s'y confondent dans un pêle-mêle extravagant, « la modeste épouse du fonctionnaire, la compagne du financier juif (*sic*), la provinciale, l'étrangère, la fille à la mode que son automobile de grande marque attend à la porte, l'étudiante du Quartier Latin, enfin, la grande dame authentique. »

Même *une grande dame authentique* qui n'aurait eu voici cinquante ans, que des fournisseurs personnels, finit par avoir recours au banal et commode caravansérail, quitte à s'y promener, comme faisait Mme de la Nodde *en dépit de la promiscuité* forcée, avec cet *air patricien* qui ne s'imite pas, qui ne se définit pas. On discerne à peine en quoi il réside. C'est une façon de poser le regard et de porter la tête, de se tenir et de marcher, où il y a de la réserve et de l'assurance, de la fierté et du naturel, un rien de hauteur et de la simplicité, un quant-à-soi tout en nuances.

Paul Bourget est tellement frappé par l'air patricien de Mme de la Nodde, que, suivant cette grande dame authentique dans le grand magasin, il va jusqu'à remarquer, en vrai psychologue, la finesse de ses pieds à travers les banques et les comptoirs : « De ravissants détails, des oreilles coquettement colorées, des dents très blanches et bien rangées, la finesse de ses mains et de *ses pieds*... »

Détachons encore quelques idées de Paul Bourget sur la noblesse, la fortune, la grande vie des grandes dames authentiques. Il blâme « la funeste coutume française qui détruit la noblesse en multipliant les titres de courtoisie, au lieu que toute la maison devrait être titrée dans un seul membre, son représentant. »

Page d'album.

Tout ne valait-il pas mieux que cette précaire existence, à un second étage de la rue Barbet-de-Jouy où elle

était venue se réfugier avec *trente-deux pauvres mille livres de rente...*

Songez donc ; il lui est interdit de sortir de chez elle habillée dans des toilettes qui ne soient pas *de son rang...*

Cette ardeur d'une chasse commençante — la plus forte des sensations pour les nerfs d'une Parisienne *de sa classe...*

Sa crainte que la bête attelée à cette voiture de hasard ne pût pas suivre les juments anglaises de sa cousine...

Conception aristocratique de l'amour : Jeanne de la Nodde a découvert que Valentine se rendait dans une maison modeste de la rue Lacépède. Premières réflexions :

Qu'un pareil logis servît d'abri aux amours d'une *marquise authentique,* venue ici d'un des plus nobles hôtels du faubourg Saint-Germain, c'était une hypothèse extraordinaire jusqu'à l'invraisemblance...

... Quel était l'*homme de leur monde,* arrivé dans cette maison quelques instants avant elle ?... Ou bien cette maison abritait-elle quelque aventure plus romanesque encore ? Valentine avait-elle, par suite de circonstances qu'aucune personne de sa société ne soupçonnait *formé une liaison hors de sa caste ?*

C'est beau, l'aristocratie ! Et ça inspire bien les grands romanciers dédaigneux des sujets et des hommes vulgaires !

∴

Mais, dans *L'Eau profonde,* on a le devoir d'admirer aussi le style. On reconnaîtra « la maîtrise de Paul Bourget ». Je crois cependant qu'il s'est « surpassé ».

Son style n'a rien perdu de sa précision ; il est devenu alerte, facile, coulant, joli, harmonieux, souriant, fin, galant, gracieusement français.

Exemples :

Beaucoup de proverbes revêtent, en passant d'un pays

dans un autre, une physionomie si différente que cette variation seule prouverait combien les caractères nationaux demeurent des réalités radicalement distinctes et irréductibles...

Ces deux petites phrases racontent cela dans le raccourci de leurs formules.

La portion dramatique de l'aventure ne fut, comme il arrive souvent, que l'explosion d'une mine longtemps creusée...

Un léger, un imperceptible *pli d'impertinence flottait* plus encore qu'il ne se creusait au coin de ses narines minces...

Ce discours intérieur enveloppait un de ces redoutables secrets comme la vie élégante en cache tant sous ses rites frivoles...

Elle la vit, marchant toujours de ce pied qui va droit vers son but...

Mais si ces impressions de monotonie et de froideur laissent celui qui les éprouve au foyer conjugal à la merci des pires caprices des sens et même du cœur, ce foyer qu'il déserte n'en est pas moins le coin sacré auquel il tient par ses plus fortes fibres...

Était-ce possible ? Jeanne avait trop besoin de répondre oui à cette question pour que sa pensée ne se tendît pas aussitôt, et, dans les instants qui suivirent, à ramasser en bloc les quelques arguments qui pouvaient confirmer cette découverte inespérée...

Du coup, cette équipée de sa fière cousine avait réhabilité la maîtresse de Norbert à ses propres yeux, en rabaissant l'autre au même niveau...

L'ensemble réalisait un rêve vivant d'opulence fine...

Si la dangereuse et féline créature était descendue jusqu'au fond de cette résolution, sur laquelle elle s'endormit — en s'en estimant — elle se serait rendu compte qu'il y entrait beaucoup de prudence et très peu de magnanimité...

Ces pensées reproduisaient trop bien l'illogisme d'une situation qui se retrouve à peu près la même chaque fois qu'un homme se laisse entraîner à la périlleuse tentation, naturelle à certaines sensibilités composites, d'avoir deux femmes dans sa vie...

Ce qu'elle croyait connaître, en revanche, d'un coupable

secret, caché sous ces dehors de grâce et de fierté, lui fit traduire à contre-sens et cette rougeur et ce regard de sa victime. Elle n'y aperçut pas la pathétique secousse d'un cœur qui se débat dans l'agonie noire du doute et pour qui le moindre motif d'espérer est un sursaut vers une lumière...

La femme vaque aux innombrables courses que comporte l'orbe toujours agrandi de ses relations parisiennes...

Voilà les idées qui se levaient de ces feuillets déjà un peu jaunis, pour cet homme soudain mis en face de la plus intéressante des révélations...

Les idées qui se lèvent pour nous de ces citations en face desquelles nous sommes mis, c'est qu'il y a dans ce style beaucoup d'art, du grand art!

⁂

La note de publicité jointe au volume jure ses grands dieux que les courtes nouvelles qui accompagnent, dans le livre, la longue histoire de *L'Eau profonde* « sont de même tonalité » : j'aime autant le croire que « d'y aller voir ».

9 novembre 1903.

JULES LAFORGUE

« Il peut arriver qu'une seule mort amoindrisse toute une génération. Chateaubriand suicidé dans le bois de Combourg, Stendhal gelé dans la retraite de Russie, ou Lamartine noyé avec Elvire sur le lac du Bourget, les formes qu'ils créèrent, c'est-à-dire la prose romantique, la poésie lyrique et le roman d'analyse eussent apparu quand même en ce qu'elles ont de général, car la littérature antérieure les commandait, mais nous serions privés d'œuvres qui nous soumettent encore aux agitations et aux modes de l'Empire et de la Restauration... »

Il peut arriver qu'une seule mort amoindrisse toute une génération! Maurice Barrès prononçait ces paroles au Havre pour l'inauguration d'un buste de Jules Tellier. Jules Tellier était un écrivain, né en 1863, mort à 26 ans en 1889 et dont la mort est à jamais déplorable, car il avait la tradition de la langue française et il eût probablement contribué dans la suite de ses jours à maintenir cette tradition par ses ouvrages, avec éclat et avec vigueur...

Vers le même temps que la mort atteignait avec une brutalité soudaine Jules Tellier fait pour la gloire, un autre écrivain, sur qui ses amis reposaient aussi leurs plus chères espérances, se laissait surprendre par cette mort qui le guettait depuis longtemps. Le 23 août 1887, un petit nombre d'amis seulement accompagnaient au cimetière le corps de Jules Laforgue dont le nom semblait déjà promis à la postérité... Mais peu d'années après un jeune écrivain nouveau venu dans la littéra-

ture, Camille Mauclair prononça à son tour, à la façon de Maurice Barrès pour Jules Tellier, une parole d'impérissable regret, et sembla dire de Jules Laforgue : « Il peut arriver qu'une seule mort amoindrisse toute une génération. » Camille Mauclair écrivit sur Jules Laforgue cette biographie généreuse qui reste comme le témoignage le plus complet de l'admiration de ses contemporains pour un poète dont la mort les désespéra, comme le témoignage le plus enthousiaste d'une admiration qu'adoucit la tendresse.

Sans doute il n'est pas certain que la mort de Jules Tellier et celle de Jules Laforgue soient de ces événements qui se doivent nécessairement égaler aux plus grandes catastrophes. Et nous voyons que les pieux amis de Jules Tellier sont peu sensibles à la suppression de Jules Laforgue. Nous voyons également que les admirateurs affectueux de Jules Laforgue ne sont point préoccupés de l'amoindrissement qu'aurait subi toute une génération par la mort seule de Jules Tellier. Un groupe néglige l'autre. Ce groupe-ci n'a point cure de l'affliction de ce groupe-là.

Cela n'est pas suffisant à nous consoler, mais nous permet de mesurer mieux notre chagrin en le répandant un peu sur Jules Tellier, un peu sur Jules Laforgue, car ils doivent le mériter tous les deux. Et maintenant, ne cherchons pas à limiter l'ardeur persévérante des exaltations et des fidélités. Il est noble de vanter longuement les morts littéraires disparus dans leur jeunesse. Ceux qui ont le privilège d'entretenir ainsi dans le cœur de quelques vivants des deuils délicats et forts que n'abolissent point les années furent de beaux talents; ils eussent été peut-être de beaux génies ; ils ont été certainement de belles âmes.

Discutons, s'il nous plaît encore, des œuvres imparfaites de Jules Tellier, de Jules Laforgue, emportés ensemble dans le passé ! Mais affirmons avec l'accent de la certitude que Jules Tellier, et que Jules Laforgue furent de belles âmes. N'est-ce point, après tout,

dira-t-on, l'œuvre la plus longuement aimable que puisse laisser un écrivain : le souvenir d'une âme belle !

∴

Mais je vous le demande en grâce, puisque aujourd'hui on édite — quinze ans après ! — les œuvres de Jules Laforgue, ô vous tous qui les lirez, perpétuez seulement le souvenir de son âme !

Je le sens, on peut disserter sur la signification des *Complaintes*, du *Sanglot de la Terre*, du *Concile féerique*, de l'*Imitation de Notre-Dame la Lune*, et aussi des *Moralités légendaires*, mais il est vain tout de même de situer Jules Laforgue dans l'histoire, de faire de lui l'agent systématique, l'auteur principal ou le complice d'une réforme poétique. Cela est vain pour nous. Cela est dangereux pour nous. Cela diminue à nos yeux un jeune homme que tout — jusqu'à sa mort même, si tragique et si banale — doit accroître dans notre estime. A quoi bon ? C'était un jeune homme qui essayait son talent et subissait plus ou moins les influences les plus actives en son temps. N'affirmons rien d'autre; prenons garde de nous tromper en insistant...

Laforgue ne fut nullement un des initiateurs du vers libre, par quoi se personnifie dans l'histoire littéraire ce qu'on a faussement appelé la poésie nouvelle et qui provenait d'inspirations si diverses et contradictoires ! A la vérité, Laforgue écrivit des vers libres et ce ne sont pas ses meilleurs vers. Il compliqua parfois les architectures de ses poèmes et ce n'est pas ce qui fut le plus avantageux à son talent. Il voulut employer avec raffinement des mots raffinés, et ce penchant ne fut pas pour lui le plus heureux. Il fut quelquefois étonnant dans son style bizarre, et faut-il l'en louer, puisqu'il fut en somme en ces circonstances, très incompréhensible... Faiblesse nécessaire d'un jeune

homme que les nouveautés contemporaines séduisent d'abord, qui est d'abord malhabile à discerner ce qu'elles ont de solide et de durable ! Mais ce n'est pas parce qu'il céda aux exigences, obéit aux lois de la nouvelle école poétique que Jules Laforgue mérite d'être inscrit dans notre littérature. C'est au contraire parce que le plus fréquemment il leur résista et se rebella contre elles, parce qu'il fit voir, dans ses vers eux-mêmes et surtout dans sa prose, le tempérament littéraire le plus classique, et malgré des impatiences, malgré quelques violences inutiles de vocabulaire et de syntaxe, parce qu'il voulut paraître infiniment respectueux des règles traditionnelles de notre langage, et plus spécialement de notre métrique... N'était-il point fait pour perpétuer la tradition harmonieuse de notre langage poétique plutôt que pour en bouleverser les habitudes et les préceptes, celui qui écrivait, avec quel sens de l'eurythmie du vers accoutumé ! ce *Noël sceptique.*

Noël ! Noël ? j'entends les cloches dans la nuit...
Et j'ai, sur ces feuillets sans foi posé ma plume :
O souvenirs, chantez ! tout mon orgueil s'enfuit,
Et je me sens repris de ma grande amertume.
Oh ! ces voix dans la nuit chantant Noël ! Noël !
M'apportent de la nef qui, là-bas, s'illumine,
Un si tendre, un si doux reproche maternel
Que mon cœur trop gonflé crève dans ma poitrine
Et j'écoute longtemps les cloches, dans la nuit...
Je suis le paria de la famille humaine,
A qui le vent apporte en son sale réduit
La poignante rumeur d'une fête lointaine.

Sa prose témoigne encore mieux ses tendances réelles, et que s'il avait vécu — ô vanité des conjectures ! mais nous ne les faisons qu'en passant ! — il aurait de moins en moins consenti aux innovations indisciplinées de style et de pensée et serait rentré dans la grande école qui n'est ni plus ni moins que l'école française.

Il avait les exagérations littéraires en horreur. Il condamnait les disciples de Baudelaire : « Tous ses élèves ont glissé dans le paroxysme, dans l'horrible plat, comme des carabins d'estaminets. » Il se trahissait plus complètement lorsqu'il transcrivait sur son carnet de notes ses principes de style :

« Rêves d'Écriture. — Écrire une prose très claire, très simple (mais gardant toutes ses richesses), contournée non péniblement, mais naïvement, du français d'Africaine géniale, du français de Christ. Et y ajouter par des images hors de notre répertoire français tout en restant directement humaines. Des images d'un Gaspard Hauser qui n'a pas fait ses classes, mais a été au fond de la mort, a fait de la botanique naturelle, est familier avec les ciels, et les astres, et les animaux et les couleurs et les rues, et les choses bonnes comme les gâteaux, le tabac, les baisers, l'amour. »

Que de choses, que de choses ! Que de juvéniles aspirations ! Mais quelle est donc la volonté essentielle ? Celle-ci, je pense. « Ecrire une prose très claire, très simple, mais gardant toutes ses richesses... », les augmentant même, si possible. Le principe néanmoins est bien de l'écrivain qui s'écriait encore : « Voltaire, notre maître à tous ! »

∴

Voltaire, notre maître à tous ! pour le fond comme pour la forme ! Alors pourquoi noter surtout à la louange de Jules Laforgue qu'il a traduit en certains de ses vers la philosophie de l'*Inconscient* ? Cette philosophie était à la mode au temps où le jeune Laforgue développait sa vie intellectuelle. Mode et philosophie bien éphémères ! Retiendrons-nous, pour glorifier un écrivain, la suggestion qu'il subit des œuvres les plus passagères de l'esprit humain en mouvement, en travail. Eh non !

Jules Laforgue adolescent lisait les philosophes. A vingt-deux ans, il était appelé à Berlin comme lecteur de l'impératrice Augusta. Il demeura près d'elle plus de quatre ans dans la capitale prussienne. Serions-nous surpris parce que ce jeune homme, transporté dans la vie allemande, lut avec un soin plus passionné les philosophes allemands dont les obscurités rayonnaient alors par delà même les Allemagnes ! Nullement. Mais lui saurons-nous gré particulièrement d'avoir répandu dans beaucoup de ses vers ces obscurités et ces systèmes ! Ah ! évitons cette erreur, funeste surtout au jeune écrivain que sa mort même nous rend plus cher. Et fuyons toute tentation de le louer, surtout pour avoir exprimé en des poèmes comme ceux-ci des idées comme celles-là :

Vermis sum, pulvis es ! où sont mes nerfs d'hier ?
Mes muscles de demain ? Et le terreau si fier
De Mon âme, où donc était-il il y a mille
Siècles ! et comme, incessamment, il file, file !...
Anonyme ! et pour Quoi ? Pardon, quelconque Loi !
L'être est forme, Brahma seul est Tout Un en soi.
O Robe aux cannelures à jamais doriques
Où grimpent les Passions des grappes cosmiques
O Robe de Maïa, o Jupe de Maman
Je baise vos ourlets tombals éperdûment
Je sais ! la vie outrecuidante est une trêve
D'un jour au Bon Repos qui pas plus ne s'achève
Qu'il n'a commencé. Moi, ma trêve, confiant,
Je la veux cuver au sein de l'INCONSCIENT.

N'est-ce pas ? il nous sera permis de négliger les doctrines philosophiques dont ses livres sont pleins. Si on persistait à vanter en lui le philosophe, il nous serait trop aisé de marquer les contradictions flagrantes et grossières de ses pensées !... Ne cherchons point là les doctrines qui s'étalent parmi des rêveries et s'étendent confusément sur elles pour les brouiller...

Jules Laforgue était seulement un jeune homme qui entrait loyalement dans la vie, qui était avide de con-

naître, ardent à comprendre, pressé de conclure. Mais c'est son âme même, si simple et si claire, qu'il faut chercher et découvrir jusque dans ses plus obscurs exercices intellectuels.

Exercices bien superflus aujourd'hui. Hartmann qui les inspira est presque supprimé pour nous et l'âme du poète compte seule à nos regards.

*
* *

Qui donc hésiterait à sacrifier un philosophe pour voir de près vivre et mourir un poète !

Mais il est des citations qui suffisent à emporter toutes les convictions. Voici quelque chose du philosophe Laforgue :

O Loi qui êtes parce que vous Êtes.
Que Votre Nom soit la retraite !
— Elles ! ramper vers elles d'adoration ?
Ou que sur leur misère humaine je me vautre ?
Elle m'aime *infiniment* ! Non, d'occasion !
Si non *moi*, ce serait *infiniment* un autre !
Que votre inconsciente Volonté
Soit faite dans l'Éternité !

Voici quelque chose de Jules Laforgue, le poète :

Je puis mourir demain et je n'ai pas aimé.
Mes lèvres n'ont jamais touché lèvres de femmes,
Nulle ne m'a donné dans un regard, son âme.
Nulle ne m'a tenu contre son cœur pâmé.
Je ne fais que souffrir, pour toute la nature,
Pour les êtres, le vent, les fleurs, le firmament,
Souffrir par tous mes nerfs, minutieusement,
Souffrir de n'avoir pas l'âme encore assez pure.
J'ai craché sur l'amour et j'ai tué la chair !
Fou d'orgueil je me suis roidi contre la vie !
Et seul sur cette Terre à l'Instinct asservie
Je défiais l'Instinct avec un rire amer.

L'homme, le jeune homme s'exprime tout entier

dans cette poésie simple et forte. Et c'est cela qu'il faut chercher dans son œuvre, c'est par cela que son œuvre est surtout émouvante : en elle s'exprime un homme, un jeune homme qui va bientôt mourir et qui, par moment, semble pressentir son douloureux destin. Oh ! il ne complique pas alors ! Il ne distingue pas ! il ne discute pas de systèmes ! il ne discute pas sur la nature de l'existence et ne cherche pas à s'expliquer la mort ! Mais comme il nous touche ! C'est une créature humaine qui espère, qui gémit et qui souffre !

Il aime la vie, il veut vivre. Il veut une vie douce, pacifique et pensive.

L'homme n'est pas méchant, ni la femme éphémère,
Ah ! fous dont au casino battent les talons
Tout homme pleure un jour et toute femme est mère,
Nous sommes tous filials, allons !
Mais quoi ! les Destins ont des partis pris si tristes
Qui font que, les uns loin des autres, l'on s'exile,
Qu'on se traite à tort et à travers d'égoïstes,
Et qu'on s'use à trouver quelque unique Évangile.
Ah ! jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,
Moi je veux vivre monotone.

Il précise, il insiste souvent :

Allons, tu m'as compris. Va, que ta seule étude
Soit de vivre sans but, fou de mansuétude.

Il aime bonnement la vie. Il a de l'optimisme, étant jeune. Il a de la confiance. Il a aussi des inquiétudes ! Il a des élans, des désespoirs, des ironies, des enthousiasmes ! Mais qu'elles fléchissent vite toutes les combinaisons issues de ses lectures, toutes les conceptions de l'existence que lui ont façonnées ses fréquentations philosophiques, qu'elles fléchissent vite lorsqu'un grand sentiment l'agite !

Il part gaiement pour la vie, avec le sourire nar-

quois un peu dédaigneux, et gentiment suffisant du jeune homme qui s'est, dans des livres de toutes sortes, abondamment pourvu d'idées. Il part, ironique :

Oui, ce monde est bien plat ; quant à l'autre, sornettes.
Moi, je vais, résigné, sans espoir, à mon sort
Et pour tuer le temps, en attendant la mort
Je fume au nez des dieux de fines cigarettes.

Mais soudain l'amour l'atteint, et subitement l'ironie s'évanouit. Fraîcheur et force des sentiments d'un vrai jeune homme ! Il note :

« Coup de Foudre. — J'aime, j'aime : j'ai bu un bon coup de vertige. Moi si analyste, d'une âme si myope, je me sens tout solennel. Et je vais par les rues. Le Luxembourg est plein d'une grande allégresse des cloches. Si elle ne m'aime pas, si je ne dois pas l'avoir absolument, qu'importe ? J'aime, cela me suffit, je me sens généreux, céleste, humain, palpitant, si plein de choses que je n'ose me regarder entre quatre-z-yeux. Et tout ça sans blague ! »

Et ce sont ces sentiments les plus généraux, les plus personnels aussi et les plus simples qui inspirent le mieux le poète : avec l'amour, la mort. Il a l'obsession de la mort, de sa mort.

Je puis mourir ce soir ! Averses, vents, soleil
Distribueront partout mon cœur ; mes nerfs, mes moelles
Tout sera dit pour moi ! Ni rêve, ni réveil
Je n'aurai pas été là-bas dans les étoiles !...

Puis, regret moins littéraire, mais pas moins profond :

Cet ami, par exemple, est parti l'autre année
Il eût fait parler Dieu ! — sans ses poumons pourris.
Où vit-il ? Que fait-il au moment où j'écris ?
Oh ! le corps est partout, mais l'âme illuminée ?

C'est sa préoccupation de la mort qui lui donne cette préoccupation de l'au-delà. Et, dites-moi, si nous sommes émus par ce souci de l'au-delà, est-ce parce qu'il y mêle le résultat de ses lectures, n'est-ce pas seulement parce que nous sentons dans ces vers l'inquiétude frissonnante d'un jeune homme déjà voué à la mort proche et qui devine et redoute le sort ? C'est à tel point que nous sommes plus émus encore lorsque, pour exprimer ses craintes humaines, il écrit de véritables poésies populaires où pleure doucement sa sensibilité...

C'est d'un' maladie d'cœur
Qu'est mort, m'a dit l'docteur
  Tir-lan-laire
  Ma pauvr'mère ;
Et que j'irai là-bas.
Fair' dodo z'avec elle

J'entends mon cœur qui bat
C'est maman qui m'appelle ?

Ailleurs :

Et bientôt, seul, je m'en irai
A Montmartre, en cinquième classe,
Loin de père et mère enterrés
En Alsace.

Mais, écoutons la mélancolique oraison funèbre :

Quand les croq'morts vinrent chez lui,
Quand les croq'morts vinrent chez lui ;
Ils virent qu' c'était un' belle âme,
Comme on n'en fait plus aujourd'hui.
Ame
Dors, belle âme !
Quand on est mort c'est pour de bon,
Digue dondaine, digue dondaine.
Quand on est mort c'est pour de bon.
Digue dondaine, digue dondon !

Je voudrais que ceux qui se flattent d'admirer Jules Laforgue pour la philosophie livresque de ses vers lussent les quelques lettres intimes que ses éditeurs nous donnent : ils y verraient que les sentiments qu'il y exprime correspondent avec ses meilleures poésies... Cherchons, cherchons vraiment en elles le sourire de l'âme, comme dit Mæterlinck.

Jeune homme parti trop tôt ! Aimons-le pour son ironie résignée, mélancolique, sarcastique parfois, souvent plaintive, toujours douce et sincère ! Négligeons ce qu'il a en lui de spécial, de circonstanciel — cela a déjà disparu ; ne retenons que ce qui est le plus général, les sentiments humains éternels, exprimés avec une pure simplicité. Ne l'étudions pas comme un écrivain définitif ; nous ne savons pas, nous ne pouvons deviner ce qu'il eût été. Son œuvre n'est qu'une ébauche. Mais elle est d'un jeune homme merveilleux. Est-ce un génie perdu? Un dimanche de juillet 1887 Jules Laforgue écrivait à sa sœur Marie... « C'est pour mon talent que mes amis s'intéressent à moi... Sache d'un mot que j'ai le droit d'être fier ; il n'y a pas un littérateur de ma génération à qui on promette un pareil avenir. Tu dois penser qu'il n'y a pas beaucoup de littérateurs qui s'entendent dire : Vous avez du génie ! Hélas ! Qu'il me tarde d'être guéri et d'être installé dans un endroit où je puisse respirer sans souffrance ! »

Un mois plus tard on l'enterrait. Il avait accompli son voyage. On se souvient de sa destinée banale et touchante et de sa bonne âme confiante : sa poésie pour cela nous émeut davantage. Jules Laforgue est de ceux vers qui l'on peut revenir quelquefois, et qu'on lit avec une triste douceur !

2 janvier 1904.

RENÉ BOYLESVE

Et il est bien vrai que René Boylesve ne possède pas encore toute la réputation que les lettrés lui promettent depuis ses débuts ; mais il a le droit d'être patient, comme son style, et de conserver, comme son style encore, les attitudes réservées d'un écrivain sûr de plaire. Il précise de mieux en mieux sa personnalité ; il affermit de plus en plus son talent. Le « sort honorable », selon son expression, de chacun de ses ouvrages lui permet de persister en sa discrétion déjà satisfaite, en attendant la chance glorieuse dont certainement l'un ou l'autre de ses romans sera tôt ou tard accompagné.

Sa carrière, tout unie, ne laisse pas que d'être paisiblement heureuse jusqu'ici. Ses premiers livres ne furent point inaperçus dans les milieux où René Boylesve discutait de littérature avec une prudente subtilité. On goûta *Le Médecin des Dames de Néans*, étude précieuse de psychologie ironique sur la vie provinciale. On fut tout de suite disposé à prendre du plaisir aux ouvrages prochains de cet écrivain jeune mais raisonnable, qui savait assez le prix des imaginations, des idées ou des impressions pour ne pas les exprimer avec négligence et avec prodigalité. On fut sage de vouloir assurer un sort à chacun des livres de René Boylesve déjà bien habile à faire un sort à chacune de ses phrases. C'est l'Italie qu'il devait traverser pour

aboutir à la province française où cet écrivain purement parisien a littérairement élu domicile pour notre tranquille bonheur. On n'a pas oublié *Sainte-Marie-des-Fleurs* ou *Le Parfum des Iles Borromées*. La passion s'y étale, en prenant bien soin de ne pas s'abîmer et de ne point se salir en tombant parmi des décors prestigieux brossés sans précipitation, et qui ont un peu l'air d'être des décors de théâtre — de théâtre de société. — Livres adorables et lents ! Harmonieux chants d'amour ! Mais chants d'un amour qui chante effectivement un peu plus qu'il n'agit, et s'entretient par de belles descriptions pathétiques et correctes, et froidement ardentes. C'était la mode alors... On ne pouvait aimer que parmi de beaux paysages parfumés, et il était très recommandé que ces paysages fussent italiens. Les héros de romans ne sortaient des musées italiens que pour aller assister aux paysages italiens et revenir d'un pas machinal aux musées... Ah ! le parfum des îles Borromées ! René Boylesve l'a respiré avec une admiration attentive et presque déférente... Le voici revenu aux parfums plus modestes de la terre française. Ils ne sont ni moins délicats ni moins forts... Et les écrivains n'ont pas besoin de tant d'application littéraire pour s'enivrer et nous enivrer d'eux! C'était la mode alors !

René Boylesve imitait — à son insu peut-être — les écrivains dont la faveur publique, justement éphémère pour les uns, et pour les autres justement durable, faisait comme les maîtres des générations nouvelles. Ne cherchons point, pour caractériser mieux l'individualité séduisante de René Boylesve, les influences lointaines qu'il sollicita ou qu'il ne sut pas éviter. On les déterminerait aisément, car René Boylesve est trop cultivé pour n'être pas un livresque. Disons seulement qu'il ne faisait pas alors impunément, ou inutilement, sa lecture assidue d'Anatole France, de Maurice Barrès, du conteur Jules Lemaître, de Loti, je crois, et aussi de Paul Bourget et d'autres moins heureux ou moins

grands. Telles sont donc les influences contemporaines dont René Boylesve profita ou qu'il subit d'abord. Marquons-les bien, car c'est notre devoir strict d'indiquer scrupuleusement les filiations immédiates afin de donner à chaque écrivain de notre époque sa place, sa grande place, et sa date, sa petite date dans l'histoire de la littérature. Plus tard, on simplifiera sans doute, et peut-être supprimera-t-on de l'histoire littéraire les noms de plusieurs écrivains dont nous faisons aujourd'hui des maîtres ou, pour le moins, des inspirateurs. Mais ne soyons pas trop volontiers les complices de l'œuvre nécessaire des temps !

* * *

Incertitudes impersonnelles, mais si raffinées déjà de René Boylesve. Il va chercher bientôt son inspiration dans le pays même où il naquit, où son esprit se forma, dans la Touraine dont il connaît tous les caractères, qui sont aussi les siens, dont il comprend l'âme tout entière... Ne notons qu'au passage cet exercice élégant : *La leçon d'amour dans un parc*. Ce livre nous aide surtout à nettement apercevoir les défauts constitutionnels d'un talent distingué, mais non sans apprêt, c'est à savoir que René Boylesve attache assez d'importance à ce qu'il écrit pour le faire durer plus qu'il ne faudrait, qu'il est adroit à nous captiver par une sorte de charme qui s'exprime un peu trop complaisamment, et qu'enfin, d'un conte qui serait parfait il est trop enclin à faire un livre, tout un livre qui l'est un peu moins, s'il est des degrés dans la perfection... Notons bien vite que René Boylesve élabore avec un soin avantageux une série de romans provinciaux, qu'il reconstitue le roman provincial, — et que c'est là son originalité.

Il s'est proposé ce dessein non banal : renouveler le roman de la vie de nos provinces. Cela est bien utile dans la littérature contemporaine de savoir exactement

ce que l'on veut, et de le vouloir avec quelque persévérance. Et tout est au mieux si on réalise son projet avec ordre et avec une opiniâtreté sans fièvre.

Ainsi fait René Boylesve. Trois romans : *Mademoiselle Cloque*, *La Becquée*, *L'enfant à la Balustrade*, par lesquels il revient à son aspiration première *Le Médecin des Dames de Néans*, attestent qu'il a voulu observer avec suite le même milieu, le même monde, pour l'observer profondément.

Mlle Cloque est une vieille fille de Tours qu'animent de grandes pensées et qu'exaltent de grandes croyances. Elle commande tout un bataillon de dévotes idéalistes, parties en guerre pour faire reconstruire dans sa beauté première la cathédrale de Saint-Martin. Elle lutte avec sa petite armée simpliste et vaillante, contre la troupe disciplinée de ceux qui croient en Dieu et en Saint-Martin, mais savent la valeur de l'argent et se flattent seulement de consacrer à la gloire d'un brave homme de saint très respectable un monument, plus modeste et plus moderne. Autour de Mlle Cloque s'agitent avec lenteur les catholiques mystiques, et les catholiques sur qui a soufflé déjà l'esprit du siècle. René Boylesve nous instruit avec art de la vie véritable d'un monde assez « particulier », assez mal connu.

La Becquée est le tableau de la vie familiale dans la bourgeoisie de province. Une vieille tante protège et réunit autour d'elle tous les membres de la famille, ceux qui ont prospéré dans la vie, et surtout ceux qui n'ont pas « réussi ». Naturellement, ceux-ci sentent plus que les autres le bienfait d'un principe tutélaire qui est un principe français : l'étroite association de la famille. La famille française est groupée par les affections comme par les intérêts. Les uns et les autres demeurent solidaires, mais pour que cette solidarité des affections et des intérêts devienne plus sensible et plus résistante, il faut que le lien familial soit rendu visible par la conservation tenace de la terre familiale. Et parce que la tante Félicie Planté a pu conserver

intact, malgré toutes les vicissitudes, le domaine des Courances, d'où est partie la famille entière, et où elle revient chercher un repos, un abri, un asile, elle est forte et elle comprend sa force, elle aime d'autant plus sa famille qu'elle lui est plus nécessaire et qu'elle est plus capable de lui être utile. Elle défend sa terre, garantie de l'union familiale avec une âpreté d'autant plus généreuse. Et son égoïsme orgueilleux se répand en bienfaits sur ses parents. Elle a conservé ce qui fait la puissance des familles. Sa vie est une victoire.... René Boylesve nous initie à toutes les préoccupations essentielles des familles bourgeoises de France.

L'Enfant à la Balustrade, Henri Nadaud, a grandi chez sa tante Félicie Planté, où l'on rencontrait son père le notaire Nadaud. Il est engagé tout jeune en de difficiles combats. Le notaire Nadaud acheta la maison Colivaut admirée dans la petite ville de Beaumont parce qu'elle avait un jardin étagé en trois terrasses, un terre-plein à balustrade dominant la grand'rue... Or cette maison, M. Plancoulaine la désirait pour son neveu M. Moche, et M. Plancoulaine était tout puissant dans Beaumont, car il recevait la bonne société, et pour être de la bonne société il fallait être reçu chez lui ! La colère de Plancoulaine s'exerça contre le téméraire Nadaud. Le notaire Nadaud, sa femme, son fils furent bannis des soirées Plancoulaine. Et bientôt amis et clients s'éloignèrent d'eux. Les Nadaud furent exilés dans la ville où peu de temps auparavant tous les estimaient... Et même le notaire faillit payer chèrement son audace, car la solitude, mauvaise conseillère, fut sur le point de dissuader totalement la jolie Mme Nadaud de la fidélité conjugale... Peu à peu, cependant, la réconciliation s'opéra, une réconciliation amère et mélancolique, et le notaire Nadaud fut plus humble d'habiter la maison Colivaut... Ah ! ces lâchetés, ces jalousies, ces haines de petites villes, comme René Boylesve excelle à les décrire !

Mais ces mœurs provinciales, il ne suffit pas à René

Boylesve de les analyser avec une émouvante précision, il a voulu faire plus et fixer, dit-il, « presque à la manière d'un historien, quelques traits de mœurs d'où puisse se dégager un sens élevé. » Eh! laissons au lecteur le soin de dégager le sens élevé de ses lectures. Il suit seulement le penchant de son esprit et de son cœur, et l'aide que veut lui prêter l'écrivain est bien impertinente. Elle peut être dangereuse à l'écrivain lui-même. René Boylesve tient pour certain qu'il a fait voir dans *Mlle Cloque* « le tableau de notre vieil esprit d'héroïsme en péril », dans *La Becquée* « celui de l'ingrate beauté du conservatisme ». Ne troublons pas ces certitudes ! Mais que René Boylesve est donc bien avisé de nous dire ce qu'il a voulu faire dans l'*Enfant à la Balustrade* ! Nous aurions pu ne le point apercevoir. Il s'est proposé de peindre « le conflit muet, douloureux et fréquent de l'idéalisme de l'enfance avec les relativités nécessaires ou la comédie de notre vie de relations. » Doit-on le dire pourtant ! Cette âme d'enfant, cette âme du petit Riquet nous laisse presque indifférents parce que ses modifications au contact de la vie vulgaire, de la vie quotidienne, si quotidienne ! ne sont pas suffisamment indiquées, ou le sont non par des actes ou des gestes, mais par des considérations bien littéraires de l'auteur, ce qui les atténue, — ou de l'enfant lui-même — ce qui les falsifie. Nous savons grand gré à René Boylesve de son avertissement loyal. Mais tel n'est point, quoi qu'il en ait, le sujet réel de son livre qui est avant tout le tableau fidèle des mœurs provinciales. Là réside d'ailleurs sa véritable beauté.

Aussi bien, nous sommes disposés à saluer avec beaucoup d'honneur les romanciers qui nous donnent aujourd'hui de fortes études de mœurs provinciales. Tout concourt, en effet, à mettre le roman provincial à la mode de Paris. Le roman ne sait, si l'on peut dire, quelles formes prendre, par réaction contre le parisia-

nisme psychologique. Il les prend toutes tour à tour et la forme d'études de mœurs provinciales est l'une des plus belles qu'il puisse adopter.

Sans doute, je sais bien quels reproches faire à René Boylesve, auteurs de romans de mœurs. Il simplifie la vie provinciale plutôt qu'il ne l'enrichit de complications. Il restreint son sujet plutôt que de l'élargir. Les péripéties de la brouille du notaire Nadaud avec les Plancoulaine : ce n'est pas une histoire, ce n'est rien qu'une historiette. C'est une anecdote — et René Boylesve la développe, comme il développait déjà — jusqu'à l'excès — son petit conte si joli : *La leçon d'amour dans un parc*. Et ses personnages aussi sont tout juste des silhouettes esquissées d'un trait lent et profond, appuyé. Mais précisément parce que ces héros sont médiocres et le doivent être, parce qu'ils ne sont pas la proie d'aventures violemment dramatiques, il serait bon de multiplier les détails insignifiants et pittoresques, d'autant plus pittoresques qu'ils sont plus insignifiants, qui occupent leurs jours ; il faudrait en somme faire vivre dans leur torpeur, revivre dans leur inertie, agir dans leur inaction, ces héros plutôt que de nous les expliquer. René Boylesve ne résiste pas au plaisir de nous les expliquer, avec quel art ! car il les connaît bien ; mais ensuite il nous refuse le plaisir de nous les faire voir jusque dans les infinis détails négligeables de leur vie négligeable comme ses détails et comme eux ! Puis, la composition de ces livres est lente, ainsi qu'il sied sans doute à la province où la vie est plus lente... Enfin, la spontanéité est absente de la vie morne, parce que René Boylesve est sans spontanéité, et je dirai enfin, si vous le voulez, que ce qui manque surtout en ses ouvrages, c'est l'animation variée de la monotonie et de l'uniformité provinciales...

Mais si l'observation de René Boylesve renonce à s'exprimer en abondants détails significatifs, qu'elle st forte, exacte, minutieuse, pénétrante ! Qu'il a donc

un sentiment profond de la vérité ! Sa psychologie entre entièrement dans ces âmes provinciales, et nous comprenons tout entière la vie de ces petits personnages, cette vie dont René Boylesve ne veut nous montrer que quelques manifestations pertinemment choisies.

Peut-être que le langage de cette vérité n'est pas tout à fait aussi simple qu'elle. Le style de René Boylesve s'avance à pas lents. Il est subtil, précieux, un peu compassé, il est complaisant pour lui-même et d'une limpidité qui a un peu l'air de se mirer en soi. Mais il possède toutes les grandes qualités que ces petits défauts supposent : il est, bien que précieux, naturel sans le moindre abandon, il est délicat, gracieux et pur. René Boylesve a le goût du style et il sait nous faire éprouver, à lire ses ouvrages, autant de plaisir peut-être qu'il prend à les écrire.

Oh ! célébrons le style parfait de ce sage écrivain ! Mais est-ce donc une « fatalité » pour le roman provincial contemporain qu'il tombe dans la grossièreté choquante, ou qu'il consente à la fadeur qui est une piètre vertu littéraire ! Le roman de mœurs provinciales doit avoir du relief, de l'intensité, de la couleur, car la vie provinciale n'est dépourvue ni de relief, ni d'intensité, ni de couleur. Je fais peu de cas des couleurs trop crues, mais je ne puis supporter les couleurs exagérément déteintes. Je suis certain que René Boylesve ayant écrit l'histoire vigoureuse de Mlle Cloque ne consentira pas à écrire des histoires pour elle. Qu'il se garde de disputer quelque chose de la réputation honorable, solide et de tout repos, je le sais, mais trop immaculée et presque indécemment virginale de son compatriote René Bazin membre de l'Académie française.

9 janvier 1904

LES ORIGINES DE L'ANCIENNE FRANCE

Par Jacques Flach.

La curiosité publique et, dit-on, la critique elle-même se subordonnent à des œuvres éphémères dont le seul mérite est d'apparaître au monde avec bruit. Elles sont les esclaves de ces œuvres qui les surprennent et les retiennent par une violence systématique. La moindre comédie distraitement improvisée en un petit nombre de semaines occupe un instant toute la presse et beaucoup de conversations. Les romanciers se lamentent d'être sacrifiés aux dramaturges dans la publicité journalistique. Infortunés écrivailleurs ! Pourtant tels d'entre eux qui écrivent deux romans chaque année sont assurés toujours d'une certaine attention littéraire... Leurs œuvres ennuient ; ou bien on est las de leur uniformité monotone, car elles se ressemblent toutes ; néanmoins on les discute car on est accoutumé de discuter la première et on ne renonce pas volontiers à ses mauvaises habitudes. Elles n'ont ni force, ni nouveauté. Elles seront mortes demain. Aujourd'hui on ne néglige rien pour qu'elles soient vivantes, bien vivan-
. Et c'est beaucoup de temps perdu pour tout le
nde.

Mais je vois paraître — si discrètement ! — le troi-
me volume d'un ouvrage élaboré avec l'heureuse
nplicité du temps. *Les Origines de l'ancienne France*,

par M. Jacques Flach. Le premier volume sur le Régime seigneurial a été publié en 1886. Le deuxième sur les Origines communales : La Féodalité et la Chevalerie, en 1897. Le troisième sur la Renaissance de l'État, la Royauté et le Principat en 1904. Vingt années de travaux pour une œuvre — qui n'est point terminée ! Messieurs, quelle leçon pour nous !

Laisserons-nous donc aux érudits, aux « spécialistes » le soin exclusif de discuter, avec une âpreté sans doute passionnée, les méthodes, les conclusions d'un pareil ouvrage qui peut être de si grandes conséquences ! Est-ce que, au contraire, on ne doit pas, dans les milieux cultivés, accomplir un effort constant pour élargir de toutes parts le domaine des curiosités intellectuelles, pour les attirer et pour les enchaîner aux sujets, aux œuvres, aux écrivains plus dignes d'elles. Elles étaient les esclaves des vains ouvrages prompts à paraître, prompts à disparaître. Est-ce qu'elles ne doivent pas devenir les auxiliaires indépendantes des ouvrages solides faits lentement, faits pour longtemps ?

L'auteur des *Origines de l'ancienne France*, M. Jacques Flach, mérite, avec le respect, l'attention. Il a eu cette intrépidité de vouer sa vie à l'accomplissement d'une œuvre colossale et il s'est consacré à sa tâche avec toute la hardiesse persévérante du désintéressement scientifique. Après avoir travaillé vingt ans sur l'histoire du xe et du xie siècle, il écrit très naturellement en sa préface : « Rectifications de détails et critiques basées sur les sources originales me seront toujours les bienvenues. Je n'ai souci que de la vérité. »

Il n'a souci que de la vérité, mais d'une vérité dont il est bon que nous nous préoccupions chaque jour davantage : la vérité sur nos origines nationales. Anatole France le disait à propos d'Ernest Renan et de son *Histoire des origines du Christianisme* : « Il semble que l'image véritable du passé nous ait été révélée par la grande école historique de notre siècle. Il semble que

le sens des origines soit un sens nouveau, ou du moins un sens nouvellement exercé chez l'homme. » Je ne sais; mais ne devons-nous pas être satisfaits si des historiens en plus grand nombre recherchent avec plus de précision les origines de l'ancienne France, les commencements obscurs et confus des idées qui nous pénètrent encore. Est-ce que nous ne devons pas être d'autant plus curieux de toutes ces origines que maintenant nous en devinons mieux les incertitudes. Et, est-ce que nous ne devons pas être plus nombreux à prêter aux savants infatigables l'appui, si médiocre soit-il et si tardif! de notre attention!

L'œuvre de M. Jacques Flach prétend à une double originalité. Elle est originale par ses conclusions. Elle est originale par ses procédés d'érudition.

M. Jacques Flach rectifie les idées admises par les précédents historiens des Origines. Il se sert d'eux pour les supprimer et les renouveler. Ils sont pour lui des guides qu'il anéantit après qu'ils ont éclairé sa marche et qu'il a pu, grâce à leurs erreurs de direction, reconnaître la route véritable. Il faut à tous les savants beaucoup d'héroïsmes: l'héroïsme de se dépenser eux-mêmes, de se sacrifier pour des travaux dont les résultats sont d'abord hypothétiques, ensuite l'héroïsme de sacrifier leurs devanciers, comme inutiles, sinon funestes. M. Jacques Flach a ces deux héroïsmes dont il faut également lui savoir gré.

M. Jacques Flach considère *la protection* comme la base de toute société qui se forme ou se reconstitue. La protection n'est rien autre qu'une garantie des conditions nécessaires de la vie qui peut être réalisée ou par la sauvegarde d'un plus fort ou par l'assistance collective d'égaux. Aussi l'idée de protection est inséparable de l'idée d'association, de fraternité et de compagnonnage, de clan et de famille primitive.

S'il est vrai, selon l'excellente parole de M. Tarde dans les *Transformations du pouvoir*, que « la différence des forts et des faibles aura toujours pour con-

séquence en vertu de la sympathie humaine, le désir et le plaisir de protégeret de diriger, le désir et le plaisir d'être protégé et dirigé », qui ne voit que ces deux sentiments se confondent dans la même personne, tour à tour protectrice et protégée, quand l'assistance est mutuelle entre égaux et quand, par la réciprocité du service, le chef lui-même devient un pair!

Tel est donc le lien qui unit les deux premiers volumes de l'ouvrage de M. Jacques Flach; l'un où la force protectrice est étudiée dans l'insuffisance et l'excès de son action individuelle alors que s'épanouit le régime seigneurial; l'autre où elle apparaît dans la puissance régénératrice de son action collective sous les formes principales du clan féodal et de la commune. C'est encore le lien qui rattache le troisième volume aux précédents.

Le clan féodal — M. Flach l'a prouvé d'abord — est une famille étendue, issue de l'organisation familiale des Germains et du patronage gallo-romain. Sur cette double base aussi se sont constitués la royauté et le principat. L'Église est venue s'adjoindre à eux comme organe politique et concourir avec eux à la renaissance de l'État! Dès lors, ayant étudié le jeu simultané, si l'on peut dire, du besoin de protection et de l'esprit d'association ou de compagnonnage dans le régime communal, la féodalité et la chevalerie, de même, M. Jacques Flach observe l'action de ces principes sociaux au sein de la royauté, du principat et de l'Eglise qu'ils ont vivifiés, consolidés, transformés ou hiérarchisés.

Mais ici intervient la Tradition dont le rôle fut grand, très grand, parce que l'avidité était impérieuse alors d'ordre, de stabilité, d'harmonie. La Tradition fit la force morale de la royauté et du principat à l'encontre du groupement féodal, dépourvu de centre de gravité jouet des passions individuelles. Elle légitima leur esprit de domination alors que la féodalité se condamnait et se dévorait en quelque façon par les excès d

sien. Les conquêtes du prince et du roi se solidifièrent en s'accroissant ; les conquêtes des petits seigneurs féodaux se neutralisèrent en se multipliant.

Et voici la nouveauté de l'œuvre de M. Jacques Flach.

Il faut beaucoup de temps aux hommes pour arriver à la vérité. Il faut beaucoup de temps à la vérité pour qu'elle pénètre dans les esprits. Et puis nos habitudes de pensée moderne déterminent pour une grande part nos jugements sur les faits anciens. C'est ce qui est advenu pour les historiens des origines françaises : M. Jacques Flach le montre habituellement. « La reconstitution de la société après la chute de l'empire carolingien, nous dit M. Flach, a été présentée d'ordinaire sous un aspect qui anticipe de plusieurs siècles sur la réalité par la raison qu'on a commencé à la décrire, et à en retracer l'histoire quand elle était un fait accompli, quand étaient constitués solidement le royaume de France et les grands fiefs. Si l'on a pu croire que la féodalité était née dès la fin du IXe siècle et qu'elle était dès le principe territoriale, on a cru de même que les premiers Capétiens étaient des rois territoriaux, les duchés et les comtés des circonscriptions géographiques aux limites précises, la noblesse une caste terrienne. »

Pour parler bref, la féodalité foncière et territoriale ne fut constituée que trois cents ans plus tard que la date admise par l'opinion générale. C'est cette rectification qu'apportent avec une science prudente — téméraire, diront les érudits qui n'aiment pas qu'on les dérange dans leurs convictions patiemment acquises — c'est cette rectification qu'apportent les livres de M. Jacques Flach. Vous sentez bien quelle importance elle peut avoir — mille ans après.

Mais oui, elle est importante, car rien n'est négligea-
e de ce qui constitue la vérité, et cette erreur essen-
elle est fertile en erreurs accessoires.

Stendhal qui savait tout — et Dieu seul pourrait dire
mment il le savait! — a parlé, dans les *Mémoires d'un*

touriste, des origines de l'architecture romane. Il écrit : « Au milieu de l'effroyable désordre et du malheur général, les hommes en vinrent à ne plus songer qu'au moment présent ; toute idée d'avenir autre que celle du paradis s'éteignit dans les cœurs. On ne construisit plus que de misérables maisons en bois pour se mettre à l'abri de la pluie et du froid, et au xe siècle il n'y eut plus d'architecture. » En vérité, au xe siècle on n'avait souci que de l'heure présente et on ne construisait qu'en bois ; mais au xie les édifices de pierre surgirent de tous côtés. Heureux Stendhal qui nous fournit à son insu une image assez exacte pour figurer la différence entre la féodalité du xe siècle et celle du xiie siècle ! Précaire, bénéfice, fief furent tout d'abord des constructions hâtives, élevées au jour le jour, sans cesse démolies ou détruites et refaites avec des matériaux sommaires, abritant une, deux, ou trois générations, tout au plus. Elles sont de bois alors ; mais au xiie siècle elles seront de granit, et dureront jusqu'à la Révolution qui les anéantira le jour même où elle s'attaquera aux églises romanes ou gothiques. Il y eut sans doute des tentatives isolées d'institutions durables comme il y eut quelques maisons de pierre, mais parce qu'on ne mesura pas exactement l'importance de ces premiers essais, on se trompa sur toute la suite de notre histoire.

On se trompa : et par l'exagération de l'idée féodale, par son recul arbitraire dans le passé, royauté, principat, noblesse, l'Église elle-même, prennent figure de convention. La royauté des xe et xie siècles est apparue comme une royauté féodale, les principautés comme des grands fiefs de la couronne, la noblesse à la fois comme un « rouage » monarchique et un produit direct, nécessaire, connexe du fief, la papauté comme une suzeraineté féodale sur les royaumes chrétiens. Erreurs ! Erreurs ! Erreurs logiques, fatales, mais épouvantables erreurs.

Erreur encore : en même temps qu'ils outraient à

l'extrême et par conséquent dénaturaient l'idée féodale, les anciens historiens subissaient l'irrésistible influence de l'idée unitaire. Elle avait triomphé avec la monarchie française de leur temps : elle les domina. Ils transposèrent dans le haut moyen âge les résultats d'une longue évolution centraliste, ils introduisirent de force dans le cadre artificiel de la royauté les institutions autonomes et autochtones de la vieille France. Par suite, nous avons une histoire nationale factice qui, avant le xve siècle surtout, amplifie l'action directe de la couronne, étrique son principe, qui rapetisse la royauté aux proportions d'un fief et lui fait construire de toutes pièces un édifice dont, en réalité, les parties essentielles n'ont pas été disposées par elle.

L'idée royale a donc fasciné, hypnotisé les historiens comme l'idée féodale. La royauté a supplanté le principat et la seigneurie dans nos histoires comme, au cours des siècles, elle les avait assujettis dans les faits. On a centralisé l'histoire, il faut la décentraliser. C'est à cette tâche que s'applique M. Jacques Flach en rétablissant dans leur formation, lente, graduelle, l'histoire de nos institutions.

J'ai suivi — avec une fidélité servile, — mais pouvais-je faire autrement ? — les idées essentielles de cet historien novateur. Chaque chapitre de ses livres, aux dimensions étendues, les précise et les vérifie. Et comment ! En se servant exclusivement des sources contemporaines, en se libérant des préjugés que les époques postérieures imposent presque aux historiens, en n'ayant souci que de la vérité !

Comme il eût été agréable de revivre un peu avec M. Jacques Flach, en la compagnie des premiers Capétiens que nous négligeons un peu depuis quelque temps. Hugues Capet, Robert le Pieux, Henri Ier, Philippe Ier, furent des individualités fortes et variées. Ils furent les agents et les témoins à demi conscients de grandes transformations politiques et sociales. Tel chapitre de cet ouvrage austère où M. Jacques Flach

nous montre les « compagnons en la majesté royale » indique rigoureusement que leur existence n'était point privée de pittoresque... Et ce n'est pas sans plaisir qu'on le lit... Mais l'importance de la thèse dépasse et rend accessoires l'agrément des récits et la variété des tableaux... Il n'y a pas tellement longtemps qu'on s'est appliqué à la recherche de nos origines qu'on ne puisse considérer l'œuvre de M. Flach comme un progrès vers leur découverte. Elle bouleverse les opinions admises précédemment, et que des historiens avaient déjà savamment élucidées. Faut-il conclure que la recherche de la vérité est vaine, que la vérité elle-même est inaccessible et inexistante, et qu'elle est seulement la plus plausible des erreurs ? Faut-il conclure plus modestement que la vérité historique ne peut être conquise que peu à peu par le labeur successif de plusieurs générations ? Rien n'est donc inutile de tous ces travaux gigantesques que d'autres travaux annihilent bien vite. Ils coopèrent tous à épuiser des erreurs : Intéressons-nous donc à ces œuvres nécessaires à la vérité même si elles ne parviennent pas à la déterminer. Et travaillons !

16 janvier 1904.

RUDYARD KIPLING

Ayons cette loyauté de nous indigner, avec une juste déférence, contre l'information et contre le talent de M. André Chevrillon, neveu de Taine dans la vie et dans la critique.

M. André Chevrillon fut le premier en France à nous instruire sérieusement de Rudyard Kipling : et nous avons accepté son information, que son talent — un peu Second Empire — rendait plus agréable pour nous. Aujourd'hui nous pouvons contrôler cette information sans perdre notre estime pour ce talent. Des traducteurs assidus et lettrés nous livrent rapidement presque tous les ouvrages de Kipling. Nous sommes admis maintenant à goûter nous-mêmes les beautés de ces œuvres, les beautés au moins qui supportent le voyage : il en est d'autres, nous dit-on, qui ne sauraient passer le détroit et doubler, si je peux dire, le cap de la traduction et qui, même en langue anglaise, ne sont perceptibles qu'à un petit nombre d'initiés dont le rare privilège est certainement très enviable...

Désormais, nous pouvons, par notre lecture, former notre jugement de Kipling. Pourtant, l'information abondante de M. André Chevrillon nous domine encore. C'est son joug que nous secouons, si nous cherchons à juger librement. Elle s'impose à notre pensée et nous ne savons s'il faut la considérer comme un guide ou comme une entrave, mais elle nous est d'un usage commode et avantageux, car M. Chevrillon a fait, dès la

première heure, une étude trop importante sur Kipling, pour que nous ne lui imputions pas les erreurs que nous pourrions commettre à son sujet, quand même (nous sommes ainsi faits !) nous ne commettrions ces erreurs que par esprit insoupçonné de réaction contre la vérité exprimée, révélée par lui. Et voilà à quoi l'on s'expose en France quand on est hardiment familier des littératures étrangères !

Au reste, tout jugement sur Kipling tend à se rectifier de lui-même à mesure que l'on avance dans la connaissance de cet écrivain, qui n'est peut-être pas très compliqué, mais qui est riche et divers. Au premier regard, je parle pour moi — et qu'on me sache gré de ma réserve — on ne discerne rien que confusément, et on ne sait d'ailleurs pour quelle cause on ne distingue pas très bien. Quand on persiste et qu'on lit avec ordre son œuvre presque tout entière, on est saisi, séduit, par la variété et la force d'un talent qui s'applique si vigoureusement à des sujets à peu près neufs. Et les violentes inégalités, immédiatement visibles, du talent et de l'œuvre concourent seulement à rendre plus sensibles et plus attrayantes la variété et la force. Employons de gaieté de cœur une vieille métaphore : Rudyard Kipling labourant le champ immense de la littérature a marqué un sillon nouveau : il eut la puissance de le creuser ferme et droit. Tenons donc Rudyard Kipling pour une personnalité originale. Après quoi il nous sera tout loisible de penser et de dire beaucoup de mal de lui, et d'accuser mieux son originalité par mille restrictions ou réserves.

Arrachons-lui ses mérites un à un en les définissant.

Constatons d'abord que la vie même de Kipling rendait assez facile et presque fatale son originalité. Cet écrivain à qui on s'intéresse avec tant de véhémence

et d'inexactitudes naquit en 1864 à Bombay. S'il fit ses études en Angleterre, il revint bien vite former son esprit et son cœur à Lahore, multiplia les voyages dans l'Inde, en Birmanie, en Chine, en Amérique, au Japon, aux États-Unis, dans l'Afrique Australe... Ayant résolu d'écrire, il n'était pas besoin qu'il eût du génie pour choisir des sujets dépourvus de toute ressemblance avec ceux qui font encore, par exemple, les délices de M. Paul Bourget, où l'on étudie le coupé, le corset, l'âme de la marquise et les caractères de sa distinction aristocratique...

Plus précisément, Kipling aurait eu besoin de posséder des trésors de bonne volonté pour reproduire dans la littérature anglaise un type d'art analogue à celui de Burnes-Jones son oncle. Franchement, si Kipling avait continué dans les lettres l'esthétique de Burnes-Jones, on aurait cru qu'il le faisait exprès.

Son mérite à nul autre pareil est, au contraire, de ne pas l'avoir fait exprès, de n'avoir forcé ni sa nature, ni son inspiration, ni son talent et d'avoir pris simplement les sujets et les héros qui s'offraient, qui s'imposaient à ses regards dans ses courses observatrices à travers le monde anglo-saxon. C'est son originalité capitale, il a pris, que dis-je, il s'est emparé avec une audacieuse vigueur de sujets et de héros vraiment nouveaux que sa vie ou le spectacle de la vie avoisinante lui fournissaient.

A quoi bon dénombrer les foules animées de ses récits! Il n'est plus un esprit cultivé qui, même en France, ne le sache aujourd'hui: des *Livres de la Jungle* aux *Bâtisseurs de Ponts*, de *Kim* à *Slalky et Cie*, dans tous ces livres si nettement marqués de la même individualité et si différents les uns des autres, parmi ces romans et ces contes, les drames qui se déroulent, et les héros qui s'agitent ne sont pas les drames ordinaires, non plus que les héros accoutumés de notre littérature, de la littérature anglaise.

Voici donc ce qu'il a su faire: donner la vie roma-

nesque aux personnages vulgaires qui, de la Tamise, se répandent à travers toutes les colonies anglo-saxonnes, courent les mers et les aventures, sont jetés en toutes sortes de vicissitudes grossières, mais spéciales : fonctionnaires, soldats, émigrés, officiers, aventuriers, déclassés, représentants de toutes les races et de tous les mondes. Quelles raisons nous donnerons-nous alors d'admirer cet écrivain capable de procurer des lettres de noblesse littéraire à tant de gens frustes et demi-barbares?

Nous dirons que Kipling a su orner de la plus grande variété possible ces sujets et ces hommes d'un monde bariolé, mais toutefois assez identique à lui-même en ses manières d'être rudimentaires, et que pour cela il fallait réellement posséder une puissance créatrice sans égale, et que cette puissance, Kipling la possède réellement.

Nous dirons que, s'il prend sujets et personnages dans la vérité la plus basse de la vie la moins fine et des âmes les plus vulgaires, il a su embellir, grandir, exalter les uns et les autres par son imagination fiévreuse qui transforme la vie humaine au point de la recréer, ou de la créer comme la vie de la Jungle, il a su associer les objets inertes à la vie de ces hommes dont ils sont les instruments, les auxiliaires ou les ennemis, associer les paysages, l'immensité des campagnes, des villes ou des mers à la vie de ces hommes qu'ils aident ou qu'ils asservissent... il a su être un réaliste forcené, observer profondément les détails du fait et le détail des âmes, les gestes des hommes, et, si vous voulez les attitudes des éléments, voir minutieusement mais largement la vie totale de civilisations primitives, disparates ou déséquilibrées, et la vie de chaque homme dur ou faible dans ces civilisations. Et il raconta tout cela dont il avait été le témoin; il le raconta avec une fougue méthodique — sans parti-pris, sans autre parti-pris que celui de la vérité psychologique et morale, recherchant l'homme parmi la foule, les carac-

tères de l'être humain dans la confusion des multitudes humaines à travers les continents et les races, et souriant au dedans de lui-même avec une ironie sans exubérance, l'ironie d'un observateur infatigable et toujours maître de lui, d'un observateur qui a enfin pénétré le sens de la vie — et que peut-être elle n'en a guère.

∴

Mais on ne veut pas que Rudyard Kipling ait observé ce qu'il y a d'éternel et d'universel dans la vie des hommes. On tient essentiellement à ce que cet écrivain ait accusé sa personnalité en décrivant ce qu'il y a de spécial et de momentané dans la vie d'une race ou d'une nation, d'une nation et de ses colonies.

Ce qui ferait la gloire de Kipling, c'est d'abord qu'il est le « chantre » de l'énergie et lui-même la personnification de l'énergie moderne ! Moi, je veux bien.

J'en fais l'aveu : les caractères de son talent et ses procédés de composition ne sont pas d'un homme qui s'alanguit aisément et dont la sensibilité se laisse facilement émouvoir. Son style lui-même — j'entends ce style qui persiste dans toutes les traductions et qui constitue l' « habitus corporis » d'un auteur quel qu'il soit, n'est pas d'un neurasthénique. Il possède une vigueur impérieuse. Il n'a pas de temps à perdre. Il est net et bref, plus brutal que nuancé, naturellement, mais après !...

Evidemment, la vigueur de ses idées, plutôt sommaires, est d'une âme moins compliquée que robuste. Évidemment, ses héros révèlent eux aussi une énergie singulière. C'est peut-être l'énergie qu'ils révèlent surtout ! Mais quelle énergie ? Souvent celle qui se traduit par les manifestations extérieures de la vie physique. Ils ont plus de santé que de force morale. Ils sont plus « simples » que forts. Ce sont pour la plupart des êtres simples qui courent la vie comme tout le monde,

sont toujours prêts à donner quelques coups, car ils en ont souvent reçu, sont toujours disposés à engager des combats, car ils ont été jetés en d'inoubliables luttes... mais après !

Kipling a simplement observé un milieu qui réclame d'abord cette dépense d'énergie brutale — dont lui-même n'est pas dédaigneux — mais ne serait-ce pas le diminuer beaucoup que de croire que Kipling a voulu, par ses peintures violentes, exalter systématiquement — naïvement — l'énergie et n'est-il pas vrai que les forces qui conduisent le monde sont moins rudes, mais ont plus de souplesse et que si elles ne rompent pas, c'est parce qu'elles plient souvent.

Oui, Kipling est le peintre amical de l'énergie extérieure.., mais il est aussi et surtout l'observateur implacable et flegmatique qui devine quelque chose du mystère des réussites et des échecs malgré l'énergie et dont l'ironie très expérimentée s'exerce fréquemment aux dépens de l'énergie.

Combien de ces histoires que Kipling raconte avec tant de froide et féroce malice prouveraient que Kipling n'est dupe ni de l'énergie ni de lui !

Un pauvre gringalet souffreteux et noir Michele D'Cruze veut épouser Miss Vezzis une bonne d'enfants assez sale et distraite. Il l'aime. Elle l'aime. Mais la mère de Miss Vezzis exige que Michele ait 50 roupies par mois. Il n'en gagne que 35 comme employé du télégraphe. On l'envoie à Tibassu, petit bureau subalterne et lointain. Il pleure en partant, et il pense qu'il ne gagnera jamais les 50 roupies. Mais à Tibassu la chance se présente. A la tête de sept policemen indigènes tous blêmes de peur, il effraie — lui épouvanté — quelques Hindous qui pillent les boutiques. On lui donne pour le récompenser une place de 65 roupies par mois et il épouse Miss Vezzis.

Mais, ajoute Kipling, « mais quand bien même tout le revenu du département où il sert serait sa récompense, Michele ne pourrait jamais, jamais refaire ce

qu'il fit à Tibassu pour l'amour de Miss Vezzis, la bonne d'enfants. »

Moralité : Qu'est-ce que l'énergie ? Il suffit d'avoir de la chance. On en a, ou on n'en a pas. Enfin l'amour est la seule force de l'homme. Il suscite des miracles que l'énergie ne pourrait faire...

Kipling veut-il encore préciser ! Alors, il raille l'effort énergique de l'homme et ses résultats... « Le cœur de Michele D'Cruze était grand et pur à cause de son amour pour Miss Vezzis, la bonne d'enfants, et parce qu'il avait pour la première fois goûté de la responsabilité et du succès. Ces deux choses-là forment un breuvage enivrant, et ont mené à la ruine plus d'hommes que jamais whisky ne fit. » J'aime cette ironie. Mais elle n'est pas d'un excitateur d'énergies bien convaincu !

Autre histoire. Même raillerie et plus amère encore.

Dicky Hatt épouse à Londres une jeune fille de 19 ans qu'il aime et dont il est aimé. Cela se passe un mois avant qu'il ne vienne dans l'Inde, et cinq jours après le vingt et unième anniversaire de sa naissance.

Bientôt après, il faut partir, car il faut vivre. Point d'argent. Il ne peut emmener sa femme. Dicky va travailler, travailler pour envoyer chaque mois quelques roupies à sa femme, et plus tard les 700 roupies qui lui permettront de venir dans l'Inde le rejoindre. A quoi bon l'énergie ! A quoi bon l'effort !

Mrs Hatt demande de l'argent dans chaque lettre et dans chacune de ses lettres demande plus d'argent. Un enfant naît. Il faut encore de l'argent. L'enfant est malade. Il faut encore plus d'argent. L'enfant meurt. Hélas ! Le pauvre Dicky a envoyé toutes ses petites économies ; il n'a plus le sou pour faire venir sa femme seule et triste.

Il est jeune, reprend courage. Il travaille plus que jamais. Mais les lettres de sa femme sont bizarres. Enfin, celle-ci, la dernière. Elle annonce, quoi ? Que la petite femme est « partie avec un homme plus noble que lui. » « Et c'était simple, n'est-ce pas ! » Elle n'allait pas

éternellement attendre et le bébé était mort et Dicky n'était qu'un enfant et il ne voulait plus jamais fixer les yeux sur elle et pourquoi n'avait-il pas agité son mouchoir au départ de Gravesend et Dieu était son juge, et elle était une méchante femme, mais Dicky était pire encore en s'amusant dans l'Inde et cet autre homme baisait la trace de ses pas et Dicky lui pardonnerait toujours, car elle ne pardonnerait jamais à Dicky ; et il n'y avait pas d'adresse pour lui écrire.

Peu de jours après on augmenta le traitement de Dicky, à cause de son habileté et de son zèle... Dicky devint fou. Il partit. On ne le revit jamais.

Moralité : Qu'importe l'énergie ! Il faut avoir de la chance. La chance suffit à tout. L'énergie ne sert à rien.

Tous les récits de Kipling ne révèlent pas ce pessimisme terriblement railleur, mais tant d'autres néanmoins peuvent être comparés à ceux-ci ! Ils ne sont point, je vous prie de le croire, d'un apôtre d'énergie !... Ces contes témoignent, mieux que toutes les dissertations, de la philosophie de Kipling. Elle n'est pas, Dieu merci, aussi rudimentaire que ses admirateurs — trop simplificateurs — voudraient le faire croire. Je vous assure que cet apôtre de l'énergie est un ironiste très désabusé.

Mais naturellement, Kipling restera malgré tout l'apôtre, le grand apôtre de l'énergie. Cela permet de le classer plus commodément dans la gloire !

∴

Un apôtre d'énergie qui ne serait pas anglo-saxon serait un apôtre d'énergie bien incomplet. Rudyard Kipling est, ainsi qu'il fallait s'y attendre, le type pur de l'Anglo-Saxon.

Il y a autre chose en son œuvre que l'exaltation candide de la force anglaise. C'est cela seulement qu'on y veut voir. Et il parvient lui-même à ne plus y voir, à ne plus y mettre que cela seulement.

Il pouvait être, il était un écrivain de l'humanité. Il se localise dans l'espace et dans le temps. Il se spécialise. Il n'est plus qu'un Anglais, un Anglo-Saxon. Il est devenu l'écho le plus retentissant du patriotisme impérialiste. Ce sentiment l'inspire. Il développe et prolonge ce sentiment. De cette ardeur occasionnelle d'un peuple il a reçu sa grande gloire. Il multiplie sa gloire en multipliant cette ardeur. Il exprime un mouvement transitoire et violent, il l'exprime dans ses exagérations d'autant plus passagères qu'elles sont plus accusées. Son « cas » pourra bientôt s'assimiler à celui de l'Angleterre : ici et là, même conception de grandeur enflée qui précède et précipite toutes les décadences.

Son influence sur l'Angleterre impérialiste est sans bornes. Bruyante, elle s'affirme sur les masses ; discrète, elle s'insinue dans les âmes. Mais voici que pour préciser son influence littéraire, on peut oublier qu'elle commença en réaction audacieuse contre la littérature de toute une époque, de toute une école idéalistes subtiles et quintessenciées qui traduisaient et figuraient aussi l'âme anglaise. On peut oublier que la littérature de Kipling fut d'abord une réaction contre l'art de Burne Jones. Pour expliquer son prestige incomparable, on peut oublier la vertu de son œuvre littéraire et ne considérer que son rôle d'excitateur ardent d'un mouvement politique, dans lequel il fut entraîné, dans lequel il est absorbé. Écho sonore de l'impérialisme, l'impérialisme marque sa date. Son œuvre est trop l'instrument d'un parti, pour que sa gloire n'en devienne pas le jouet ou l'enjeu. Combien de temps survivra cette grande gloire insolente à la fièvre qui la suscita ?

Je crois qu'il est déjà la victime de cet excès d'honneur. Sa gloire plus intense dans les pays anglo-saxons franchit moins aisément leurs frontières. Les pays anglo-saxons n'ont voulu l'admirer que comme le poète éphémère des passions transitoires : et nous fûmes dissuadés de chercher en son œuvre les éléments de beauté durable, d'inspiration vraiment humaine, qui, tout au

fond, s'y trouvent. Rudyard Kipling domine sa nation, c'est entendu, mais elle le rétrécit, le rapetisse, ne va pas sans le dénaturer quelque peu. Et ce n'est pas tout à fait notre faute si, dans les pays latins, si en France, malgré l'effort élégant de ses traducteurs, Rudyard Kipling ne nous intéresse guère qu' « à titre de document » et « comme moyen de comparaison ».

23 janvier 1904.

L'ART DES PASSIONS

Par Marcel Barrière.

C'est un livre bien flatteur pour notre amour-propre national, et particulièrement littéraire, dont Marcel Barrière vient de nous gratifier.

Il étudie « ce que le progrès des mœurs a introduit d'artificiel dans la manifestation et l'expression de l'amour en général, au point de ne plus laisser au naturel qu'une part presque négligeable. » C'est ce casuiste austère de l'amour qui s'exprime en ces termes et jamais je n'aurai cru, quant à moi, qu'on pût dire que la substitution de l'artificiel au naturel, l'anéantissement du naturel par l'artificiel sont, même en amour, ou bien surtout en amour, la conséquence d'un progrès et, qui plus est, d'un progrès des mœurs...

Quoi qu'il en soit, d'Ovide à Stendhal, sans oublier les Pères de l'Eglise, qui se sont souvent occupés de ce qui ne les concernait pas, beaucoup de casuistes, graves ou frivoles, ont essayé d'établir les lois de l'amour, de définir et de classer les divers états de passion.

M. Marcel Barrière est d'une modestie très ironique. Il pense bien que tout est dit et qu'il vient trop tard depuis quelque mille ans qu'il y a des Ovides et des Pères de l'Église qui dissertent sur l'amour — au lieu de le faire. Il se propose donc seulement — seulement! — d'étudier d'abord dans son objet, ensuite dans ses effets les plus intéressants, le phénomène capital, d'ordre à la fois physiologique et psychique, par quoi s'engendre et se forme l'amour chez les modernes: la séduction... Et le don juanisme n'est que — c'est être déjà beaucoup — l'art de séduire, l'art de faire la cour aux

femmes et de se faire aimer d'elles, comme aussi l'art d'éveiller la volupté et celui d'idéaliser, de poétiser la passion, de la parer de toute la beauté possible. L'idéalisme triomphera donc dans l'*Art des Passions*, grâce au Don Juan des temps modernes et grâce à M. Marcel Barrière, confesseur enchanté, encore que flegmatique, de sa foi nouvelle. C'est un grand signe pour notre époque, et comme nous ne nous attendions pas à le découvrir en elle ; mais il n'est que de regarder les choses et les gens d'un peu près — ainsi que les amours!

*
* *

Du reste, la modestie de M. Marcel Barrière a tort, ou bien son ambition exagère : son œuvre n'est pas inférieure aux théories de l'amour, qui furent élaborées à travers les siècles, et elle n'est pas non plus très différente d'elles. Je ne dis pas que d'elles on ne les distingue pas. M. Marcel Barrière est un observateur original, et sa mathématique de l'amour est sa propre création. Enfin, son temps a exercé sur lui-même et sur son livre une considérable influence. Il nous fait des révélations sur notre époque, mais notre époque nous aide à le comprendre.

Cependant, ce que nous apercevons, tout d'abord, c'est en quoi l'*Art des Passions* de Marcel Barrière complète l'*Amour* de Stendhal, ou de quelle façon il s'y prend pour être incomplet comme lui. M. Marcel Barrière n'oublie pas Stendhal, lorsqu'il analyse le *genre et l'intelligence des Passions, la vie des Passions*. Stendhal oublie de définir l'amour chez la femme, et Marcel Barrière s'abstient systématiquement de constituer les éléments de cette définition.

Mais les deux traités ou, pour être agréable à M. Marcel Barrière, les deux peintures de l'*Amour* sont très différentes parce qu'elles sont effectuées dans des conditions très différentes, dans des états d'esprit qui ne se ressemblent nullement l'un à l'autre.

Stendhal aimait, lorsqu'il écrivit l'*Amour*. Il commença, il improvisa son livre un soir à Milan, dans un salon, après les bals masqués du carnaval de 1820. La conversation était tellement animée et intéressante qu'il écrivit au crayon sur un programme ce qu'il entendait. Le lendemain, et par la suite, il fit de même, griffonnant sur des chiffons de papier ce qui lui semblait digne d'être publié. C'était au temps de sa passion pour Mathilde Dembowski et il croit avoir écrit son ouvrage « dans les intervalles lucides ». « Je fais tous les efforts possibles pour être sec, écrit-il, je veux imposer silence à mon cœur, je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir quand je crois avoir noté une vérité. » Mais peut-être bien qu'il se trompe et quelquefois, lorsqu'il se figure avoir noté une vérité, il n'a écrit qu'un soupir.

Il n'y a pas de soupirs dans le livre de Barrière, j'en suis sûr ; au reste, je ne suis pas certain qu'il y ait seulement des vérités. Marcel Barrière ne nous confie point ses propres sentiments ; d'eux il ne trahit rien. Il assure qu'il a fait des observations sincères et des enquêtes patientes et qu'il a aussi recueilli quelques confidences. Nous n'avons pas à rechercher s'il ne s'est pas fait à lui-même ces confidences utiles à la documentation d'un livre rare ; mais c'est un savant que nous apercevons surtout en ce livre. L'*Art des Passions* est une peinture, dit-il, plutôt qu'une théorie, mais lui semble bien être un théoricien autant qu'un peintre. Il discute scientifiquement du cœur humain ! Et il faudra faire sans doute à ce savant des reproches que nous n'aurions pas fait à ce peintre.

*
* *

Est-ce vulgarité de notre vie contemporaine ? Est-ce maladresse à discerner les hommes qui en font le plus secret et le plus précieux ornement ? J'ai bien de la peine à individualiser le Don Juan dont Marcel Bar-

rière déterminera avec prodigalité mais avec précision les traits significatifs. Je ne suis pas surpris de la peine que j'éprouve à découvrir avec ma lanterne allumée l'homme qui n'est pas exactement celui que cherchait Diogène, car, s'il faut le dire tout net, je suis absolument convaincu que Don Juan n'existe pas, et particulièrement le Don Juan trop parfait dont M. Barrière esquisse la physionomie.

Marcel Barrière devine la difficulté où nous succomberons de vérifier par la vie sa théorie raffinée à l'extrême, et il s'applique à nous aider dans notre voyage à la découverte de Don Juan.

Remontons au déluge, car ce qui concerne l'amour est éternellement jeune.

Le type de Don Juan n'existe point parmi les divinités antiques qui, cependant, reproduisent à peu près tous les types humains. C'est que les mœurs assez rudes du paganisme ne compliquèrent jamais l'amour. Mais le christianisme inventa assez inconsidérément que l'amour hors du mariage est un péché. Et aussitôt parut Don Juan pour commettre ce péché avec élégance. C'est donc au conflit engendré par la morale antinaturelle du christianisme qu'est due la naissance de cette sympathique figure de démon, Don Juan, que trois des anciens dieux : Jupiter, Éros et Protée suffisent à peine à représenter.

Don Juan est au monde. Suivons-le.

Chrétien d'abord lui-même, sauf en amour, Don Juan commence à se produire à Byzance qu'il abandonne pour la Rome des Papes avant d'aller faire, en passant, quelque scandale à Séville. Au moyen âge il est trouvère et vainqueur de tournois en Allemagne, en Angleterre, en France. La Renaissance l'attire en Italie de nouveau. Ami des Médicis, il se promène à Florence quand il ne remplit pas en secret les fonctions de grand inquisiteur à Venise. Là, peut-être, fut-il le père de Desdémone. Il brille entre temps à la cour de François Ier, il se bat sous l'œil de Richelieu con-

tre l'aristocratie protestante, s'efface pendant le règne de Louis XIV où le roi lui-même lui emprunte tous ses attributs et atteint une des plus belles époques de sa carrière active entre la Régence et l'avènement des philosophes de l'Encyclopédie. Voltairien, puis révolutionnaire, tout en demeurant aristocrate, Don Juan se fait soldat de Napoléon; les femmes sont alors si faciles qu'il se dégoûte d'elles et qu'il les fuit. Sous la Restauration il devient diplomate. Romantique avec goût en 1830, il fait quelques confidences à Stendhal, puis boude dédaigneusement la monarchie orléaniste, acclame un instant le retour de l'Empire. Et maintenant que fait-il ?

Les renseignements qu'a pris sur Don Juan M. Marcel Barrière l'autorisent à affirmer que Don Juan s'est recueilli sous la troisième République pour renaître enfin philosophe au début du xxe siècle. Où donc le trouverons-nous, ce philosophe, ce Don Juan!

Marcel Barrière nous prête heureusement le concours de son expérience et nous guide vers ce héros dangereux.

« En général, la destinée d'un individu dépend principalement de son caractère; la preuve en est dans la fatalité des vocations. Chacun ne choisit-il pas, à moins d'empêchements exceptionnels, la profession qu'il sent le mieux convenir à ses goûts? Don Juan plus que personne est soumis à cette loi. Voué au culte de l'art, de la beauté, et subséquemment au culte de l'amour, le séducteur, quand il ne se fait pas artiste dans le sens technique du mot: peintre, sculpteur, musicien, littérateur, n'embrasse que des carrières où la recherche des sensations élevées que procurent le goût, l'aspect et la possession du beau, lui soit facile. Ainsi, non seulement on ne verrait pas bien Don Juan courtaud de boutique ou commis-voyageur, mais on peut affirmer que toute profession qui touche au commerce, aux échanges, aux affaires, à l'argent, est incompatible avec la vie donjuanesque... Les hautes pro-

fessions libérales, la diplomatie, la magistrature, la politique — la médecine même — voilà ce qui convient à Don Juan. »

Cette précision même nous inquiète et nous déconcerte. Nous avons quelque répugnance à chercher un type de Don Juan parmi les politiques, les magistrats, les fades diplomates, ou les médecins occupés à de si caractéristiques besognes ! Pourquoi ? Parce que les grands écrivains ont façonné depuis longtemps à notre usage un type de Don Juan confus et contradictoire d'ailleurs, mais qui nous a tout de suite entraînés à cette conclusion que Don Juan appartient à la littérature et non pas à la vie. Il est un type si vous voulez ; mais il n'est pas un être, mais il n'est pas un homme.

Le premier Don Juan dont Tirso de Molina reste l'auteur responsable est un débauché bien coupable, mais qui croit en Dieu. Dieu ne lui en est pas reconnaissant, car il le punit rudement de ses péchés. Le Don Juan de Molière est un grand seigneur méchant homme. Il a tous les vices ; avec cela du courage et le sentiment de l'honneur. Sa vocation est d'être aimé des femmes et de croire qu'il les aime. C'est aussi sa fonction. Il est impie et pervers. Il est un héros bien détestable. Nous avons gardé le souvenir de ce Don Juan classique, que le Don Juan de Byron et celui de Musset, n'ont pas effacé.

Mais comme M. Marcel Barrière nous a changé notre héros, Don Juan gagne à ce changement. Il y gagne trop. Et dans la succession de ses métamorphoses nous sommes disposés de plus en plus à ne voir que jeu de littérature et amusement de littérateurs.

Le Don Juan de Marcel Barrière est trop beau. Il est trop parfait. L'excès en tout est un défaut. On ne se rend pas assez compte qu'il est un défaut surtout dans la beauté et dans la perfection.

Le nouveau Don Juan veut conquérir l'idéal par

l'amour, ou simplement conquérir la femme : ce qui est encore un idéal.

Au moral, Don Juan participe essentiellement de trois natures d'homme : le conquérant, l'artiste et le philosophe, ou plus ordinairement l'homme d'action, l'homme de goût, le penseur. Ce triple privilège constitue dans l'humanité une exception si rare qu'il est impossible de devenir Don Juan par éducation : il faut naître tel. De sa nature de conquérant le séducteur tient, en même temps que le secret orgueil qui pousse à vaincre, la force, le sang-froid, l'audace, au service de la plus grande imagination qui soit. Son tempérament artistique issu de cette imagination lui donne, avec le goût très pur de la beauté un coup d'œil savant, la faculté d'évaluer une forme féminine selon les règles d'une esthétique implacablement possédée et sentie. Enfin Don Juan est toujours un observateur profond, un psychologue subtil, un esprit à la fois objectif et déductif, possédant le don spécial de deviner, par le seul examen de la physionomie, le caractère d'une femme et de lire dans le cœur le plus fermé comme dans un livre ouvert.

Eh là ! connaissez-vous un Don Juan !

Non, vous n'en connaissez pas un, pas un seul. Et pourtant, Marcel Barrière très informé, déclare qu'il est des Don Juan dans la France, à Paris. Paris est par excellence le terrain de culture du Don Juanisme, l'unique champ de manœuvres où se puisse exercer dans toute son ampleur, la tactique de la séduction. Donc, si jadis Don Juan a pu vivre à Rome, à Séville, il est, au moins depuis le XVIIIe siècle, naturalisé Français et Parisien. Il est même un amant fanatique de Paris. Dès qu'il s'en éloigne, il n'a que le désir d'y re rer, car là seulement il se retrempe et renouvelle so feu intérieur.

ue d'indications utiles à nous faire découvrir un ho me insaisissable !

ais en voici d'autres et peut-être distinguerons-

nous Don Juan à sa conversation, car il est philosophe et ne s'en cache pas ! Il est le défenseur d'une morale nouvelle dont le bon sens est voilé sous le paradoxe et risquerait même d'être dissimulé par lui.

En vérité, nous sommes bien sots, et Don Juan est fort raisonnable. Grâce à l'erreur fondamentale de la philosophie spéciale aux religions, les passions humaines furent longtemps considérées comme l'essence de ce que les moralistes simplistes des écoles primitives ont appelé le mal. En conséquence, on enseigna que la résistance aux passions doit être la règle suprême de la vie du sage. Aujourd'hui on renverse les principes de la vieille morale à laquelle on doit la niaise invention du péché ; on admet enfin la légitime existence des passions dans les limites que la nature même s'est chargée de leur imposer ; et au lieu de prescrire à l'individu une vaine lutte directe contre ce qui est la raison de sa vie, la morale nouvelle lui enseigne à donner lui-même, dans son propre intérêt, à ses instincts, à ses désirs, à l'ensemble de son caractère, à son moi, la forme la plus équilibrée et la plus en harmonie avec l'ordre universel.

Déduite du précepte religieux, ou s'en inspirant, la loi civile s'est particulièrement efforcée de réglementer, dans l'intérêt commun, l'exercice des passions de l'amour par l'institution du mariage. De ce fait dans toute société, l'amour qui tend à l'union des sexes, est devenu la moins libre des passions.

Mais Don Juan qui met en pratique cette liberté de l'amour malgré les lois, constitue un agent de rénovation dans notre société mal faite. Il travaille au progrès des mœurs. Il amènera bientôt la transformation du mariage, et peut-être, qui sait : « la création de deux mariages qui ne ressembleront pas du tout l'un à l'autre : l'un où les futurs conjoints déclareraient s'épouser uniquement parce qu'ils s'aiment ; l'autre, où ils exprimeraient la simple intention d'associer leurs états. On ferait même en sorte, ajoute Marcel Barrière, que

le même couple ne puisse qu'exceptionnellement contracter les deux. Naturellement, on supprimerait, pour tous les mariages, l'autorité des parents, la communauté des biens, la dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme, l'obligation de cohabiter... »

Où allons-nous ?....

Néanmoins, il est bien vrai que l'exercice des passions a une grande influence sur les modifications du mariage. Pour agir sur lui le don juanisme est tout puissant puisqu'il est « la forme la plus artiste en même temps que l'expression la plus haute » de l'exercice des passions.

Les séducteurs de tous genres sont, par tempérament et par destination, ennemis du conservatisme des lois matrimoniales. Leurs actes, sinon les idées de chacun, ébranlent toute réglementation de l'union des sexes. La séduction est, socialement parlant, une des revanches de la nature contre les coutumes qui tendent à la domestiquer ou même à en étouffer les aspirations. C'est par l'effort de l'amour que se confondent de plus en plus les rangs sociaux. En dépit des titres nobiliaires et de la fortune, ces rangs commencent à se mêler. De plus en plus, la passion qui les ignore contribue à les supprimer. Et puis le don juanisme contribue à l'émancipation de la femme, non point par une revendication directe de certains droits, mais par l'atténuation des tyrannies de tout genre qui pèsent sur la femme. Don Juan n'impose rien aux femmes, il les aime ou se fait aimer d'elles sans conditions, il les habitue donc, donnant lui-même l'exemple, à se défaire de leurs préjugés, à secouer le joug soit de l'opinion, soit de la morale, à renouveler ainsi l'opinion comme la morale.

Et voici donc que Don Juan, mêlant en lui Faublas ou Valmont, Lauzun, Casanova, Richelieu, Guibert, Saint-Preux, Baratine, Werther, Faust, Hamlet, mais ayant tous les mérites et aucun des défauts de tous ces héros si différents, et pour la plupart si décriés, ayant lu d'autre part tous les projets de loi qu'inspire le fémi-

nisme et les ayant médités, devient, presque systématiquement, utile à la société ! Et c'est un grand événement dans l'univers !

Mais nous avons suivi les analyses, les observations et les rêves de Marcel Barrière, sociologue et poète nous avons admiré la profondeur des uns, l'abondance des autres, la poésie des derniers ; il ne nous reste plus qu'à découvrir un Don Juan.

Hélas ! tout est littérature !

30 janvier 1904.

FRÉDÉRIC MASSON

Nous ne demandons pas mieux que de le croire, M. Frédéric Masson a introduit dans l'histoire : « ce genre d'études qui, par tous les éléments d'information les plus intimes et les plus secrets, s'emploie à reconstituer le physique et le moral d'un homme, à décrire le milieu où il a vécu et les décors qu'il a traversés, à rechercher la part qu'ont prise ses sensations et ses sentiments sur la formation de ses idées, à relever l'action que sa santé a exercée sur ses décisions et ses actes, à distinguer ce qui est de la nature, de l'éducation, de l'amour, de la famille, à mener enfin sur un de ces êtres majeurs qui furent des conducteurs de l'humanité, une enquête aussi précise et aussi approchée de la vérité qu'il est possible. »

Nous ne demandons pas mieux que de le croire. Mais il resterait à savoir si M. Frédéric Masson, ce voulant faire, a fortifié en quelque façon l'histoire en lui apportant des éléments nouveaux qui lui étaient indispensables, ou s'il l'a, au contraire, viciée, dénaturée presque en l'encombrant de toutes sortes de détails désordonnés qui sont insuffisamment contrôlés pour procurer une vérité certaine, et ne peuvent que jeter le trouble parmi ceux accoutumés à rechercher la vérité historique selon les méthodes pratiquées jusqu'ici, méthodes très humbles, mais offrant par leur modestie une quelque garantie de sécurité bien utile...

Ne viendrait à personne la pensée méchante de méconnaître l'immense labeur de M. Frédéric Masson.

Il a entrepris une colossale enquête, assez inconsidérément, dirai-je, car il ne me paraît plus possible de mener à bien, à notre âge contemporain, des travaux aussi dépourvus de limites.

En effet, nous sommes devenus un peu plus savants et nous sommes devenus surtout plus exigeants pour les savants; nous avons même appris la meilleure manière d'être exigeants.

Quoi qu'il en soit, l'homme vient d'être récompensé pour son effort. Cela nous autorise à regarder l'œuvre de plus près et à dire qu'elle ne rassure que bien peu de monde sur la vérité des faits exposés et la légitimité de leur interprétation. En outre, elle ne prête aucune aide à qui veut avancer sérieusement dans la connaissance de la vérité historique. Il reste que, bien qu'elle soit construite et exposée sans art, elle nous présente une lecture attrayante, pittoresque, sur un sujet qui captive encore nos imaginations autant que nos intelligences. C'est beaucoup. Mais c'est tout.

L'œuvre de M. Frédéric Masson, peu avantageuse à l'œuvre générale de recherches historiques, nous apparaît en son ampleur comme une assez belle entreprise privée, imposante, mais de fondations sans solidité.

*
* *

L'avenir vérifiera peut-être la plupart des révélations de cette œuvre téméraire, et consolidera, peut-être, l'œuvre elle-même. Du moins, aujourd'hui, M. Frédéric Masson, avec sa loyauté, fait voir un état d'esprit ou un état d'âme si peu scientifique qu'ils poussent plutôt à juger au pis qu'à tenir pour suffisants les fondements scientifiques de ses ouvrages.

Il n'a point du tout ce calme qui convient tellement à la vérité et à ceux qui s'enquièrent d'elle qu'il leur est indispensable. En son agressive générosité de travailleur impavide, il veut être seul, absolument seul en possession de la vérité historique. Il éprouve une pas-

sion très forte pour Napoléon, et c'est là un sentiment bien fâcheux constaté chez un historien. Si cette passion le peut, par sa violence excitatrice, soutenir jusqu'à la fin lointaine de ses gigantesques travaux, elle est pour lui un conducteur dangereux, un guide fait pour l'égarer en le soutenant. Elle active sa marche, mais ne l'éclaire pas.

La passion de M. Frédéric Masson est étrange dans ses effets. Cette ardeur exclusive devait s'exercer contre ceux qui méprisent Napoléon ou simplement le négligent : en réalité, elle s'acharne surtout contre ceux qui, au contraire, cultivent son histoire, et pis encore, ont la témérité de l'écrire — j'entends contre ceux qui ne sont pas de l'Académie.

M. Masson attaque ses adversaires avec une énergie capable de concilier toutes sortes de suffrages, à lui ? à eux ? Il condamne en bloc tous ceux qui l'ont précédé : « Le sujet n'ayant jamais été exploré ou l'ayant été incomplètement, avec parti-pris et sans information suffisante, j'ai porté tous mes soins à l'éclaircir... » Sa rudesse à l'égard de ses prédécesseurs n'est tempérée par aucune indulgence à l'égard de ses successeurs...

Chaque préface de M. Masson est un manifeste. Et, en tous ses manifestes, ce « savant » part en guerre contre les idées des historiens qui ont le front de s'occuper des sujets qui sont les « siens », mais il s'en prend encore aux intentions des hommes eux-mêmes. Ces hommes sont forcément des canailles, mais parfaitement ! et M. Masson le prouverait sans indiquer d'ailleurs ses références... Quant à leurs intentions elles sont certainement détestables, malfaisantes...

« Je ne m'arrête donc, déclare ce savant, ni aux critiques de concurrents maladroits et envieux, ni aux blâmes des historiographes officiels, ni aux plaintes des amateurs de légende ; je poursuis ma route, si je m'attardais à des polémiques où d'obscurs détracteurs

cherchent une réclame dont je ne leur ferai point l'aumône, j'userais le temps qui m'est mesuré et qui sera trop court pour mon œuvre. Aussi bien les témoignages qu'elle a reçus me suffisent et j'en pourrais prendre quelque orgueil si je ne pensais que c'est à l'effort plus qu'au résultat qu'ils ont été adressés. » A toi, Lefranc de Pompignan !

Mais lui, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs diffamateurs !

Ailleurs, M. Frédéric Masson parlera encore « des haineuses et sottes déclarations », ou « des histoires à documents apocryphes »... C'est dans son dernier livre *Napoléon et son Fils*. Ce « savant » est incorrigible !

Et tenez, ce « savant » qui craint la concurrence ne souffre pas moins à cause de la façon dont il manifeste sa crainte que de la concurrence elle-même... Il y a quelques années M. Arthur-Lévy publia *Napoléon intime* avec un succès alors retentissant, plusieurs mois avant que ne parussent les études de M. Frédéric Masson sur *Napoléon et les Femmes*. M. Frédéric Masson ne se tint pas pour satisfait. Qu'arriva-t-il ? Notre sympathie pour M. F. Masson, contrariée en cette circonstance par notre respect pour la vérité, ne nous empêche pas de dire que l'œuvre de M. Arthur-Lévy demeure aujourd'hui encore avec toute son autorité et que cette autorité est accusée plutôt que diminuée par l'œuvre de M. Frédéric Masson. Les faits tassés et même entassés dans le volume de M. Arthur-Lévy sont entourés de plus de garanties que ceux dispersés à travers tous les livres de M. Masson. Et cela nous suffit.

Au reste, si ce mousquetaire gris — un peu gris — de l'histoire manifeste un dédain, si faiblement scientifique, pour ses « concurrents », pour ses « adversaires », il a le contentement de soi-même le plus

orgueilleux et le plus simple, le plus noble en même temps, uniquement parce qu'il a foi dans son œuvre. Il continue donc son œuvre avec une confiance à laquelle les éloges même les plus enthousiastes ne pourraient ajouter que fort peu de chose. Il se rend justice ; il facilite gentiment la tâche de ceux probablement nombreux qui, ayant pris un juste plaisir à le lire, veulent, par surcroît, l'admirer. Cet érudit pétulant — peut-être au fond plus pétulant qu'érudit — ne dissimule rien de ses qualités. Il écrit :

« Dès à présent, par ces monographies successives j'ai apporté un ensemble de renseignements par qui le spectacle des choses a été renouvelé ; j'ai fourni un lien philosophique à des événements qu'on avait jusqu'ici considérés isolément et qui, de cette façon, étaient incompréhensibles ; j'ai donné de celui qui demeure le plus étonnant exemplaire d'humanité et qui est vraiment l'homme prodige, une suite de croquis qui ne vont pas encore au portrait entier, mais dont chacun est serré d'après nature avec une curiosité ardente et une entière bonne foi. »

Mais par moments sa sincérité sur lui-même se fait exquise. Il devient très sévère pour lui, presque aussi sévère que pour les autres — qui écrivent sur Napoléon. Il dit de son œuvre : « Encore ce récit déborde-t-il, est-il par bien des côtés incomplet, superficiel, médiocrement documenté... » Il exagère évidemment... Mais nous nous demandons comment il se fait que ce sentiment, que cet aveu, qui semble marquer en lui la naissance de l'état d'esprit ou de l'état d'âme scientifique comme je disais tout à l'heure, ne l'ait pas convaincu lui-même, et ne l'ait pas amené à fortifier son œuvre par un peu, un peu plus de cette rigueur... scientifique, qui précisément lui fait défaut.

Nous ne disons pas que l'œuvre de M. Masson suscite une juste défiance uniquement parce qu'il n'a pas indiqué les sources, tellement abondantes ! où il a puisé ses renseignements ; mais toutefois, si tous les histo-

riens les indiquent ce n'est pas seulement pour le bonheur précaire de charger leurs ouvrages, et il est des coutumes qui doivent avoir force de loi. La déclaration circonstanciée des sources est d'utilité publique en histoire. Contre cette vérité fondamentale, hors de toute discussion, l'initiative aventureuse et facile de M. Masson ne prévaudra pas.

La déclaration des sources est la seule garantie qui nous permette de lire avec sécurité, non pas que nous doutions de la bonne foi de l'historien, mais parce que l'homme est une faible créature... et parce que, dans l'interprétation des documents des fautes de raisonnement sont toujours possibles, que la méthode assurément enseigne à éviter, mais encore faut-il que nous sachions comment fut appliquée cette méthode, et d'abord sur quels documents ! — parce que de la réalité des faits historiques, le lecteur cultivé lui aussi a le droit d'être juge, parce que la vérité enfin ne peut être obtenue que par l'analyse critique des sources et parce que chaque lecteur doit être admis à reprendre, s'il lui plaît, cette analyse critique... Bref, l'œuvre de l'historien doit être faite dans un esprit de sacrifice continu, total à la vérité, et l'affirmation de sa personnalité ne s'opère que par son abdication. M. Frédéric Masson n'a point voulu consentir ce sacrifice et cette abdication. Peut-il être surpris si les plus désireux de vanter son grand effort contestent tout d'abord, fatalement, et sa personnalité et son œuvre. Ils le font avec les arguments que lui-même a pris soin de leur procurer : ils n'en cherchent nul autre.

∴

Tout en déplorant que M. Masson se soit causé ce préjudice — (ne le peut-il dans une certaine mesure réparer puisqu'il continue l'élaboration de son œuvre ! —) je crois que M. Masson fut tout de suite porté par sa nature, puis par son sujet, au dédain de la

documentation, au mépris de toute méthode. Cédant comme toujours à sa verve périlleuse, il a même exprimé sur la documentation et sur la méthode historiques des idées très contradictoires.

Il a voulu constituer toutes ses *Études napoléoniennes* exclusivement avec des papiers spéciaux, privés, intimes, parcellaires, ramassés de toutes mains, de toutes provenances, avec des documents enfin dont il est le propriétaire... Noble application du droit imprescriptible de propriété, mais combien imprévue!

M. Masson tente de se justifier, et le fait selon sa coutume, en incriminant les documents d'archives dont il ne s'est pas servi. Les archives d'Etat sont vides ou bien elles ne contiennent que de faux documents.

« Ce qu'on trouve dans les archives d'État, mis à part les papiers individuels, les rapports de police et les pièces échappées par hasard aux destructions systématiques, c'est l'histoire préparée à l'usage des contemporains ou de la postérité, la matière pour les livres bleus, jaunes ou blancs, le thème pour les dissertations officielles des historiographes patentés. Ceux-ci, lorsque quelque écrivain indépendant ose s'insurger contre les quasi-vérités qu'ils ont mission de défendre sortent, à l'étonnement des peuples, du silence mortuaire où on les croyait endormis, et les bras tendus comme s'ils descendaient du Sinaï, apportent aux Revues bien pensantes le document inédit, contradictoire et protocolaire, extrait d'un inabordable carton de la chancellerie la plus secrète, et ils ont l'honneur de le commenter avec la publicité de toutes les gazettes officieuses, sous l'œil paterne des autorités légitimes. Quiconque ne s'incline point alors est un révolté, convaincu d'un double attentat contre la science qu'ils incarnent — car ils ont leurs grades — et contre la Majesté qui les a pris pour confidents. »

Encore :

« ..... Règle générale, il n'entre en France, dans les archives d'Etat, en particulier celles des Affaires Étran-

gères que les dépêches reçues officiellement par le département et les minutes de celles qu'il expédie de même ; ce sont les dépêches numérotées où l'on a soin de ne rien écrire qui ne puisse être lu par tout le monde et qui ne compromette personne... »

Faits catégoriquement exprimés, affirmations passionnées qui révèlent un polémiste plus qu'un historien ! Comment discerner entre les allégations fougueuses et les attestations exactes ? Peut-être vaut-il mieux ne faire appel qu'à M. Frédéric Masson plus calme.

Il fut un temps, en effet, où M. Frédéric Masson jugea avec plus de bienveillance et peut-être avec plus de sagesse la valeur, l'utilité des documents d'archives. Il fut un temps où il formulait sur elles, sur eux, cette appréciation contraire :

« Nul n'a un nom dans le monde, dont un autographe ne soit venu se joindre à ces volumes conservés dans les Archives. Là est non seulement la politique de la France, mais sa tradition même parfois interrompue, parfois oubliée à ce qu'il semble, mais reprise dès qu'un homme se dresse et se révèle, poursuivie alors et reliée au passé par un chaînon que rien ne peut briser, telle alors que nulle au monde n'est plus grande, ni plus glorieuse... »

Quand M. Masson faisait-il cette profession de foi ? Lorsqu'il publiait sur *Le Département des Affaires étrangères pendant la Révolution* (1787-1804) son meilleur livre d'histoire, un livre dont la vertu historique n'est pas encore anéantie maintenant. C'était en 1877.

Et si déjà M. Masson se montrait avare de référence, — « Je dois une explication sur l'authenticité des documents que j'ai mis en œuvre. Ces documents ne sont point à proprement parler des documents historiques, comme ceux qui peuvent être communiqués aux chercheurs après un laps de temps plus ou moins long, mais des documents administratifs, par cela même réservés et la minutieuse indication des cartons où je les ai puisés n'apprendrait rien au lecteur qui ne pour-

rait contrôler mes dires. C'est pourquoi, lorsque j'ai rencontré des imprimés reproduisant les assertions des manuscrits, j'ai préféré m'en rapporter aux premiers et, dans ce cas, j'ai donné des indications bibliographiques précises, » — du moins, il sentait que les documents vérifiés par l'historien et vérifiables par le lecteur ont une valeur intrinsèque qui fait la valeur de l'histoire, et il l'avouait en ces termes, par ces actes : « Quant aux renseignements fournis par les manuscrits, j'ai préféré en général livrer les pièces *in-extenso* aimant mieux être long qu'inexact et laissant au lecteur le jugement en dernier ressort. Pour l'authenticité de ces documents, la place que j'ai l'honneur d'occuper paraîtra peut-être une garantie suffisante. Lorsque les manuscrits que j'ai consultés sont conservés dans d'autres dépôts que celui des Affaires étrangères, j'ai noté exactement la provenance. » On ne peut ni mieux dire, ni mieux faire.

Et je n'éprouve, ai-je besoin de le dire ? aucune satisfaction personnelle à mettre l'auteur des *Etudes Napoléoniennes* en contradiction flagrante avec l'historien du *Département des Affaires étrangères*, mais celui-ci nous autorise bien à conclure contre l'autre que chacun doit être admis à l'analyse critique des documents et que l'historien doit fournir d'abord les moyens pour faciliter cette analyse. Celui-ci nous autorise encore à conclure contre l'autre... Mais nous allons le voir.

En réalité, M. Masson avait d'abord essayé, dans le *Département des Affaires étrangères*, d'écrire un livre d'histoire selon les procédés scientifiques imparfaitement pratiqués aujourd'hui encore, mais reconnus universellement comme les seuls admissibles. Dans les *Études Napoléoniennes* il s'est rejeté brusquement et complètement aux habitudes des historiens littéraires d'autrefois. L'histoire, disait-on alors, c'est le passé vu à travers un tempérament. L'histoire de Napoléon par M. Masson, c'est un homme vu à travers une imagina-

tion, une imagination ardente et dont la vigueur intéresse. Mais sa conception de Napoléon est une conception préalable, arbitraire de son cerveau. Aurait-elle cette chance invraisemblable d'être justifiée par les faits? Mais l'histoire entreprise par M. Masson est trop vaste, et les documents concernant Napoléon et sa famille sont trop nombreux pour que cette histoire puisse être constituée posément, avec le soin minutieux de la vérité. M. Frédéric Masson est la victime des documents qu'il possède, et de ceux qu'il ignore. Comme son imagination est très active et très puissante, et qu'elle est d'abord d'un grand effet sur lui, il se persuade très bien que les archives européennes concernant son héros ne contiennent rien d'utile à l'histoire qu'il écrit de lui. Il voudrait généreusement nous faire croire aussi, pour nous tranquilliser, que Napoléon, ayant déterminé pendant quelque quinze ans la vie du monde, les Archives des différentes nations ne contiennent vraiment rien que de négligeable touchant cet homme. Là, M. Masson est moins heureux. Sa prétention nous paraît excessive. Mais si cette conviction n'avait pas été d'abord la sienne, comment aurait-il pu entreprendre son ouvrage, ou si cette conviction ne s'était pas imposée peu à peu à lui, comment aurait-il pu persévérer à l'écrire ?

Je louerai, certes, M. Masson d'avoir voulu s'intéresser à « l'histoire des passions, des caractères, des causes morales, des faits » d'avoir cherché les hommes dans les personnages historiques... Il a sans doute mis dans son œuvre beaucoup de psychologie, de physiologie, de philosophie, de morale ; et ce qu'il y a mis le moins, c'est peut-être de l'histoire.

Nous avons eu en France, depuis Michelet jusqu'à Taine, beaucoup d'historiens littéraires dont nous persistons à nous enorgueillir malgré que les fondements de leurs œuvres soient intégralement détruits par la science moderne. Depuis Taine — le dernier en date — la nouvelle école historique française a beaucoup

travaillé : elle a établi la vérité historique sur un certain nombre d'événements et d'hommes ; elle a établi les règles de la recherche de cette vérité...

M. Frédéric Masson très décidément a voulu tout ignorer, tout mépriser des travaux, des méthodes de la nouvelle école historique dont il est le contemporain. Il a systématiquement voulu accomplir sa tâche dans des conditions scientifiques beaucoup plus sommaires et, si je l'ose dire, retardataires que celles où se trouvèrent les historiens d'autrefois. Il s'est ainsi placé tout à fait en dehors de la critique actuelle. Bien entendu, cela ne veut pas dire qu'il lui échappe.

Mais il est équitable de ne considérer en lui que le littérateur, que l'artiste. A ce point de vue, on sait que si ses livres se chevauchent et sont surabondants, si leur style est fréquemment incorrect et fumeux, du moins ils ne sont dépourvus ni de pittoresque, ni d'animation.

— Ah ! dites-vous, M. Frédéric Masson vient d'être récompensé pour ses nombreux travaux, son culte, sa piété, sa méthode, ses méthodes, ses contradictions, ses longueurs, sa sincérité, sa véhémence, en étant reçu à l'Académie française dans une séance où l'on a parlé de l'histoire avec beaucoup de rhétorique....

— Tiens, je croyais que c'était fait depuis longtemps déjà. Peu importe au surplus ! Nous continuerons donc de discuter des ouvrages de M Masson avec la franchise que l'on doit aux académiciens et la sympathie que l'on doit aux travailleurs.

6 février 1904.

L'INFLUENCE FRANÇAISE DE GŒTHE

Qu'elle est donc hardie cette œuvre attentive, patiente, d'une érudition presque touchante par son soin de ne rien négliger, cette œuvre d'exposition simple et facile, cette œuvre où M. Fernand Baldensperger, professeur à l'Université de Lyon (remarquons toutes les fois l'activité des universités provinciales) étudie l'influence française de Gœthe depuis cent vingt-cinq ans, se livre ainsi à la recherche acharnée de l'insaisissable, à l'analyse minutieuse de ce qui ne peut se définir ! Quelle est hardie, mais n'est-elle pas téméraire, un peu aventureuse en son audace !

Comment déterminer l'influence exercée par un homme, par une œuvre ? Elle est énorme l'influence de Gœthe, mais elle échappe dès qu'on veut la préciser.

On a subi en France le charme de Werther depuis 1780. Qui le niera ? Mais c'est à travers Rousseau qu'on apprenait la sympathie pour Gœthe, et c'est à travers Gœthe qu'on se plaisait à remonter jusqu'à Rousseau ! Plus que personne Mme de Staël admire *Werther* et contribue à propager son influence française. Mais Mme de Staël est disciple de Rousseau et admiratrice de *Werther* dans la mesure même où elle est disciple de Rousseau. Elle associe les inspirations et les idées de ces deux hommes de génie, elle les associerait même si elles avaient été contradictoires. Elle ne suppose pas un seul instant que l'auteur de *Werther* ait pu être à l'abri du rayonnement de l'auteur

de *La Nouvelle Héloïse!* *Werther* a fait époque dans ma vie, dit-elle. « On a voulu blâmer l'auteur de *Werther* de supposer au héros de son roman une autre peine que celle de l'amour, de laisser voir dans son âme la vive douleur d'une humiliation, et le ressentiment profond contre l'orgueil des rangs qui a causé cette humiliation ; c'est selon moi l'un des plus beaux traits de génie de l'ouvrage. Gœthe voulait peindre un être souffrant par toutes les affections d'une âme tendre et fière ; il voulait peindre ce mélange de maux, qui seul peut conduire un homme au dernier degré du désespoir. Les peines de la nature peuvent laisser encore quelques ressources ; il faut que la société jette ses poisons dans la blessure, pour que la raison soit tout à fait altérée et que la mort devienne un besoin. » Ainsi, Mme de Staël, disciple de Rousseau, attribue au roman de 1774 une signification sociale importante. Est-ce le génie même de Gœthe qui assure à son ouvrage cette valeur sociale? N'est-ce pas l'influence de Rousseau qui excite à chercher, à trouver dans *Werther*, une valeur sociale que Gœthe ne songeait pas peut-être à lui donner ?

Mais Mme de Staël ne peut admirer Gœthe sans l'unir à Rousseau. « Quelle sublime réunion l'on trouve, dans *Werther*, de pensées et de sentiments, d'entraînement et de philosophie ! Il n'y a que Rousseau et Gœthe qui aient su peindre la passion réfléchissante, la passion qui se juge elle-même et se connaît sans pouvoir se dompter... Rien n'émeut davantage que ce mélange de douleurs et de méditations, d'observations et de délire, qui représente l'homme malheureux se contemplant par la pensée, et succombant à la douleur, dirigeant son imagination sur lui-même, assez fort pour se regarder souffrir et néanmoins incapable de porter à son âme aucun secours. » Elle l'a dit encore, l'auteur de *Delphine*, elle l'a dit encore : « Il n'y a que Rousseau et Gœthe... » Et je ne dis pas que Gœthe n'exerce point alors par *Wer-*

ther une colossale influence chez nous, et que ce livre n'est point alors paré à nos regards de plus de jeune et vive nouveauté et plus agissante que l'œuvre de Rousseau ; et pourtant c'est Rousseau qui nous semble à nous le plus proche, et l'inspirateur réel des sentiments et des idées dont *Werther* excite et favorise l'expression.

Chateaubriand publie *René*, — *René ! Werther !* — Gontestera-t-on la puissance de l'un de ces héros sur l'autre, la puissance de Gœthe sur Chateaubriand ? C'est impossible. Mais la sincérité et la spontanéité même des impressions éprouvées alors prouvent mieux que tout le reste comment les influences, les plus nettes en apparence, deviennent indécises et comme incertaines et fuyantes, dès qu'on s'applique à les déterminer. On cherche Gœthe, on trouve encore Rousseau. Le *Mercure*, confident de Chateaubriand, par Fontanes son principal rédacteur, signale dans *René* « la moralité tout à fait neuve et malheureusement d'une application très étendue. Elle s'adresse à ces nombreuses victimes de l'exemple du jeune Werther, de *Rousseau*, qui ont cherché le bonheur loin des affections naturelles du cœur et des voies communes de la société. »

Et Chateaubriand à son tour dans sa *Défense du Génie du Christianisme*, dont *René* est un épisode, déclare que l'auteur a voulu combattre en cette œuvre : « le travers qui mène directement au suicide. C'est Jean-Jacques Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables... Le roman de *Werther* a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de faire entrer dans son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau et peindre les conséquences funestes de l'amour outré de la solitude... » En inférerons-nous que l'auteur de *René* n'est dominé par l'auteur de *Werther* que

parce que celui-ci a développé ou repris les imaginations de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* ?

M. Fernand Baldensperger, heureusement guidé par sa perspicacité loyale, suppose même que Chateaubriand aurait pu écrire *René* si Gœthe n'avait pas écrit *Werther*. Il se tient pour certain que, sans ce précurseur germanique qui a provoqué son émulation, suscité sa contradiction et précisé sa pensée, Chateaubriand avait pour se passer de précédent assez de puissance créatrice, des rêves assez amples, une invention suffisamment ardente... Alors ! ne forçons point les réalités sous peine de les dénaturer... L'influence, même la plus proche de Gœthe, est immense, mais elle est déterminée. Et reprenons la vieille métaphore : Les plus grands génies littéraires ne sont que les anneaux d'une chaîne ; ils n'ont, les uns séparés des autres, aucune existence vraiment utile. Ou bien si nous refusons de les réduire à cette situation apparemment subalterne (d'autant plus forte néanmoins) nous risquons, en suivant la trace des plus précises influences de Gœthe, de découvrir que l'individualisme lyrique de Jean-Jacques est la source de toutes et que Gœthe autant que Schiller et Byron et Lamartine et Victor Hugo doivent reconnaître Rousseau comme ancêtre et comme initiateur d'une littérature nouvelle...

*
* *

Enquête vraiment périlleuse sur les influences individuelles !

Mais passons le temps du romantisme où Gœthe est partout présent sans qu'on puisse déterminer les effets exacts de sa présence. M. Baldensperger n'est-il pas bien osé de vouloir marquer son influence sur nos contemporains ? Ah ! vanité ne le croyez-vous pas ! que de fixer les influences à distance — à distance d'un siècle. Et à quelles conclusions arbitraires est condamné le savant le plus sûr !

Ira-t-on découvrir dans Gœthe l'un des premiers créateurs de *l'égotisme*, l'un des plus illustres théoriciens et praticiens de la *culture du moi !* Mais, prenez garde, vous vous trahissez !

On sait comment cette doctrine de la *culture du moi* s'est formée sous l'influence des systèmes philosophiques négateurs de la réalité objective du monde extérieur, sous l'effet de conditions sociales défavorables à l'activité altruiste des délicats, sous l'action surtout d'une intellectualité trop raffinée que n'alimentaient plus de suffisantes sources de vie spontanée et instinctive. Le moi, opprimé par le réel, crée à son tour le monde; et comme il s'est persuadé que nous ne possédons des choses que nos idées, comme l'univers n'est que « notre âme déroulée à l'infini », il s'applique par la « culture » à « être le plus possible », c'est-à-dire à recevoir des objets de la réalité le plus de sensations qu'il se pourra : il s'efforce de déguster tour à tour les idées et la vie, en se réservant pour de nouvelles expériences, et sans trop vérifier les prétextes, où se satisfont les désirs excessifs. Paysages et livres, hommes et choses, les actes de la vie publique aussi bien que les situations d'une existence privée deviennent de purs états d'âme ; et c'est à ne point se contenter d'une façon de sentir ou de penser, à multiplier s'il se peut les occasions propices à ce perpétuel « narcissisme » que doit tendre l'effort conscient des esprits élégants.

Bon.

Mais M. Baldensperger se doute bien qu'il est excessif et qu'il ne peut être permis de faire de Gœthe le chef suprême des égoïstes. Si le Gœthe des *Mémoires*, si attentif à son propre enrichissement, si soucieux de tirer parti pour son aptitude à comprendre et à sentir, des expériences offertes par la vie, si appliqué à maintenir l'intégrité de son être selon un plan artistique, lui paraît comme à nous assez bien fait pour patronner la *culture du moi*, M. Baldensperger connaît trop bien

son grand homme et le comprend trop bien pour accepter qu'on le réduise ainsi et il proteste de toutes ses forces que le sérieux des préoccupations scientifiques de Gœthe, son éloignement des idées révélatrices à ses yeux d'une déchéance de la dignité humaine et d'une négation du progrès, l'éloignaient nettement du dilettantisme inconscient et indifférent : ce qui est proprement tout l'égotisme et l'unique résultat de la culture du moi.

Seulement, le sujet domine l'écrivain plus que l'écrivain ne domine le sujet et M. Baldensperger, ayant défendu Gœthe, le livre à son tour.

Nous, nous n'admettons pas que Maurice Barrès soit un véritable disciple de Gœthe. Il se recommande systématiquement de lui dans ses premiers ouvrages, mais il ne se subordonne pas à lui. C'est lui-même qu'il développe fortement et il appuie les raisons psychologiques de son développement par un peu d'érudition livresque. Il se cherche nonchalamment d'illustres références parmi les hommes de génie. Il s'adresse à Gœthe et ne peut s'adresser mieux. Mais il ne se demande pas s'il le déforme ou s'il le rétrécit. Barrès n'est pas gœthéen alors, il est « barrésiste ». Barrès seul importe à Barrès.

Et Bourget! Bourget serait *gœthéen* de toutes façons s'il suffisait pour l'être de se référer à Gœthe. Et il le serait des manières les plus contradictoires. Julien Dorsenne, le héros de *Cosmopolis* « disait que son unique but était d'intellectualiser des sensations vives. » Les *Mémoires* de Gœthe étaient l'un des ouvrages « où il retrempait sans cesse sa doctrine d'intransigeante intellectualité. » Maintenant voici que dans l'*Étape*, Bourget demande à Gœthe toutes sortes de protections, et appuie de son autorité le traditionalisme social dont il emplit son livre. Mais qui ne voit que ce sont là simplement procédés d'un écrivain de faible et pédante imagination, qui emprunte aux livres ce qu'il est malhabile à se faire prêter par le spectacle de la vie.

Bourget a de fortes lectures, c'est entendu, et des lectures de bon ton. Il a lu Gœthe et il n'a pas perdu son temps. Et c'est tout ; mais, de vues courtes, ne dépassant pas son époque, l'année, la saison, soumis à toutes les tyrannies distinguées, Bourget, par son tempérament, son caractère et toute son intellectualité n'est pas plus *gœthéen* que le bottier et que la duchesse qui emplissent son univers!

Et, en vérité, l'influence d'un grand homme ne se manifeste pas par les emprunts qu'on lui fait pour garnir un chapitre, nourrir une conversation ou constituer un type ; elle ne s'exerce réellement que sur celui qui la subit malgré soi et comme à son insu. Il ne peut plus être aujourd'hui de gœthéens spontanés, naturels, ni au sens exact du mot d'influence gœthéenne!

*
* *

L'influence! quel travail accomplit M. Baldensperger pour la démêler jusque dans les plus petits ouvrages semés obscurément à travers le siècle, pour la démêler sans qu'il parvienne à la définir!

L'influence qu'est-ce donc, et comment la discerne-t-on?

En 1862, le 6 octobre, Sainte-Beuve écrivait: « Gœthe est toujours resté pour nous un étranger, un demi-inconnu, une sorte de majestueuse énigme, un Jupiter-Ammon à distance dans son sanctuaire. » Quinze jours après Jules Levallois, qui n'était pourtant pas ignorant de la pensée de Sainte-Beuve, écrivait: « La disposition générale et, en même temps, très spéciale, qu'on me permettra d'appeler l'esprit gœthéen est chez nous, je le sais, fort étendue depuis une quinzaine d'années, et elle tend chaque jour à s'étendre davantage. » Contradiction significative, mais qui n'a point persuadé M. Baldensperger qu'on ne peut pas discerner jusque dans ses détails l'influence même la plus profonde.

Elle fut profonde assurément l'influence de Gœthe.

Il a absorbé peu à peu, confondu en lui, les plus grands talents de son époque. Et à mesure que ses rivaux contemporains s'effacent davantage dans l'ombre de sa gloire, sa gloire elle-même semble devenir plus rayonnante. Sans doute, on a abandonné à une obscurité fatale quelques-uns de ses innombrables ouvrages; mais les autres, destinés à survivre, *Faust*, *Werther*, ont pris un éclat nouveau. Les idées essentielles de ses chefs-d'œuvre sont entrées dans la circulation générale, non pas pour s'y perdre, mais pour y prospérer. Elles sont travaillées par l'effort incessant des intelligences. Elles sont développées, modifiées, recréées, mais toujours persistantes. Elles sont devenues des aliments de la vie intellectuelle. Elles donnent plus de force à cette vie. Et cette vie leur communique à son tour plus de force. Mais n'allez pas pénétrer les détails, tout vous échapperait. La pensée de Gœthe est invisible et présente, d'autant plus agissante peut-être qu'elle est plus dissimulée. Oui, sa grande œuvre est entrée dans la pensée générale pour la vivifier. Quelle est ensuite la part exacte de son influence, nul ne le sait, et il importe peu que quelqu'un le sache exactement. Mais il a aidé à composer l'atmosphère intellectuelle et morale où nos esprits et nos âmes respirent.

Aussi bien, du livre de M. Baldensperger dont l'érudition, ardente à la chasse des infiniment petits, est admirable et décevante, on ne repoussera pas la conclusion très juste parce que très générale (sur l'influence d'un grand homme on ne peut exprimer avec vérité que des idées très générales). « Bien des chances de durée lui viennent de ce qui fait peut-être au fond et derrière les distinctions successives et les départs qu'a subis son œuvre, la force et la vertu de cette manifestation intellectuelle, une des plus grandes des temps modernes. C'est *l'éternel humain*, non le conflit passager de quelques tendances ou la médiocrité superficielle de quelques préoccupations, qui

anime le monde où Gœthe a vécu et où il a puisé. Ainsi que Faust, il a rendu visite aux mères, et il a rapporté de son voyage vertigineux la notion de plusieurs des lois immuables, dont ne s'écartera point, sous peine de périr, l'humanité même progressive, même émancipée. Etant, comme on l'a dit, l'homme offert en méditation à l'homme, il ne saurait perdre absolument son rang parmi les héros dont se composera, même dans des conditions sociales nouvelles, le Panthéon des plus dignes. »

*
* *

Et la littérature française servira de véhicule à sa gloire et à son influence, considérables et vagues — n'en doutons pas !

Il y aura, il y a entre la littérature française et Gœthe échange de services. Grâce à M. Baldensperger (heureux les livres qui évoquent si vigoureusement de grandes idées et de grands hommes) voici que nous pouvons mesurer mieux ce que Gœthe doit à la France et l'aide qu'il nous apporta pour que nous puissions réaliser toute notre mission française.

Gœthe — c'est bien l'avis de M. Baldensperger : à étudier l'influence française de Gœthe, il s'est pénétré plus que personne de l'influence française sur Gœthe — Gœthe a beaucoup reçu de la France. Il a aimé d'elle sa culture humaine et sociable, le jeu alerte des idées qui, de Diderot aux « jeunes gens » du *Globe*, n'a guère cessé de l'intéresser et aussi, je crois bien, cette « sensualité moyenne » du Français, en laquelle Matthew Arnold faisait résider la caractéristique de notre nation. Il a suivi avec éblouissement la surprenante trajectoire de Napoléon dont la fortune lui semblait à la fois le symbole et le châtiment des destinées surhumaines. Il a de bonne heure appris à goûter la netteté classique de notre théâtre, et notre XVIIIe siècle, par Rousseau et par Voltaire, a puissamment agi

sur lui. Dans la circulation incessante des idées et des formes, Gœthe doit beaucoup à la pensée et à l'art français ; et l'on a pu dire qu'il s'est formé entre la France et l'Allemagne, participant des deux et recevant ainsi une double impulsion. Il serait impossible en tous cas d'imaginer Gœthe dans une Allemagne qui n'aurait pas eu la France pour voisine, pour antagoniste intellectuelle et pour complément...

Cela est entendu, mais après! Après, nous avons puisé à la source gœthéenne, ce que Gœthe avait reçu lui-même de la France — et quels que soient les caractères singuliers de son génie littéraire qui le rendent naturellement cher aux cœurs et aux intelligences allemandes! — ce qui lui avait donné le plus de force pour agir sur le monde. Il était bien pénétrant le jugement prononcé en 1880 par Paul Stapfer sur Gœthe : « Ce qui plus que tout le reste nous charme et nous ravit dans Gœthe, c'est cette ouverture d'intelligence, cette largeur de sympathie, cette curiosité universelle, ce don admirable de comprendre tout, d'aimer tout, de s'intéresser à tout, qui fait de lui non seulement un homme du XIXe siècle, mais le poète du siècle par excellence, l'incarnation la plus parfaite du génie cosmopolite de notre âge. » Disons que ce qu'il y avait de particulièrement allemand dans Gœthe a cessé d'agir dès le romantisme fini ; on ne voit plus guère dans son œuvre que ce qu'elle a d'essentiellement cosmopolite, et c'est à cause de nous (à qui il devait déjà beaucoup de cette aptitude intellectuelle au cosmopolitisme, maître de la littérature à venir), c'est à cause de nous qu'on le voit.

Que notre littérature ait plus que les autres ce caractère cosmopolite, universel, qui lui assure une universelle influence, on ne le conteste pas; qu'elle ait une force de rayonnement, une puissance d'expansion à nulle autre pareille, on l'admet; que filtrant, clarifiant les idées venues de toutes parts elle augmente nécessairement l'intensité de leur influence on ne le veut

pas discuter. Et, par conséquent, plus Gœthe, imbibé de toutes ces qualités françaises, imprégné de tous ces caractères français, causes de la vitalité de son œuvre, exercera d'influence sur les intelligences allemandes, plus il nous rendra facile à nous l'exercice de notre naturelle influence et de ce qu'on appellera peut-être un jour notre suprématie! Tout ce qui, en l'œuvre de Gœthe, est dans le sens de notre action intellectuelle, universelle et nécessaire, favorisera notre action et maintiendra sa gloire. C'est ainsi que la prépondérance de l'esprit français dans l'esprit européen garantira sans doute à Gœthe le titre que Charles de Villers lui donnait, le titre de « prince de l'humanité ».

20 février 1904.

LE CARDINAL DE ROHAN-CHABOT

Rien, rien, rien !

Une médiocrité universelle, formidable, et comme écrasante, que la splendeur de son nom rendait souveraine : tel fut Louis-François-Auguste de Rohan-Chabot, duc de Rohan, prince de Léon, archevêque de Besançon et cardinal de la Sainte Église romaine, du titre de la Trinité des Monts, né à Paris le 29 février 1788, mort à Besançon le 8 février 1833, ayant montré, au début d'un siècle disposé à la démocratie, ce que peut la puissance de l'aristocratie pour un homme qui n'a pas en lui d'autre puissance. *Et nunc erudimini.*

Après cette Révolution qui fut intensément hostile aux privilèges, Auguste de Rohan-Chabot ne fut grand que par son grand nom.

Lui-même, au milieu de la « tourmente révolutionnaire », reçut une instruction appropriée à ses facultés, superficielle et faible. Il devint bon cavalier, et pratiqua les armes. Il étudia peu le reste. Et si tout honnête homme doit au moins avoir oublié le latin, le jeune de Rohan avait vraiment trop peu de chose à oublier. Mais il avait l'âme naturellement chrétienne. Il l'eut jusqu'à en devenir cardinal avant 40 ans.

Que voulez-vous que fît ce gentilhomme sous le premier Empire ? Il se maria, ou mieux, on le maria, car Auguste de Chabot ne possédait pas d'idées personnelles. Il avait vingt ans en 1808. Il épousa, à Saint-Thomas d'Aquin, le 8 mai, Armandine-Marie-Georgina, fille du comte de Sérent et de Charlotte-Ferdinande-

Marie de Choiseul qui avait 17 ans. La jeune princesse n'était pas jolie. La jeune princesse avait le front légèrement proéminent, les joues aux pommettes trop fortes, la bouche large avec les dents en saillie, le menton en retrait. Mais Dieu, en ce temps-là du moins, savait tout ce qu'il devait aux héritières des grandes familles ; il avait donc gratifié la jeune princesse de magnifiques yeux noirs, d'une voix caressante, d'une démarche enviable. M. Charles Baille qui paraît le savoir, assure que la jeune princesse avait aussi de l'esprit, de la bonté, de la charité. Il ne fut pas donné à la jeune princesse de dépenser longtemps ces qualités précieuses, que l'on remarqua d'ailleurs avec une complaisance traditionnelle chez toutes les jeunes princesses qui ne sont pas belles, qui ne sont pas jolies, et qui ne sauraient étonner le monde par un vigoureux génie.

En 1809, Auguste de Rohan-Chabot fut requis pour être chambellan rétribué à la Cour impériale. Il accepta, comme tous les autres aristocrates d'ancien régime qui ne refusèrent pas d'être chambellans et firent l'honneur à l'Empire de se laisser rétribuer par lui. Chateaubriand a écrit sans indulgence, mais avec une certaine force persuasive, n'est-ce pas ! « On ne s'explique pas de prime abord, comment des gens que leur nom rendait bêtes à force d'orgueil, s'étaient mis aux gages d'un parvenu. En y regardant de près, on trouve que cette aptitude à entrer en condition découlait naturellement de leurs mœurs façonnées à la domesticité ; point n'avaient souci du changement de livrée, pourvu que le maître fût logé au château, à la même enseigne. Le mépris de Bonaparte leur rendait justice ; ce grand soldat, abandonné des siens, disait à une grande dame : « au fond, il n'y a que vous qui sachiez servir ! »

A Paris on n'aperçoit de Rohan-Chabot que son beau nom, son beau visage, ses belles manières. A Rome où il va en 1812, on juge de son intelligence. Mme Récamier écrit : « J'ai vu M. de Chabot, un jeune homme aimable et bon, passant sa vie dans les églises. »

Mme Lenormant précise : « M. de Chabot était dans toute la fleur de la jeunesse et avait, en dépit d'une nuance de fatuité, la plus charmante, la plus délicate, je dirais presque la plus virginale figure qui se pût voir. La tournure de M. de Chabot était parfaitement élégante. Il était pâle, la voix avait une grande douceur. Il avait peu d'esprit ; mais quoique dépourvu d'instruction, il avait le don des langues ; il en saisissait vite et presque musicalement non point le génie, mais l'accent. » Ah ! parfaitement !...

La reine Caroline de Naples, aima ce beau Rohan, Lamartine écrit : « La reine traitait Chabot avec une prédilection marquée, qui promettait une amitié de reine si le futur cardinal avait vu dans les plus belles femmes autre chose que la délectation du regard. »

Ainsi quand il faut juger de l'intelligence et du caractère d'Auguste de Rohan, on ne voit que son grand nom, son beau visage, ses belles manières — et aussi sa piété. Il sera cardinal.

Il sera d'abord sous-lieutenant à la suite de chevau-légers, ce qui lui donne le grade de lieutenant-colonel, n'ayant jamais été soldat ; car Louis XVIII a remplacé Napoléon et les Révolutions ne sont pas inutiles autant qu'on le pense. Un tragique fait-divers lui donne soudain quelque personnalité : le 9 janvier 1815 vers 5 heures, la princesse, sa femme, s'habille pour se rendre à un dîner chez le duc d'Orléans, puis à un bal chez l'ambassadeur d'Autriche. Elle s'approche de la cheminée. Le feu prend aux dentelles de sa robe ; après douze heures effroyables, elle expire à 8 heures du matin. Auguste de Rohan cède à une juste affliction, qui augmente sa piété. Il sera cardinal. Mais le 30 juin 1815, par ordonnance signée à Gand, il est promu au grade de colonel d'infanterie. Il n'a encore jamais servi.

Seconde Restauration qui n'est pas non plus sans utilité, car le duc de Rohan étant mort en 1816, son fils devient à sa place duc et pair. Le roi insiste pour

que Rohan reconstitue une famille, et lui propose une alliance avec une princesse de Saxe. On lui prête cette réponse : « Priez Dieu d'accroître mon courage et de ne rien diminuer de ma douleur. » Il y a dans cette parole beaucoup de littérature : Auguste de Rohan ne l'a jamais prononcée. Il fréquente la cour et le monde. Il est ultra, car les opinions les plus simples lui conviennent le mieux. Il est toujours beau ; il est toujours pieux, il est de plus en plus Rohan. Il sera cardinal.

Il reste beau, il reste pieux, il reste Rohan lorsqu'il entre au séminaire de Saint-Sulpice le 20 mai 1819. Même en ce temps-là, il n'est pas interdit aux prêtres de savoir la théologie. M. de Rohan est théologien par le tact, plus que par la lecture ; il l'est aussi par sa haute naissance. Il est cependant débordé par les cours. Alors, on lui donne deux répétiteurs choisis parmi les plus distingués de ses condisciples et qui travaillant avec lui, ont mission de l'empêcher de perdre pied.

Mais vraiment, à quoi sert-il d'étudier le droit canon quand on est Rohan? On entre dans l'histoire sans cela. Le 14 février 1820, à 4 heures du matin, on appelle le jeune clerc. Le duc de Berry a été frappé à la sortie de l'Opéra. L'abbé de Rohan arrive, le prince le reconnaissant lui tend ses mains sanglantes et lui dit avec des gémissements : « Priez Dieu, mon cousin, pour qu'il me fasse miséricorde et pour obtenir que le roi fasse grâce à l'*homme*. » C'est ainsi qu'il désignait son meurtrier. Vers huit heures du matin, les gémissements ayant cessé, le roi tend sa tabatière dont le couvercle est orné d'une miniature que protège une glace. L'abbé approche cette glace des lèvres du prince, aucune buée ne la ternit. Le roi, aidé de M. de Rohan, vient en chancelant fermer les yeux de son neveu.

En 1822, Auguste de Rohan devient prêtre. On le nomme aussitôt chanoine honoraire de la métropole, vicaire général. Cependant il reste pair. Mme de Br[illegible] le remarque à l'ouverture de la session de 182[illegible] avait la figure maigre et pâle et en même ter[illegible]

lu
n a
Roh
sacr
de B
cour ; n
ces choi

soin et une coquetterie de sa personne qui semblaient réunir les honnêtes instincts avec les anciens souvenirs mondains; il y avait du fanatique et du fat mélangés dans sa figure. » Chateaubriand écrit dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Quand M. de Rohan fut abbé, sa pieuse chevelure passée au fer avait une élégance de martyr (*sic*) : il prêchait à la brune dans les oratoires sombres, devant des dévotes, ayant soin, à l'aide de deux ou trois bougies artistement placées, d'éclairer à demi-teinte comme un tableau son visage pâle. » Au reste, dès le mois de décembre 1825, Chateaubriand s'occupait de faire de Rohan un cardinal. Rohan était beau, il était pieux, il était Rohan, il était prêtre, il fallait vraiment qu'il fût cardinal !

On le voit à Rome. Il fréquente Mme Swetchine, Mme Récamier, la duchesse de Devonshire, les reines Hortense et Caroline, beaucoup de reines, beaucoup de femmes. N'oubliant pas qu'il est prêtre, il convertit la caméristo de Mme Récamier. Malgré cela, le prince de Croy lui « souffle », si je peux dire, le cardinalat. On vote le milliard des émigrés. Rohan touche alors de fortes indemnités pour les maux qu'endura son père. Il reçoit dans ses châteaux, par série, les princes et les prêtres. Il devient, en 1828, archevêque de Besançon. Il est toujours beau, toujours pieux, toujours Rohan. Il n'est pas encore cardinal.

*
* *

Mais voici le moment d'agir. Nous allons connaître l'homme. Il faut que cet homme enfin se révèle, car on a contre lui des préventions. « Dans l'Église, écrit Pasquier, on avait remarqué la rapide élévation de l'abbé de Rohan. Jeune encore, il était entré tard dans les ordres sacrés, et n'en fut pas moins promu à l'archevêché de Besançon. C'était trop clairement un choix de cour; même dans l'intérêt de la religion, le temps de ces choix était décidément passé. »

Voici le moment d'agir. Le nouvel archevêque se fait d'abord sacrer à Notre-Dame avec beaucoup de pompe. Au moment où, la consécration terminée, le nouvel évêque devait se tourner vers les fidèles et les bénir, il leva ses yeux pleins de larmes vers la tribune où se trouvait le duc de Bordeaux et sa première bénédiction fut pour l'enfant royal. Le général Castellane, allié de Rohan, assistait à ce sacre. Il écrit : « La cérémonie a été magnifique, on avait poussé le soin jusqu'à mettre des tapis sur les gradins des spectateurs à billets. Le duc de Rohan a une mitre superbe, couverte de pierreries de couleur; ses ornements sont magnifiques, plus une fort bonne tournure. L'archevêque de Paris officie parfaitement; les cardinaux Isoard, de Croy et Latil ont été suffisamment parfumés; tout le clergé dans ces cérémonies, se rend respectivement des honneurs à l'infini. »

Voici le moment d'agir. Les autorités de Besançon sont informées que l'archevêque duc de Rohan fera son entrée dans sa ville archiépiscopale, le 5 février, et devra y être reçu avec les honneurs dus à son rang. Le 4 février, lorsqu'il franchit la limite du Jura pour entrer dans le Doubs, il descend de sa voiture, s'agenouille et baise la terre qui est celle de son diocèse. Le 5, après avoir dit la messe au tombeau des saints Ferréol et Ferjeux, apôtres de la Franche-Comté, il fait son entrée dans la ville. La voiture est signalée par la salve réglementaire de coups de canon; la garnison entière fait la haie. Un piquet d'artilleurs à cheval précède la voiture qui est de grand gala, avec cocher et suit la pied en livrée rouge et son premier valet de chambre à cheval, avec l'épée au côté, les manchettes et valets de de dentelles... Tout le monde à Besançon, tout le jabot est mécontent. Sauf les ultras il n'est personne qui ne craigne la politique, ou ne s'offusque de cet apparat. Le clergé redoute cet abbé de cour.

Voici le moment d'agir. Le duc de Rohan fait nominations qui suscitent des protestations universe

s. Il ahurit son grand séminaire par des réformes marquées au coin » de la plus noble inexpérience. n revanche, il fait réparer son palais archiépiscopal, parce qu'il est homme de goût, ayant trouvé ses êtres coiffés à l'Église d'un affreux champignon en me d'éteignoir et sanglés à la ville d'un cordon noir, remplace le champignon par la barrette et le cordon r la ceinture de soie. Il était, en outre, régulier de aisser ses souliers et de les nouer avec des lanières cuir ; M. de Rohan, persistant à être homme de ût, déclara qu'il n'y avait pas de cas de conscience à servir de cirage et de lacets.

Mais la politique l'attire autant que le souci des coiffres et des chaussures. Polignac prend le ministère. han est plein d'aise et d'espérance. La France, enfin, France va être gouvernée. Le 6 juillet 1830, Rohan nommé cardinal. Je vous avais bien dit qu'il le rait, car il était beau, car il était pieux, car il était han.

Paris était moins satisfait que le duc de Rohan. lui-ci était dans la capitale lorsqu'on apprit l'abdition du roi, sa fuite sur Rambouillet, le triomphe de surrection. Le cardinal (il était cardinal et ne l'avait s encore oublié, le cardinal prit en grand équipage la rection de Vaugirard pour rejoindre Rambouillet par rsailles. Des émeutiers le rencontrent, l'arrachent de voiture, le frappent au visage, réclament son exécon sommaire, mais l'un d'eux lui permet de se sauver us un déguisement. Il fuit en Belgique. Il se réfugie suite au Collège des Pères jésuites de Fribourg, qui cueillent sans enthousiasme ce protestataire politique, r ils sont jésuites et ils sont hommes. Il me semble e le cardinal duc de Rohan a abandonné son parti ! était le moment d'agir.

Besançon ne réclama point son archevêque, qui vouémigrer à Rome. « Je dois vous avouer, mon cher lui écrivit l'ambassadeur La Ferronnays, que arrivée à Rome ne ferait aucun plaisir au Saint-

Père ; il me l'a fait dire de la manière la plus positive ; il verrait dans cette démarche une sorte de désertion. » Mais le pape prit subitement le parti de mourir et Rohan put aller à Rome sous prétexte d'élire son successeur. Il y eut d'ailleurs de graves préoccupations. Il y rencontra la duchesse d'Anhalt, fille naturelle du roi de Prusse, très pieuse néanmoins. Qui donc ferait la première visite de Son Altesse ou de Son Éminence ? L'Altesse invoquait sa qualité de souveraine : l'Éminence prétendait ne pas incliner devant une Hohenzollern quelconque la dignité de cardinal, de membre du conclave, de duc et pair, de cousin du roi de France... On dut consulter les Jésuites. Ceux-ci, qui en avaient vu bien d'autres, décidèrent que la duchesse ferait annoncer sa visite au cardinal par un chambellan *en tenue de gala* et que Son Éminence ayant ainsi satisfaction se rendrait sans différer chez Son Altesse... Est-ce donc là la courtoisie glorifiée des grands seigneurs et des grands prélats d'ancien régime ?

Mais le beau Rohan avait encore de graves préoccupations. Il avait la barrette, pas le chapeau. Qu'est-ce que la barrette ? Le tout est d'avoir le chapeau. Tout est bien qui finit bien. Le 27 février, Grégoire XVI pape imposa le chapeau à Rohan et lui fit la remise de l'anneau cardinalice. Il s'était rendu dans la salle royale porté sur la *sedia gestatoria*, revêtu des ornements pontificaux, la tiare en tête, il était entouré de vingt cardinaux de la cour pontificale, du corps diplomatique, des chevaliers de Malte et de la noblesse romaine. Ç'avait été la plus magnifique des cérémonies...

Après la cérémonie, le cardinal duc eut encore des difficultés avec le gouvernement — pour changer ; car sa fuite n'avait point abattu sa fierté. Enfin, il eut le dessein de rentrer dans son diocèse. L'ambassadeur Sainte-Aulaire écrivit de Rome, le 30 mars 1832, au ministre des Affaires étrangères :

« M. le cardinal de Rohan se dispose à rentrer en

France pour y reprendre l'administration de son diocèse. Je crois utile que vous en soyez informé à l'avance, afin de préparer l'opinion à Besançon, où cet événement sera de quelque importance. »

Le cardinal rentra à Besançon le 24 mai. Il n'y eut ce jour-là qu'une ébauche de charivari, puis les jours suivants des émeutes assez modestes autour du palais archiépiscopal, émeutes au cours desquelles le général baron Chabert, commandant le département, perdit une dent.

A la fin de l'année, le cardinal eut une crise de rhumatismes ; après des alternatives de mieux et de rechutes son état se compliqua d'accidents bilieux qui dégénèrent en fièvre typhoïde, dont il mourut le 8 février 1833. Le jour de ses funérailles il plut à torrents ; et ce ne fut pas une belle cérémonie.

Le *Patriote* écrivit : « Le cardinal dut, nous n'en doutons pas, l'influence dont il a joui à sa vertu. Il priait avec piété et l'accent de sa voix entonnant les chants de l'Église respirait une véritable dévotion. Nul ne peut dire ce qu'il aurait opéré parmi nous, s'il eût trouvé une plus longue carrière et s'il se fût réconcilié avec la Révolution. »

Lamennais écrivit : « Extrêmement frêle de complexion et d'une délicatesse féminine, jamais il n'atteignit l'âge viril ; la nature l'avait destiné à vieillir dans une longue enfance, il en avait les faiblesses, les petites vanités, les goûts, l'innocence, aussi les Romains l'avaient-ils appelé *il Bambino.* »

Sainte-Beuve trouva exact le portrait du joli cardinal tracé par Lamennais, et il écrivit : « Tous ceux qui n'ont connu ou même qui n'ont fait qu'entrevoir le cardinal de Rohan savent à quel point ces quelques traits sont fidèles. C'est un exemple que j'aime à prendre parce que c'est, comme l'a remarqué M. de Lamennais, un exemple innocent et où il ne se mêle à la coquetterie aucunes mauvaises mœurs. Mais cette coquetterie féminine de toilette, le cardinal de Rohan l'avait au plus

haut degré et une riche dentelle qu'il revêtait avec grâce était pour lui un sujet de satisfaction et de triomphe. Il l'essayait longtemps devant son miroir et il avait la faiblesse de s'en souvenir jusqu'en montant les degrés de l'autel. Je le vois encore à Besançon, au début d'une cérémonie pontificale, dans toute sa splendeur d'ornements, presque d'atours, lançant au passage une œillade riante et coquette parce qu'on lui avait dit que quelques personnes arrivées de Paris la veille y assistaient. »

Lamartine écrivit : « Son visage d'Antinoüs, ses cheveux parfumés, ses vêtements élégants, ses attitudes étudiées pour l'effet, sans mélange visible d'affectation, le faisaient remarquer surtout; son esprit très cultivé, aimait le beau dans les lettres comme dans sa toilette. Il sentait vivement la piété, cette poésie des âmes tendres. »

A cela près, que le cardinal de Rohan avait peu de culture, ces jugements semblent justes ; il était beau, il était pieux, il était Rohan : il devait être cardinal. M. Charles Baille qui écrit l'histoire avec beaucoup de politesse lui consacre le livre le plus attrayant du monde : un livre que le cardinal de Rohan ne mérite pas, car il n'est en aucune manière un personnage historique. Il fut un prélat d'ancien régime au XIXe siècle, si l'on veut dire qu'il ne comprit rien à son temps et qu'il détesta tout de lui, qu'il eut les idées les plus courtes, les préjugés les plus violents, et qu'il fut même incapable de profiter pour ses idées et ses préjugés des avantages que sa naissance lui valut encore. Il eut de la beauté, de la piété, de la noblesse, de la loyauté ; il a maintenant la faveur de trouver l'historien le plus obligeant : il a bien de la chance. Cela ne lui donne pas ce qui lui manqua : l'intelligence et la virilité.

Au reste, après nous avoir conduit si agréablement dans tous les salons où le joli cardinal trouvait mille occasions de fortifier ses préjugés et de raccourcir

encore ses idées, M. Charles Baille conclut : « Il a relevé dans sa maison la dignité de cardinal de l'atteinte que lui avait portée l'homme au collier. » C'est possible. Et les Rohan pourront ne retenir que le dernier cardinal qui porte leur nom. L'histoire ne connaîtra que le premier.

27 février 1904.

GRAZIA DELEDDA

Nous sommes incorrigibles et si violemment amateurs des choses, des idées ou des modes étrangères qu'il nous est interdit d'avoir seulement une estime réfléchie pour les écrivains d'outre-monts, d'outre-mer, que nous découvrons. Il faut que nous allions tout de suite à l'enthousiasme et que nous le dépassions. Après quoi nous rentrons en nous, et nous revenons sur nos jugements dépourvus de critique. Mais nous revenons trop en deçà. Nos adulations de la première heure se transforment et se corrompent encore en d'exagérées négligences ou d'excessifs dédains. Et il est tout loisible aux écrivains victimes des unes comme des autres, de se dire qu'ils ne méritaient en somme ni cet excès d'honneur ni cette indignité, et que des jugements moins saturés d'admiration, plus restrictifs et plus pondérés eussent bien mieux fait leur affaire et leur gloire. C'est un petit travers, conséquence de notre généreuse curiosité, laquelle est un grand mérite.

Donc, en ce temps où il n'est plus de mystères et de miracles, il est encore des révélations. On nous révèle impromptu, une jeune romancière qui porte le nom de Grazia Deledda. Elle n'a pas trente ans et déjà, oh ! que je suis inquiet ! elle a écrit une dizaine de romans. Il faut vous dire qu'elle a non du talent, du génie, — du génie, je m'y attendais ; et qu'elle écrit, son génie aidant, tous ses livres avec une extrême facilité. Ça lui est venu en écoutant chanter le rossignol. Elle est née dans une petite ville de Sardaigne, à Nuoro. Elle est restée dans cette petite ville, s'instruisant peu, lisant peu, vivant beaucoup dans la nature.

Puis à quinze ans elle écrivit une longue nouvelle qu'elle envoya à un journal de modes qui la publia, car les journaux de modes devinent les vertus littéraires des jeunes femmes. Sa famille s'irrita, et les voisins qui n'avaient point de raisons de s'irriter eurent des prétextes à se scandaliser. Mais Grazia Deledda avait commencé d'avoir du génie. Elle écrivit, d'abord, malgré tout. Elle écrit maintenant, selon le vœu de tous.

Elle avait du génie et nous ne le savions pas ! Nous savons enfin qu'elle en a. On nous a vanté cet écrivain sans le traduire. Puis on a jeté sur nous la traduction d'*Elias Portolu* comme un reproche et comme une invitation. Puisque entre les dix volumes de Grazia Deledda on a choisi en premier lieu *Elias Portolu* pour le traduire, c'est sans doute parce que cette œuvre exprime du génie de la romancière — on ne saurait dire de son talent — ce qu'il a de plus vrai, de plus pur, de plus fort... On nous convie à juger totalement Grazia Deledda d'après cet ouvrage, choisi préférablement aux autres. Et cependant qu'une critique libre tarde à s'exercer, des études précipitées nous provoquent à des admirations sans réserve et les propos insinuants de maintes conversations s'appliquent à assurer partout le triomphe de Grazia Deledda ou d'*Elias Portolu* avec la vigueur que les hommes ont coutume de dépenser pour garantir le succès d'une entreprise privée.

*
* *

L'aventure est bizarre. On peut croire qu'elle est l'illustration de cette maxime de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Toutes les fois qu'un homme convoite quelque chose d'une façon désordonnée, il est pris aussitôt d'une inquiétude intérieure. De là vient que souvent il éprouve de la tristesse lorsqu'il s'en éloigne et que même il s'irrite à la légère si quelqu'un lui fait obstacle.

Mais, a-t-il obtenu ce qu'il convoitait ? Aussitôt le reproche de sa conscience l'accable parce qu'il a obéi à sa passion qui ne peut lui donner la paix qu'il cherchait. » On peut le croire, mais on n'en est pas certain.

Elias Portolu, après quelques années de prison purificatrice, revient dans sa famille, à Nuoro, chez son père Zio Portolu et sa mère Zia Anneda, peu de jours avant que son frère Pietro n'épouse la jolie Maria Maddalena. Ils sont fiancés tous deux, mais Maddalena n'aime pas Pietro, et Pietro est trop brute et trop fruste pour se demander seulement s'il aime la belle Maddalena. Elias et Maddalena se rencontrent. Ils s'aimeront en dépit de tous leurs efforts pour éloigner leurs cœurs l'un de l'autre ; ils s'aimeront et se diront bientôt leur amour. Les fiançailles sont juste faites. Maddalena n'aime point, Pietro n'aime guère. Rien n'impose le mariage. Il se fera cependant pour que le roman se fasse.

Le mariage s'accomplit en effet, et quelques mois passés, Pietro, moitié par jalousie instinctive, moitié par sauvage brutalité, est rude en paroles à sa douce femme, puis la maltraite. Maddalena continue d'aimer Elias sans qu'on sache si c'est par désir de consolation intérieure ou simplement parce que l'amour est un sentiment auquel on ne fait point sa part et qui envahit bientôt tout entier le cœur où il a pénétré. A la faveur du carnaval que célèbrent tous les habitants de Nuoro, Maddalena devient la maîtresse d'Elias, et mère d'un enfant dont Elias est le père. Elias cependant est torturé ou bien par l'amour, ou bien par la jalousie. Pour éviter l'amour ou bien la jalousie il se fera prêtre. Prêtre, aura-t-il la force de le devenir ? Amoureux et jaloux, aura-t-il la force de s'éloigner de Maddalena ? Il entre au séminaire ; il y entre, mais le souvenir de Maddalena occupe toujours son esprit et son âme. Pietro accepte l'enfant sans surprise, et ce fut une grande joie dans la famille... Mais soudain Pietro meurt d'une

brusque maladie. Elias n'est pas encore prêtre. Il pourrait revenir à Maddalena qui l'en prie. Il n'ose et il entre avec désespoir dans les ordres. Son enfant dépérit à son tour. Maddalena le soigne furieusement. Elle est aidée par un riche cousin, Jacu Farre, sensible à la beauté et à la sagesse de la séduisante et triste veuve de Pietro. Elias est jaloux de Jacu Farre, comme il fut jaloux de Pietro, jaloux parce que Jacu Farre aime Maddalena et parce qu'il veille paternellement le petit malade qui meurt. Il meurt et Elias « sentait descendre sur sa désolation infinie un léger voile de paix et presque de joie — semblable à la brume de cette mystérieuse nuit d'automne — parce qu'enfin son âme se trouvait seule et libre de toute passion humaine, devant le Seigneur, grand et miséricordieux. » C'est bien. Elias a pu, Dieu aidant, se délivrer de son amour pour la touchante Maddalena. Mais Dieu a été, ce faisant, aussi dur à Maddalena que clément à Elias. Il a bien méchamment employé son influence. Et nous ne savons pas si la dolente Maddalena écoutera la tendresse de Jacu Farre ou vivra dans son premier amour jusqu'à en mourir. Nous ne le savons pas. Mais il est tant d'autres choses que nous ignorons.

*
* *

Nous ne pouvons du moins ignorer la Sardaigne. Les héros de ce roman vivent à Nuoro dans la ville même où vécut Grazia Deledda. Cette ville est entourée de champs que ferme un horizon de montagnes toutes proches : l'Orthobene aux flancs boisés et aux cimes dénudées, la chaîne d'Oliena où les roches calcaires brillent comme du marbre, les sommets neigeux du Gennargentu. Et ces paysages dont est imprégnée Grazia Deledda entrent dans tous ses livres. Ils n'en constituent pas seulement le cadre ou l'ornement. Ils en sont le fond même. La nature dans l'œuvre de Grazia Deledda vit d'une vie aussi intense que celle des

héros eux-mêmes, et peut-être d'une vie plus fine, plus nuancée et si on l'ose dire mieux analysée. Rien n'échappe à ce poète des agitations, des vibrations de la nature qu'elle aime, qu'elle connaît, qu'elle comprend, qu'elle devine, à laquelle elle se mêle spontanément, et dont il lui est difficile de s'isoler, fût-ce un seul instant. Il y a réellement une sorte de panthéisme dans cette œuvre, dans l'œuvre de Grazia Deledda. Elle personnifie la nature. Elle l'anime d'une vie prodigieuse et variée, où se confond, s'absorbe, s'annihile un peu la vie des hommes. Et le langage même de la nature est fort pour Grazia Deledda comme pour Portolu dans les heures de crise douloureuse. Elias demeurait immobile au haut d'une roche, les yeux mornes, fixes, comme fascinés par la pure splendeur de la lune, l'esprit absorbé par des visions flottantes.... la brise légère qui murmurait au loin, dans les arbres lui faisait l'effet d'une voix confuse, tantôt douce et tantôt craintive. Que disait-elle? Que disait le vent? Que murmurait la forêt? Il aurait voulu la comprendre, cette voix!

Dans l'azur de l'avril et dans l'air de l'automne
Les arbres ont un charme inquiet et mouvant;
Le peuplier se ploie et se tord sous le vent
Pareil aux corps de femme où le désir frissonne,
Sa grâce a des langueurs de chair qui s'abandonne...
Son feuillage murmure et frémit en rêvant
Et s'incline amoureux des roses du Levant.

Ainsi chante Renée Vivien. Grazia Deledda comprend le charme inquiet et mouvant des arbres, les murmures et les frémissements des feuillages, le langage entier de la nature entière. Elle l'évoque avec amour dans ses romans que l'âme des choses emplit.

C'est la nature sarde qui vit dans son œuvre. Les mœurs de la Sardaigne y sont aussi reproduites exactement avec un réalisme qu'adoucit, qu'idéalise la poésie de la forme, car Grazia Deledda, malgré toute l'ima-

gination romanesque qu'on peut se plaire à découvrir en elle, est surtout un poète.

Elle écrira donc une sorte de roman de mœurs car rien de ce qui concerne les coutumes de la Sardaigne ne lui est étranger et ne la laisse insensible. Elle a vécu toute sa jeunesse cette vie sarde, rien ne lui échappe des manifestations extérieures qui constituent son originalité, et c'est dans la mesure où ces manifestations extérieures traduisent l'âme elle-même de ses compatriotes qu'elle peut pénétrer et exprimer leur âme. Elle va de l'extérieur à l'intérieur. Elle le définit et le peint avec une rigoureuse sincérité.

Aussi la description des mœurs sardes est-elle le fond ou, si vous aimez mieux, l'armature de ses romans. Que de couleur locale en ses romans,où il n'y a presque rien que de la couleur locale ! Vous pouvez suivre page à page *Elias Portolu*, vous y verrez très en relief les mœurs du pays reproduites sans déformation ; préparatifs de fêtes, repas de fêtes, vie dans les bergeries, les pèlerinages traditionnels à l'église de Saint-François, les mœurs du clergé, le carnaval de la petite ville, les superstitions (Zia Anneda prononce à satiété les « paroles vertes » qui indiquent si les malades doivent guérir ou mourir), les expressions locales qui traduisent avec éclat les pensées habituelles et qu'on est obligé d'expliquer dans des notes... Ce sont des tableaux, attendus, nécessaires, excellents pour nous introduire dans l'existence coutumière de ces braves gens simples et loyaux, qui n'ont pas d'autres pensées que les pensées de leurs pères, et ne sortant jamais de leur île,n'ont pas d'autres sentiments que ceux auxquels le pays qu'ils habitent, qu'ils habiteront toujours, les engage ou les contraint. Grazia Deledda comprend sans effort comment la terre natale façonne les paysans sardes, et quelles mœurs elle leur impose, quelles mœurs où s'expriment leurs âmes. Elle le comprend parce qu'elle a subi elle-même cette influence toute puissante du sol dans un pays où rien ne peut la combattre.

Par conséquent, ce poète saura faire vivre avec animation une famille, parce que la famille est le groupement où les mœurs locales se traduisent le plus complètement et le plus normalement. Il n'est de fêtes que dans la famille et par elle ; il n'est de vie ordinaire que dans la famille et par elle, car la culture exige la collaboration de tous les membres de la famille et repousse naturellement les autres collaborations... Et de là provient le pittoresque d'une œuvre qui est l'émanation naturelle de la Sardaigne, l'écho sonore, l'harmonieux écho répercuté entre les montagnes de l'île sauvage et verdoyante.

Ne cherchez rien de plus dans les livres de Grazia Deledda. Je crois bien que vous ne pourrez pas y trouver franchement autre chose. Ce poète peut écrire un roman de mœurs, tout dominé par la grande poésie de la nature. Mais parce que l'individualité de ces personnages presque primitifs est faible, Grazia Deledda ne pourra point constituer un roman de caractère, — la Sardaigne ne crée pas de caractères particuliers ! — elle est incapable d'établir avec solidité la psychologie d'un homme !

Ah ! comme ce livre, *Elias Portolu*, permet bien de marquer les limites d'un talent dont il prouve aussi toute l'étendue ! Il n'est pas là de psychologie profonde ; il n'est peut-être même pas d'esquisse précise et sûre. Les personnages secondaires de ce drame d'amour dans un milieu simple et vertueux sont indécis et falots.

Maria Maddalena, la jolie fiancée de Pietro, nous laisse voir, c'est vrai, l'ardeur de son amour pour Elias. Mais si chacun de ses gestes est bien tel que l'imposent le milieu et les mœurs du milieu, aucun de ses actes n'est d'accord avec son sentiment. Sûre d'aimer Elias et d'être aimée par lui, elle consent au mariage avec Pietro, à ce mariage qu'il est facile de repousser, d'empêcher. Plus tard son amour est sa seule raison de vivre, et pourtant, lorsque Pietro et le petit enfant

d'Elias sont morts tous les deux, nous ne savons pas si Maddalena ne persistera pas à vivre pour son amour dans la désespérance ou la résignation ou si elle ne consentira pas à épouser Jacu Farre. Maddalena est la plus simple des femmes et des amoureuses. Néanmoins elle reste une énigme pour nous, comme pour Grazia Deledda.

Le mari Piétro est aussi incompréhensible que sommaire. Est-il jaloux ? Est-il seulement brutal ? Bien malin qui le dira. La mère et le père Portolu n'offrent rien qui soit particulièrement sarde, sinon leur respect des coutumes locales, et leurs expressions de terroir ; et ils n'ont même pas de personnalité. La mère est la paysanne humble et dévouée qu'on voit partout, travaillant obscurément pour sa famille qui est son seul orgueil et son unique joie. Le père est laborieux, vantard, honnête et bon. Lorsqu'il a bu, sa sensibilité se répand en paroles, et on peut penser qu'il aime ses enfants avec prolixité mais ce ne sont point là des individualités, à peine des physionomies.

L'abbé Porcheddu nous amuse d'abord par son réalisme pittoresque de prêtre borné, bien portant, bon vivant, d'ailleurs pieux et puis il devient un directeur de conscience presque casuiste qui nous déconcerte.

Le vieux Zio Martinu est un berger sage, qui ne croit pas en Dieu. Il donne à Elias de raisonnables conseils, qui, obéis, empêcheraient toutes les complications du roman. Puis il devient un paysan bien littéraire. Il disserte avec une perspicacité qui tient du prodige. Et il est un grand philosophe ! Et il parle bien ! « La douleur, Elias, est bien autre chose... As-tu jamais éprouvé l'angoisse de celui qui s'apprête à commettre un crime ? Et après le crime, as-tu éprouvé le remords ? Et la misère, sais-tu ce que c'est ?... Et la haine, sais-tu ce que c'est ?... As-tu durant des années, caressé un rêve, et ce rêve s'est-il dissipé devant toi comme un brouillard qu'emporte la bise ? Connais-tu ce que c'est de ne plus croire à rien, de ne plus espérer en

rien, de voir autour de soi le monde vide ! Et ne plus croire à Dieu, ou croire qu'il est injuste et le haïr, parce qu'il t'a ouvert toutes les voies et qu'ensuite il te les a refermées toutes, l'une après l'autre, sais-tu ce que cela veut dire, Elias ? Tout cela, le sais-tu ? » Ce berger parle trop bien. Ce n'est pas un berger, ce n'est pas un homme. C'est une invention inhabile de littérateur.

Quant à Elias Portolu lui-même, il est le caractère le plus inconstant qui soit. Chacune de ses décisions est prise au moment où il ne faut pas, et quand rien ne la justifie. S'il n'épouse pas Maddalena c'est sa faute. Et s'il se fait prêtre malgré lui, ce n'est pas notre faute.

Mais tous les héros de ce livre semblent céder à l'envi à une fatalité qu'ils s'acharnent à créer. Ces gens simples compliquent leur existence à qui mieux mieux. Et ils sont incompréhensibles. Qu'a donc voulu faire Grazia Deledda ? Montrer la vie d'une famille sarde, et c'est cela surtout qui nous attire et nous émeut. Mais il paraît qu'elle a voulu faire d'Elias Portolu un type, le centre du livre, étudier profondément son caractère. Et alors notre émotion hésite, parce que nous ne comprenons pas. Cette fuite constante d'Elias devant son amour nous surprend, car il a plusieurs occasions de contenter normalement son amour. Est-ce vraiment pour échapper à la tentation qu'il se fait prêtre ? Nous ne savons, puisque, lorsqu'il était en prison un peu par erreur, il songeait déjà à la prêtrise. Et lorsque Maddalena devient veuve, Elias, qui l'aime toujours, met vraiment trop de coquetterie à devenir prêtre décidément et à fuir, avec son amour, son devoir... Tout cela reste bien obscur, bien confus... et l'analyse de ce caractère n'est pas la tentative la plus heureuse du poète de la Sardaigne.

*
* *

Que fera donc ce jeune romancier, jeté dès aujourd'hui dans la gloire internationale ?... Puisse-t-elle ne

pas imiter les incohérences inutiles d'Elias Portolu!

Elle a écrit dix volumes où l'on reconnaît complaisamment les marques d'un génie indiscutable. Elle a écrit dix volumes, et elle n'a pas trente ans. Écrira-t-elle encore des romans de mœurs sardes? Déjà elle se répète : elle reproduit des descriptions déjà faites, car la Sardaigne est toujours identique à elle-même. Elle n'est pas d'une étendue immense ni d'une infinie variété. Et ses mœurs ne sont pas très diverses; un roman suffit pour peindre la Sardaigne. Grazia Deledda en a écrit une dizaine... Les intrigues mêmes de ses livres se ressemblent parfois, ont entre elles des airs de famille... Recommencera-t-elle ses livres en les allongeant pour les renouveler? Recherchera-t-elle d'autres sujets, qu'elle introduirait dans les décors de Sardaigne... Que de périls ici et là!

Entreprendra-t-elle la peinture de la vie générale, de la vérité des êtres plus compliqués du continent, elle qui est un psychologue si incertain des êtres simples de son île natale! Elle n'est point préparée aux savantes psychologies...

Mais observons son « cas littéraire » et attendons. Grazia Deledda est admirable par sa spontanéité, par sa sincérité sans critique. Elle écrit parce qu'une force intérieure la pousse à écrire, et à rassembler ou à disperser dans les livres toutes les impressions qu'ont déposées en elle les paysages et les compagnons de son enfance... Que fera maintenant cette Sarde devenue Romaine, cette sauvage devenue civilisée, cette adolescente « géniale » puisqu'il vous plaît, devenue femme de lettres?...

Grazia Deledda ne nous apporte rien de nouveau sinon les décors de la Sardaigne. Depuis Balzac et George Sand, et Zola jusqu'à Paul Arène ou Emile Pouvillon, nous avons en France de grands romanciers de nos campagnes qui furent et des observateurs et des poètes et des écrivains. Grazia Deledda est observatrice, elle aussi, des mœurs rurales, et sa poésie de la

nature s'exprime avec une chaleureuse harmonie. Mais restons gens de goût. Mesurons avec exactitude nos découvertes, pour ne pas être entraînés à les déprécier un jour. Evitons ces cris de surprise désordonnée que nous avons poussés à l'apparition des artistes les plus différents et les plus inégaux qu'ils s'appellent d'Annunzio ou Mathilde Serao... et tâchons de nous souvenir plus d'une saison que Grazia Deledda, par la sincérité de son inspiration et la simplicité de son art, mérite de retenir cette curiosité sympathique et patiente que provoquent chez nous les écrivains de toutes origines et qui est un des signes de notre force.

5 mars 1904.

NOVALIS

Je lisais ces jours-ci une étude sur Ibsen, qui n'est pas dépourvue de documentation et qui n'est même point dénuée de toute critique. Elle est ardente et passionnée. Elle est érudite. On la lit avec inquiétude et avec joie. Les auteurs de ce livre MM. de Colleville et de Zeppelin reprochent véhémentement à la France, ma patrie, d'avoir méconnu quelque temps Ibsen et au surplus d'avoir commencé par ne le point connaître du tout, car, même en littérature, il faut toujours commencer par le commencement. Maintenant, comme nous ne méconnaissons plus Ibsen, et parce que nous le connaissons, ils nous reprochent d'ignorer le grand philosophe Sœren Kierkegaard, chez qui Ibsen puisa toutes ses inspirations et quelque chose de son génie, et qui fut par surcroît « le père intellectuel de l'étrange Nietzsche ».

Eh quoi ! Messieurs, vous saviez avant nous d'où provenait le génie d'Ibsen et vous ne nous le disiez pas ! Vous étiez informés du rôle colossal de Sœren Kierkegaard dans la littérature européenne et vous ne nous preniez pas pour confidents de votre secret ! Vous avez manqué à votre devoir pour mieux nous blâmer. Ainsi vous avez aggravé votre tort.

Car, s'il est un reproche qu'on ne puisse pas nous adresser aujourd'hui, c'est bien celui de négliger les manifestations de la pensée étrangère, j'entends les manifestations utiles et qui comptent. On pourrait peut-être nous reprocher, au contraire, de ne pas les négliger suffisamment ! Il n'est pas de philosophes, de

poètes, d'historiens, de critiques, de romanciers et de dramaturges de tous les pays qui ne soient chez nous l'objet d'études approfondies. Des savants dévoués et discrets constituent en France l'encyclopédie des idées universelles. Et ce sera l'honneur de notre temps, ce sera peut-être la caractéristique de notre littérature contemporaine de n'oublier ni rien ni personne des livres et des hommes avantageux au progrès intellectuel de l'humanité, mais de marquer à chacun son rôle et son rang pour qu'on ne puisse contester nulle part ce rôle et ce rang, et pour que l'influence de chaque œuvre ou de chaque penseur se prolonge en étant éclaircie, en étant précisée.

Tenez, je choisis entre plusieurs ouvrages analogues un ouvrage sur Novalis. Il serait excessif de dire que l'action de ce jeune homme, dont la vie est d'autant plus touchante que sa mort fut plus prématurée, peut encore s'exercer sérieusement sur nous. Il y a peu d'années encore, je le sais, quelques jeunes gens, doués de plus de bonne volonté que de puissance, prétendaient amener en France le règne de « l'idéalisme intégral » et se réclamaient sommairement mais vigoureusement de Novalis. C'était de la littérature ! Ils l'invoquaient et ne faisaient pas davantage ! Aujourd'hui la fonction active de Novalis est supprimée. Ce poète philosophe n'est plus intéressant que dans l'histoire des idées ! Et pourtant !

Pourtant! Voici qu'un érudit francais, M. E. Spenlé, lui consacre l'étude la plus complète et la plus pénétrante qu'il soit. N'allez pas dire que cette étude est forcément subalterne, qu'elle est seulement une sorte de conciliation prudente entre les livres allemands dont Novalis est le héros souvent et parfois la victime. M. Spenlé a élaboré avec sagesse une œuvre originale, car il a, au prix de quels efforts ! démêlé la vérité dans les fragments mêmes où se resserre confusément la pensée de Novalis et dans les diverses interprétations que ses admirateurs contradictoires et ses adversaires

en ont donné tour à tour. Il crée en discutant. Il révèle un esprit qui a suscité de nombreux débats, mais que l'on a mal connu, ou mal compris.

*
* *

Il révèle, parce qu'il apporte la critique définitive d'un observateur opiniâtre et sagace sur Novalis qu'il aime, certes, mais qu'il veut aimer avec impartialité.

Cependant, dès l'aurore d'une gloire qui fut éclatante, Mme de Staël, dont le nom deviendra plus prospère à mesure que s'affirmera le communisme intellectuel entre les peuples, Mme de Staël présentait Novalis à la France. Elle voit, elle montre en Novalis le poète religieux et surtout le contemplateur religieux de la nature. Insuffisante présentation ! Mais en 1835 un essayiste saint-simonien, Lerminier, retour d'Allemagne, est très impressionné par la spéculation romantique allemande. Il croit y découvrir les éléments d'une religion nouvelle de l'humanité analogue au *christianisme nouveau* prêché par Saint-Simon : « Comme l'idéalisme grec a préparé le christianisme, dit-il, l'idéalisme germanique prépare la religion qui succèdera au christianisme. » Et il salue en Novalis un des premiers apôtres de la religion future : « Abreuvé de panthéisme, amant de l'humanité, républicain rêvant d'une démocratie royale, triste avec l'ancien Évangile, possédé d'une allégresse enthousiaste au pressentiment d'un Évangile nouveau de bonheur et de félicité, Novalis a été dans notre siècle le Christ de l'idéalisme. » C'est beaucoup dire et Lerminier s'exprime avec emphase.

Montalembert s'exprime avec rhétorique. « C'est un événement plus grand et plus singulier qu'on ne pense que l'existence d'un pareil écrit (l'*Europa* de Novalis) à une pareille époque ; et la postérité admirera, avec raison comment, tandis que le faux libéralisme marchait invincible et impuni à la conquête du monde, il s'est élevé dans un coin obscur de la Saxe

une voix solitaire de vaincu pour prophétiser la chute et l'impuissance de ce géant, pour célébrer le grand édifice qui surgirait de ses ruines, une voix de protestant pour chanter les gloires méconnues et l'avenir éternel du catholicisme ; Novalis eut un mérite que le comte de Maistre seul peut lui disputer, celui de sentir tout le vide et le néant des idées du XVIIIe siècle au moment de leur plus éclatant triomphe ; et celui plus éclatant de ne pas désespérer du salut du monde et de découvrir ce salut dans le retour à l'unité catholique » (1831). Montalembert parle énergiquement, mais sans amabilité pour les temps modernes. Ainsi Lerminier voit dans Novalis le précurseur d'une religion nouvelle de l'humanité ; Montalembert le considère comme l'annonciateur de la restauration catholique en Allemagne. D'où l'on peut conclure que les idées de Novalis s'accordent incomplètement entre elles, ou qu'elles ne sont pas claires, ou que chacun les interprète suivant ses aspirations, ou suivant ses passions — mais en tous cas qu'elles attirent en France les esprits les plus différents. Et toutes ces conclusions sont raisonnables !...

Quelques années se passent. En 1854 Saint-René Taillandier tend à prononcer un jugement équitable et net. Il voit bien que Novalis n'est ni un réactionnaire, ni un rationaliste ; c'est un « illuminé » pour qui la philosophie et la religion se ramènent à une extase tout intime et individuelle. « Le résultat du mysticisme de Novalis c'est l'enthousiasme et, disons-le franchement, le délire de la poésie. » Puis Saint-René Taillandier étudie *Henri d'Ofterdingen*, ce livre de Novalis que l'on a le plus de raison de relire quelquefois, ce livre où l'on voulut tout voir parce qu'il voulut tout y mettre, ce livre où l'on n'a pas le droit de voir tant de choses parce qu'il n'y mit rien entièrement. « La fleur bleue de Novalis, dit-il, c'est le calice céleste dans lequel repose ce qu'il y a de plus élevé, de plus sacré au monde, l'amour, la poésie, l'intelli-

gence claire et complète de tous les secrets de l'absolu. » Mais descendons les années jusqu'à nous...

Plus tard on déterminera exactement la pénétration des idées romantiques allemandes dans la littérature actuelle, à la suite de la musique de Wagner, de la philosophie de Nietzsche, des drames de Hauptmann peut-être, et le livre de M. Spenlé sera un guide précieux. On déterminera exactement, si l'on y songe, les affinités entre les symbolistes français et les premiers romantiques allemands. Dès aujourd'hui ne faut-il pas marquer que Maeterlinck étudia Novalis et traduisit quelque chose de ce poète dont l'incertitude lui plaisait?... Il ne voulut, c'est vrai, reconnaître en Novalis, ni le philosophe, ni l'artiste, mais seulement l'auteur de quelques fragments mystiques — âme incohérente, sans flamme et sans passion, qui promène sur le monde un regard étonné et doucement extravague. « C'est un mystique presque inconscient et qui n'a pas de but... Il sourit aux choses avec une indifférence très douce et regarde le monde avec la curiosité inattentive d'un ange inoccupé et distrait par de longs souvenirs... Il vit dans le domaine des intuitions erratiques et rien n'est plus ondoyant que sa philosophie... C'est un Pascal un peu somnambule qui n'entre que très rarement dans la région des certitudes où se complaît son père. »

Que d'interprétations très diverses d'une âme elle-même très diverse? Et ne pourrait-on croire que le jugement de Mæterlinck est le plus compréhensif, le plus exact?

Du moins, ce ne fut pas l'ignorance ni la passion française qui excitèrent des jugements si différents sur un esprit qui ne se ressemblait jamais à lui-même. En Allemagne, les jugements sur Novalis se battent perpétuellement entre eux. N'est-ce point décidément Novalis qui excite tous ces combats?

Ah! comment décider de l'influence d'un poète, d'un philosophe, quand l'on comprend de tant de

façons la moindre expression de sa moindre idée ? Et comme l'homme échappe, ainsi que sa pensée ! Faut-il dire que la critique allemande crée peu à peu Novalis en l'étudiant sous tous ses aspects ou qu'elle le déforme en cherchant à le connaître et à l'expliquer.

L'ami de Novalis, Just, le présente comme un jeune homme rangé, appliqué, ponctuel, consciencieux dans le fonctionnarisme et dans les lettres. « Il ne faisait rien à la légère ; il approfondissait tout. Il était du reste admirablement servi par ses dons naturels, par son esprit merveilleusement équilibré et par une extraordinaire facilité. » Ce poète maladif était donc le plus pondéré des hommes, et à peine littérateur ! Bon !

Frédéric Schlegel, cependant, le tient pour missionnaire, Schleiermacher pour une « personnalité tragique ». Son œuvre est idéalisée comme sa personnalité. Il apparaît un instant comme un médiateur poétique entre Dieu et l'humanité, comme un jeune homme divin qui ne fit que passer sur terre pour bientôt prendre de nouveau son essor vers le pays bien aimé de sa nostalgie. Novalis est pour ceux-ci un oracle ; pour Jean Paul Richter un de ces nihilistes poétiques, un de ces génies passifs, « un de ces androgynes qui, lorsqu'ils conçoivent, s'imaginent procréer », pour Schelling un fâcheux exemple de « cette frivolité intellectuelle qui consiste à venir flairer tous les objets sans en pénétrer aucun » ; pour Hégel « le cas-type » du romantisme décadent... Et tous ces jugements sont de contemporains. Je vous laisse à penser le travail effectué dans la suite par la pensée allemande, sur Novalis, sur l'homme et sur l'œuvre, ce que devient l'un, ce que devient l'autre selon le flux et le reflux des idées, et quelle légende se substitue à la réalité, l'amplifie, la déforme, la transforme dans le pays même où l'on connaît le mieux Novalis, où on l'étudie avec tantôt plus de tendresse et tantôt plus d'hostilité, toujours avec une plus tenace attention !

*
* *

Pourtant c'est la réalité qui peut fournir l'aliment le plus solide aux imaginations ! Et de Novalis, si on se résolvait à négliger l'œuvre obscure, fragmentaire à l'excès, hardiment incohérente, il faudrait se remémorer la vie émouvante, et tous ses efforts pour réaliser, pour concevoir seulement la tâche qu'il n'avait point la force d'accomplir !

Il naquit, en 1772, d'un père piétiste et d'une mère malade, qui transmit à ses enfants une prédisposition à la phtisie, une certaine faiblesse d'organisation dans le caractère, des tendances à l'hypocondrie et à la rêverie, une sorte d'hystérie morale. Les Hardenberg — Novalis s'appelait Hardenberg — étaient tous voués à la mort prompte.

L'éducation religieuse de Novalis laissa sur son cœur et sur son cerveau une empreinte ineffaçable. Mais à 18 ans, honnêtement doté par sa mère, il se rendit à l'Université d'Iéna pour y faire ses études juridiques. Là il fit du droit et des vers, subit l'influence de Schiller, fréquenta les Schlegel et prit des attitudes. Il fait preuve d'une mobilité effrénée, il témoigne d'une joie toujours remuante et inquiète. Il aspire vers une sublimité morale toujours mal définie. Il est enthousiaste, il est passionné, il est mystique. Les caractères fondamentaux de sa personnalité se dessinent nettement et M. Spenlé les reproduit avec une forte exactitude : « une sorte d'hyperesthésie morale du moi, se traduisant par des crises éducatives, des bouleversements profonds de la personnalité, des vocations subites, qui sont autant de formes variées que revêt la même préoccupation — celle de son perfectionnement individuel, de son éducation morale. » — Et c'est en même temps une âme voluptueuse. Et il ressent toutes les impressions jusqu'à leur maximum d'intensité, et il est toujours sur le point d'en faire des poèmes ou des systèmes. Il commence, puis il s'arrête, car d'autres impressions le sollicitent, le surprennent ; et ce ne sont qu'ébauches et fragments.

Mais, en 1795, il aime Sophie von Kühn, la petite rose de Grünnigen. Il l'aime, et plus tard il racontera l'idylle, la naïve histoire des amours de Hyacinthe et de Petite-Fleur-des-Roses ! « Charmante Petite-Fleur-des-Roses ! On eût dit qu'elle était de cire, avec des cheveux de soie d'or, des lèvres rouges comme des cerises, une taille de poupée et des yeux ardents, noirs comme le corbeau. » Et voici le jeune fiancé Hyacinthe, jouvenceau fantasque, rêveur et capricieux « qui se chagrinait pour des riens et des vétilles », et « tenait aux animaux et aux oiseaux, aux arbres et aux rochers les propos les plus déraisonnables et leur contait des histoires bêtes à mourir de rire. » Un beau jour un vieux sorcier vêtu d'un costume bizarre, est venu on ne sait d'où, s'est assis devant la fenêtre d'Hyacinthe, et il a commencé à lui conter les histoires les plus extraordinaires. A partir de cette heure c'en fut fait du bonheur de Petite-Fleur-des-Roses. Dans le cœur inquiet du rêveur, les récits merveilleux de l'Étranger ont éveillé une indicible nostalgie. Il lui faudra quitter parents, amis et la fiancée bien-aimée, tout son petit paradis idyllique, car son cœur troublé ne trouvera plus de repos que là-bas, au pays féerique et enchanté où émerge, parmi les frondaisons élyséennes, le temple mystérieux d'Iris. Sans doute, on doit reconnaître dans le vieux magicien les préoccupations mystiques et théosophiques qui s'étaient emparées de l'esprit de Novalis en pleine période de bonheur et l'avaient détaché de l'objet de son amour terrestre.

En réalité, Sophie mourut, et Novalis après avoir fait de la volupté le but de la vie, se consola par l'exaltation de la souffrance, de la maladie et de la mort. « Il faut que je ne vive plus que pour Elle, que je n'existe plus qu'à cause d'Elle, non pour moi ni pour personne d'autre. Elle est ce qu'il y a de plus haut, la chose unique. » De son journal à ses hymnes on peut suivre les progrès de cet état d'esprit ou de cet état d'âme. Il s'exalte frénétiquement, et il parvient à je ne sais quelle union extatique avec la morte.

De la philosophie il se laisse tomber à la vie. Il hésite entre les spéculations mystiques et les occupations pratiques. Voué tout entier au culte idéal de la morte, il devient subitement amoureux d'une fille coquette et jolie de M. de Charpentier, conseiller supérieur des mines de Freiberg. Nouvelles fiançailles. Il meurt en 1801.

On l'idéalise alors, on le transfigure, mais vraiment il fut une nature essentiellement voluptueuse et passive, il ne connut de l'existence que les crises sentimentales de la jeunesse. Il réalisa dans la littérature le type du sensitif raffiné et maladif, du jouisseur intellectuel et mystique, tel qu'il s'en rencontrait fréquemment dans la société aristocratique et piétiste du temps. Mais son tempérament maladif développait, intensifiait tellement chacune de ses impressions contradictoires, qu'il faisait de chacune d'elles une inspiration littéraire.

Une inspiration! Pas davantage, car toute sa philosophie se perd dans le vide. Il voulut cependant croire à la poésie, comme le mystique croit à ses visions. Toute son énergie de penseur, et toute son imagination d'artiste, il les a employées à justifier cette foi poétique, à l'enraciner dans son esprit. Il peut donc passer à ce titre, conclut M. Spenlé qui juge avec modération son héros, pour le représentant le plus conséquent, le plus sincère, le plus hardi, de l'idéalisme romantique. « La poésie est le *Réel absolu*. Tel est le noyau de ma philosophie. Plus il y a de poésie, plus il y a de vérité! » Certes!

Une inspiration! Pas davantage, car l'exécution de ses œuvres est déconcertante, qu'il s'agisse des poèmes ou d'*Henri d'Ofterdingen*. On cherche à comprendre. En vain! Son œuvre est énigmatique, obscure, inachevée, incohérente et prophétique. Elle est comme lui-même, phtisique génial.

Mais son nom est porté dans l'histoire littéraire. Novalis fut l'initiateur, l'annonciateur de l'idéalisme romantique allemand. « Son âme, dit un critique Arnold Ruge, vers 1880, recélait en une formule essentielle et

concentrée, sous forme d'intuition artistique et d'émotion lyrique, toutes les aspirations qui, de son temps et longtemps avant lui ont agité la conscience allemande dans ses profondeurs, et partout il a touché droit au cœur de notre génération... »

Mais il y a mieux pour prolonger l'immortalité de ce « jeune homme divin », pour qui le monde entier était un large poème. Disons avec M. Spenlé, qui assemble fidèlement tous les témoignages, disons avec M. Spenlé, d'après Wyzewa : « Les *Contes* d'Hoffmann, *Ondine*, *Henri Ofterdingen*, tout cela doit être considéré avant tout comme des scherzos, des andantes, des impromptus, à la manière de Schubert, ou de Schumann, et quiconque ne connaît point Mozart est hors d'état d'apprécier les « lieds » de Novalis. » Si, en effet, la littérature classique allemande semble déjà plonger dans ce que Nietzsche appelle « le génie de la musique », on peut dire que le romantisme prenant conscience de cette étroite parenté, a opéré de plus en plus la fusion intégrale des deux arts... Disons encore avec M. Spenlé, d'après Henri Lichtenberger : « Richard Wagner... est l'héritier de cette foi romantique en même temps chrétienne et panthéistique, le successeur d'un Fichte, d'un Schleiermacher, d'un Novalis... Poète national, il a mené à bonne fin l'œuvre entreprise par les romantiques... »

Novalis avait en lui des énergies poétiques qui ne parvenaient pas à se formuler. Sa destinée fut de rentrer de plus en plus en lui-même et de n'écouter que des voix intérieures. Il devint ainsi, sans le savoir, un des premiers annonciateurs dans la littérature d'une esthétique nouvelle, romantique et musicale surtout. Novalis précurseur de Wagner, précurseur indispensable. Elle fut donc utile, la vie de ce jeune homme, malade de corps et d'esprit, qui mourut à 29 ans !

12 mars 1904.

LA VIE AMOUREUSE DE FRANÇOIS BARBAZANGES

C'est un de nos mérites que, si un auteur nous gratifie d'un bon livre, nous attendions avec une sorte de tendre intérêt et suivions avec une estime d'ores et déjà sympathique toutes les œuvres qu'il lui plaît de nous donner ou de nous promettre. Marcelle Tinayre bénéficie très justement de cet intérêt et de cette estime. L'auteur de la *Vie amoureuse de François Barbazanges* est digne d'obtenir maintenant la récompense du plaisir que nous procura la *Maison du Péché*. Et puisqu'elle n'a pas voulu accumuler dans la *Vie amoureuse de François Barbazanges* toutes les beautés dont elle avait chargé soigneusement la *Maison du Péché*, mais y maintenir plutôt quelques-uns de ses défauts, il est équitable qu'en lisant l'ouvrage agréable et banal de cette femme trop intelligente, trop habile aux assimilations littéraires, trop pressée peut-être de transformer en succès présent la gloire à venir, nous lui faisions crédit jusqu'au livre prochain qui sera probablement moins précipité et qui sera sans doute tout aussi avenant, mais plus profond, je l'espère, et plus neuf.

Marcelle Tinayre a douté de notre bonne volonté. Elle a eu tort, mais on sent bien à chaque page qu'écrivant cette brillante et facile *Vie amoureuse*, elle a peur que nous oublions méchamment qu'elle était l'auteur de cette *Maison du Péché*, forte et « prenante ». Alors pour nous rappeler mieux qu'elle ne cessait pas d'être l'auteur de la *Maison du Péché*, elle s'est beau-

coup souvenue elle-même qu'elle l'était. Et c'est ainsi que de plusieurs façons, l'auteur de la *Vie amoureuse de François Barbazanges* reste encore l'auteur de la *Maison du Péché*.

Ces deux livres se ressemblent. L'un est la reproduction adoucie de l'autre, et dans un milieu différent, mais que l'on peut peindre d'après les mêmes procédés. Augustin de Chanteprie et François Barbazanges sont deux adolescents blonds, aux yeux bleus, d'un visage doux. Ils ont tous les deux une vieille nourrice qui leur conte à tous deux des histoires. Ils sont tous les deux élevés par des femmes. Tous les deux ils sont d'une intelligence dont on a vite mesuré l'étendue, et pour cela enclins à la piété autant qu'à la rêverie. Ils sont l'un comme l'autre éloignés des femmes, et d'ailleurs, ou conséquemment, recherchés par elles. Il se trouve par hasard que ces femmes ont l'âme païenne. Ainsi Fanny Manolé. Et voici que maintenant, la vulgaire et touchante amie de François Barbazanges, Margot, a l'âme aussi peu chrétienne qu'une faunesse des bois. Mais l'un comme l'autre, Augustin et François sont en proie à un amour unique dont ils meurent tous deux dans des circonstances assez dissemblables, à la vérité, mais dont enfin ils meurent, ayant cessé depuis hier d'être des adolescents, n'étant qu'à peine des jeunes gens. Le parallélisme est constant entre les deux pâles héros. Même ici, mille détails accessoires évoquent des scènes ou des incidents que nous avions remarqués là. Marcelle Tinayre décidément est très possédée par le souvenir de la *Maison du Péché !*

Et tel est le roman qu'elle raconte aujourd'hui.

Le 17 juillet 1673, Mme Catherine La Poumélye, femme de M. Jacques Barbazanges, conseiller au présidial de Tulle, accoucha d'un garçon beau comme le jour, et qui fut appelé François. M. Barbazanges fut soucieux d'établir le « thème de nativité » de son fils. Le Cygne planait au Zénith ; le Serpent menaçait Hercule. Vénus qui s'était levée comme une perle nue sur la grève

pourpre du Couchant commençait de descendre effrayée par le vieux Saturne dont la face maléfique apparaissait de l'autre côté du ciel, entre les quatre étoiles du Capricorne. M. Barbazanges fut donc très assuré que François participerait des influences de Vénus et de Saturne. Et il termina ainsi son horoscope :

« Si Dieu lui faict la grâce de vivre, ses qualités seront principalement qu'il sera très bien fait, civil dans ses manières et son langage, et, nonobstant sa complexion mélancholique, poly, aimable et point avaricieux. Mais l'opposition des planètes me porte à craindre qu'étant très beau de corps et de visage, il ne soit pas fort aimé d'un chacun, et surtout des femmes par lesquelles luy pourrait arriver malheur... Aussy, je pry Dieu qu'il le fasse homme de bien, régulier en Jésus-Christ et fort éloigné de tout libertinage. »

François Barbazanges ne fit pas mentir les astres qui lui promettaient — avec menace — une si galante destinée. Il commença de plaire dès qu'il commença de vivre, et sans y penser même, il exerça sur les yeux et les cœurs féminins la plus étrange tyrannie. Enfant, il était adoré par les deux petites Peschadour qui se le disputaient et le battaient pour se l'arracher. Il éprouvait ainsi dans un âge trop tendre l'heur et le malheur de plaire aux dames. Enfant, François, le joli François, était adoré par une dentellière de la boutique de Mlle Contrastin, Margot Chabrillat, dite « Margot la Chabrette » et plus chèvre que fille assurément par la maigreur, la couleur, le caprice et l'impudence. Toujours sautante et virevoltante, les pieds nus, les jupons troués, le mouchoir ouvert, la tignasse crépue sur les yeux, elle s'approchait de la fenêtre près de laquelle se trouvait François, le joli François.

— Eh! bonjour disait-elle avec force contorsions et cérémonies Eh! bonjour monsieur *de* Barbazanges, Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!... Si votre ramage était pareil à votre plumage, vous seriez le phénix du Bas-Limousin...

Elle disait ainsi parce que, en 1683, les petites dentellières de Tulle connaissaient parfaitement les fables de La Fontaine. Elles les apprenaient dans les écoles primaires, qui n'étaient pas encore laïcisées.

François cependant lisait, conseillé par sa mère, les histoires de *l'Astrée*. Et la compagnie des héros et des infantes l'enchanta si fort qu'il conçut un dégoût étrange des filles et femmes du commun. Non qu'il méprisât ces personnes par orgueil et dureté d'âme, — il était au contraire, le plus poli du monde et toujours prêt à les obliger — mais dans leurs manières et dans leurs propos il sentait la vulgarité naïve de leurs sentiments et la bassesse de leur origine. Il n'avait, au surplus, que dix ans. Mais il grandissait en âge et en beauté, et les ouvrières de Mlle Contrastin le regardaient avec une infatigable amitié.

Il fut aimé par Mme de Phelletin, belle personne grande et grosse et rouge qui s'ennuyait en son logis. Elle eut un prétexte amical pour le convier chez elle et le voulut séduire. Mais François Barbazanges se souvint à temps que la ruse était grossière et d'une scène qu'il avait lue dans le Roman Comique de Scarron et que Marcelle Tinayre devait lire après lui. Quand il se retira de chez Mme de Phelletin, il était encore vertueux ; mais heureux — et fâché — d'avoir eu, puis évité la plus cruelle mésaventure : rêver d'une Astrée depuis l'enfance et connaître l'amour aux bras d'une lourde coquette.

Il fut aimé par Louise Baluze qui rougissait doucement en lui passant au doigt une bague d'émeraude. Mais il ne l'épousa point, car lui ne pouvait l'aimer.

Il fut aimé par toutes les femmes, car il les ensorcelait toutes. La plus humble fut celle qui l'aima le mieux, et jusqu'à en mourir. C'était Margot. Fille vagabonde d'un père ivrogne, elle n'avait point une moralité très exigeante et n'attendait son bonheur que de la satisfaction de ses désirs spontanés.

Elle était la maîtresse d'un voisin le Galapian, maî-

tresse aussi par moments de plusieurs autres qui lui plaisaient un instant. Mais on nous donne à entendre qu'elle savait très bien que la sensualité est une chose et que l'amour est une autre chose. Cette fille simple et vive arriva même à des complications assez raffinées de psychologie amoureuse. Tout son amour de fillette sans perversité allait à François souverainement séduisant. Or, François avait un camarade, Pierre Broussol, qui n'avait pas le moindre éloignement des jeunes femmes. Pierre Broussol s'approcha donc de Margot, adolescente facile. Celle-ci fit mine de l'aimer, car avoir près de soi Pierre Broussol, qui approchait constamment François Barbazanges c'était avoir quelque chose de François. Mais, en vérité, elle ne l'aima point, n'aimant que François. Si bien qu'un jour, n'en pouvant plus d'amour et de douleur, elle se voulut noyer. On la retira d'un torrent, mais elle devait mourir. Du moins elle mourut consolée, car François vint vers elle et lui tint ce discours :

— « C'est moi Margot, c'est moi François Barbazanges; c'est moi votre ami, votre amant... Admirez ici la victoire de votre tendresse qui a triomphé de mon indifférence et de mes injustes mépris. Vous m'avez aimé sans connaître mon âme. Je n'ai pu connaître votre âme sans vous aimer! »

Margot fut infiniment sensible à cette psychologie tardivement clémente. « Oh! mon Seigneur, dit-elle, oh! mon doux maître. Je n'ai eu de souffrance que de vous, de joie que de vous. J'ai vécu de vous. Je meurs de vous! » « Sois heureuse, murmurait François, je ne te quitterai plus, ma chère mie. » — « Ah! fit-elle, c'est à vous d'être heureux, maintenant. Puissiez-vous aimer comme je vous aime et mourir comme je meurs! » Puis elle mourut. Et son souhait fut accompli.

En effet, François, Don Juan malgré lui, pleura de concert avec Pierre Broussol celle qui avait été sa victime pour n'avoir pas été sa maîtresse, et ses parents affectionnés voulurent « le changer d'air ». Ils l'envoyè-

rent en Auvergne avec son ami. Ne donnez pas votre cœur si vous voulez conserver votre vie, lui dit son père qui savait quelles influences astrales subissait François, et ne pouvait donc formuler pour son fils les souhaits sentimentaux et bien littéraires de Margot la Chabrette.

François partit donc avec Pierre. Ils allaient à cheval, le plus gaiement du monde, lorsque se dirigeant vers Combareilh, ils rencontrèrent un pêcheur de truites qui avait la mine martiale et la fierté d'un gentilhomme. Ils causèrent et le pêcheur leur dit se nommer Jean Dragon. François ne cacha pas qu'il allait à Combareilh saluer au château la marquise que connaissait son père. L'homme sembla s'irriter. Ils reprirent leur route néanmoins. Et pendant que Pierre avec les valets se reposaient dans une auberge, François se dirigea vers le château. Il aperçut au bord de la Clidane une baigneuse aux formes divines... et sans grossière pensée, sans profane désir, par un miracle de prescience, il devina les possibilités infinies de bonheur que promettait cette beauté vraiment unique. Il ne réfléchit pas, il ne s'étonna point : l'amour inévitable, fatal, le frappa comme la foudre.

Cette déesse c'était Hyacinthe, la belle-fille du marquis et de la marquise de Combareilh. Le soir François dînait avec elle, Hyacinthe regardait François. François regardait Hyacinthe. Puis la nuit !... la nuit François fait un beau rêve. Il lui semble que Hyacinthe est près de lui. Leurs lèvres ne se quittent plus : Ils tremblent et soupirent, et se pâment, et s'étreignent. Alors François comprend que l'amour à la façon des Scudéry n'est que fadaise et faribole et que les jeunes bouches ont meilleure grâce à s'entre-baiser qu'à discourir.

Le lendemain il part, il va rejoindre son ami Pierre à l'auberge. Il est tué d'un coup de feu au détour du chemin, tué parce que le pêcheur de truites Jean Dragon ne s'appelait pas Jean Dragon et n'était pas un pêcheur de truites. C'était tout simplement M. de La Roche-Dragon qui avait convoité jadis Hyacinthe et sa

dot, et savant en magie noire autant qu'habile aux armes, se vengeait, en leur jetant des sorts ou en les assassinant, de tous ceux qui approchaient Hyacinthe et pouvaient être aimés d'elle. François Barbazanges fut sa dernière victime car la triste Hyacinthe devint religieuse cloîtrée chez les Ursulines et la Roche-Dragon fut pendu.

Cy finit l'histoire de François, beau comme le jour. Et Marcelle Tinayre se demande raisonnablement. « Si l'on regarde le train du monde et le peu qu'est la fortune, et le néant qu'est la gloire, et le mensonge qu'est l'amour, ne faut-il pas envier ce François Barbazanges qui, dans une nuit sans lendemain, vécut son rêve amoureux ou rêva sa vie amoureuse ? »

*
* *

Nous nous le demanderons une autre fois ; et nous n'en déciderons jamais, car si nous ne conservions pas avec un soin jaloux des incertitudes essentielles, ce serait la fin de toute littérature... Mais après avoir lu ce livre avenant et bizarrement dramatique, il est plus urgent de se demander ce que Marcelle Tinayre se proposa.

Comme on est obsédé perpétuellement par le souvenir un peu tyrannique de *la Maison du Péché*, on se persuade que Marcelle Tinayre constitue par grands tableaux, ressemblants et variés, une Histoire de la littérature dans ses rapports avec l'amour, ou une Histoire de l'influence de la littérature sur l'amour. Nous avions le chapitre de la littérature janséniste et l'âme d'Augustin de Chanteprie. Nous avons le chapitre de la littérature romanesque, depuis *l'Astrée* jusqu'à *La Clélie* et l'âme de François Barbazanges. Et nous attendons la suite. Mais si Marcelle Tinayre entreprit cette histoire elle a vraiment trop facilité sa tâche. Il est commode de façonner une âme d'enfant ou d'adolescent, et l'on comprend bien la toute-puissance des lectures sur un jeune esprit, sur un jeune cœur instruit de la vie par

elles seules. Il est aisé de faire lire à Augustin de Chanteprie des livres jansénistes et rien autre ; il est aisé de faire lire à François Barbazanges des romans romanesques et rien autre. Ces jeunes gens n'existent point dans la réalité. Ils sont seulement des créatures du romancier... Et on se demande même pourquoi Marcelle Tinayre a pris soin de replacer François Barbazanges dans l'époque où le livre de d'Urfé, ceux de la Calprenède et de Mlle de Scudéry exerçaient toute leur action ; et pourquoi, au contraire, elle a laissé Augustin de Chanteprie lecteur des jansénistes, dans le monde contemporain... On est tout étonné, mais on est tout de même ravi car la *Vie amoureuse de François Barbazanges* a toutes sortes d'amabilités.

Avec, par malheur, des contradictions et des disparates, ce livre est en somme l'étude d'une âme exceptionnelle façonnée par l'hérédité et encore plus par les lectures. Il est en dehors de la vie. Il est une création de poète érudit et amplificateur. En même temps Marcelle Tinayre s'applique à faire la peinture la plus réaliste du milieu de petite ville du XVIIe siècle dans lequel grandit François Barbazanges. Tout vit avec exactitude autour de lui. Et lui n'est qu'un rêve. Que dis-je! réalisme des tableaux et des personnages accessoires, bourgeois, ouvriers, chanoines, dentellières, et fantaisie baroque des événements, complications merveilleuses des péripéties dramatiques les plus irréelles! Marcelle Tinayre excelle en tous les genres, mais elle a tort, je pense, de mêler un peu confusément tous ces genres en un livre.

Et quand on suit dans sa fantaisie et dans sa vérité cette reconstitution romanesque des mœurs, des idées, des sentiments, des aspirations idéales de la société d'une époque, on se prend à croire que ce genre de reconstitutions appelle nécessairement certains procédés, certaines scènes, et pour tout dire certains poncifs. On se remémore la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, et c'est facile car voilà un livre qui est toujours discrè-

tement présent dans la mémoire. On aperçoit dans la *Vie amoureuse de François Barbazanges* et dans la *Rôtisserie*, beaucoup de scènes, beaucoup de traits analogues. Vie des petits boutiquiers et des ouvrières de la rue Saint-Jacques, vie des dentellières de Tulle; prêtres qui philosophent avec des sourires, gentilshommes ou bourgeois adonnés à l'astrologie ou à la magie; drames identiquement combinés, la mort de l'abbé ou celle de François amenée de la même façon, dans des paysages différents, mais tels que l'un évoque l'autre, et cette scène-ci cette scène-là, et le roman d'aujourd'hui, le roman d'hier. Naturellement, Marcelle Tinayre n'y a point songé. C'est à son insu qu'elle a fait une « reconstitution » selon la coutume dé toutes les reconstitutions récentes... Et enfin ce n'est pas faire un éloge médiocre de la *Vie amoureuse de François Barbazanges* que de dire qu'elle rappelle *La Maison du Péché* et qu'elle multiplie en nous les réminiscences de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque.*

Mais voici surtout le défaut de ce livre enchanteur, disparate, heurté et de parties mal jointes. Tous les héros d'Anatole France parlent comme Anatole France. Tous les héros de Marcelle Tinayre parlent non point comme Marcelle Tinayre, mais comme les livres qu'a lus Marcelle Tinayre pour écrire son ouvrage. Et elle en a lu beaucoup, et elle les a lus avec une habilité sans bornes! Cependant, que ces héros soient si livresques, cela diminue l'intensité de leur vie, arrête l'élan de leur âme, corrompt la sincérité de leurs sentiments. Il n'est pas jusqu'à la petite Margot, la Chabrette qui ne fasse en termes élégants de fines analyses psychologiques. Il n'est pas jusqu'à Pierre Broussol de Saint-Hilaire d'Obazine qui causant d'amour avec Margot, ne se serve des « fiches » de Marcelle Tinayre: « Seriez-vous saturnienne et mélancolique ? En ce cas, ma fille, il vous faudrait suivre les excellentes prescriptions du médecin Antoine Meynard. Il assure que les personnes de cette humeur doivent avoir l'air bien corrigé, un peu

chaud et humide, et les fenêtres de leur maison ouvertes sur l'Orient ». Il n'est pas jusqu'à François Barbazanges qui pressé, par Mme de Phelletin, ne se souvienne que Marcelle Tinayre vient de lire le *Roman Comique*, qu'elle y a justement pris l'idée de la petite aventure où elle le compromet et François, toujours obligeant croit aussitôt voir la scène de Scarron : la grosse dame Bouvillon, dévergondée, avec son tablier et son peignoir à dentelle et la jupe de noces de sa bru; le jeune comédien Destin, enfermé quasi de force dans la chambre de cette effrontée dont la gorge et le visage tout enflammés auraient été entre guillemets pris de loin pour un *tapabor* d'écarlate. Mais ces lectures par ailleurs, nourrissent des descriptions pittoresques et précises d'un quartier de Tulle au XVIIIe siècle, de l'entrée de Mascaron à Tulle... et les romans de Marcelle Tinayre encore une fois sont tout pleins, tout débordants, d'une attrayante érudition.

Erudition des faits, érudition du style ! Sans doute, cette application à restaurer le style du XVIIe siècle se traduit par des excès, en somme flatteurs pour tout le monde. Les gens du peuple parlent trop volontiers la langue élégante et châtiée des bons auteurs leurs contemporains, et Margot a le tort de connaître cette langue aussi bien que Marcelle Tinayre. Nous ne lui en demandions pas tant, ni même tant à Marcelle Tinayre elle-même, car son élégance acquise communique à l'élégance naturelle de son style un peu d'apprêt ; et l'aisance devient compassée.

Aimons pourtant cette « romancière » si profondément sensible aux beautés traditionnelles de notre langue française. Aimons-la d'autant plus que le souci de cette tradition est plus utile aujourd'hui à notre littérature. On serait donc bien coupable de prétendre après cette incomplète et adroite et un peu scolaire *Vie amoureuse de François Barbazanges* lui enlever quelque chose d'une juste gloire littéraire à laquelle elle ne prétendit rien ajouter. Pardonnons-lui de bonne grâce d'avoir

voulu rester quelque temps encore l'auteur de la *Maison du Péché* simplement et attendons avec confiance qu'elle sorte des livres pour entrer dans la vie, qu'elle cesse de chercher la vie dans les livres pour la chercher enfin dans la vie elle-même !

19 mars 1904.

ÉMILE VERHAEREN

Émile Verhaeren est le plus jeune des poètes d'il y a quinze ou vingt ans, qui ont beaucoup vieilli. Il est celui qui rattache le mieux les poètes symbolistes, si vous voulez utiliser encore cette expression, aux poètes d'aujourd'hui, les poètes d'hier à ceux de demain. Il est équitable, de ne pas enchaîner Verhaeren à une école, lui qui fut si impatient de toutes les contraintes. Il est indispensable de ne pas le choisir pour représentant — disciple infidèle ou maître impétueux — d'une école. On le trouverait extrêmement différent de tous les autres symbolistes, trop différent d'eux ! Symboliste ! dites-vous. Réellement il le fut : mais il le fut accessoirement. Dire : Verhaeren le poète symboliste, c'est rétrécir son œuvre, c'est le rapetisser lui-même. On doit de toute nécessité voir en lui, ne voir en lui qu'un libre tempérament fort, très fort, extrêmement vigoureux, qui se développe bien irrégulièrement. Verhaeren est peut-être plus intéressant — employons ces épithètes vagues qui englobent toutes les autres — par son indiscipline même, si à cause d'elle son œuvre l'est un peu moins.

On a maintes fois étudié Verhaeren, car sa force Dieu merci, exerça toujours du prestige, et il est vain sans doute de vouloir, à propos de lui, exprimer maintenant quelque idée nouvelle; mais est-ce que la nouveauté n'est pas souvent une grande vanité ! Puis n'est-il pas très avantageux aujourd'hui de caractériser cette force ? C'est la qualité qui a le plus de prix dans une période où les poètes, innombrables comme les grains de sable de la mer, montrent plutôt la mollesse, la faiblesse des décadences. En outre, promoteur, apôtre de

la renaissance des lettres belges, Verhaeren a rendu à notre littérature ce service colossal qu'on ne pourra jamais suffisamment reconnaître, d'élargir, par ses doctrines comme par son œuvre, le domaine de la langue française. Grâces lui soient rendues ! Et marquons, nous en avons le devoir strict, à cette heure où son œuvre éditée, rééditée s'impose à nous tout entière et dans son ensemble, marquons avec une certaine complaisance tout ce qui peut affermir sa personnalité caractéristique par son indépendance, approfondir son action puissante par son originalité.

∴

C'est donc un rude tempérament qui se développe ; c'est cela surtout, et presque uniquement. Mais il faut dire plus : ce tempérament se développera d'accord avec le tempérament physique du poète, en dehors de toutes les écoles, ou malgré elles, à même la vie. Il n'est rien de plus spontané que ce poète — si ce n'est sa poésie. C'est pour cela qu'il n'est rien de plus robuste ou de plus fiévreux, de plus sain ou de plus malsain, en tous cas rien de plus naturel.

Une jeunesse ardente et joyeuse, avide de participer à toutes les jouissances; puis des troubles de santé qui produisent des troubles moraux et je ne sais quelles déformations intellectuelles, des inquiétudes et des aspirations imprévues. Après cela plus de calme, des recherches et des réflexions. Un effort pour voir le monde extérieur tel qu'il est, le comprendre, l'aimer, l'aider. Enfin, maturité laborieuse et paisible d'une énergique constitution. La fougue de la santé n'a point décru, mais elle est plus disciplinée. Apte plus que jamais à vivre physiquement, Verhaeren est plus apte que jamais à chanter la vie. Il est fort et conscient de la force et de ses effets bienfaisants. Il s'exalte lui-même en exaltant la vie. C'est le poète; c'est son œuvre.

D'abord les peintures naturalistes des *Flamands* où

la vulgarité est si intense qu'elle devient grossière. Insistance des descriptions et des imaginations, abus de couleurs. Réalisme exaspéré. Joie de vivre qui s'usera en se dépensant trop vite. Rapide usure. Les *Soirs*, les *Flambeaux noirs*, les *Débâcles* l'indiquent.

Je suis le fils de cette race
Dont les cerveaux plus que les dents
Sont solides et sont ardents
Et sont voraces.
Je suis le fils de cette race
Dont les desseins ont prévalu
Dans les luttes profondes
De monde à monde.
Je suis le fils de cette race
Tenace
Qui veut, après avoir voulu
Encore, encore et encore plus !

Verhaeren pourra le chanter plus tard. Alors il semble que son cerveau soit fatigué de tant de voracité. Il est las de vouloir avec excès. On redoute les irréparables dégénérescences. Ses œuvres chantent avec fureur et incorrection, la tristesse, la douleur, l'horreur de vivre, de penser, de sentir, l'inquiétude torturante de la nuit et du jour, l'effroi morbide de chacun et de tout. Cette exaltation poétique d'un mal naturel produit des œuvres belles par leur bizarrerie hallucinée. Mais qu'adviendra-t-il demain ? Les mots se refusent presque à exprimer les imaginations sinistres, terrifiées, désespérées, folles du poète. Voici heureusement des heures plus pacifiques, une inspiration en même temps qu'une santé plus maîtresse d'elle-même. Naturellement, la philosophie de Verhaeren se transforme à mesure que sa vie se pondère. Du pessimisme déprimant il arrivera bientôt à un optimisme tonique.

Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge.

Verhaeren quittera l'égoïsme ou l'égotisme maladi-

pour l'altruisme le plus valide. Les *Apparus dans mes chemins* l'achemineront à la sympathie humaine; il y touche, il y est : les *Villages illusoires*, les *Campagnes hallucinées*, les *Villes tentaculaires*, les *Visages de la Vie*, les *Aubes*, les *Forces tumultueuses* se succèdent qui indiquent bien la route suivie par le poète à la recherche des idées directrices de l'humanité. Il s'est penché avec tendresse sur la douleur humaine. Il a fait mieux que de la déplorer en beaux chants vibrants avec étrangeté ; il en a déterminé, avec, après elles les causes générales, les raisons plus précises; et il a pensé que l'exode effarant des campagnes hallucinées vers les villes tentaculaires était la cause de la souffrance et de l'inquiétude universelles dans notre âge contemporain. Il a évoqué en de larges et émouvants symboles tous les phénomènes de cette vie sociale et morale bouleversée; il a dépeint ce que lui révélaient ses observations, ses visions. Acceptons l'idée de M. Désiré Horrent qui déclare : « Son évolution psychologique conformément à son tempérament et à son caractère s'arrête aujourd'hui à la fougueuse admiration des individualités puissantes grâce auxquelles s'accomplit lentement la rénovation de la vie moderne. » Ne redoutons pas de dire que son évolution physiologique détermine son évolution psychologique, et avec quelle force omnipotente! Nul poète moins que lui n'est subordonné aux petites inspirations factices d'écoles disposées à toutes les petitesses : il se répand largement à travers la vie, pour la vivre et pour la chanter.

Aussi qu'elle uniforme vigueur en ces chants même désordonnés ! Il offusque votre goût, il blesse votre sensibilité. Peut-être, et encore prenez garde de montrer un goût trop sage ou une sensibilité trop bourgeoisement éduquée ! Mais connaissez-vous un poète plus loin de toute banalité? Ce n'est pas lui qui jouera le petit air de flûte accoutumé de nos pâles poètes d'aujourd'hui. Et s'il chante par hasard l'amour, selon l'habitude de tous les poètes, il faudra du moins qu'il

anime son chant d'une force et d'un mouvement singuliers.

Dans le jardin contradictoire et rouge
De nos désirs tordus
Où les rosiers de tes amours brûlent et bougent
Je me veux égarer une suprême fois ;
Je renierai mes cris en écoutant ta voix
Je ferai ma raison de tes paroles
Nettes ou folles,
Je serai serf, avec ténacité
Et nous irons à deux, si bellement domptés
Par le vouloir d'être ivres de nous-mêmes
Que nous oublierons tout jusques à Dieu.
J'aurai pour flamme en ma tête tes yeux,
Pour sagesse ton rire ou ton blasphème
Et pour haine tout mon passé.
Nous dresserons nos corps ardents et enlacés
Comme un thyrse de chair, au clair des étendues
Les caresses, les ors, les rages éperdues
Des vents et des soleils les mordront tour à tour.
Nous serons un désir inassouvi d'amour,
D'accord avec le cœur inassouvi du monde,
Et réglant notre fièvre aux battements du sien !

Oh ! il n'est pas un aimable poète, Verhaeren, il n'est pas un poète joli, mais il a toute la force précise, compatible avec toute la fougue d'une inspiration constammeut active et toujours un peu agitée. Son animation poétique est d'abord immense et comme désordonnée. Elle transforme tout, même la réalité. Elle exagère, elle intensifie, elle élargit, elle grandit. Verhaeren est « le peintre du paroxysme ». disait Albert Mockel. Ce n'est peut-être pas toujonrs vrai. Mais il est certain que son imagination exaltée l'entraîne perpétuellement à l'outrance : vous devinez au reste quelle vigueur communique à ses poèmes cet élan initial que le poète ne peut modérer et comme il

est différent des placides ouvriers en poésies que nous côtoyons chaque jour !

Le style suit de son mieux le mouvement des pensées et des sentiments. S'il est inégal, c'est qu'il est torrentueux et fatalement il entraîne en sa course précipitée les bizarreries, les épithètes superflues ou médiocres, les mots roides et rudes qui se choquent avec brutalité, les images incohérentes, et les métaphores comme celle-ci :

... Et les désirs dont tu t'allèges
Quand nous parlons de nous-mêmes, le soir
Sont clairs, fougueux, soudains, mais sont étranges
Comme un panier d'oranges
Vidé soudain sur de la neige.

Au reste, il est dans ce style une puissance et une trouble magnificence qui emportent tout. Tel quel, il sert admirablement l'inspiration du poète, et il accroît encore sa fougue. Récemment deux critiques curieux et clairvoyants, les frères Marius Ary Leblond apercevaient en Verhaeren et en sa poésie la survivance des conquistadores ardents à toutes les conquêtes passionnées, violemment réalistes et âprement mystiques... Ils apercevaient tout cela. Henry de Gourmont se contentait jadis de voir en Verhaeren un romantique après l'heure. « Fils discret de Victor Hugo, même après son évolution vers une poésie plus librement fiévreuse, il est encore resté romantique ; appliqué à son génie ce mot garde toute sa splendeur et toute son éloquence. » Et voilà qui est bien vrai. Verhaeren a tout le tempérament d'un poète romantique. Il en a la fougue lyrique et la vaillance épique.

* * *

Ainsi, d'une indépendance frémissante en son œuvre totale, il se délivre naturellement des contraintes qu'il

paraît s'imposer, et ne se tient pas pour engagé aux écoles dont on peut lui attribuer la fondation.

S'il fut avec Gustave Kahn, de Régnier, et Viélé-Griffin l'un des créateurs du vers libre — qui n'est point la poésie libérée — reconnaissons d'abord que sa pratique du vers libre lui fut pernicieuse. Mais cette pratique chez lui ne fut qu'éphémère et elle reste occasionnelle encore, Verhaeren revient au vers classique, au vers romantique dégagé d'obligations trop impérieuses. Il y vient, il y restera.

Ses premiers vers étaient d'une régularité traditionnelle. Ils étaient harmonieux et puissants. Il arriva au vers libre dans ses poésies les plus maladives, celles des *Soirs*, des *Flambeaux noirs*, des *Débâcles*. Mais il n'accepte pas la révolution intégrale par laquelle les poètes du symbolisme bouleversent la métrique. Sa poésie même libre abonde en ressouvenances d'une poésie plus noble et plus pure, plus parfaite. Maintenant il s'achemine à une versification dégagée d'un joug trop pesant et trop étroit, mais obéissante aux règles d'où dépend toute harmonie de la langue poétique française.

De quelle aide eût été la versification régulière à ce poète pour refréner une fougue dont l'excès engendre tous ses défauts, pour régulariser le cours de ses inspirations trop véhémentes! Quelle protection contre les vices d'un style promptement désordonné! Il ne voulut point s'en servir toujours, et refusa souvent de lui emprunter ces garanties de sagesse et de goût grâce auxquelles s'accroît en étendue, en durée, l'empire des poètes.

*
* *

Mais si sa versification parfois semble l'emprisonner dans une période close de notre vie poétique, son inspiration le rattache au temps présent et fait de lui

l'un des premiers maîtres de la nouvelle génération poétique.

On a entendu des poétereaux crier avec tout le petit fracas qu'ils étaient capables de produire, qu'enfin ils allaient sortir de leur Tour d'Ivoire, quitter les régions du Rêve où les symbolistes avaient vécu sans efficacité, se mêler à la foule, l'exalter, la conduire, et qu'on allait voir ce qu'on allait voir... En vérité, je vous le dis, c'est à Verhaeren que tous ces poètes doivent apporter leur hommage, à Verhaeren qui les a devancés, qui les a préparés et qui pour longtemps les a déjà dépassés. Toute la poésie nouvelle qu'ils annoncent, il l'a déjà réalisée. Les grands mystères de la vie contemporaine ont eu en lui leur interprète. Et il fut le premier apôtre, éclatant, de la foi nouvelle parmi les poètes. Il le fut :

Et Pégase sentit ces visions nouvelles
Si largement éblouir ses prunelles,
Qu'il fut comme inondé d'orgueil et de lumière,
Et que les dents sans frein, le col sans rênes,
Il délaissa soudain sa route coutumière,
Et désormais le monde entier fut son arène.

Verhaeren vit l'existence des hommes bouleversée, les campagnards fuyant la paix des champs.

C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente, et l'ossuaire,
Et la carcasse solennelle,
Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini
Vers elle.

Il se demanda quelle vie régénérée sortirait de cette mort... Ah !

La plaine est morne et ses chaumes et granges,
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus ;
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte, et la ville la mange,

Mais une immense espérance a traversé la terre.

O race humaine, aux astres d'or nouée,
As-tu senti de quel travail formidable et battant
Soudainement depuis cent ans,
Ta force immense est secouée ?

C'est un labeur universel que prépare un monde nouveau. Lequel ?

Héros, savant, artiste, apôtre, aventurier,
Chacun troue à son tour le mur noir des mystères,
Et grâce à ces labeurs groupés ou solitaires,
L'être nouveau se sent l'univers tout entier.
Et c'est vous, vous les villes
Debout
De loin en loin là-bas, de l'un à l'autre bout
Des plaines et des domaines,
Qui concentrez en vous assez d'humanité,
Assez de force rouge et de neuve clarté,
Pour enflammer de fièvre et de rage fécondes
Les cervelles patientes ou violentes
De ceux
Qui découvrent la règle et résument en eux
Le monde.

Mais lui le poète qui contemple ces efforts, il les admire et les magnifie passionnément. L'action, dirigée par la science, mènera le monde. Elle le mènera, mais d'abord à travers quelles secousses et quelles catastrophes.

Oh ! dans le monde entier, ces tempêtes d'idées !
Prisons, bouges, autels, trônes et l'échafaud,
Le mal, le bien, le vrai, le faux,
Toutes les forces barricadées
Face à face, derrière un mur d'airain ;
Puis tout à coup, dans le lointain,
La foule et sa clameur et sa force nouvelle,
Seule d'accord
Avec les forces éternelles,
Qui prend d'assaut la vie et repousse la mort.

Et il y aura des victimes que le poète doit plaindre et qu'il doit aimer, car il est sympathique à la douleur, pitoyable à la faute. La bonté éclaire maintenant et vivifie ses poèmes.

Pareils à ces rayons vêtus de soie et d'or,
Qui seuls. avant de s'endormir dans la vallée,
Baisent de leur lumière et ravivent encor
Le front triste et rugueux des roches isolées,
Mes vers s'en vont vers vous,
Hommes de lutte et de souffrance, âpres visages,
Proscrits et révoltés, qui maintenez
Debout,
Malgré la croix où le destin vous cloue,
Et votre foi et votre rage !

Voici donc paraître l'avenir.

Il nous fraudra scruter les lois les plus profondes
Qui font s'entrenouer la vie et s'attirer les mondes,
Pour que le peuple entier des volontés
S'engage, en des chemins de paix et d'harmonie,
Et sente aussi, à travers lui, l'effluve et la clarté
De l'attraction blanche et infinie.
Celui qui prouve et sait vaincra celui qui croit.
Simple, serein, puissant et droit,
Dans le cirque géant des forces familières,
L'homme organisera sa vie aventurière ;
Les forts s'imposeront non plus en oppresseurs
Mais en élus....
. . . . . .
L'évidence subjuguera l'esprit si fort
Que nul n'aura le cœur de tenter les désastres
Ni de barrer par sa clémence ou sa fureur
La route en joie et fleurs vers le bonheur.
Les liens humains seront les liens mêmes des choses,
Noués entre eux pour resserrer le droit,
Et le monde, roulé dans les métamorphoses,
Après avoir eu foi en Dieu croira en soi.

Avais-je pas raison de dire que l'inspiration de Verhaeren domine et détermine celle des jeunes géné-

rations poétiques ! Et s'il ne persiste point à combiner des fictions dramatiques à l'ordonnancement desquelles il ne peut se plier, n'est-ce pas lui qui écrira — et il a déjà commencé de l'écrire — l'épopée merveilleuse des temps nouveaux !

26 mars 1904.

LOUIS XV ET Mme DE POMPADOUR

Il n'y a pas deux façons de commencer une pareille étude. Il faut dire : le livre de M. Pierre de Nolhac sur Mme de Pompadour est exquis, charmant, délicieux, savoureux puisqu'il a Mme de Pompadour comme sujet et M. Pierre de Nolhac pour auteur. Mais étant exquis, charmant, délicieux, savoureux, est-ce qu'il est nécessaire?

Un livre nécessaire! quelle épithète et quelle qualité à notre époque où, sans vouloir faire de peine à qui que ce soit, on publie quotidiennement un si grand nombre de livres superflus: M. Pierre de Nolhac, qui sait le bienfait littéraire de la critique libre, lui pardonnera d'affirmer tout de suite que son livre charmant, exquis, savoureux, délicieux n'est point tout à fait un livre nécessaire. Il le serait, si, avant que M. de Nolhac ne se préoccupât de Louis XV et de Mme de Pompadour ou bien de Mme de Pompadour et de Louis XV, les frères de Goncourt, qui, eux aussi, se flattaient d'être des écrivains gentilshommes n'avaient écrit un livre sur Mme de Pompadour, un livre qui, beaucoup d'années passées et beaucoup de documents découverts, demeure encore un livre excellent, et, autant que ce qualificatif se peut employer, un livre définitif.

Qui donc n'aimera le livre de M. Pierre de Nolhac? Mais quant à moi je serais moins troublé dans la quiétude de mon sentiment de tendresse et d'estime si, avant de lire le livre de M. de Nolhac, je n'avais lu jadis le livre des frères de Goncourt, et si, pour dire

exactement la vérité, je ne venais de lire les deux ouvrages ensemble, tout en même temps, et en tournant les feuillets de l'un et de l'autre à la fois...

Poursuivant cette lecture digne de passionner les esprits élégants, amis imperturbables des grâces françaises, quand même elles ne sont point des plus morales, je me suis persuadé à chaque instant que le livre de M. Pierre de Nolhac était, comme j'avais l'honneur de vous le dire, charmant, exquis, savoureux, délicieux, mais que les frères de Goncourt lui avaient été de quelque secours pour écrire une œuvre charmante, exquise, savoureuse, délicieuse, et tout cela n'empêche pas que M. Pierre de Nolhac n'ait bien du talent et bien de l'esprit, mais je penche à croire que d'abord les frères de Goncourt n'ont manqué ni d'esprit ni de talent, et au surplus, Mme de Pompadour était une femme adorable, elle mérite sans doute d'inspirer des historiens comme des courtisans.

Elle le mérite, et nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre d'être trop riches en histoires sur un sujet à ce point séduisant. Toutefois nous avons la douloureuse obligation de nous demander un tout petit moment, si le livre des Goncourt sur la belle Pompadourette n'est pas fait pour écarter toute tentative d'écrire un nouveau livre d'histoire sur cette jolie femme, intelligente et volontaire qui ne fut caillette qu'à ses débuts. Réellement je le pense, et, aussi bien la publication de M. Pierre de Nolhac n'est pas tout à fait un livre nouveau. C'est une réédition, fort plaisante, avons-nous besoin de l'ajouter? du livre des Goncourt, avec quelques mises au point, quelques rectifications de détail, qui auraient été tout aussi bien à leur place dans le livre même des Goncourt, revu et corrigé, — dans les notes... Au reste, la forme littéraire donne toujours un grand prix aux récits historiques, même s'ils n'ont à nos yeux qu'une mince vertu de nouveauté, et il faut qu'il soit bien entendu que M. Pierre de Nolhac écrit à merveille un style imprégné des bons auteurs, élégant

et sobre, parfois souriant et comme fleuri, qui se permet en outre des négligences de bon ton mais ne les pousse que rarement juqsu'à l'incorrection. Aimable Pompadour qui après avoir excité la verve fureteuse et clairvoyante des Goncourt anime le désir de précision d'un Nolhac!

∴

Donc, les frères de Goncourt restent les historiens de Mme de Pompadour. A la vérité, M. Pierre de Nolhac, avec une discrétion pleine de bon goût et un bon goût encore plus plein de discrétion, rend hommage à ses prédécesseurs. Je me désole seulement de ce que cet hommage est tout prêt d'être une satire.

M. de Nolhac l'atteste volontiers : ce livre des Goncourt est de ceux qu'il y a plaisir à relire. Nous savons gré en même temps à M. de Nolhac de nous mettre scrupuleusement en garde contre leurs confusions de chronologie et leurs procédés de romanciers. Cependant n'a-t-il point quelque gracieuse malice et notez, je vous en conjure, que je ne dis pas perfidie, lorsqu'il écrit avec une précautionneuse finesse : « On sait qu'ils ont accrédité bien des erreurs même sur le point qu'ils connaissent le mieux : l'influence de Mme de Pompadour dans l'art français, mais il y aurait ingratitude à ne pas admirer ce qu'ils ont tiré de vérité historique du peu de renseignements dont ils disposaient. » Eh ! eh ! si vous me passez encore une expression surannée, j'ai bien le droit de dire que M. Pierre de Nolhac est un peu « rosse ». Au point de vue de l'influence de Mme de Pompadour dans l'art français, les Goncourt ont accrédité des exagérations plutôt que des erreurs. Puis, M. de Nolhac a tort d'affirmer que les Goncourt ne disposaient que de peu de documents ou renseignements, car ils possédaient tous les documents et renseignements essentiels. Et je ne vois guère qu'un mot très justifié dans l'appréciation louangeuse et piquante de M. de Nolhac

sur l'œuvre des Goncourt : « il y aurait ingratitude à ne pas admirer ce qu'ils ont tiré de vérité historique des renseignements dont ils disposaient. » Il y aurait ingratitude surtout, de la part de M. de Nolhac dont les livres sur Marie-Antoinette sont bien nourris du livre des Gonçourt sur la même Marie-Antoinette, et dont le livre sur Mme de Pompadour est bien nourri et comme engraissé du livre des Goncourt sur la même Mme de Pompadour... Il y aurait ingratitude : le mot est donc juste, et je reconnais bien là que M. de Nolhac a ce don littéraire de la propriété des termes, d'un si excellent emploi dans les récits historiques, cette loyauté aussi et ce tact, très louables chez les historiens que d'autres historiens précédèrent !

Il y aurait ingratitude !... Il y aurait injustice à ne pas déclarer que M. de Nolhac est constamment dominé par le souvenir des Goncourt.

Assurément il limite son sujet. Tandis que les Goncourt esquissent et font de leur mieux pour étudier l'histoire politique de Mme de Pompadour, M. de Nolhac, lui, la néglige totalement. C'est peut-être parce que ses penchants l'entraînent plus à l'histoire des arts et des mœurs qu'à l'histoire des États ! M. de Nolhac n'allègue pas ce prétexte ou cette excuse (et pourtant l'histoire politique de Mme de Pompadour n'est-elle pas inséparable de son histoire sentimentale et morale ?) mais il donne un motif scientifique peu indulgent à ses prédécesseurs les Goncourt. On ne pourra s'il faut l'en croire, « étudier exactement la marquise dans son rôle politique que lorsqu'on possèdera, par les papiers du duc de Choiseul, l'équivalent et le complément de ceux de Bernis. » Et comme on voit bien là que M. de Nolhac a, au plus haut degré, le sens de l'érudition, et la prudence de l'érudit ! Félicitons-nous donc que l'érudition puisse retenir quelques personnes d'écrire, à notre âge où l'ignorance pousse tant de personnes à ne point décesser d'écrire.. Mais, direz-vous, comment M. de Nolhac sait-il cela, puisqu'il ignore les papiers

de Choiseul et peut-il dès à présent décider que ces papiers sont indispensables ?...

Du moins, étudiant après les Goncourt, qui disposaient de peu de renseignements, l'histoire sentimentale de la marquise, M. de Nolhac a-t-il renouvelé cette histoire ? Nullement.

Et à quoi bon n'est-ce pas, déprécier nos richesses de littérature historique ? Nous avions en l'ouvrage des Goncourt un beau livre, nous avons en l'ouvrage de M. de Nolhac un joli livre de plus. Est-ce une raison suffisante pour diminuer le précédent, pour le réduire à un peu moins que rien ? Non, et nous devons répéter au contraire que les Goncourt ont possédé pour écrire l'histoire de Mme de Pompadour les documents essentiels et qu'il n'est pas au pouvoir de M. de Nolhac d'ajouter quoi que ce soit de réellement important à ce qu'ils ont écrit.

Enfin Malherbe vint... semble s'écrier M. de Nolhac à propos de la publication des *Mémoires de Bernis*. « Déjà de la publication des *Mémoires et lettres du cardinal de Bernis* et de la belle introduction (belle ? eh ! mon Dieu elle est honnête, mais je sais bien qu'en histoire l'honnêteté est la principale beauté), et de la belle introduction de M. Frédéric Masson s'est dégagée, pour la première fois, une juste idée des circonstances qui ont établi ce règne de femme. » Certes, mais ne l'omettons pas, les Goncourt (ou l'un d'eux!) ont connu les mémoires de Bernis, et ils remercient précisément « leur jeune et savant confrère Frédéric Masson », de les leur avoir fait connaître, et leur livre a déjà tiré quelque avantage de cette connaissance. Ils avaient le journal de Luynes que complètent seulement — et encore — les mémoires de Croy. En outre, les correspondances nouvelles qu'invoque M. de Nolhac n'apportent des indications que sur des détails et ne donnent que des récits nouveaux d'événements racontés ailleurs, de façon à peu près identique... et vraiment on ne peut pas dire que les Goncourt aient jugé Mme de Pompadour

sur le témoignage de son ennemi le marquis d'Argenson, éloigné de la Cour, mal renseigné, et, par surcroît, enragé dans sa disgrâce...

Est-ce que réellement M. de Nolhac dissipe les légendes accumulées contre la marquise par l'acharnement des envieux, la rancune des gens de qualité et l'esprit de dénigrement des Français de tous les temps ? Mais c'était fait déjà. Et c'était fait, n'en doutons pas, pour les légendes concernant les origines de sa famille excessivement abaissée, la mémoire de ses parents chargée outre mesure... Déjà Sainte-Beuve, étudiant les Mémoires sincères de Mme du Hausset, avait prononcé ce jugement équitable :

« Jeanne-Antoinette Poisson, née à Paris le 20 décembre 1721 sortait de cette riche bourgeoisie et de ce monde de finance, qui s'était si fort poussé dans les dernières années de Louis XIV, et dans lequel il n'était pas rare de rencontrer un épicuréisme spirituel et somptueux : elle y apporta les élégances. »

Et plus hardiment Sainte-Beuve attribue à la naissance de Mme de Pompadour une partie de sa séduction.

« Mme de Pompadour n'était pas une *grisette* précisément, comme affectaient de le dire ses ennemis, et comme Voltaire l'a répété en un jour de malice : elle était une bourgeoise, la fleur de la finance, la plus jolie femme de Paris, spirituelle, élégante, ornée de mille dons et de mille talents, mais avec une manière de sentir qui n'avait pas la grandeur et la sécheresse d'une ambition aristocratique. »

Après Sainte-Beuve, les Goncourt exposent les faits avec une exactitude minutieuse, et une précision rapide d'après les mémoires de Luynes, mais j'en conviens, avec une raideur dénuée de sympathie.

Pour eux Mme de Pompadour n'avait qu'un défaut : sa naissance. Elle avait le malheur d'être la fille d'un M. Poisson, intéressé dans les vivres et que des malversations avaient fait condamner à être pendu, et d'une

Mme Poisson, fille du sieur de la Mothe, entrepreneur des provisions des Invalides, dont la galanterie était passée en proverbe. Sa mère au moment de sa naissance se trouvait en intrigue réglée avec Lenormant de Tournehem qui s'estimant pour beaucoup dans la venue au monde de la petite Poisson, pourvoyait aux frais de l'éducation magnifique de la jeune fille. Au surplus, les Goncourt ne nous dissimulent rien des fréquentations louables de la famille Poisson, et lorsque Jeanne-Antoinette fut devenue Mme Lenormant d'Etioles, elle n'eut besoin pour avoir autour d'elle la meilleure société et la plus agréable, que de reformer la société de Mme Poisson et de Lenormant de Tournehem, Cahusac, Fontenelle, l'abbé de Bernis, Maupertuis, Voltaire... Mais, à coup sûr, si les Goncourt parlent sans erreur, ils parlent sans aménité des Poisson...

Ils paraissent trop se souvenir de la chanson attribuée à Maurepas :

Les grands seigneurs s'avilissent,
Les financiers s'enrichissent,
Et les Poisson s'agrandissent ;
C'est le règne des vauriens, rien, rien.

On épuise la finance,
En bâtiments, en dépenses,
L'État tombe en décadence
Le roi ne met ordre à rien, rien, rien.

Une petite bourgeoise
Élevée à la grivoise
Mesurant tout à sa toise
Fait de la Cour un taudis, dis, dis.

Le roi malgré son scrupule
Pour elle fortement brûle,
Cette flamme ridicule
Excite dans tout Paris, ris, ris, ris.

. . . . . .

La contenance éventée,
La peau jaune et maltraitée,
Et chaque dent tachetée
Les yeux froids et le cou long, long, long.

Sans esprit, sans caractère,
L'âme vile et mercenaire,
Les propos d'une commère
Tout est bas chez la Poisson, son son.

. . . . . .

Évidemment, c'est la disgrâce d'un vilain nom. Au moins, disons-nous, les Goncourt n'ont pas dénaturé les faits, mais M. de Nolhac en a ajouté quelques-uns d'après les investigations de M. Gailly de Taurines et avec un souci d'impartialité qui est bien, là, l'élégance même.

La carrière orageuse du père, né en 1684 d'un tisserand de Provenchères au diocèse de Langres n'est pas la plus intéressante. Elle est curieuse cependant. Il avait quitté à 20 ans la maison paternelle pour suivre comme « haut-le-pied » c'est-à-dire conducteur de chevaux, les munitionnaires de l'armée du maréchal de Villars. Les frères Paris, commissaires aux vivres, qui alors commençaient leur fortune, le remarquèrent ; ils lui donnèrent d'abord des rôles subalternes ; puis firent de lui un de leurs commis principaux. Il fut si habile, qu'à un moment il dut fuir et, si par hasard il ne fut pas condamné à être pendu (on ne retrouve pas les traces de l'arrêt) il eut besoin de la toute puissance de sa fille pour être ensuite réhabilité, puis ennobli. Après quoi, il fut vraiment un grand financier.

Mais la mère, quelle femme digne d'attention! Et comme il serait bon qu'on écrivît son histoire ! Madeleine de la Mothe aimait peu son mari vulgaire, et son mariage avec François Poisson n'avait été pour elle qu'une association d'intérêts et le commencement des grandes intrigues. Elle était, dit Barbier, « une belle

brune à la peau blanche, une des plus belles femmes de Paris avec tout l'esprit imaginable. » M. de Nolhac, parlant d'elle, a bien de la pudeur. Il ne veut pas rechercher qu'elle fut la maîtresse de Pâris de Montmartel. Il consent toutefois à ce qu'elle ait agréé les soins assidus d'un galant fermier général, Charles Le Normand de Tournehem, célibataire intelligent et magnifique, ami des artistes et des arts. Mais il se refuse à penser que Jeanne-Antoinette ait pu être la fille de Le Normand de Tournehem. Il ne sait rien, pourtant. Et il faudrait aussi écrire l'histoire de cet homme obligeant qui n'entre pas dans l'histoire, mais dont la vie est si fertile en enseignements sur les mœurs d'une époque qui n'en avait guère... Et c'est ici que M. de Nolhac ajoute quelques renseignements aux renseignements fournis par les Goncourt. Il s'y prend si bien que nous regrettons qu'il ne lui ait pas plu d'en ajouter davantage.

Cependant les Goncourt l'obsèdent. Et, alors même qu'il leur reproche leurs procédés de romanciers, il les leur emprunte, à son insu. Il donne dans la psychologie. Il affirme avec gravité que, pour que Mme de Pompadour gardât, parmi tant de concurrentes, la place enviée, ce n'était pas trop de toutes les ressources de la femme, de toutes les adresses de la femme d'esprit. Il n'hésite pas à penser que Mme de Pompadour fût femme au suprême degré et que cette simple observation sert peut-être à expliquer ses qualités, ses insuffisances, ses grâces et ses faiblesses. Lorsque l'amitié du roi a remplacé l'amour, il constate sérieusement que les joies de l'amour partagé, la santé, la jeunesse ont été bien courtes pour Mme de Pompadour, que rien, au plus vif de ses triomphes, ne valut sans doute à ses yeux les enivrements de l'année de Fontenoy. Il généralise même : « Les femmes pourraient nous dire si les plus hautes vanités satisfaites consolent de n'être plus aimées, alors qu'elles aiment encore. » Les femmes diront ce qu'elles voudront, mais les historiens protes-

teront que c'est là de la psychologie, et que c'est là des procédés de romancier.

Au reste, lorsqu'il s'agit de politique, M. de Nolhac se demande un peu trop volontiers ce qui fût arrivé si le nez de Cléopâtre avait été plus court, et il pense trop aisément que la face du monde en eût été changée. « Si Mme Le Normand d'Etioles, née Poisson, ne fût point entrée à ce moment dans la vie de Louis XV le règne aurait pris sans doute une tout autre orientation. » Ah vraiment ! Sainte-Beuve pense, au contraire, que le règne aurait été tout à fait le même ! Qui croire ?

Espérons que M. de Nolhac, qui prépare un ouvrage sur *Madame de Pompadour et les arts* n'enlèvera pas par son érudition à cette femme aimable ce qui fait le meilleur de sa gloire. « Le temps, en s'éloignant d'elle, disaient les Goncourt, jettera un voile sur la favorite, l'histoire oubliera la femme, et il restera de la maîtresse de Louis XV une ombre radieuse et charmante, assise sur un nuage de Boucher, au milieu d'une cour divine et de cette famille de Muses, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Musique, la Gravure, les Beaux-Arts, que Vanloo jetait suppliants aux genoux du Destin pendant la maladie de Mme de Pompadour. » En attendant ce livre plus original de M. de Nolhac, remercions de loin l'adorable Pompadour qui, après nous avoir fait aimer Goncourt, nous fait aimer Nolhac, et nous rend si sensibles à la mise au point distinguée, à la vulgarisation preste, allègre et facile de cet écrivain qu'enchantent noblement les grands décors de Versailles et qui cherche la belle marquise jusque dans l'appartement « d'en haut ». Remercions-les tous deux, car on ne peut guère les séparer, de nous faire aimer encore celle que Sainte-Beuve appelle la plus brillante des maîtresses royales, et que son ombre, désormais, soit toujours radieuse !

2 avril 1904.

LITTÉRATURE ÉCONOMIQUE

Il est bon de se promener à travers les idées, mais on doit veiller à ne point se perdre.

Théodore Roosevelt et Andrew Carnegie peuvent s'égarer impunément parmi les idées les plus générales : ils seront toujours contents d'eux. Et ils inspireront toujours à quelques-uns de leurs lecteurs les sentiments d'admiration qu'ils ne font aucune difficulté à éprouver eux-mêmes pour eux-mêmes.

Tels quels, simples, pittoresques, amusants, très amusants, extrêmement amusants, ils représentent un peu la critique nouvelle. Laissez-moi sourire ! Ils sont si plaisants, ils sont si forts, ils sont si émouvants et ils sont si comiques, avec leurs considérations sommaires et imperturbables sur la vie du monde, leur style direct et leur joyeuse assurance ! Ils représentent la critique nouvelle, la critique des hommes d'action. Je ne veux pas rechercher si le critique n'est pas forcément, à moins d'être le dernier des cuistres, le plus homme d'action qui soit entre les hommes. Mais ces vigoureux gaillards d'outre-mer, bon estomac, bon pied, bon œil et le reste, représentent en toute santé la critique des hommes d'action. Ah! vous ne viendrez pas médire de cette critique-là !

Comme dit ce bon Gaston Deschamps que nous retrouvons toujours aux moments les plus gais de la vie littéraire (j'ai gardé cette perle afin de l'offrir à Loyson-Bridet) : « Très attentivement à travers les vitres de ce lorgnon désormais historique qui lui donne l'air d'un

raine et la réforme sociale (se méfier des imitations, exiger le véritable nom). M. Paul de Rousiers donne dans la philosophie et dans les considérations morales. Son admiration est très alourdie d'idées générales... M. Albert Savine, lui, est un traducteur essentiellement bon garçon. Il n'impose pas d'opinions, et pas de préface. Il traduit simplement, avec une clarté rapide, la *Vie au Rancho*, les *Chasses et parties de chasse*, *New-York* de Roosevelt, la *Grande-Bretagne jugée par un Américain* de Carnegie. Et il lui suffit que nous lisions. Lisons donc, et nous jugerons après. Mais quel diable nous pousse à juger d'avance quand il s'agit de livres de grands Américains ; et quel démon excite les traducteurs à nous imposer de prime abord une opinion !

Auraient-ils peur par hasard que ces écrivains également gigantesques et pareillement Américains ne se contredisent ! Ils auraient raison d'avoir peur, mais croient-ils que leurs précautions oratoires nous empêcheront de voir les contradictions ? Elles les soulignent !

Le bon milliardaire Carnegie est tout à fait convaincu que le progrès social dépend des bons milliardaires et que le bonheur du peuple est en raison directe de la multiplication des Mécènes. Il écrit l'*Évangile de la richesse* pour le prouver. Il expose à cet égard des idées économiques qui traînent dans nos encyclopédies et dans nos manuels depuis cinquante ans et qui, néanmoins, sont toujours justes.

Au reste, il accentue, il exagère, il force les effets. Et son Évangile n'est vraiment que l'Évangile du bon milliardaire.

Il veut d'abord que l'homme gagne beaucoup, beaucoup d'argent. Après quoi, il doit le dépenser avec des gestes magnanimes.

« L'homme qui vivra la plus noble vie ne sera probablement pas l'homme qui imitera la vie du Christ telle que Tolstoï nous la présente. Ce sera celui qui, animé de son esprit, saura comprendre les change-

ments survenus dans les conditions de notre existence, et qui travaillera au bien de ses semblables conformément à l'essence de la vie et à l'enseignement du Christ, mais d'une façon différente.

« Voici à mon avis le devoir de l'homme riche : donner l'exemple d'une vie modeste, sans ostentation et sans prodigalité ; pourvoir de façon modérée aux besoins de ceux qui dépendent de lui ; et, cela fait, considérer tout le surplus de ses revenus comme un dépôt qu'il a la mission stricte et sacrée de distribuer de la façon la plus propre à procurer à la communauté les résultats les plus avantageux. »

Ainsi sont habillées en Amérique, d'une façon un peu voyante et comme excentrique, les idées de solidarité qui animent de plus en plus toute notre vie française ; et c'est là du socialisme de bon milliardaire !

Carnegie précise et décide que le bon milliardaire doit donner, fonder, de son vivant, selon les préceptes de l'Évangile de la richesse, une université, une bibliothèque gratuite, des hôpitaux, des écoles de médecine, des laboratoires, d'autres institutions ayant pour but le soulagement des souffrances humaines, et plutôt la prévention que la guérison des maladies, des jardins publics, des salles de réunions, des établissements de bains, enfin des églises... Quand un milliardaire a créé l'une ou l'autre de ces institutions ou de ces bâtiments à son choix, il est un bon milliardaire.

Ainsi parle le jovial Carnegie. Mais comme nous disons en termes détestables « il ne traite qu'un côté de la question », Roosevelt traite l'autre côté et je veux citer une page entière de l'*Idéal Américain*.

« On ne peut juger trop sévèrement les hommes riches qui sacrifient tout à l'acquisition de leurs richesses. Il n'y a pas au monde de type plus ignoble que celui de l'Américain chercheur de millions, insensible à tout devoir, indifférent à tout principe, ne songeant qu'à amasser une fortune, et n'employant cette fortune

qu'aux usages les plus bas, soit à spéculer à la Bourse, à ruiner des compagnies de chemins de fer, soit à permettre à son fils de mener une vie de paresse coûteuse et de grossière débauche, soit à acheter à sa fille quelque vaurien indigène ou étranger d'une haute situation sociale.

« *Un tel homme est particulièrement dangereux si parfois il fonde un collège ou dote une église, car les braves gens, qui sont généralement illogiques, oublient alors sa culpabilité. Ces hommes s'inquiètent aussi peu de l'ouvrier qu'ils oppriment que de l'État qu'ils mettent en péril.* Ils ne sont pas nombreux, mais un très grand nombre d'hommes se rapprochent plus ou moins de ce type et dans la mesure où ils s'en rapprochent, ils sont une malédiction pour le pays... L'indifférence grossière pour le bien et l'aveuglement également grossier sur les résultats inévitables de la corruption et de l'injustice sont nuisibles au delà de toute expression, cependant ils sont la caractéristique d'un grand nombre d'Américains qui se croient parfaitement respectables et sont considérés par leurs paisibles citoyens comme paisibles et florissants »...

Eh bien ! que vous en semble ? Est-ce que notre confrère Roosevelt ne complète pas — en le contredisant un peu — notre confrère Carnegie ? Et le bon milliardaire Carnegie ne pouvait pourtant pas raconter les péripéties sanglantes d'une grève inoubliables dans ses usines de Homestead ! Il ne traitait qu'un côté de la question. C'est peut-être ce qu'on est exposé à faire, quand on fait de la critique d'homme d'action.

Mais Carnegie prend sa revanche sur Roosevelt, en le contredisant à son tour et valeureusement ! On sait quel impérialiste pratique fut, est encore, le grand Américain Roosevelt. Il ne s'autorise certainement pas de l'opinion du grand Américain Carnegie sur l'impérialisme. Le bon milliardaire écrit en effet :

« A moins que l'Amérique ne prenne le parti de modifier de fond en comble sa politique républicaine,

qui est d'enseigner à l'humanité les triomphes de la paix, bien plus glorieux que ceux de la guerre, et qu'elle ne revienne aux idées de gouvernement monarchique, elle n'aura point à construire de navires de guerre. Mais si elle veut abandonner la situation unique qu'elle occupe parmi les nations et s'abaisser au niveau des chercheurs de querelles, qu'elle batte les marines de la Grande-Bretagne et de la France, car les navires d'une puissance maritime faible sont certainement destinés à devenir la proie du plus fort en temps de guerre et en temps de paix ne servent à rien.

Quand je réfléchis à ce qui fait la gloire véritable de l'Amérique, mon esprit se porte tout d'abord sur ceci : savoir qu'elle n'a pas d'armée qui mérite ce nom et qu'elle possède à peine un vaisseau de guerre dont l'inutilité serait absolue dans le cas où il faudrait le mettre en service actif, ce qui ne nous permet pas de nous abandonner à de bien fières espérances.

« Pourquoi l'Amérique s'évertuerait-elle à suivre l'exemple de nations brutales, batailleuses, qui sont encore sous l'influence des idées féodales, qui épuisent leur budget à exercer des hommes dans l'art de massacrer leurs semblables, et à construire d'énormes vaisseaux qui n'ont d'autre but que la destruction ! Non, non, que les monarchies jouent leur jeu aussi longtemps que les peuples le supporteront, mais pour la République « toutes ses routes sont celles de la paix. »

Il nous sera permis de conclure que nos confrères d'outre-océan sont mal d'accord entre eux, et que nous avons le devoir d'y regarder à deux fois avant de nous émerveiller de l'harmonie des idées, de la profondeur d'observation des grands Américains, de leur compréhension exacte, incontestable des faits sociaux, et pour dire, en un mot, de leur sens critique prodigieux, admirable et vraiment américain...

*
* *

Toutefois la critique d'hommes d'action à laquelle se livrent avec pétulance et beaucoup de verve simplificatrice un apôtre opulent et un idéaliste avide comporte des leçons pour nous.

Nous ne sommes pas dépourvus d'études économiques sociales, morales, indépendantes, impartiales, approfondies qui, elles, « traitent tous les côtés de la question ». Cette littérature chez nous s'enrichit quotidiennement, et elle est peut-être plus ample et plus variée que dans aucun pays. Lisez, par exemple, ce livre documenté, entraînant, de M. Maurice Schwob : *Avant la Bataille*. Il faut en faire le plus grand cas : il est d'un habile observateur des faits et des hommes. Rien ne lui échappe de la vie économique de la nation. Et il s'effraie très fort des dangers que lui font courir l'activité allemande et l'activité anglaise.

Il prévoit l'union de tous les Anglo-Saxons contre nous, car le riche Américain est invinciblement attiré vers son vieux pays d'origine, de cette attirance étrange dépeinte par le romancier populaire Bret Harte, qui nous montre son héros Peter Atherly, à la recherche de ses ancêtres. Qu'adviendra-t-il alors de l'Europe et de la France particulièrement ! Mais comme M. Maurice Schwob redoute encore pour nous la concurrence anglaise ! Comme l'Angleterre toute seule lui paraît puissante contre nous ! Il est évidemment dominé par le souvenir des théories présomptueuses et déprimantes répandues chez nous et affirmant la supériorité fondamentale des Anglo-Saxons... J'aurais aimé que M. Maurice Schwob lût ligne à ligne l'humouristique récit de voyage de M. Carnegie de la Grande-Bretagne. Il y aurait vu que le bon milliardaire écossais, devenu Américain, n'est pas sans dédain pour l'initiative anglaise, qu'il reproche justement aux Anglais ce que les Anglais nous reprochent à nous et que nous nous reprochons bien plus encore, car, il nous plaît d'aggraver nous-mêmes les reproches qu'on nous adresse et nous sommes ardents à nous discréditer...

Carnegie parvient avec ses amis au village d'Edenor. Au cimetière ils visitent les tombes et lisent les épitaphes.

L'une datée de 1818 semble destinée à conserver la mémoire d'un valet de charrue qui fut assez téméraire pour quitter son état et en prendre un autre :

Quand il partit ce jour-là avec la voiture,
Il ne se doutait guère que son sablier était vide.
Mais s'il avait gardé sa charrue en main,
Il eût pu pendant plus de temps cultiver la terre.

Et Carnegie moralise aussitôt :

« On ne s'attend pas à ce que la morale enseignée ici doive trouver bon accueil auprès de nos Américains. Comment la puissante République aurait-elle atteint sa grandeur actuelle et groupé la majorité des hommes de langue anglaise qu'il y a dans le monde, si ses enfants n'avaient pas été ambitieux, s'ils n'avaient point troqué leur occupation pour une autre? « Attachez-vous fortement à votre dernier « état » c'est une maxime qui ne trouve son application que dans les pays monarchiques, où le peuple croit aux classes.

« Ce jeune homme était de la bonne sorte, et il eût mérité d'avoir un éloge en vers sur sa tombe au lieu de cette inscription qui contient un blâme indirect. »

O relativité des choses humaines ! Le bon milliardaire accuse les Anglais de manquer d'initiative, de n'avoir pas l'esprit d'entreprise... Que n'a-t-on pas fait cependant pour nous donner à croire que ces défauts-là sont des défauts français, bien français, exclusivement français !... La lecture de ces hommes d'action montés dans la critique est donc propre à nous guérir de cette défiance effroyable que nos meilleurs amis nous ont infligée. M. Maurice Schwob, examinant avec clairvoyance notre situation, fait tout ce qu'il peut pour se débarrasser du découragement préalable. Mais ne reste-t-il pas encore un peu persuadé que nous

manquons seuls de l'esprit d'initiative et d'entreprise ! On nous l'a tant dit.

Ah! que cette critique d'hommes d'action nous débarrasse aussi de cette foi naïve aux idées extrêmement générales grâce auxquelles on nous condamne. Les bons milliardaires et les anciens colonels de rough-riders manœuvrent les idées très générales avec un sans-gêne excellent pour nous, et bien capable de nous prouver que les idées très générales (de races, etc.) n'ont que la valeur que la puérilité des hommes consent à leur attribuer. Il nous appartiendra de leur attribuer une valeur nulle.

Au surplus, ces critiques bien portants accordent généreusement à leur pays le bénéfice de principes que seule vérifie la vie de la nation française... Le bon milliardaire Carnegie pense, tout comme Cecil Rhodes (— et M. Stead, je comprends, et M. Arthur Maillet, je comprends moins, sont tous deux ébahis d'admiration par ce rapprochement) que la race de langue anglaise a pour mission de travailler au progrès de l'humanité. L'un et l'autre se demandent quelle est la race qui « a le mieux établi son état social sur ces trois pierres angulaires : « Justice, Liberté et Paix ». Ils concluent naturellement que « la race qui, à l'heure actuelle fait et qui, vraisemblablement dans l'avenir, contribuera à faire le plus d'efforts pratiques et utiles, en vue d'établir le règne de la Justice, de la Liberté, de la Paix, c'est la race de langue anglaise... » Ça, c'est une idée. Les faits ne se soucient pas d'elle et proclament, au contraire, que le progrès social est dû beaucoup à la France et d'abord à la France...

Puisque donc ces hardis idéalistes sont si préoccupés du progrès moral de l'humanité, nous pouvons compter encore, nous Français, sur quelque suprématie universelle. Mais au moins apprenons de cette critique d'hommes d'action l'optimisme systématique qui seul peut exciter, selon le vœu de M. Maurice Schwob, nos énergies actives. Hâtons-nous de nous juger loyalement,

sainement, et de ne pas nous affaiblir par notre sévérité contre nous. Alors cette littérature économique, sociale et morale pourra se développer chez nous de la manière la plus avantageuse pour nous. Alors, étant optimistes nous-mêmes, mais avec mesure, nous cesserons enfin d'être dupes de l'optimisme tonitruant et contradictoire du Président Roosevelt, esprit cultivé certes, mais sommaire, très sommaire, dont le lorgnon historique nous fascinera moins, et du bon, du joyeux milliardaire Carnegie, qui voit simple et qui est toujours prêt à mener le monde des idées et des hommes comme il menait jadis ses ouvriers de Homestead... L'intérêt que nous prendrons toujours à leur grosse critique d'hommes d'action un peu barbares ne risquera plus de nous être funeste.

8 avril 1904.

ALFRED POIZAT

L'auteur du *Pervers sentimental* (1) (déjà nous le connaissons), n'écrit rien que de rare.

Comme il s'attarde en la compagnie de ses livres pour les écrire avec une lente application et une finesse point exempte de recherche, nous devons nous attarder à notre tour en la compagnie d'Alfred Poizat. Il est l'homme de peu d'ouvrages, qui sont tous une réunion de morceaux excellents assez mal reliés entre eux. Mais il appartient à notre imagination de créer le lien nécessaire.

Jadis Alfred Poizat étudia l'influence du mysticisme, j'allais dire de la mysticité dans les âmes; et plus simplement il étudia l'influence de la religion, de la foi. Il avait reçu cette éducation religieuse, catholique, dont nous nous préoccupons si fort aujourd'hui, que nous concevons si vigoureuse et si profondément insinuante. Il avait subi l'empreinte de maîtres voués au service de Dieu; et il leur était reconnaissant d'avoir marqué sur lui cette empreinte que l'on se plaît à dire ineffaçable. Entreprenant d'écrire, il fut tout de suite ambitieux d'écrire pour la religion, pour la plus grande gloire de Dieu, ni plus ni moins.

Je vous prie de croire que l'histoire de cet esprit assez original est très digne d'intérêt. Il dédiait sa première œuvre romanesque, sa première œuvre à un prêtre; cette jeune dédicace était un exposé de principes, une confession sentimentale, une offre d'apostolat. Dauphinois, il envahissait Paris et ayant apporté à l'enseigne de l'Homme

1. Voir les *Samedis Littéraires*, tome II.

qui bêche — *Fac et spera* — un livre, il adressait publiquement cet ouvrage fait pour la gloire à M. le chanoine Penin, ancien professeur de rhétorique et directeur au séminaire de la Côte Saint-André, curé de la cathédrale de Grenoble. Ce chanoine allait-il donc entrer dans l'immortalité par les soins généreux d'un de ses disciples, habile à écrire? *Adhuc sub judice lis est.*

Le disciple toutefois écrivait valeureusement :

« Ce livre vous appartient, cher maître, étant sorti de vous aux jours où vous preniez soin de notre adolescence. Bien qu'il ne soit pour ainsi parler que le crépuscule de votre pensée, il reflète suffisamment, je le crois, le *souci de l'antique beauté* que vous nous recommandiez *comme le signe de ce qui dure.*

« En le plaçant sous les auspices d'un nom respecté de tous, j'ai le désir et l'espoir de le rendre agréable à beaucoup; le sens des œuvres que nous écrivons, dans une large mesure, dépend de l'esprit de leurs lecteurs. Le lisant d'un cœur préparé, vos nombreux élèves, mes camarades, feront peut-être que cet humble petit livre soit encore pour eux un *bon livre.* »

L'inspiration est noble : la phrase se balance avec grâce et aussi avec gravité; elle se présente bien pour l'avenir. Et cela s'appelle débuter! Ainsi, les écrivains s'introduisent parfois dans la vie, après la vingtième année de leur âge. Ils ont reçu une éducation dont ils ne sont pas encore dépris; ils possèdent sur le monde « des idées toutes faites »; ils ont la volonté d'agir sur le monde. Fervente jeunesse! Quelques années passent, et ils oublient beaucoup de gens, et beaucoup de choses, beaucoup de maîtres et beaucoup d'idées et de sentiments que ces maîtres ont introduits en eux.

Alfred Poizat, tout imprégné de catholicisme, voulait écrire un bon livre. Un bon livre? Qu'est-ce donc qu'un bon livre ? Mais je pense bien qu'au sens où il entendait alors cette expression incertaine et impérieuse, son livre était un livre détestable et qu'il fournissait très peu de sages leçons pour la conduite de la vie.

L'auteur impétueux affirmait cependant, car il mettait partout des professions de foi et après une dédicace quelque chose comme une épigraphe.

« Voici quatre nouvelles où le sentiment religieux est le principal élément d'émotion, où l'on peut dire qu'il est le sujet même.

« Elles chanteront la douceur des victoires remportées sur la chair ; elles diront la foi indestructible de plusieurs aux destinées d'une Religion, fille aînée de la Pensée antique.

« A l'heure, en effet, où des œuvres d'une beauté téméraire se dressent contre notre Idéal, il était bon que l'art affirmât la vitalité catholique. »

L'auteur parlait ainsi. Son ardeur était violente, son style était élégant, et dans son livre *Avila des Saints*, annoncé avec cette magnificence, le sentiment religieux faisait faire de grandes sottises et, tout le long des pages, jetait de douloureuses victimes.

Avila des Saints ! Par une fin de journée splendide et morne, Antonio de Manrique et Maria de Bustamante, deux jeunes fiancés reviennent par la route qui longe l'Adaja, au trot léger de deux mules. Ils cessent tout à coup de se parler parce qu'ils sentent s'élever en eux une inquiétude attristée et comme une menace d'orage. Ils ont peur d'eux-mêmes ; ils tremblent de ne plus pouvoir s'aimer. Dieu les appelle. Déjà ils aperçoivent les murs et les tours d'Avila, que le couchant fait étinceler ; jamais l'ombre qui en tombe ne leur est apparue plus formidable. Il leur semble que ces remparts doivent écraser le monde sous leur pesée vertigineuse et que leur ville s'est changée tout à coup en prison. Ils rencontrent soudain un vieillard de grande allure.

« Enfin ! dit celui-ci, comme se parlant à lui-même, j'aurai donc pu arriver, avant la nuit, dans la ville des saints. » Il vient là afin de finir ses jours dans la cité où est revenue la séraphique Térèse. Il parle, il prophétise un peu, et les jeunes gens sont accablés.

— O Maria, dit à voix basse Antonio, tout m'annonce

que je vais te perdre, et tu m'aimes !... Ah ! que ne pouvons-nous fuir ensemble !

— On ne se dérobe pas à Dieu, répond-elle, car Dieu se jette sur les âmes comme un ravisseur.

Dans Avila règnent les religieux des grands ordres monastiques, se partageant le domaine des cœurs. Il y a, presque confondus avec le menu peuple, les petits frères, les franciscains, tels à peu près que leur exquis fondateur a rêvé qu'ils fussent, ouvriers populaires de la parole, ingénus et touchants, rudes et frustes, entraînants et familiers. Il y a, pareils en leurs costumes à de superbes vautours, les fils de saint Dominique, ces oiseaux de proie de la charité, hantés du sombre génie indigène, inquisiteurs que le zèle du royaume de Dieu dévore. Mais un collège nouveau s'est formé. Un gentilhomme du siècle, touché de la grâce, une sorte de Ximenès, persuasif et volontaire, a rêvé pour l'Église d'un grand corps diplomatique, avec de savantes méthodes pour la restauration des âmes, un plan admirable pour émousser l'hérésie, la pénétrer, la troubler dans sa marche, la dissoudre et la désagréger peu à peu. Une aristocratie d'intellectuels s'est rangée autour de Loyola, abdiquant leur volonté, prêts à se faire tout à tous, phalange unique au monde et dans les siècles par la souveraine distinction de l'esprit et de la race, incarnation la plus hautaine de ce que la noblesse espagnole peut recéler de beauté particulière. Enfin, par dessus tout cela, sorte d'ateliers fermés où s'œuvrent les vertus sublimes, le silencieux Carmel et la grande Térèse du Jésù couvrant l'Espagne de son ombre à la fois terrible et douce.

A ce spectacle, qui n'est plus tout à fait le spectacle d'aujourd'hui, car le grandiose s'en est allé du monde, Alfred Poizat s'exalte convenablement parce qu'il a du mysticisme dans l'âme et de la littérature dans l'esprit. « Ce sera, dit ce missionnaire très raffiné, ce sera la gloire incontestée de cette Espagne traînant au bout de l'Europe, comme une chaloupe dernière, de nous avoir

fait connaître, en pleine période moderne, en pleine Renaissance, le plus chevaleresque effort que l'homme ait jamais tenté pour sortir de l'homme et ressembler aux anges, et cela en conservant jusqu'à la fin je ne sais quelle séduction suprême, quelle allure lettrée qui fait qu'on leur prête à tous, pour leur finesse et pour leur profondeur, les traits des figures de Vélasquez. »

Pendant ce temps, Antonio de Manrique est accablé. « Oh ! dit-il tristement à sa fiancée, un instant, j'avais espéré que nous ne serions dans la chaîne des ancêtres et des fils qu'un anneau intermédiaire, que Dieu nous oublierait, ne demandant que l'offrande de nos cœurs purs et mêlés. Hélas ! voilà qu'il nous appelle, et que sa voix nous arrive grossie de toute la voix de ce peuple qui se rue au sacrifice ! » Mais Maria de Bustamante lève vers le ciel ses beaux yeux découragés. « Nous ne sommes que de pauvres créatures errantes, dit-elle ; et Dieu veuille prendre en pitié notre indigence. Il a mis en nous un amour plus grand que les forces humaines et nous ployons sous le présent qu'il nous a fait. Que deviendrons-nous s'il nous rend à nous-mêmes ! »

Puis, la nuit, agenouillée devant son crucifix, elle raisonne non sans sophistiquer. Du regard, elle parcourt la vie, et, en dépit de sa jeunesse, elle comprend qu'elle est courte et qu'en soi elle serait vide, impuissante à emplir un cœur si une raison supérieure ne lui donnait un sens. Certaine pudeur aristocratique lui fait apparaître, en outre, ce qu'on est convenu d'appeler le bonheur comme un signe de médiocrité, et le sacrifice douloureux comme la marque des grandes âmes. Elle aime Antonio ! Loin de lui, la lumière du jour perd son charme. Tant mieux ! il n'y aura que plus de noblesse à se séparer de lui pour jamais; et lui-même, le jeune héros, en digne fils du Cid, la comprendra, l'approuvera et dans un suprême élan de passion, il saura pousser l'amour jusqu'à l'ivresse de cet oubli. Et Maria de Bustamante, subtile, pense : c'est encore une façon de l'aimer que de se le représenter

capable d'un tel renoncement. Elle est prête pour Dieu.

Moins prompt, Antonio est extrêmement malheureux. Dans une entrevue suprême, l'infortuné fiancé et l'exaltée Maria échangent de superbes paroles, encore que Maria « fasse un peu de littérature ». Il faut citer.

« Emportés par la sublimité de leur rêve, les deux jeunes gens, les yeux tournés vers l'Adaja s'étaient pris la main et ne se disaient plus rien, tout entiers à ce sentiment amer et splendide que l'amour comme le comprennent les hommes n'est qu'une chimère — et cependant tumultueusement jetés l'un vers l'autre.

Des mariniers dans le crépuscule chantaient des litanies.

Tous deux s'agenouillèrent et récitèrent les prières des passagers.

— Des tentations de la chair, délivrez-nous, Seigneur !

— Va-t'en, fit-elle en se relevant. Va-t'en, le crépuscule est tombé, les brises soufflent vers nous, chargées de parfums. Va-t'en, supplia-t-elle.

— Où seras-tu quand je reviendrai ? dit-il.

Elle songea, très grave.

— Écoute, dit-elle... Deux cent cinquante monastères du Carmel dispersés à travers l'Espagne et le monde formeront autour de la tombe anonyme où, vivante ma pensée sera ensevelie, une ceinture de deux cent cinquante murailles et de deux cent cinquante villes. Et aucune trace ne signalera nulle part la présence de celle qui fut Maria de Bustamante, ta fiancée à jamais disparue. Déjà dans l'éternité, je serai celle qui n'a plus de visage.

— A Dieu donc, fit-il. Nous nous retrouverons là-haut.

— Là-haut, Antonio, nous aimerons l'Amour et la pure Beauté ; là-haut, nous aimerons Dieu !...

Alors la jeune fille retourne à son crucifix et s'enfonça dans la prière. Le soir son père lui dit : « J'ai entendu tout à l'heure l'inexorable adieu que tu as

adressé à ton fiancé. Fille de mon sang, poursuivras-tu jusqu'au fond de ton cœur aussi l'image tremblante de ton père ? Réponds-moi. N'ai-je plus d'enfant ? »

Sans rien dire, elle l'enveloppa de ses bras et baisa en pleurant ses cheveux blancs. Le lendemain elle entrait au monastère. Elle était une des douze religieuses qui soutenaient aux processions du Carmel d'Avila, la petite vieille paralytique dont le nom dépassait en autorité et en éclat celui des plus puissants monarques : la mère Thérèse. »

... Ainsi Alfred Poizat consent alors à ce que l'amour de Dieu répande où il passe les ruines, et fasse des martyrs. Pères, fiancés, jeunes filles, tout succombe sous ses terribles coups ! L'exaltation religieuse, une mysticité un peu bien effrayante maîtrise, absorbe les âmes, évidemment exceptionnelles que décrit Alfred Poizat. Mais, du moins, nous les comprenons. Nous les comprenons violentes et magnifiques comme celle de Maria de Bustamante, chimérique et sublime mais simple comme celle de Mme Sainte-Odile dans *La Sœur*. Nous les comprenons et nous goûtons, avec quelque terreur, l'œuvre émouvante et austère et hautaine qu'elles inspirent...

⁂

Mais je l'ai dit : on est apôtre, et puis quelques années passent. Les impressions premières s'effacent ; ce ne sont plus que des souvenirs avec lesquels on vit tranquille... Alfred Poizat a subi l'action du temps et il a cessé de vouloir que, en présence des œuvres d'une beauté téméraire l'art affirmât la vitalité catholique.

Alfred Poizat a conservé la haine des esprits vulgaires, l'éloignement des âmes communes. Il a conservé son goût du distingué, du fin, du précieux, l'amour du beau style tout harnaché de littérature. Mais il n'a pas gardé l'inspiration religieuse.

On ne la trouvait plus dans le *Pervers sentimental*.

Elle est entièrement absente de *La Dame aux Lévriers*. Et il ne reste rien pour nous faire pénétrer la psychologie de ses héros déconcertants. Jadis ses personnages étaient singuliers, mais leur exaltation catholique qui les écartait des êtres ordinaires nous les rendait explicables. Aujourd'hui ses personnages sont des malheureux, des fous comme Antonio de Manrique ou Maria de Bustamante, mais sans rien qui les soutienne dans la réalité, sans rien pour expliquer leur malheur ou leur folie. Leur folie paraît de toute autre sorte, et ils ne semblent plus être que des déséquilibrés.

Je ne sais rien de moins attachant que les héros de *La Dame aux Lévriers*, car ils échappent à tout effort pour les deviner ; mais je ne sais rien de plus impressionnant que ce livre. On en sort comme d'une maison de fous. On déteste les individus qui habitent l'ouvrage : puis on ne peut se débarrasser d'eux, ils vous poursuivent, ils vous obsèdent comme un cauchemar. *La Dame aux Lévriers* et les deux ou trois personnages qui l'entourent sont en proie aux aventures les plus menues, drames insignifiants d'existences, drames effroyables d'esprit et de cœur... Peut-être vous apparaîtront-ils tels que des gens très naturels et, par surcroît, très simples. Moi, j'avoue que je les ai compris rarement et que je ne me tiens pas rigueur de ne pas les avoir compris. Franchement je crois qu'ils sont un peu fous, complètement fous.

Alfred Poizat devine l'impression qu'ils nous causeront, et il se justifie en se dandinant.

« L'histoire que j'entreprends de conter est un roman de décadence. Ces personnages presque extraordinaires s'y agitent plus qu'ils ne s'y meuvent, et pourtant à peu près tout se passe en conversations. Il me semble que notre vie contemporaine si curieuse, si sautillante, si encombrée et si stérile en somme, peut-être, ressemble quelque peu à ce petit roman touffu, mal composé et décevant comme elle. J'espère que s'il en reproduit assez bien le décousu et l'impuissance finale, il

en exhalera aussi le charme languissant et amer. »

Que d'affaires, mon Dieu, que d'affaires ! Nous ne ferons pas à Alfred Poizat plus de reproches qu'il ne s'en fait. Mais nous dirons surtout qne son livre est décevant.

La Dame aux Lévriers a l'air d'être égarée dans l'existence terrestre. Elle est la poésie perdue dans la réalité. Elle n'est surtout pas aisée à définir. Le jeune homme qui l'aime se flatte de la discerner tout entière : « Ton père était poète. Il composait des idylles avec l'âme d'un Théocrite? Eh bien! ta sœur c'est la pensée vivante et agissante de ton père... L'instinct latent de beauté a commandé depuis ce temps-là ses attitudes. Elle est devenue une créature de poésie. Voici maintenant qu'elle revient peu à peu à ce qu'elle fut autrefois qu'elle revient de l'obscur paganisme où elle s'était enfoncée à des idées chrétiennes.. », ce psychologue amoureux n'est pas très sûr de son fait, non plus que de ses inductions ou déductions et bientôt... « Le jeune homme sentit sa main froide. Il se demanda alors si cette femme, qui de loin troublait sa chair et dont le contact le décevait toujours n'était pas la projection de son propre désir et l'insaisissable illusion que son cœur malade dressait et emportait devant lui... » Nous nous le demandons aussi.

On croirait qu'ils s'appliquent à traduire dans la vie cette ritournelle maniérée et naïve que l'amoureux Philippe Trézal découvre avec ravissement sur un mur.

Je sais aimer comme vous savez plaire,
Si je plaisais comme je sais aimer,
Vous m'aimeriez comme vous savez plaire
Vous m'aimeriez comme je sais aimer.

C'est simple et c'est charmant ! Répétez-le plusieurs fois, et je vous mets au défi de vous y retrouver. Voilà le roman d'Alfred Poizat, simplicité ingénue, subtilité forcenée — je le dis sans nulle satire — une rengaine

quintessenciée... Elle est chantée d'ailleurs par l'artiste le plus délicat ; et au moment qu'on va le déclarer insupportable, il séduit.

Mais ces héros restent insupportables. Après avoir tourné longuement autour de la Dame aux Lévriers, Trézal conclut avec complaisance :

« Trézal songea non sans mélancolie que son destin était ainsi : partout où il allait, c'était au début une légère agitation, puis quelque chose tombait à l'eau et il se trouvait tout à coup mêlé à la vie des gens, si pareil à eux qu'il n'en était même plus remarqué, avec cette différence pourtant qu'eux gardaient le gouvernail et que lui allait vers le mystère de sa destinée ayant pris, par hasard et pour un jour, place sur le même esquif. Aucun ne semblait se douter que ce passager pensif, dont le visage hanté de rêves devenait si vite, par sa tristesse, un visage habituel, les quitterait bientôt ne laissant parmi eux que le souvenir d'un autre regard amical, d'une autre voix familière qui s'élevaient à peine au-dessus des leurs et finiraient par s'y confondre, comme un écho d'eux-mêmes, désormais disparu...

« Qu'avait-il fait pendant ces quelques mois ! Rien, rien au moins de ce qu'il avait voulu. Mais avait-il voulu quelque chose ! Et quelque chose valait-il d'avoir été voulu ? Quoi ? Il eût pu sans doute, avec plus de décision, faire sa maîtresse de Mme des Hurtières. Et après ?

« Non ! l'amour ne saurait être le but des âmes fortes. Il est l'épreuve nécessaire où celles qui résistent s'assouplissent et se nuancent. Dans le labyrinthe sentimental qu'il venait de parcourir, le jeune homme avait appris l'art de s'émouvoir avec mesure et d'appeler les subtilités d'un esprit ingénieux au secours d'un cœur qui refuse de s'amollir. »

Avais-je pas raison de dire que ces petits héros sont insupportables ! Ils se perdent eux-mêmes à travers leurs analyses. Ils sont en quête d'eux-mêmes, se cherchent perpétuellement auprès les uns des autres. Ils

s'anéantissent dans leur inutilité. Et une tristesse épouvantable domine leur existence vide, comme le roman où ils la traînent en dissertant avec une merveilleuse et insaisissable finesse...

N'est-il pas bizarre que le jeune apôtre qui voulait régénérer l'art par l'inspiration catholique écrive aujourd'hui de ces livres raffinés à l'excès et intellectuellement malsains et pervers ! Il manque à ses héros étranges ce qui emplissait les héros étranges d'*Avila des Saints*, et les animait, l'inspiration, l'exaltation catholiques ; à cette inspiration, à cette exaltation aujourd'hui absentes, Alfred Poizat n'a encore su rien substituer et c'est pourquoi ses héros comme ses livres ne sont que des analyses sans âme, ou des âmes sans vie... Ses romans ont l'air de chapelles désaffectées. C'est un peu à quoi ressemble son esprit.

Si Alfred Poizat avait persisté en cette volonté d'affirmer par l'art la vitalité catholique dont il faisait montre en son premier ouvrage *Avila des Saints*, il eut été très puissant pour nous faire oublier les niaiseries que prodigue certaine littérature de catholicisme édulcoré, écœurant. Et il se serait constitué dans les lettres contemporaines une personnalité originale au plus haut point. Il n'a pas persisté...

Il a su fuir la banalité tout de même, et si bien qu'il ne risque plus guère d'être atteint par elle. Passionné des analyses excessives et vaines, il est un artiste singulier. Et il est très différent de qui que ce soit, adonné à écrire. Ni ses imaginations ténues n'exciteront d'autres imaginations littéraires ; ni son style, apprêté, subtil comme sa pensée, précieux, distant, ne paraîtra comme un exemple, encore que sa correction, son élégance, le sentiment qui s'y manifeste des beautés traditionnelles de la langue française fassent de lui un modèle ; mais une élite recherchera les livres d'Alfred Poizat, certaine que la foule des livres quotidiens ne leur est point analogue.

16 avril 1904.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Je disais : associés tous les deux, les frères Margueritte demeurent les fils du général Margueritte, qu'on n'a pas oublié. C'est dans cet esprit, d'abord, qu'ils ont écrit une épopée bien militaire. Elle est terminée maintenant (1).

Depuis que par une initiative hardie, Victor Margueritte, officier et poète, s'est uni à son frère si doux pour écrire abondamment des livres en prose, ces deux frères rapprochés ont témoigné d'une activité tellement forte qu'elle attira les attentions les plus réfractaires. Ils eurent constamment des livres sur le métier — où ils ne les remettaient jamais vingt fois; — perpétuellement des ouvrages en chantier. Prompts à concevoir des livres, plus prompts à les exécuter, laborieux on ne peut plus, ils personnifient très convenablement notre époque occupée et pressée.

Intelligents, pratiques, et désireux d'exercer partout une juste influence, ils voulurent avoir pour tributaires tous les publics. Ils écrivirent sur les petits garçons et sur les petites filles des ouvrages délicats et faciles, pour le charme des petites mamans. Ils écrivirent toujours avec délicatesse et encore avec facilité des romans gentils, destinés particulièrement aux jeunes filles, et qui peuvent être mis dans toutes les mains. Petits efforts; repos après de grands efforts! *Poum! Zette!* Vous en souvenez-vous? Peut-être. Mais sans doute avez-vous oublié *Le Carnaval de Nice* ou *Le Poste des Neiges* ou *Le Jardin du Roi!* Je ne puis vous en blâmer. Il

1. Voir la littérature française d'aujourd'hui : Paul Margueritte.

paraît tant de livres aujourd'hui! Et les frères Margueritte eux-mêmes en publient beaucoup.

Amusements d'esprits curieux et solides. Rien ne leur est indifférent de ce qui constitue la « Grande actualité » sociale. Ils souhaitent avec générosité d'assurer la condition des *Femmes nouvelles*. Bons observateurs du temps présent, ils s'offensent avec sagesse du vice, des crimes de certaines lois; ils veulent réformer la législation barbare du divorce. Et ils écrivent *Les Deux Vies*. Par une coïncidence que l'on signale, ils publient, au même moment que leur livre, une pétition à la Chambre des Députés pour l'*Élargissement du Divorce*. On se demande si la pétition intervient pour soutenir le livre, ou le livre pour appuyer la pétition. Malheureusement le livre contredit un peu la pétition. L'impression que l'on éprouve à la lecture des *Deux Vies* diminue l'effet produit par la méditation de l'*Élargissement du Divroce*. C'est la pétition qui a raison. Il faut élargir le divorce, afin de l'améliorer, de le rendre plus équitable, plus humain.

Toutes ces distractions gracieuses, et tous ces graves travaux de réformation sociale par le roman pourraient absorber d'autres écrivains que les frères Margueritte, mais non pas eux, merveilleusement ardents à écrire. Si l'on se permet de négliger tous ces ouvrages, les frères Margueritte sont encore assurés de notre estime, car ils sont les auteurs de l'épopée en quatre tomes de 1870 et 1871.

Ils ont depuis huit ans, avec tous leurs autres livres écrit : *Le Désastre*, *Les Tronçons du Glaive*, *Les Braves Gens*, *La Commune*. Ils ont ainsi affirmé plus complètement leur ambition avouable d'exercer une influence sur les idées de la bourgeoisie ou du peuple. Ils s'occupent de tout ce qui les occupe. La crise intense de 1870 a déterminé presque toutes nos façons de penser nationales. Les frères Margueritte semblent avoir entrepris de les préciser, et peut-être de les magnifier. Il n'est rien qui ne porte les écrivains

de nos jours à recueillir dans leurs ouvrages les frémissements de la nation, à traduire et à exalter par l'imagination les problèmes et les sentiments sociaux. Les frères Margueritte ont suivi le courant de l'évolution; ils l'ont suivi assez rapidement pour avoir l'air de le précéder et en quelque manière de le diriger un peu. Cela ne saurait étonner personne, car les frères Margueritte sont des intelligences alertes, lucides, qui comprennent leur époque et, s'il le faut, la devinent. Au surplus. leur entreprise était noble.

Ils l'ont exécutée fort honnêtement.

Donc ils ont raconté ces drames effroyables de 1870 qui annihilèrent à Metz, par le crime d'un chef, une armée valeureuse : *Le Désastre.* Ils ont raconté les efforts suprêmes de la France après cette catastrophe, sa volonté d'arrêter quand même l'envahisseur, les hauts faits malheureux mais glorieux des combattants de l'Est, du Nord, de la Loire : *Les Tronçons du Glaive.* Ils avaient réuni beaucoup de documents et parce qu'ils voulaient que l'épopée fût complète et que ces documents ne fussent point sans emploi, ils ont ajouté un tome aux deux premiers tomes, racontant les épisodes héroïques et sanglants d'une résistance désespérée. La chevauchée au gouffre, Sedan, Bitche, Belfort : *Les Braves Gens.* Ils ont raconté les discordes civiles qu'avait excitées la guerre, et les lamentables aventures que ces discordes ont produites : *La Commune.*

Leur dessein fut grandiose. Ils furent persévérants à le réaliser. On leur saura gré de l'ampleur de cet effort et de ce travail patient. Concevoir de vastes projets, n'est-ce pas la meilleure façon de se distinguer de la cohue des écrivains d'aujourd'hui disposés, pour le succès immédiat, à des improvisations de peu de portée et de peu de conséquences. Il est beau de prendre possession d'un grand sujet, de ne point le diminuer, mais au contraire de l'approfondir et de l'amplifier plutôt, de se dévouer à lui, de lui consacrer tous les soins qu'il mérite et de donner ainsi l'exemple, sinon le modèle,

d'une œuvre méthodiquement conçue et lentement élaborée. Les frères Margueritte ont eu cette vertu singulière. Tout de suite ils furent récompensés d'avoir courageusement voulu s'égaler à leur sujet, car ils découvrirent le secret des proportions nécessaires et le moyen de vivifier par l'ordre une œuvre qui eût péri par la confusion. Paul Adam fut ambitieux de rapporter en une sorte d'épopée toute l'histoire intellectuelle et morale de la première moitié du XIXe siècle. Mais, téméraire, il ne sut pas mesurer la tâche; imprudent, il se perdit en elle dans le trouble de ses développements, et il ne put s'y retrouver. Plus sages, plus prudents, connaissant mieux leurs forces et sachant mieux les utiliser, les frères Margueritte ne furent point accablés par leur œuvre, car s'ils la voulurent immense, du moins ils la voulurent déterminée; s'aidant l'un l'autre, ils surent grouper les documents difficiles à dénombrer, en tirer avantage avec discipline, restés maîtres d'eux-mêmes comme de leur sujet.

Tout les soutint, et d'abord le succès. Je pense qu'ils ne furent point maladroits à se l'attacher. La littérature des frères Margueritte sera toujours une littérature opportune, ou, comme on disait encore lorsqu'ils commencèrent d'écrire leur épopée, une littérature opportuniste. Ils excellent à faire tenir leurs ouvrages pour des livres nécessaires.

Les idées et les discussions du moment sont-elles l'écho de leurs livres ; ou comme il sera sans doute plus raisonnable de le croire, leurs livres sont-ils l'écho des idées et des discussions du temps ! Qu'importe ! pourvu qu'il y ait du bruit autour d'eux. Ce bruit, dirons-nous que les frères Margueritte ne savent pas le distribuer et le ménager pour qu'il dure? Non, il ne nous est pas permis de leur imputer cette maladresse.

Qui sait même si, désireux toujours d'être les bons compagnons fidèles des esprits et des âmes en mouvement, ils ne sont pas des compagnons trop dociles et

prévenants à l'excès, ils ont très bien profité de l'émotion persistante de nos défaites militaires; ils ont de nouveau entr'ouvert la blessure pour la fermer mieux ; puis ils ont écouté les grands débats qui occupaient la France et le monde cependant qu'ils écrivaient; ils n'ont plus perdu le souvenir de ce qu'ils avaient entendu, et ils ont bien compris l'influence de ces débats sur notre vie nationale... Partis patriotes fiévreux, surexcités par le drapeau tricolore, ils sont arrivés plus calmes, mais tout imprégnés de générosités nouvelles que mettent dans les cœurs les nouvelles idées... C'est ainsi que leur philosophie est un peu indécise et vague et médiocre pour s'appliquer trop à exprimer tout juste l'ensemble des idées en vogue à l'instant qu'ils les expriment.

Ils professaient dans leur préface des *Tronçons du Glaive :*

« Nous avons, en ce livre écrit avec un ardent amour de la France, essayé d'être les peintres fidèles d'une époque dont trente ans à peine et pourtant un incroyable passé d'oubli nous séparent.

« Nous n'avons voulu taire aucune des défaillances pour pouvoir chanter mieux toutes les gloires.

« Heureux si par ce tableau douloureux, mais sincère, nous avons su inspirer l'horreur de la guerre et de ceux qui, outrageant l'humanité, oseraient encore l'imposer aux hommes.

« Horreur d'autant plus tragique quand la guerre, défense nationale, devient le devoir inéluctable, sacré ; quand un peuple lutte pour l'intégrité de son territoire, pour le culte et le maintien de sa race! »

Profession de foi qui sourit de tous les côtés en même temps! Mais les auteurs de *La Commune* proclamaient en la préface de ce dernier volume :

« En remettant en lumière les deux figures qui, après le désastre et à travers la lutte des braves gens, personnifièrent la nation: là, Gambetta, inspirateur héroïque de la défense nationale, ici, Thiers, libérateur d'un ter-

ritoire qu'il n'avait pas jugé bon de disputer par les armes jusqu'au bout, ce que nous prétendîmes montrer c'est la nécessité impérieuse, vitale de la guerre, de la guerre acharnée quand elle défend le sol de l'avenir de la patrie, c'est sa barbarie odieuse, quand elle ne sert que des intérêts de lucre et de conquête; c'est sa dégradante imbécillité, surtout quand elle met aux prises des hommes de même terroir, — des frères. »

Et quelques-uns de nous savaient déjà sans doute que la guerre peut être hélas! nécessaire (toute nécessité est impérieuse) qu'elle peut être barbare; et que la guerre civile est forcément imbécile sinon dégradante... Mais les frères Margueritte répètent avec tant de conviction des distinctions simples et compréhensibles, qu'ils ont l'air de les avoir inventées et d'exprimer sur la guerre des pensées bien originales. Ils continuent avec ce beau sentiment patriotique qui ne les abandonne jamais.

« La tâche, en ces dernières pages, nous fut particulièrement pénible. Mais si parfois la plume nous semble lourde, à décrire les temps d'angoisse où cédant — c'est le mot de Thiers — à « l'envahissement de l'esprit public », notre pays faillit tomber sous l'invasion, en vain tenta de se redresser pour retomber encore, sous la Commune — (cette lutte des forces organisées du passé contre les troubles énergies de l'avenir) — jamais nous ne doutâmes des ressources profondes, du secret ressort de l'âme française.

« Toujours, même voilée, nous sentions briller, brûler la flamme, cette clarté qui en 89, en 48, éblouit le monde et qu'aujourd'hui encore, partout où les idées sont en marche — malgré les régressions apparentes, telle une éclipse momentanée, — les peuples cherchent des yeux, saluent comme un reflet d'aube sur la route. »

Évidemment ! Évidemment ! N'est-ce pas une philosophie d'officier supérieur en retraite devenu membre actif de la Ligue pacifiste! Mais le sujet ne comportait pas d'autre philosophie ! — Alors il était superflu d'en

exposer si souvent les petits principes sans complication.

*
* *

Or, les romans militaires des frères Margueritte s'ils ne sont pas tout à fait de la philosophie, sont de l'histoire.

Le mélange du roman et de l'histoire, l'acceptez-vous ? Il le faut bien, et on ne le peut empêcher. Le roman est le genre littéraire le plus extensible ; il englobe le plus naturellement du monde tout ce que l'on veut introduire en lui. Au surplus, chacun sait que l'histoire est le plus intéressant des romans.

Les frères Margueritte, qui ne sont pas éloignés d'avoir des principes en tout, expliquent encore dans cette préface un peu pauvre de *La Commune* et qu'il eût été bon d'écrire avec plus de soin : « Pourquoi d'abord nous mîmes le roman au service de l'histoire ? Ainsi nous parut-il possible d'intéresser à ce qui fut la leçon terrible du passé — leçon trop oubliée — plus de Français que nous ne l'eussions pu espérer en nous bornant à l'étude stricte des documents. Et tout ensemble, par cet effort de citoyens autant que d'écrivains nous avons cru, loin de diminuer notre art, l'honorer plutôt. »

Sans vouloir déprécier l'effort de citoyens des frères Margueritte, cet exposé de principes ne contient guère que deux ou trois erreurs capitales. Leurs phrases semblent assez disposées à signifier tout ce que l'on veut ! Prenez garde. Elles enferment des doctrines littéraires. Et ces doctrines sont fausses. C'est un devoir de marquer la fausseté des doctrines, car l'autorité de ces doctrinaires est grande.

Qu'est-ce donc que cet art que l'on ne diminue pas mais que l'on honore plutôt ? Les genres littéraires n'ont-ils pas tous même dignité ! Un récit d'imagination peut réaliser la pure beauté littéraire. On ne l'honore point en le chargeant d'histoire ; on le fait seule-

ment plus lourd. Le roman aujourd'hui se transforme, s'amplifie : toutes les thèses philosophiques, sociales, économiques, s'insinuent en lui, l'occupent et parfois l'encombrent, de même les événements historiques. Le roman où s'étale l'histoire et dont les auteurs font effort de citoyens autant que d'écrivains, n'est ni plus ni moins noble que le roman tout nu ; il est autre.

« Pourquoi nous mîmes le roman au service de l'histoire ? » se demandent aussi les frères Margueritte afin de se répondre. Le roman au service de l'histoire ! c'est leur erreur fondamentale. On peut mettre l'histoire au service du roman, mais non point le roman au service de l'histoire qui n'a pas besoin de service de cette sorte... Je pense bien qu'une telle affirmation ne vous paraît pas discutable. Non, elle ne l'est pas, pas du tout. J'ajoute que l'histoire, colossale et si proche racontée par les Margueritte, pouvait moins que toute autre supporter les services indiscrets du roman. Nous la connaissons trop, elle nous domine trop, elle est trop précise et trop minutieuse, trop nette en même temps dans ses développements terribles, trop vivante et d'une vie trop particulière dans les luttes effroyables de ses héros nombreux et variés pour que tout mélange qu'on lui fait subir ne vienne pas l'adultérer... Les frères Margueritte ont eu besoin de toute leur dextérité pour ne pas compromettre l'histoire par les services du roman qu'ils lui infligeaient. Mais retenons ceci : l'histoire au service du roman si vous voulez ! Le roman au service de l'histoire ? Jamais !

En outre, est-ce que vraiment les frères Margueritte pouvaient se flatter « d'intéresser (avec l'aide du roman) à ce qui fut la leçon terrible du passé, leçon trop oubliée, plus de Français que nous ne l'eussions pu espérer en nous bornant à l'étude stricte des documents ? » Nullement. Ces livres ont été beaucoup lus. Tant mieux. Parce qu'ils mariaient le roman à l'histoire ? En aucune façon, la vie et le mouvement du récit historique justifient le goût des lecteurs. D'autres circons-

tances aussi que les frères Margueritte n'ont pas négligées, assuraient la faveur aux récits patriotiques... Mais le roman n'est pour rien dans l'affaire, je veux dire dans le succès de citoyens, et aussi dans le succès d'écrivains qu'obtinrent les Margueritte. Erreur de croire que le roman est le piège où se font prendre les lecteurs en plus grand nombre? Le bon roman peut conquérir 50.000 lecteurs. Le bon livre d'histoire en obtient 50.000 aussi. C'est un fait que l'on peut constater depuis quelques années : si le roman attire encore la foule des lecteurs, cette puissance d'attraction n'est plus pour lui un privilège exclusif. Avis aux amateurs de gros tirages ou bien aux ambitieux de grandes influences. L'heure est propice à faire autre chose que des romans.

De si mauvais principes, les frères Margueritte ont tiré les meilleures conséquences. Il nous est bien difficile de suivre avec passion les aventures individuelles des membres de la famille Réal dans l'épopée historique où ils sont audacieusement jetés. En lisant *La Commune* nous ne sommes que faiblement émus par le mélodrame d'Ambigu qui traverse et termine la vie de Rose et de Louis, nièce et fils du cordonnier Simon. J'avoue que les personnes distinguées qui entourent Mlle Bersheim et le commandant du Breuil me laissent aussi indifférent... Mais les frères Margueritte ont utilisé de leur mieux ces personnages et leurs aventures pour ordonner les événements historiques. Et c'est miracle que dans des livres si désespérément abondants, ils aient pu maintenir tant d'ordre qui éclaire et qui anime. Scènes populaires, scènes bourgeoises, psychologies de leurs héros, un peu bavards tout de même, ils ont multiplié tout cela avec cette délicatesse que l'on goûta si fort jadis aux romans de Paul Margueritte et cette décision, cette fermeté, cette netteté que l'on attribue justement à Victor Margueritte. Et pourtant ce sont leurs tableaux d'histoire qui retiennent toute l'attention.

Le prestige de la vérité tragique s'exerce invincible-

ment, mais c'est, n'en doutons pas, l'histoire qui a le mieux inspiré le talent des romanciers Marguerite, c'est l'histoire.

Leurs personnages fictifs sont impersonnels et inexistants. Ils se meuvent et ils parlent automatiquement. Ils ont mission d'exprimer dans telle circonstance, telle opinion. Nous les attendons. Ils arrivent, et ils disent ce qu'ils doivent dire et que nous attendons aussi. Ils le disent longuement pour se donner l'illusion qu'ils existent. Mais ils existent bien peu. Ils ne sont point des caractères, ils ne sont point des hommes. Au contraire, quelle vie dès que les Margueritte commencent, sans le service (!) du roman, les récits d'histoire. Quelle vie surtout lorsqu'ils analysent et suivent les personnages historiques. Depuis les généraux du Désastre jusqu'aux membres si pittoresques de la Commune bariolée, il y a dans les quatre volumes des frères Margueritte une série considérable de portraits d'un dessin précis, d'une couleur sobre, émouvants ou piquants, tous bien vrais, bien vivants. On arrive à eux avec bonheur et le reste ne les fait point oublier.

Ils n'ont diminué la force de leurs excellentes qualités d'historien que lorsqu'ils ont voulu paraître encore même dans l'histoire des romanciers; ils ont jugé Thiers en romanciers; ils l'ont mal jugé. Je ne chercherai point les motifs de cette hostilité subite contre Thiers. Dans les *Tronçons du Glaive*, ils l'appréciaient avec une modération certaine; dans *La Commune*, ils l'accablent d'invectives continues, vitupèrent ses basses ambitions et nous donnent à chaque fois licence de le traiter de bandit et, par surcroît, d'assassin... Expliquerez-vous cette contradiction?

N'expliquons rien, mais aujourd'hui il n'est plus possible de se tromper sur le rôle et sur la psychologie de Thiers en 1871. On rend justice exactement à ce petit bourgeois qui avait l'âme fière. Il accomplit une tâche dont peu d'hommes dans aucun pays eussent été capables : il conclut la paix, il répara les maux causés par

la guerre, il assura à la France une forme politique durable. M. Hanotaux, dans l'*Histoire de la France contemporaine*, recherche si Thiers n'aurait pas pu conclure un traité plus avantageux, et s'il n'aurait pas pu sauver Metz. M. d'Haussonville répond (*Varia*) que ce n'était pas possible. Et quant à son rôle dans la Commune, ce n'est pas lui qui le choisit, c'est la Commune qui le lui donna. Les Margueritte disaient : Nous avons mis le roman au service de l'histoire. C'était affirmer que l'histoire gardait dans leur livre l'importance capitale. Et pourtant le roman subalterne envahit l'histoire, et, toutes les fois qu'il s'agit de Thiers, la dénature. Il y a là une contradiction que les frères Margueritte auraient pu éviter. Mais ont-ils voulu l'éviter? Ces historiens n'ont-ils pas été complices du mauvais tour que le roman joue à leur histoire?

C'est le propre des œuvres sérieusement conçues d'appeler mainte discussion. Pour avoir dit le vice de l'œuvre imposante des frères Margueritte et que le roman ne saurait être admis à se placer au service de l'histoire, est-ce que je méconnais les qualités de leurs ouvrages?... Ces livres sont austères et nobles, d'une vaillante mélancolie, ils sont de très bon ton, toujours évitant les déclamations faciles comme la rhétorique; ils sont trop longs, mais précis et forts, animés souvent par une puissance d'évocation qui s'applique heureusement à des sujets faits pour émouvoir. Ils sont écrits d'un style modeste. Et c'est là justement un excellent style d'historien.

Les frères Margueritte ont voulu « faire effort de citoyens autant que d'écrivains. » Ils ont été bien avisés de le vouloir. Plaise au ciel que tous les écrivains soient désireux d'être socialement utiles! Le courageux exemple des frères Margueritte s'est produit à la bonne heure. De leur succès d'écrivains, félicitons les citoyens.

23 avril 1904.

LE THÉATRE ITALIEN CONTEMPORAIN

Par Jean Dornis.

Jean Dornis est à la fois romancier et critique. On a pu goûter pour la délicatesse de leur psychologie des romans comme *La Voie douloureuse* et *La Force de vivre.* C'est encore l'esprit le plus fin qui se montre dans ces ouvrages d'une critique agréablement et utilement documentaire : *La Poésie italienne contemporaine*, *Le Théâtre italien contemporain.*

Nous n'apprendrons rien à personne en déclarant que nous avons en France absolument besoin d'ouvrages de cette nature. Il nous faut, oui, il nous faut des guides, simples et discrets, mais sûrs, à travers la littérature de chaque pays. Notre curiosité intellectuelle est intense. Elle est perpétuellement active. Nous sommes empressés à découvrir incessamment des écrivains par delà toutes nos frontières. C'est l'une de nos plus nobles et de nos plus heureuses tendances nationales. Mais cette tendance doit être disciplinée, pour que ces avantages inévitables ne soient pas compromis. Nous risquons, par une générosité louable en son principe, détestable en ses conséquences, d'attribuer plus d'importance qu'il n'en mérite et qui pis est plus de signification qu'il n'en a, à un écrivain qui nous est soudainement révélé. Une telle erreur nous incite à des appréciations bien fâcheuses sur le pays d'où cet écrivain nous arrive. Nous ne risquons pas de méconnaître un écrivain considéré comme génial — c'est un mot que Jean Dornis emploie volontiers, et ce mot dit

tant de choses ! — dans le pays où il se développe. Nous ne risquons pas de le méconnaître, car nous sommes plutôt disposés à nous en faire accroire et plus prompts à augmenter l'originalité d'un écrivain étranger qu'à la mesurer parcimonieusement. Il est donc indispensable qu'un auteur également instruit de la vie littéraire en France et dans le pays où ses prédilections porteront et retiendront son attention, nous fournisse un tableau avant tout exact et fidèle de la littérature de ce pays, nous aide à mettre chaque chose à sa place et chacun à son rang, nous empêche de confondre les caporaux avec les généraux, de prendre les disciples pour des maîtres, et surtout d'accepter bénévolement pour nos maîtres ceux qui, à beaucoup d'égards, sont peut-être les disciples des maîtres français.

Nous chercherons là l'utilité durable des œuvres critiques de Jean Dornis. Il met en ordre nos idées sur la littérature italienne d'aujourd'hui, et les découvertes que nous avons faites peu à peu en elle. Il classe les écrivains qui nous sont devenus familiers, mais le sont devenus avec trouble, par suite de circonstances indépendantes de leur talent... Et c'est ainsi que les livres de Jean Dornis sont de véritables manuels, dans le sens de ce mot dont il ne faut plus abuser, mais dont il faut enfin savoir se servir. Jean Dornis éclaire notre marche, guide nos pas, fait plus encore car il élargit nos sympathies pour les œuvres qui sortent encore, tout armées pour l'avenir, du vigoureux génie latin.

Jean Dornis a une qualité bien rare. Il n'encombre point ses livres critiques d'une personnalité impérieuse, qui veut tout de suite imposer les opinions qu'elle soumet. Jean Dornis possède cette sagesse de ne point vouloir nous expliquer par des raisons ingénieusement enchaînées ce que nous ne savons pas encore ; il lui suffit de nous faire d'abord savoir ce que nous nous expliquerons bien nous-mêmes lorsque nous le saurons. Sa critique est donc narrative, descriptive, biographique, anecdotique : c'est la meilleure manière qu'elle ait

d'être vraiment critique. Elle nous révèle la vie des hommes, l'origine et la destinée des œuvres. Que peut-elle faire de mieux ? Je vous le demande. Il sera toujours temps pour nous, ayant cette vérité en notre possession, de la dénaturer par des argumentations avantageuses et fallacieuses... Mais en attendant, que ce guide aimable est donc précieux, et que ses services nous sont agréables ! Si même, par aventure, il se laisse aller jusqu'à discuter lui-même les écrivains qu'il a seulement entrepris de nous présenter, nous suivons avec goût sa discussion qui est trop raisonnable pour se prolonger et qui disparaît comme elle a paru sans qu'on sache pourquoi... uniquement sans doute parce qu'il fallait que ce guide excellent nous suggérât aussi les débats qu'entretiennent en Italie les écrivains italiens.

*
* *

Ces débats ne peuvent être encore ni très profonds, ni très variés, car le théâtre en Italie est encore à sa première période de vie. Il est encore en quête de ses caractères essentiels et de son influence.

Malgré les précurseurs comme Goldoni et comme Alfiéri, toutes sortes d'obstacles s'opposaient encore au développement d'un théâtre italien national. Les théâtres italiens semblaient surtout empêcher, retarder la naissance du théâtre italien.

Jean Dornis se tient pour assuré que la comédie des patois, le théâtre dialectal, qui alimentera un jour le superbe débit de la langue, calme et unifiée, est la source même la plus riche du théâtre national : « Il y a, dit-il, un symbole antique qui reflète un aspect persistant des conditions de la vie : c'est la légende du géant Antée, fils de la Terre, qui reprend des forces chaque fois qu'en s'abaissant il se rapproche de sa mère nourrice. Ceci est l'histoire même du théâtre italien contemporain. » Avant qu'il n'y eût un théâtre italien, il y avait un théâtre piémontais. Il se meurt maintenant

en dépit de tous les efforts pour le vivifier. Chaque jour, en effet, Turin et Milan abandonnent leur originalité locale pour devenir italiennes, ou même cosmopolites. Ce sont deux villes universitaires très cultivées : la bourgeoisie abandonne l'emploi du dialecte ; seule, l'aristocratie se flatte d'en maintenir l'usage. Mais que peut l'aristocratie? Il y avait aussi un théâtre milanais, bolonais, vénitien, napolitain, sicilien. Peut-on dire qu'ils disparaîtront tous, que Venise oubliera l'exemple de Goldoni, que Naples laissera déposséder par de nouveaux personnages dramatiques le seigneur Pulcinella ; que la Sicile se privera du théâtre où s'exprime la vie sicilienne avec toute sa vigueur et dans tout son relief, cette vie dont Pasquino est la personnification ? Non pas !

La comédie de dialecte, ayant représenté un progrès dans l'histoire du théâtre italien, subsistera plus forte ici, là plus faible, mais toujours vivante : « Elle a fait, dit Jean Dornis, une condition meilleure à l'art dramatique — puisque l'occasion lui a été donnée de pousser des racines dans le sol provincial,— aux auteurs et aux comédiens, puisqu'elle leur a assuré des publics fidèles, bienveillants, prêts à saisir toute allusion à l'actualité, à permettre toute excursion sur le terrain des mœurs nationales. » Cependant, grâce à la comédie de dialecte et contre elle, le théâtre national trouve alors ses initiateurs, Paolo Ferrari, qui rajeunit la comédie goldonienne, et s'efforce à une vérité tempérée. Achille Torelli, qui s'approche davantage de la réalité, anime des personnages qui sont vraiment des hommes et ne sont que cela, exprime avec simplicité les mœurs de la civilisation italienne.

Ce n'est point la manifestation de ces mœurs qu'on cherchera dans le théâtre historique de Corra, de Cavalotti, de Gubernatis, de Bovio, de Corradini, mais voici venir les écrivains modernes. A chacun d'eux Jean Dornis consacre non point un portrait, non point une critique, mais une étude qui est à la fois critique et

portrait. Partout Jean Dornis les raconte, eux et leurs pièces. Et leurs silhouettes précises sont dessinées dans notre mémoire.

C'est Giacosa, facile, aimable, gracieux, heureux, toujours facile, toujours aimable, toujours gracieux, toujours heureux. Il se permet d'abord d'obtenir un triomphe avec une bluette : *Une partie d'échecs*. Il met en vers le pittoresque du moyen âge, un moyen âge trop doucement pittoresque pour être réellement moyen âge. Il n'attend pas qu'on se lasse. On l'avertit qu'il faut changer de sujets, de manière. « Il faut, lui dit Carducci, que vous arriviez à un art plus vrai, plus contemporain, plus profond. » Giacosa est docile, il change. Et il est de plus en plus heureux. Il analyse des caractères comme il faisait des fantaisies sans caractère. Il subit avec originalité toutes les influences. Il n'en redoute aucune, et toutes lui sont profitables. C'est le plus heureux des dramaturges. Les professions de foi et les exemples réalistes et naturalistes qui partaient de France, arrivent jusqu'à lui. Il accepte les uns et les autres. Et il écrit hardiment des œuvres vraies. S'il connaît les échecs injustes c'est pour connaître bientôt les justes réparations. Il parvient ensuite au triomphe immédiat. On édite en 1900 sa comédie en quatre actes *Comme les Feuilles* et les éditeurs, à moins que ce ne soit l'auteur, y glissent cette note :

« ... Le théâtre italien ne se souvient pas d'avoir enregistré un succès aussi enthousiaste et aussi unanime que cette soirée du 31 janvier 1900 où a été donnée la comédie de Giacosa *Comme les Feuilles* ; un autre fait qui est, lui aussi, sans exemple, a été l'unanimité avec laquelle les journaux de toutes nuances ont loué cette œuvre. »

Et les éditeurs publient les articles de tous les critiques ! Émouvante unanimité ! Ils s'entendent pour louer ; ils consentent à louer aussi pour les mêmes motifs. Cet accord est encore plus singulier. Ils attestent que Giacosa corrige les mœurs en riant et que

c'est justement la mission du théâtre. Il est convenable à l'Italie, où la passion est plus forte que partout ailleurs pour créer et pour détruire, que le théâtre présente la protestation de la société contre les fantaisies et les égoïsmes de l'individu. Ainsi fait Giacosa, qui, ayant fait tout le reste, peint ses compatriotes et détermine l'exacte valeur sociale de chacun d'eux. Giacosa personnifie donc avec bonheur toutes les métamorphoses du théâtre italien d'hier et d'aujourd'hui ; il est assez heureux pour personnifier la métamorphose prochaine du théâtre italien de demain.

Verga n'a point cette plasticité. Son originalité est plus profonde et plus forte. Il est Sicilien, il reste Sicilien. Il a d'autant plus de chances de le rester que d'abord il avait failli ne pas s'apercevoir qu'il l'était. Il donnait dans la fantaisie conventionnelle, factice, mais enfin il s'aperçut que la vie rurale pouvait être sujet de littérature, que les mœurs rudes, l'âme tragique des paysans étaient dignes d'inspirer un artiste. Il écrivit *Cavalerie rustique*. Il eut la vertu de l'écrire avec simplicité, avec sobriété. Et ses paysans siciliens sont depuis vingt ans des héros inoubliables et jeunes. C'est l'entrée glorieuse du fait divers dans l'art. Il n'est point philosophe, il n'est pas moraliste, il est dramaturge. Tant de dramaturges ne sont que moralistes ou ne sont que philosophes ! Jean Dornis le compare à Mérimée et s'excuse de la liberté grande. Verga est aussi heureux que Giacosa.

Rovetta ! Il semble antérieur à ceux dont il est pourtant le contemporain. Il écrivit des drames par gajeure et un peu par amour. Ce sont là des amours et des paris dangereux. Je ne sais si Rovetta gagna l'amour qu'il voulait, mais il gagna son pari. Il fit plus puisque, ayant commencé par hasard d'écrire pour le théâtre, il continue par habitude. C'est un dramaturge aisé. Jean Dornis l'apprécie avec agrément: « *La Trilogie de Dorine* contient, en germe, les qualités et les défauts de Rovetta. Il s'y révèle comme un peintre

excellent des milieux, et comme un analyste superficiel des caractères. Tant que le rideau est levé, on a un sentiment intense de la réalité, de la vie : tout est vrai, le décor, les mouvements, les événements ; au moment où le rideau tombe on est déçu. A supposer que la pièce s'achève dans les faits, elle ne finit pas dans les âmes — ni dans l'âme des personnages, ni dans la nôtre. C'est que ces gens-là n'étaient pas des caractères. Nous avons cru qu'ils étaient en chair et en os comme nous, — c'étaient de prodigieux automates au service de l'imagination et des sentiments tour à tour brillants et délicats de l'auteur. » Au reste, Rovetta oublie souvent de conclure. Il termine ses pièces, mais ne les veut point dénouer. Incertitude d'esprit ? Insuffisance de philosophie ? Qu'importe à celui qui cueille le succès en passant et le respire ! Rovetta le rencontre partout. Réaliste et moderniste avec la *Trilogie de Dorine*, *Réalité*, *Les Déshonnêtes*, il écrit souvent *Romantisme* et pourquoi ? « J'ai écrit *Romantisme* dans la pensée de ressusciter l'ambiance de notre vie italienne pendant la révolution vénitienne et lombarde. Mon but était de montrer l'état d'esprit de ce temps-là, le contraste des préoccupations de ces exaltés avec celles des gens d'aujourd'hui. Je faisais jouer un drame patriotique en plein socialisme ! Le succès imprévu prouve que le patriotisme n'est pas mort chez nous quoi qu'on dise... » Rovetta a mis beaucoup dans son œuvre. L'opinion y mit encore davantage et c'est un triomphe, Rovetta l'explique avec une loyale bonhomie : « Le roman et le drame historiques ne renaissent pas par un regain d'amour pour l'histoire en elle-même, mais parce qu'ils sont une réaction idéaliste. Le public en use cette fois dans son engouement comme jadis lorsqu'il soutint les naturalistes contre le romantisme de carton qu'on lui avait offert pendant vingt-cinq ans. Il était las alors de voir des fantoches sur la scène au lieu d'y applaudir de l'humanité vivante. Quand cette humanité-là s'est produite, parlant, agis-

sant, souffrant, on a applaudi, ce qui est bien. Mais la vérité est tombée aujourd'hui à une réalité trop vulgaire et le public veut du nouveau, c'est-à-dire qu'il souhaite qu'on lui apporte de la vérité encore, mais, cette fois, enveloppée d'un certain idéalisme poétique... Il a assez au théâtre de cette platitude ajoutée à celle qu'il côtoie inévitablement dans la vie... » Et cela prouve que Rovetta comprend les goûts du public ou qu'il les devine. Et cela prouve que Rovetta est lui aussi un dramaturge heureux.

Et suivrons-nous ici Marco Praga, Roberto Bracco, Camillo Traversi qu'il ne faut pas confondre avec Giannino Traversi, Giannino Traversi qu'il ne faut pas confondre... et — hors cadres ! — d'Annunzio à qui nous devons ces œuvres d'un lyrisme éblouissant et verbeux et ce titre à nul autre pareil : *Les victoires mutilées*, et Butti, Enrico Butti, si différent des autres. Enrico Butti dramatise les débats qui, entre la science et la foi, se livrent dans les consciences. Il expose ses idées, car il en a et les croit bienfaisantes. Il se pique d'avoir en sa possession une vérité humaine, et il désire que ses contemporains en fassent leur profit. Enrico Butti, nous dit Jean Dornis, s'en tient à ce fait d'expérience : le cerveau de l'homme qui enchaîne les causes avec les effets veut que la douleur ait une cause ; il souffrira plus cruellement que de la douleur même de la pensée scientifique que la douleur est un incident sans explication. Il exige que l'on tienne compte de l'instinct qui n'admet point que l'épreuve soit perdue, mais qui veut que le sacrifice ait un but et que ce but soit divin. Il met en scène des hommes et des femmes qui sont engagés dans des études scientifiques où l'on apprend qu'il est vain de chercher le pourquoi des choses et qu'il faut se contenter d'observer le comment des phénomènes, les uns et les autres, il amène ces champions du rationalisme devant le drame de la mort, il rompt brusquement les fils de tendresse qui les rattachaient à un être adoré et leur demande : « Que voulez-vous ? Que

souhaitez-vous ? Quelle consolation trouvez-vous dans vos doctrines? Quel adoucissement pouvez-vous répandre autour de vous ? » Et quand il les a convaincus par le spectacle de la souffrance des autres comme par celui de leur propre douleur que la négation les laisse sans ressource d'espoir, sans force de vie devant le fantôme de la destruction totale, il les oblige à entendre par la bouche d'un être simple, femme en larmes, jeune homme amoureux et désespéré, la vieille leçon de la sagesse humaine qui dit : votre science n'en sait pas plus long que mon ignorance sur ce qui est essentiel et elle nous laisse sans soutien devant l'irréparable.

Jean Dornis définit fort bien ce jeune philosophe de juste milieu qui, pour vouloir concilier tout le monde, est attaqué de toutes parts. Et au moins voilà un dramaturge italien qui ne ressemble pas aux autres comme un frère.

Car les autres se ressemblent tous. Ils sont tous un peu falots, prudents et adroits, cherchant l'inspiration sans audace, peu portés à heurter le public qu'ils préfèrent caresser... Ce n'est point la faute de Jean Dornis s'ils nous paraissent tels. Ils sont tels, en vérité. Et, sans doute, on peut lui reprocher de les avoir tous présentés sur le même plan, et nous avons besoin de beaucoup d'érudition personnelle pour distinguer à travers ces études ceux qui sont des créateurs et ceux qui sont des assimilateurs... Certes, Jean Dornis nous aide à les distinguer, et nous avons assurément l'érudition qui convient, mais peut-être que Jean Dornis s'est fié à nous exagérément ! Par suite, nous discernons assez mal dans ce livre où l'on aperçoit pourtant le reflet de toute la critique italienne l'influence exercée par chaque écrivain. Mais qui sait d'ailleurs si cette influence est commodément saisissable ! qui sait si elle est assez profonde pour valoir la peine d'être comptée ! Au moins, et encore que j'eusse aimé sur ce point un chapitre riche en documents, on devine bien l'influence exercée par les littératures étrangères sur le théâtre

italien, les Scandinaves et les Allemands d'un côté, de l'autre toute la littérature française contemporaine, celle-ci perpétuellement présente et perpétuellement agissante.

C'est pourquoi nous pénétrons facilement les dramaturges italiens, nous les connaissons et nous les reconnaissons. Nous les aimons d'autant mieux. Jean Dornis ne néglige rien pour fortifier le goût que nous avons de leurs œuvres. Il n'insinue pas que nous les devons fréquenter et goûter. Il ne plaide pas pour eux... Non, mais il prouve par son exemple qu'un esprit cultivé, qu'une âme distinguée doit se plaire en cette compagnie. La sympathie pour la littérature italienne, une sympathie chaleureuse et contenue, vivifie ces ouvrages élégants et simples et leur communique la plus aimable personnalité. Lorsque Jean Dornis, après la *Poésie* et le *Théâtre*, nous aura donné le *Roman italien contemporain*, nous posséderons ainsi le tableau complet de la littérature d'imagination dans un pays où l'imagination ne laisse pas d'être reine et maîtresse de la littérature, un tableau précis, bien ordonné, tout éclairé de fraîches et vives couleurs.

30 avril 1904.

RENÉ BAZIN

René Bazin est peut-être le seul académicien de France qui habite Angers (Maine-et-Loire). Il a été étudié avec amour par le vicomte de Broc, homme de lettres, lauréat de l'Académie.

Cet écrivain, c'est le vicomte de Broc que je veux dire, prononçait ce beau jugement psychologique : « Cet attachant écrivain — cette fois-ci c'est René Bazin que le vicomte de Broc veut dire — ce délicat romancier est professeur de droit. Le roman l'a disputé au dédale des lois. L'imagination habite partout. Celle de René Bazin ne l'a pas conduit à la jurisprudence ; elle l'a plutôt aidé à en sortir. Sa plume a vite conquis les esprits d'élite. Les sentiments les plus élevés, la plus saine morale distinguent ses œuvres, où les qualités du style ont obtenu les suffrages des meilleurs juges. »

Et le vicomte de Broc, homme de lettres, lauréat de l'Académie, critique littéraire dont il ne faut pas négliger les appréciations, résumait ainsi une existence utile à la littérature contemporaine.

« Dès ses premières productions, René Bazin a fait concevoir les espérances qu'il a réalisées. *La Sarcelle bleue*, *Mme Corentine*, *Ma tante Giron* n'étaient que l'aurore des jours qui se sont levés pour lui. *Une tache d'encre* attira l'attention de l'Académie qui couronna en 1896, par le prix Vitet, l'ensemble de ses œuvres. *Humble amour*, *De toute son âme*, *La Terre qui meurt*,

Les Oberlé, *Donatienne*, sont les étapes d'un chemin brillamment parcouru, et les degrés de l'ascension que doit ambitionner tout artiste et tout écrivain. »

On est bien fâché de ne rendre qu'un hommage insuffisant et précipité au vicomte de Broc, homme de lettres, lauréat de l'Académie. Mais nous allons nous servir de ses idées pour nous guider à travers l'œuvre pas très compliquée de René Bazin, professeur de droit, voyageur, romancier, et, pour tout dire, académicien.

Il est bon de diviser René Bazin pour le comprendre. bien. Il y a en lui le voyageur. Il y a le rural. Il y a le patriote. Il y a le réaliste. Il y a l'idéaliste. Et tout cela ne fait que René Bazin.

*
* *

Sachons aimer les récits de voyage de René Bazin. Ils sont vraiment aimables.

Le vicomte de Broc, homme de lettres, lauréat de l'Académie, en a parfaitement saisi et non moins parfaitement exprimé tout le charme délicat et discret. Il a écrit :

« Les voyages ont été pour M. René Bazin un moyen de peindre avec les couleurs de son pinceau les couleurs observées avec les yeux d'un lettré. Il en a rapporté *Sicile*, *Terre d'Espagne*, les *Italiens d'aujourd'hui*, *Croquis de France et d'Orient*.

« Il n'a quitté la terre natale que pour y revenir, et dans tous ses écrits il s'est inspiré des sentiments, des croyances qu'on respire en province plus qu'ailleurs. Il a décrit la campagne en campagnard, les paysans en psychologue compatissant, la nature en poète. »

C'est certain. René Bazin est animé d'un sentiment intense de la nature, qui paraît dans son œuvre tout entière, et lui communique sa séduction la moins discutable.

René Bazin lui-même a fait fort sagement sa décla-

ration d'amour de la nature et expliqué de la manière la plus persuasive pourquoi il l'aime.

« Il y a la campagne, la vraie, celle des guérets, des landes, des bois, des montagnes, la campagne reposante et pleine de rêve. Celle-là, je sens que j'en parlerai avec prédilection. Je l'ai connue tout enfant, à l'âge où les petits qui sont toucheurs de bœufs commencent à prendre l'aiguillon, portent la soupe aux hommes qui fauchent, et reviennent si fiers, le soir, dans le silence des brumes, à califourchon sur la vieille jument qui a l'air de les bercer. Et je crois que ceux qui ne l'ont pas vue avec leurs yeux de 10 ou 12 ans ne l'aimeront jamais de cet amour-là. Elle veut des âmes tout à elle, des âmes fraîches, parce qu'elle est fraîche, des âmes jeunes parce qu'elle est l'éternelle jeunesse. Hélas! et nous changeons tandis qu'elle demeure : mais il nous reste une faculté d'émotion et l'harmonie se retrouve ensuite au premier appel du passé, pour un lointain de futaie bleue, pour une branche de pommier fleuri, pour un jardin de banlieue avec trois brins de lilas et un vieux peuplier. »

Joli couplet doucement passionné; mais René Bazin ne le chante pas toujours car il est un homme plein de retenue. Et dans ses récits de voyage, il apparaît surtout comme un reporter de bonne compagnie.

Il dit simplement des choses simples. Il est curieux de la nature, de l'art et de la vie, un peu de ceci, un peu de cela, et ses récits ne sont pas très profonds, ou très véhéments, mais calmes, raisonnables et « sages comme des images ».

Ils instruisent, notez-le, ils instruisent des hommes et des mœurs. Ils instruisent avec une aimable légèreté qui parfois se fait badine autant qu'il est permis, mais rarement. On y trouve des documents, des tableaux, des esquisses, des idées générales et des anecdotes. René Bazin est un honnête homme en voyage. Je crois bien que quelqu'un l'a dit avant moi, et que ce n'était pas le vicomte de Broc.

Sachons aimer les récits des voyages de René Bazin, parce qu'ils sont le genre de littérature où sa plaisante netteté le sert le mieux, et parce que à ses observations fines et justes, son imagination ajoute quelque chose. Et ici son imagination paraît assez riche; ailleurs, dans ses romans elle semble plutôt un peu pauvre.

Mais aimons tous les récits de voyage quels qu'ils soient, surtout s'ils s'appliquent aux régions françaises. Nous avons été prodigues d'œuvres admirables sur les paysages et les mœurs de toutes les nations. Apprenons à nous regarder de plus en plus nous-mêmes. Ayons de la reconnaissance pour les écrivains qui ont voulu contempler avec plus d'attention les beaux spectacles de la terre de France. Aimons, entre les autres, Jean Ajalbert qui dans son livre sur *l'Auvergne* paraît voyageur, curieux et subtil, et parfois délicieusement attendri. René Bazin a observé, avec une gracieuse complaisance, d'autres provinces, et les récits de ses voyages ne sont-ils pas le meilleur de son œuvre !

*
* *

Mais le vicomte de Broc nous appelle et nous fait ressouvenir que René Bazin ne fut pas un voyageur seulement. Laissons donc ce voyageur qui nous agréait, et suivons jusque dans ses métamorphoses, qui ne le modifient guère, le talent assez uniforme d'un écrivain qui a beaucoup entrepris.

René Bazin a voulu développer dans ses romans des sujets grandioses, s'égaler à ses grands sujets. N'est-il pas un joueur de flûte qui veut battre du tambour ? un jeune David, au cœur généreux, qui s'applique à porter les armes de Goliath, mais est accablé par leur poids ? Du moins, René Bazin, par l'heureux choix de ses sujets, a su accrocher à son nom des discussions considérables; et son nom, à quelques-uns, parut considérable, lui aussi.

Comme le dit notre ami le vicomte de Broc, homme de lettres, lauréat de l'Académie :

« Les tentations qui appellent les familles rurales loin des champs désertés où ne retient plus l'amour du pays natal excitent de justes plaintes et de patriotiques alarmes. Ce grave sujet a inspiré *La Terre qui meurt*. Le thème, souvent traité par les économistes, y est développé sous une forme éloquente et plus persuasive que le raisonnement. »

La Terre qui meurt, c'est la ferme vendéenne de la Fromentière. Elle n'est plus le lieu sacré que tous aimaient, défendaient, d'où personne ne songeait à s'éloigner. Toussaint Lumineau, vieux paysan attaché à la terre qu'ont cultivée tous les siens, est resté veuf avec cinq enfants. Mais tous les enfants veulent quitter la campagne et courir les villes, sauf Roussille qui personnifie l'amour du sol et les énergies de la race, Roussille qui aime la terre dont elle est l'enfant, terre fidèle, terre brave, terre d'amour, tour à tour mouillée et brûlée où l'on dort le dernier sommeil, dans le vent chanteur, à l'abri de la croix. Roussille épousera le valet de ferme Jean Nesmy, et tous deux rendront la vie à la Fromentière.

Cependant ils ne parviennent pas à donner la vie au roman qui conte l'histoire de la Fromentière. Sans doute nous trouvons dans ce livre des tableaux champêtres qui témoignent une fois de plus que le cœur de René Bazin frémit devant la nature modérée de sa région natale. Quelques caractères sont posément et lentement tracés. Mais quelle mollesse dans un livre où il aurait fallu tant de vigueur ! René Bazin a voulu plaider contre l'abandon des villages, danger social dont on ne saurait trop s'inquiéter. Il n'a pas vivifié la thèse par le roman ; c'est la thèse qui a soutenu le romancier. Le romancier avait grand besoin de soutien.

Or l'économiste judicieux qui s'effraie de la dépopulation des campagnes allait se transformer en

patriote curieux de l'état d'âme des provinces perdues. Proclamons l'habileté de René Bazin à choisir les sujets les meilleurs pour émouvoir des lecteurs français.

« Nous avions suivi, écrira le vicomte de Broc, critique littéraire, la marche d'un talent en possession de lui-même et qui s'est affirmé avec éclat dans ses dernières productions où *Les Oberlé* occupent une grande place. »

Oui, *Les Oberlé* occupent une grande place dans les dernières productions de René Bazin. Est-ce une raison suffisante pour leur en faire occuper une très grande dans les dernières productions de la littérature française contemporaine ?

Le sujet est un drame profondément humain, mais surchargé et diminué par les vaines agitations d'un mélodrame superflu. René Bazin a voulu étudier les conflits familiaux qui naissent fatalement de la situation d'une province conquise : tous ces conflits se présentent *à la fois* dans la famille des Oberlé.

Le grand-père Oberlé, ancien député protestataire, balbutie sa douleur de la défaite et la persistance de son patriotisme français qu'une paralysie ne lui permet plus de crier comme autrefois. Son fils, au contraire, entraîné par les intérêts pratiques de la vie active, subit d'un cœur consentant la domination du vainqueur. Sa femme lui obéit, mais n'est pas sa complice, car elle demeure attachée à l'ancienne Alsace.

Les enfants sont divisés. Jean, le fils, garde l'amour de la France ; il a l'instinct de la race. Sa sœur Lucienne est Allemande car elle est ambitieuse et parce qu'elle aime le lieutenant von Farnow qu'elle doit épouser, Jean, de son côté, aime on ne peut mieux Odile Bastian, patriote française comme lui. Que de drames, mon Dieu, que de drames se préparent ! Ils s'accomplissent tous.

Jean déserte l'armée allemande où il a été incorporé comme volontaire d'un an. Il est dénoncé par son futur

beau-frère von Farnow qui obéit, ce faisant, au devoir militaire. Jean n'épousera pas Odile, Lucienne n'épousera pas le lieutenant.

Il est des sujets heureux. Celui-ci dans sa tristesse en était un. Il est des livres heureux. Celui de M. Bazin, malgré son abondance indolente et lente, en est un. Il est des auteurs heureux. M. René Bazin en est un. Il est même un auteur trop heureux. Je me demanderai, toute ma vie durant, comment il se fait que *Française du Rhin*, le meilleur roman de Charles de Rouvre, paru quelques mois avant les *Oberlé*, qui développe avec beaucoup plus de force et de rapidité le même drame ou, si vous voulez, la même tragédie que les *Oberlé*, qui est plus pittoresque et plus varié, qui a, par surcroît, des qualités de même nature que les *Oberlé*, qui est écrit dans une langue correcte et discrète comme la langue de René Bazin, demeure aujourd'hui encore un livre presque inconnu, alors que les *Oberlé* sont devenus presque populaires dans la bourgeoisie.

Je me le demanderai toute ma vie et peut-être que jamais on ne me répondra. Mystères impénétrables du succès littéraire ! Le succès a ses raisons que la raison ne connaît pas !

⁂

Sans doute, quelques personnes bien intentionnées sont promptes à exalter l'œuvre estimable et grise un peu plus qu'il n'est indispensable ou qu'il n'est équitable. Et si nous quittons le spécialiste adroit de la dépopulation des campagnes et du patriotisme douloureux des provinces annexées dont on a voulu faire le grand romancier social des temps modernes, pour considérer le romancier d'imagination paisible et faible qu'il fut depuis *Stéphanette* jusqu'à *Donatienne*, nous verrons encore qu'on ne veut point nous laisser notre liberté de jugement et qu'il y a dans différents milieux

en faveur de René Bazin un parti-pris de glorification dont il pourrait bien un jour devenir la victime.

Evidemment, nous sommes sensibles aux progrès réalisés. Il y a loin du romancier innocent et conventionnel déjà gracieusement nuancé, mais un peu naïf tout de même de *Sarcelle Bleue*, de *Une tache d'encre*, de *Madame Corentine* ou de *Ma tante Giron*, à l'auteur de *Donatienne*, qui possède enfin quelque sentiment de la vérité.

Nous suivons volontiers l'histoire de cette *Donatienne* mariée au pauvre Breton Jean Louarn qui, mère de trois enfants, et poussée hors de chez elle par la misère, accepte une place de nourrice, qui lui est offerte à Paris. Là, elle se laisse prendre aux séductions que le séjour de la capitale multiplie, comme on sait, pour les nourrices. Elle oublie dans le vice pénible et mesuré son mari jusqu'au jour où le souvenir de ses enfants, ravivé en elle par un procédé de petit mélodrame, la ramène au foyer. Nous sentons ce que ces ruraux bien disants ont de factice.

« Louarn pensait : Comme elle raisonne déjà ! Il faudra faire attention, avec elle ! *Ça souffre déjà presque comme une grande.*

« Allons, mes petits, fit-il tout haut, levez-vous ! Venez en bas ! *Il faut vivre* !

Et tant d'autres exemples ! Nous savons gré à René Bazin de n'avoir pas consenti à nous présenter encore les horribles paysans que les naturalistes faisaient vivre — avec tant d'intensité d'ailleurs — d'avoir substitué à leur pessimisme excessif un optimisme même exagéré, d'avoir prêché avec une onction élégante la religion de la souffrance humaine, et nous ne lui tenons pas rigueur d'avoir créé pour nous des paysans de salon, qui surveillent un peu trop leurs idées, leurs sentiments et leur langage. Mais quand on vient nous dire que René Bazin a enfin, enfin ! donné ce roman social que nous attendions depuis plusieurs siècles, quand on vient nous dire que l'évolution de notre littérature aboutit

naturellement à *Donatienne*, à René Bazin et les rend possible, l'un et l'autre, que Balzac, George Sand, Flaubert, Zola et leurs héros sont bien incomplets si on les compare aux héros de René Bazin et à René Bazin, nous protestons malgré nous contre les hardiesses aventureuses de cette critique méridionale, et parce qu'on a trop voulu le comparer à Balzac, nous voyons surtout les ressemblances de René Bazin avec l'auteur de la *Neuvaine de Colette* ou avec celui de *Mon oncle et mon curé*. Ne louons point furieusement, envers et contre tous !

En fait, René Bazin, qui a gardé quelque chose du bon jeune homme, est avant tout un honorable « esssayiste ». C'est un sage et charmant bourgeois des lettres. Il est romancier aussi complet qu'on peut le devenir lorsqu'on n'est pas un romancier-né. Il a le culte de la beauté morale ; comme nous l'approuvons ! Il a toutes sortes d'excellents sentiments étriqués. Ses idées sincères et prudentes sont fades et candides, un peu écœurantes à force d'être douceâtres. Mais sans doute le sirop de René Bazin, bien préparé selon la formule, est tonique. Tant de vertu et tant d'honnêteté !

Du moins toute son œuvre manque de fermeté et de sûreté. Elle se recommande, — cette œuvre si recommandable ! — par le style. Harmonie toujours nouvelle de notre langue ! Clarté, pureté, sobriété, douceur traditionnelle ! La vigueur manque seule à ce style, mais c'est parce que René Bazin ne lui fait pas traduire de pensées vigoureuses.

Ses livres sont raisonnables à outrance, pondérés, précis, polis et lents, car René Bazin habite dans l'exquise province française où chacun a le privilège de n'être jamais pressé. Ils sont élégants, ils sont distingués ; ils ont tous les mérites qui n'empêchent pas les livres et les écrivains d'être un peu insignifiants. René Bazin est assez dépourvu de personnalité pour que cela finisse par lui en constituer une. Ou plutôt il n'a de personnalité que par contraste avec les autres. Il ne fut

pas Parisien quand tout le monde le fut. Il n'était pas « rosse » quand tout le monde l'était. Il n'est pas ceci, il n'est pas cela ; il ne ressemble pas à celui-ci, il ne ressemble pas à celui-là... A l'heure où toute la littérature nouvelle est inquiète et vibrante, la sienne est paisible et molle. Elle est une honnête littérature d'arrière-garde.

On comprend très bien qu'elle rencontre des admirateurs discrets. C'est parce qu'ils sont discrets que ces braves gens dont je suis (et je m'en vante) se justifient d'être admirateurs.

7 mai 1904

PAUL FLAT

Une érudition artistique sans égale ; un goût développé et cultivé on ne peut mieux; l'aptitude aux lentes et profondes analyses des âmes et des œuvres; le scrupule dans la critique minutieuse des hommes et des idées ; une forte patience qui le porte à considérer tous les aspects d'un écrivain ou d'un livre, à en deviner l'inspiration cachée, à en découvrir les procédés, même adroitement dissimulés ; une curiosité constamment avide de connaître et de confronter toutes les manifestations de la vie intellectuelle, esthétique et sentimentale de la France où cette vie est d'une activité toujours si frémissante; une tendance trop généreuse à proclamer que la France doit beaucoup à l'influence des nations étrangères, je dis trop généreuse, car si la nation française ne doit pas, semblable à Bélise, se croire l'unique amour du genre humain, elle a peut-être plus donné que reçu dans l'échange perpétuel et universel qui rapproche de plus en plus tous les peuples ; une vigoureuse fermeté et pourtant presque partout je ne sais quelle mélancolique douceur communiquant beaucoup de charme à une œuvre qui sans elle vaudrait surtout par son austérité un peu sèche et comme hautaine ; en outre, et constamment, une noble ardeur intellectuelle, de la science et du courage ; tout cela animé, vivifié par une incomparable puissance de sympathie pour les belles œuvres des penseurs et des artistes, puissance telle qu'il est fort capable de demander à ces belles œuvres et de recevoir d'elles non seulement

tous ses plaisirs les plus intenses, mais si l'on peut dire, sa conception même du monde et le sens qu'il a de la vie : voilà quelques-uns des traits principaux de la physionomie littéraire de Paul Flat.

Il s'est dispersé — mais au fait, est-ce bien le terme exact ? — en des œuvres apparemment assez dissemblables : roman, critique d'art, histoire de l'art, critique littéraire, je n'ai pas besoin d'ajouter ici critique dramatique... Et cette dispersion — si c'en est une — prouve mieux la variété d'un talent souple et solide, mais n'en détruit nullement l'unité.

Je voudrais dire au moins que ses *Essais* et ses nouveaux *Essais sur Balzac* lui assurent dans l'histoire de la critique littéraire le rang le plus distingué. Il n'est pas de balzacien qui ne fasse de ces ouvrages circonstanciés un grand cas. Mais on peut tout ignorer de Balzac et de tels livres inspireront le violent désir d'entrer dans le monde créé par l'imagination magnifique du romancier. Les livres de Paul Flat, en effet, non seulement font comprendre Balzac, mais le font aimer. Ils situent son œuvre avec une impérieuse précision dans l'évolution des genres littéraires ; et ils sont arrivés à la bonne heure pour empêcher que ces travaux inestimables de Balzac ne souffrent un peu de la confusion qu'engendre fatalement la multitude des œuvres d'aujourd'hui.

Paul Flat admire Balzac sans marchandage et comme un génie complet. Il l'admire pour toutes sortes de raisons déduites avec cette patience pénétrante qui rend sa critique si persuasive, et malgré cela avec un enthousiasme presque toujours lyrique. Cet esprit prudent, qui constamment s'interroge, a néanmoins de fréquentes exclamations ravies. Il accorde au génie des droits sur la critique et sur le critique. Et Balzac est un génie entraînant à sa suite tout et tous...

Notez qu'il ne laisse rien obscur des caractères essentiels de ce génie. Il voit très bien la fougue, exclusive de toute eurythmie, et que cette fougue, que cet excès

est justement ce qui constitue son génie. Il parvient à cette définition très exacte d'un esprit qu'il est si malaisé de définir.

« Si nous envisageons l'artiste ainsi que le miroir où se réflètent les choses de la nature et que nous mesurions sa maîtrise à sa puissance d'exactitude et de grossissement, alors nous devons dire qu'ils conviennent bien à Balzac, car il fut un miroir rigoureusement fidèle et merveilleusement grossissant. Fidèle, en ce sens que, dans l'innombrable variété des sentiments qui composent l'âme humaine, il n'y en eût pas un qui lui demeurât inconnu, pas un de ceux qui valent qu'on s'y arrête, dont sa pénétration d'observateur ne lui marquât l'intérêt. Grossissant enfin, puisque dans la peinture qu'il nous a laissée de la vie, l'imagination du poète a su transposer la réalité et mettre en leur valeur les éléments épars que cette réalité lui présentait ! »

Attribuée ainsi judicieusement une place considérable à Balzac dans l'histoire de notre littérature, Paul Flat esquisse naturellement un chapitre dans l'histoire de l'évolution du genre... Balzac fut un créateur d'art. Il renouvela le roman ; il étendit si bien son domaine qu'il lui permit d'envahir tous les autres domaines.

Au XVIIIe siècle, le roman était un prétexte à fin badinage, un cadre à dissertations philosophiques ; mais, dit Paul Flat, et je crois qu'il exagère, le roman n'apparaissait que comme une distraction, comme un amusement, et la notion d'art ou de beauté en était complètement absente... Balzac l'envisagea comme un art, le plus large qui fût, grâce auquel pouvait être exprimée la vie tout entière.

Est-il vrai que l'art littéraire n'existait nullement dans notre XVIIIe siècle français, et que la religion du Beau était encore inconnue chez nous ? Paul Flat est convaincu que ce fut là le grand apport de l'esprit germanique dans nos races latines, l'apport de Gœthe surtout. « L'objectif de beauté sans cesse présent à ses regards qui faisait intervenir dans chacune de ses œu-

vres le souci de l'artiste avant même celui de l'écrivain eut une influence maîtresse et véritablement rénovatrice sur l'évolution littéraire. Son premier retentissement chez nous se fit sentir dans les productions de Chateaubriand ; mais ce n'était là que le point de départ d'une esthétique qui allait avoir pour conséquence de renouveler la Poésie et le Roman. De plus en plus, l'étude sincère de l'âme et la confession du *moi* allaient prendre une place prépondérante dans les manifestations littéraires et leur donner une importance qu'on ne leur avait pas encore connue. »

Balzac comprit ce que pouvaient ces sentiments nouveaux pour régénérer le roman et amplifier son influence. Si vaste que fût sa conception, il la traduisit totalement dans son œuvre. Romancier de mœurs et peintre de caractères, il prit pour champ d'action — comme dit Paul Flat d'une façon bien significative — il prit pour champ d'action l'âme humaine. Et il sut créer des types éternels où se personnifie la passion sous toutes ses formes ..

Un créateur d'âmes, l'âme humaine, la religion du Beau, la peinture de la Passion : ah ! je comprends pourquoi Paul Flat rend d'un cœur si content justice au génie de Balzac ; c'est que voilà ce qui fait l'objet de toute sa littérature, à lui.

Nulle part mieux que dans ce livre singulier, sans nulle banalité, je vous le dis, *Pastel vivant*, il n'avait étalé avec une franchise plus vigoureuse ses préoccupations littéraires qui, remplissant tout un roman, sont aussi le fond même de toute sa critique.

Suivez cette analyse étrangement perspicace d'états d'âmes qui ne sont point communs. C'est d'un art subtil et savant. Des sensations exquises y sont exprimées : sensations, situations, caractères d'exception, cela est vrai, mais vous serez émus par le pathétique intense de ce drame intérieur, dont les complications ne sauraient menacer tant d'êtres vulgaires qui s'agitent dans la vie quotidienne : oui, vous serez émus.

Sébran, le jeune héros de cette précieuse aventure, a fait toute son éducation intellectuelle et sentimentale dans le musée La Tour à Saint-Quentin. Et je vous laisse à penser quelle admirable critique nous donne Paul Flat du talent de La Tour. Il l'aime surtout parce que La Tour voulut faire de ses œuvres des *documents d'âmes*. Il manifesta le culte de l'âme jusqu'à vouloir tout y subordonner; et c'est bien pour cela qu'il parle si intimement à nos âmes. La Tour ne disait-il pas de ses modèles : « Ils croient que je ne saisis que les traits de leurs visages; mais je descends au fond d'eux-mêmes et je les remporte tout entiers. » Il avait raison de le dire, car selon Paul Flat, « il possédait à un degré suréminent, bien rare chez un homme de son époque, l'intuition des instincts animaux qui constituent l'assise de l'âme humaine, le véritable tuf où se construit notre personnalité et faute de quoi l'observation psychologique ne dépasse pas la portée d'un divertissement de rhéteur. » La Tour fut ainsi l'interprète prédestiné de la société polie du siècle de l'esprit; et chacun de ses portraits personnifie la femme du XVIIIe siècle, où tant de finesse et de grâce spirituelle se jouaient et triomphaient dans des sourires frivoles, malins et parfois secs mais si séduisants.

Par exemple, voyez le portrait de *Mme de Mondonville*. « Observez cette physionomie mobile, cette tête charmante de finesse et d'acuité spirituelle, au front dégagé et dont le regard se fixe hardiment sur vous. La main droite repliée soutient le visage d'un geste méditatif et la gauche appuie ses doigts souples sur les rebords d'un pupitre à musique. Un pareil ensemble, par-dessus l'harmonie du personnage et du décor, dénote les préoccupations du modèle et certes, voilà une femme qui, aux dîners de Mme Geoffrin, comme dans le salon de Mme du Deffant, saura tenir sa place et donner la réplique aux plus illustres esprits. Je l'y vois très bien, entre Diderot et d'Alembert, avivant par sa présence le rayonnement de ces deux foyers spirituels

et leur dispensant à chacun le genre propre d'excitation qui pouvait le mettre en valeur. Ses yeux, animés d'une pétillante flamme intérieure, vont avec bienveillance du conteur au philosophe et ne quittent l'un que pour reprendre l'autre. Aussi n'a-t-elle point dépouillé la grâce de son sexe, ni renoncé à plaire avec ses moyens de femme, ceux que la nature complaisamment lui départit. Ainsi l'entendait-elle et La Tour l'avait compris : le corsage délicatement entr'ouvert dégage une gorge blanche et ferme et la manche relevée découvre un poignet exquis agrémenté d'un bracelet. Faites état qu'avant d'être une femme lettrée, celle-ci fut une femme tout uniment et que s'il lui eût fallu choisir entre la culture de son esprit et les grâces de sa personne physique, son hésitation n'aurait point été longue. »

Charmant portrait, et de sa description Paul Flat sait faire un tableau de la société raffinée du XVIIIe siècle, et sur elle il ne nous trompe pas. Mais il est une autre œuvre de La Tour plus expressive encore ; c'est le portrait de Mlle Fel, où la recherche si visible de la vie intérieure fait vraiment de La Tour notre contemporain. Quel psychologue fut cet artiste !

Aussi, son influence est grande sur le jeune Sébran de P..., adolescent, d'autant plus noble qu'il aime plus immodérément la solitude, et qui, par surcroît, a un grand pouvoir exceptionnel de recueillement. Mais rien ne laisse pressentir les ardeurs secrètes de ce jeune homme. La vie intérieure existe seule pour lui. Il a le sens et l'intuition profonde de son développement intérieur, avec cette foi enracinée qu'il est de son devoir de s'y employer tout entier; mieux encore, il possède une âme infiniment sensible, en qui toute acquisition nouvelle, aussitôt prend vie, qui vibre comme un bel instrument, et par là il appartient à la catégorie d'êtres exceptionnels, et généralement malheureux, où se recrutent les poètes et les artistes. Et il est amoureux de Beauté. La beauté de la Nature l'enchante, et le culte des beautés de l'art l'amèneront à l'adoration de la

beauté vivante. La beauté règne souverainement sur lui.

Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre
Et mon sein où chacun s'est meurtri tour à tour
Est fait pour inspirer au poète un amour
Eternel et muet ainsi que la matière,
Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris.
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.
Les poètes devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études;
Car j'ai pour fasciner ces dociles amants
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles!

Sébran sera l'amant docile de la beauté, mais d'une beauté qui se précise à ses regards, car Sébran est le familier du musée La Tour, et La Tour devient l'éducateur de son jeune cerveau : La Tour et les souvenirs de quelques-uns de ses contemporains. C'est ainsi que Mlle de Lespinasse l'enchante : il admire en cette grande amoureuse, et fort infidèle, « une cruelle impuissance à lutter contre la passion absorbante et cette conception toute virile de l'amour qui prend moins souci de son objet que de l'emploi de ses facultés. Pour lui, l'intensité de la passion, semblable au rayonnement de la flamme, purifie tout ce qu'elle approche. Et il déplore de ne point rencontrer l'admirable figure de Mlle de Lespinasse dans la galerie de La Tour. Il le déplore, mais son amour de la beauté et son goût de la passion collaborent à ses rêveries, et il revoit dans toutes ses pensées le portrait de ces femmes dont Mlle de Lespinasse eût été là une adorable compagne, entre autres le portrait de Mlle Fel, à raison du charme puissant qu'exercent sur les âmes tendres celles qui furent passionnément aimées. » Il va, il pense, il rêve, il s'analyse, il revoit la mollesse langoureuse et la grâce exotique

de Mlle Fel, et ce jeune homme vertueux est en proie à la mélancolie.

Il souffre, mais un jour, en un crépuscule d'automne, dans la basilique, il aperçoit une jeune fille, une jeune femme qui a justement ces yeux, ces mêmes yeux du pastel, ces yeux qu'il aime et qui le poursuivent dans tous ses rêves... cette bouche rosée, ce sourire, ce front... c'est elle ; et la jeune fille le regarde doucement... et ils échangent instantanément leurs âmes.

Bientôt Sébran saura que cette jeune fille est Alberte de Tarragon, dont la vie solitaire la rend prête à recevoir son empreinte. Et Sébran devient le guide intellectuel et sentimental d'Alberte : La Tour sera le maître qui les conduira tous les deux.

Délicieuses promenades au Musée où vit tant de beauté gracieuse ! Alberte et le pastel se ressemblent trop. Sébran aimera Alberte comme il aime Mlle Fel, Alberte cède au mystérieux entraînement. Les conditions de la vie sociale séparent ces jeunes gens si indifférents à la vie sociale, et si éloignés d'elle. Sébran ne peut épouser Alberte, Sébran devient prêtre, et le jour de la profession publique de prêtrise on pouvait voir à la cérémonie, dans la chapelle de la Vierge, à l'endroit même où le premier regard s'était échangé, celle qu'un si rare amour avait marqué de son influence : la tête plongée dans les mains, le visage recouvert d'un épais voile de dentelle, elle se tenait penchée dans l'attitude d'une humble pénitente, différente certes de l'insoucieuse et souriante figure esquissée par le peintre, mais combien plus belle par ses qualités expressives, d'une beauté qui devait tout à l'empreinte de la vie !

Là, il faut que j'abandonne hélas ! une analyse d'impressions raffinées où l'on ne peut que se complaire, mais dont on diminue fatalement la force et que l'on dénature presque en les résumant. Tout rapproche ces deux êtres que la société sépare, Alberte revient se soumettre à la direction du prêtre, comme à celle du jeune

homme qui l'initiait aux beautés de La Tour. Ils n'ont plus souci que de leur tendresse passionnée. Rien n'est plus rien pour eux. Et dans leur amour, enfin contenté, ils devinent par quels liens délicats, par quelles subtiles et merveilleuses attaches le sentiment d'amour se trouve uni à celui du Beau... « Les plus hauts principes d'esthétique, dit Sébran, font partie intégrante avec les mystères du sentiment... Voilà ce que je soupçonnais jadis, ce qui s'éclaire maintenant à mes yeux d'une lumière resplendissante... voilà le bénéfice incomparable d'un amour tel que le vôtre ! Parce que mes yeux dans vos yeux ont plongé jusqu'au point de pénétrer les plus subtils mouvements de l'âme ; parce que, à de certaines minutes, nos mains unies et nos lèvres jointes nous ont communiqué la sensation de l'infini, j'ai vu plus clair en moi-même et j'ai mieux étreint la notion d'Absolu qu'à la faveur d'une révélation surnaturelle ! Oui — j'en suis de plus en plus convaincu — l'Absolu, nous le portons en nous, dans les aspirations, dans la faculté d'étreinte que possèdent nos âmes. Chaque fois qu'en nous une émotion sacrée amène des larmes au bord des yeux — jouissance sublime de l'art ou volupté sainte de l'amour — c'est alors la plus parfaite communion dont notre être soit capable avec l'Infini... et nous sommes proche aussi proche qu'un mortel peut l'être, des secrets de la vie. »

Alberte meurt. Et Sébran n'eut plus d'autre occupation que de revoir son image au musée La Tour. Et il n'était pas dans le désespoir d'une morte, mais dans la tristesse d'une absente qui tarde à revenir, mais dont le retour est certain... « Quelques années plus tard « il mourut comme un saint » : dit le témoin fidèle de son existence. Traduisons : Il se dit : Je vais la retrouver...

Ce sera la supériorité de ce livre qui ne ressemble à nul autre de susciter mille idées différentes selon les dispositions de ceux qui le liront, le reprendront, ecommenceront à le lire comme une œuvre riche de

substance et propre à animer les intelligences et les imaginations... Je n'en veux tirer aujourd'hui qu'un tout petit enseignement. Voici des héros qui ne sont point liés par les exigences de la vie de société. Ils ne sont pas dominés par elle, non plus que par ses lois. Ils sont fièrement individualistes ; ils sont gravement anarchistes. Exaltés par la passion ils ne voient plus rien du monde. Ce sont des héros exceptionnels qu'a grandis leur sentiment violent de la beauté. Incomparable puissance excitatrice de la beauté et de l'amour.

Ah! frappe-toi le cœur! c'est là qu'est le génie.
C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour !

Ils aiment, et leur amour les élève au-dessus de l'humanité, les place en dehors d'elle. Ils aiment et ils deviennent des êtres effrénés... Mais pourtant, par la qualité de leur sentiment, ils fournissent comme un exemple social. Ils purifient, en vérité, le sentiment qui est le fond de tous les rapports sociaux !

A travers les merveilleuses complications sociales de leur existence incomparable aux autres, on aperçoit qu'ils divinisent le sentiment de l'amour, et ils le parent de toute cette délicatesse par laquelle seule peut se réaliser le perfectionnement de la vie moderne... Les héros nous donnent cet exemple, le roman nous en donne un autre : il est une réaction contre tant de romans qui, ne s'occupant que de l'amour, ont néanmoins abaissé, avili le sentiment de l'amour en dépeignant seulement ou surtout ses manifestations extérieures, ses gestes les plus monotones et les plus vulgaires. Ici tout est noblesse et beauté.

Ainsi s'affirme et se développe la personnalité originale d'un écrivain avide de faire comprendre à tous l'amour de la beauté, la beauté de l'amour.

11 mai 1904.

MES PREMIÈRES ARMES LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

Par Mme Adam.

Une grande bonté règne en ces mémoires de Mme Adam. « Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient, car, sans amour, il est triste d'être homme », disait Voltaire, qui n'aimait pas, qui n'était pas bon. Mme Adam est toute bienveillance ; c'est pourquoi dans ce livre qui raconte sa jeunesse, elle est heureuse d'être femme et d'écrire. Sa bonté s'applique à tout le monde, à ses amis, à elle-même, à ses premiers livres, à ses ennemis et même à M. La Messine dont elle fait un personnage historique ou un héros de roman et qui ne mérite ni d'être traité avec bonté, ni d'être un héros de roman ou de devenir un personnage historique.

Qu'est-ce que la bonté ? Je n'en sais rien ; personne ne sait exactement où la bonté commence et non plus où elle finit. Mme d'Agoult, qui fut la première grande amie littéraire de Juliette Lamber, qui l'encouragea, qui l'aima avec un peu de tyrannie, croyait savoir en quoi consistait la bonté. Elle croyait le savoir, et elle la définissait par des explications et des distinctions :

« Il y a trois sortes de bontés qu'il ne faudrait pas confondre, prononçait cette femme érudite, riche en idées générales et apte à écrire avec une abondance élégante et facile, celle qui réside dans l'intelligence,

celle qui a sa source dans le cœur, et enfin celle qui naît d'une certaine faiblesse, ou, pour me servir d'un mot moderne, d'une certaine *impressionnabilité* des nerfs. La première, plus grande, plus calme, plus constante, moins sujette à des excès et à des retours, mais un peu froide en apparence, se rencontre plus fréquemment chez les hommes. On pourrait la nommer la bonté virile. La troisième, passagère, superficielle, capricieuse, est hélas ! seule à l'usage de la plupart des femmes. Quant à la seconde, la bonté du cœur, je la tiens pour aussi rare que le génie. »

Mme d'Agoult est bien sévère pour les bonnes femmes. Ne pourrait-on pas dire que sa jeune amie, Juliette Lamber, était bonne de deux sortes de bontés, de celle qui réside dans l'intelligence et de celle qui a sa source dans le cœur, ce qui ne l'empêchait pas d'être quelquefois bonne, par suite d'une certaine *impressionnabilité* des nerfs tout simplement.

Consultons encore une femme sur la bonté des femmes. Mme de Staël affirmait : « L'habitude des occupations intellectuelles inspire une bienveillance éclairée pour les hommes et pour les choses... Tout comprendre, ce serait tout pardonner. » La bonté de Juliette Lamber provenait certainement de son habitude des occupations intellectuelles ; mais son cœur ne contredisait jamais son intelligence.

Parfois, l'auteur de *Mes premières Armes politiques et littéraires* est méchante, presque méchante. Elle traite sans douceur Émile Ollivier. Elle le poursuit, elle le persécute. Mais qui donc est tendre à cet homme d'État qui a manqué sa vie ! Si Émile Ollivier, ce révolutionnaire à rebours, pense comme Robespierre que le plaisir de déplaire est aristocratique, il a dû éprouver dans son existence de bien grandes joies, et aristocratiques au plus haut point ! Mais peut-on se réjouir de déplaire à Juliette Lamber !

Si Émile Ollivier lui inspire des paroles méchantes, un certain nombre d'hommes politiques ne lui inspi-

rent que de la malice. Juliette Lamber raillera volontiers ce bon, cet excellent Floquet. Je citais tout à l'heure Robespierre ; c'est sans doute parce que je pensais à Floquet. En ce temps-là Floquet se proclamait fils de Robespierre. Il descendait de lui par les idées, et pourtant ne lui ressemblait point. La malice de Mme Adam atteint la pureté de son langage, car elle déclare en toute simplicité que Floquet « avait l'apparence du poseur le plus stupéfiant qu'il y eût sous la calotte des cieux. » Floquet fut présenté à Mme d'Agoult par Adalbert Philis. Et Mme d'Agoult dit à ses intimes : « Nous aurons Floquet sans son légendaire chapeau sur la tête, hélas !... »

Floquet vient, il est là ; il n'y a plus que lui. Au bout de cinq minutes, il parle haut, il discourt, fait les demandes et les réponses, tient sa main droite dans son gilet, apprend que, comme Mme d'Agoult, il est lié avec les Peruzzi de Florence. Il roule l'*r* du nom et le prononce à l'italienne, assure que Napoléon III ne cesse de donner des gages à la cause italienne, « cette cause admirable ajoute Floquet d'une voix éclatante, qui réunit un souverain traditionnel de la maison ducale la plus vieille d'Europe, Victor-Emmanuel : un chef de guérilla, Garibaldi ; un révolutionnaire audacieux, Mazzini ; un homme d'Etat, le plus grand diplomate de l'univers entier, Cavour ! »

Les amis de Mme d'Agoult se regardaient et Mme Adam sourit encore du sourire qu'avait alors Juliette Lamber. Elle sourit et sa malice l'emporte ; et elle raille aussi Henri Brisson parce qu'elle le juge trop sévère et d'une sévérité trop maîtresse d'elle-même. Je crois que les idées d'aujourd'hui dominent en Mme Adam et dénaturent ses souvenirs d'autrefois !

Ses souvenirs littéraires demeurent d'une sérénité plus complète.

Quels documents, quels jolis documents — et pas toujours exacts — elle nous fournit sur les mœurs littéraires d'une époque moins compliquée que la nôtre.

Proudhon avait écrit la *Justice dans la Révolution*, où il attaquait fort grossièrement George Sand et Mme d'Agoult. Juliette Lamber voulut défendre ces deux femmes célèbres : elle écrivit *Les Idées antiproudhoniennes*. Elle eut de la peine, déjà à trouver un éditeur. Enfin, elle découvrit un libraire qui s'appelait Taripe, qui lui promit 500 volumes moyennant 70 francs, et le livre parut. Et tout de suite, comme s'ils n'avaient à faire que cela, les journaux le discutèrent.

Le Siècle écrivit sur l'heure cet entrefilet :

« Un livre destiné à produire une grande sensation nous a été remis hier. C'est une réponse à Proudhon et aux injures de son dernier livre adressées à George Sand et Daniel Stern. On le dit d'une très jeune femme, quoique très viril. Le titre du volume est *Idées antiproudhoniennes*, signé Juliette La Messine. »

Oh temps ! oh mœurs ! Et cela suffisait pour préparer la gloire. Journaux et revues se préoccupèrent du livre. Juliette La Messine eut immédiatement pour amie Mme d'Agoult, dont écrivains et artistes fréquentaient le salon. A cette époque, le talent joint à la beauté n'était pas méconnu.

Juliette La Messine continua d'écrire triomphalement, et commença d'illustrer le nom de Juliette Lamber. Elle régna un peu dans le salon que gouvernait Mme d'Agoult. C'est là qu'elle se fit sa conception du monde et de la vie contemporaine. C'est là qu'elle se créa des amitiés qui furent très fortes et quelques haines qui le furent moins. C'est de là qu'elle vit bien la société de son temps.

Et grâce à ses souvenirs déversés un peu en désordre dans ce livre charmant, où ils s'entassent et se poussent et se gênent parfois les uns les autres, nous pouvons admirer les plus belles erreurs d'un moment. Ce

fut alors que des poètes qui se réunissaient dans une association parée de ce beau titre un peu ridicule : *Union des poètes*, discutaient avec la même passion *Les Fleurs du Mal* et *Denise*, par Aurélien Scholl !

Comme les années passent tout de même ! diront les braves gens. Il y eut une heure où la publication d'une certaine *Denise* par Aurélien Scholl fut un événement de quelque importance dans la littérature française. Scholl, qui badinait avec application, avait écrit là une œuvre naïve, que l'on ne jugeait pas niaise mais où l'on applaudissait « quelque chose de sain ». Et l'on s'écriait : « Il est bien temps que les moralités intellectuelles se réveillent ! » Et si, vraiment, Denise trompait son mari comme toute autre héroïne, du moins elle avait été délaissée, et elle le trompait d'ailleurs en vers nobles, sentimentaux et tellement idéalistes ! Baudelaire, au contraire, fi donc ! On approuvait les poursuites contre l'immoralité des *Fleurs du Mal* : louables dispositions d'un public ami de la vertu ! Nul ne les blâmera ! Mais qu'on ait pu attribuer à *Denise*, par Aurélien Scholl, une importance comparable à celle des *Fleurs du Mal*, cela, on en conviendra, nous incite à une grande prudence dans nos jugements littéraires !

Erreur ne fait pas compte. Les exagérations ne font compte qu'à demi. Mais chaque écrivain de *Mémoires* exagère forcément. Un salon devient son petit univers : Les idées de ce salon deviennent ses idées. Il ne veut pas d'autres sentiments, et ne tolère point d'autres admirations.

Juliette Lamber admire Mme Ackermann parce que Daniel Stern a découvert ce « grand poète ». C'était à Nice. Mme Ackermann y vivait une vie étrange. On pouvait qualifier son esprit d'infernal, car elle était d'un athéisme provoquant et eût dit son fait à Dieu lui-même, répétait-elle souvent, si elle y avait cru. Elle avait une conversation d'un imprévu stupéfiant, car elle savait tout, et parlait les langues anciennes comme les modernes. En outre, elle n'était point féministe.

« Sans cesser d'être femme et de tricoter mes bas, disait-elle, je suis l'esprit le plus libre et le plus dégagé de mon temps. »

Elle avait horreur de l'amour, « cette maladie de tempérament », comme elle l'appelait ; et cette horreur la rendait cruelle contre toute femme défendant, éprouvant ou ayant éprouvé la passion. Cruauté qui n'était peut-être point d'un esprit très libre !

Elle se déclarait l'ennemie des choses, c'est-à-dire de tous les phénomènes stupides qui se produisent, en ignorant leur pourquoi. Elle ne croyait qu'à la science. La soif de savoir, de « repousser le mystère », la possédait. Elle luttait incessamment contre ce mystère et se grisait de ses superbes malédictions. Toujours révoltée, elle ne trouvait en rien l'apaisement, elle souffrait sans doute de n'être point apaisée, mais prenait quelque orgueil de ce précieux martyre. Elle ne croyait même pas à l'amitié. Et elle roulait en elle de hautaines pensées cependant que deux fois par semaine elle descendait à Nice pour « faire son marché ». Daniel Stern monta jusqu'aux solitudes de Mme Ackermann. Et comme elle s'étonnait de ne point voir sa terre égayée de quelques fleurs : « Je les déteste, répondit cette femme moins philosophe qu'elle ne se plaisait à le croire, je les déteste ; les sourires et les parfums de la nature sont des mensonges ; les clartés, les lumières, des tromperies. » Eh ! là ! aurait-elle ainsi parlé si son sourire à elle avait été plus attrayant, si sa personne si philosophique n'avait été laide et vulgaire, son front trop large, sa figure à angles droits et masculine au plus haut point ! N'était-ce pas au fond des considérations sur elle-même qui nourrissaient son intellectualisme forcené !

Pourtant elle n'avait pas à se plaindre de la gloire. On goûtait sans se faire prier la séduction sévère de son œuvre. Sainte-Beuve se tenait pour enchanté par cette femme poète qui lisait dans leur texte les Fragments d'Alcée et les vers de Sapho. Mais, ô ironie ! il

citait surtout d'elle des vers où la solitaire de Nice, infiniment docte, infiniment grave regrettait l'amour ou quelque chose y ressemblant.

Serait-ce un autre cœur que la Nature donne
A ceux qu'elle préfère et destine à vieillir ?
Un cœur calme et glacé que toute ivresse étonne
Qui ne saurait aimer et ne veut pas souffrir ?
Ah ! qu'il ressemble peu dans son repos tranquille
A ce cœur d'autrefois qui s'agitait si fort !
Cœur enivré d'amour, impatient, mobile,
Au devant des couleurs courant avec transport !
Il ne reste plus rien de cet ancien nous-mêmes ;
Sans pitié ni remords, le Temps nous l'a soustrait.
L'astre des jours éteints, cachant ses rayons blêmes,
Dans l'ombre qui l'attend se plonge et disparaît:
A l'horizon changeant montent d'autres étoiles.
Cependant, cher Passé, quelquefois un instant
La main du Souvenir écarte tes longs voiles
Et nous pleurons encore en te reconnaissant.

Il y a beaucoup d'attendrissement passionné dans ces vers presque très beaux et où rien ne blesse, si ce n'est peut-être la main trop hardiment métaphorique du souvenir... Celle qui les a écrits pouvait avoir dans le cœur autant d'amour qu'elle avait de philosophie dans l'esprit. Mais elle n'était point une méconnue, Mme Ackermann ; et on la retrouve avec une joie austère, mais sans surprise — dans les *Mémoires* indulgents de celle qui entendait Daniel Stern parler, parler encore de la poétesse inélégante de Nice et qui se demandait comment une femme peut s'y prendre pour n'être pas belle !

Hélas ! on rencontre dans ces *Mémoires* — mais où donc n'en rencontre-t-on pas, et quel groupe, quel salon n'a pas aujourd'hui son méconnu, — on rencontre un autre méconnu qui semble être un incompris et devoir le rester. C'est un musicien, un philosophe, un poète : c'est Louis Lacombe.

Vous ne connaissez pas Louis Lacombe ? Mme Adam parle de lui avec une douceur apitoyée. Il était très enthousiaste ; il était très timide, et il avait sans doute une sorte de génie. Il vécut sans bonheur et il mourut sans gloire.

Un jour, on avait joué de lui un grand chœur patriotique des Cimbres et des Teutons. Cinq mille exécutants ! Le succès avait été colossal comme la musique même. Mais bientôt Louis Lacombe fut bafoué comme un précurseur. On refusait sa musique ou on la raillait.

Il fut réduit à disserter sur son art. Louis Lacombe, nous dit Mme Adam, a écrit sur la musique des pages admirables. Il en parlait de façon captivante, et pour ceux qui l'ont entendu, inoubliable. « Selon lui, la mélodie se confond avec l'harmonie, de telle sorte que pénétrées l'une par l'autre, elles forment corps et que la mélodie résultant d'un ensemble harmonieux peut être comparée à cette senteur délicieuse des bois au printemps quand la brise vous apporte, mêlés, d'innombrables parfums. » La musique était pour Louis Lacombe la voix qui exprime les idées et les sentiments de l'homme dans une langue universelle. Il ne la considérait pas comme un jeu de sons combinés avec art ; il cherchait à préciser la pensée philosophique, le sentiment dramatique. Son épopée lyrique sur les progrès de l'esprit humain ressemble, dans un autre art, à ce que Chenavard a voulu faire exprimer par la peinture : la mondialité, l'universalité. Les idées d'Auguste Comte, celles de Littré influençaient l'art de façon curieuse. On ne rêvait que groupement, synthèse, humanité. L'infiniment grand à cette époque préoccupait autant que plus tard l'infiniment petit. Mais on embrassait trop pour bien étreindre.

Peut-être que Louis Lacombe embrassa trop pour bien étreindre. En janvier 1902, je reçus la visite de sa veuve : Mme Andrée-Louis Lacombe. Elle est morte maintenant. Elle m'apportait un volume de vers de son mari. Elle parla du mort méconnu avec une noble volu-

bilité. Elle m'assura que Lucien-Victor Meunier faisait de lui le plus grand cas, et me tendit un article signé de ce nom dans *Le Rappel*. C'était admirable, c'était touchant. J'affirmai de mon mieux que les génies ne restent pas toujours méconnus... et qu'un article de Lucien-Victor Meunier... Le lendemain, Mme Andrée-Louis Lacombe m'apportait avec la même fougue un autre livre de celui à l'obscurité de qui elle se dévouait : *Philosophie et Musique*. Puis je lus les vers de Louis Lacombe. Ils n'étaient pas bons.

En retrouvant dans les *Mémoires* de Mme Adam le nom de Louis Lacombe, qui avait excité un dévouement si magnifiquement impérieux, j'ai recherché son ouvrage : *Philosophie et Musique*. Il y a encore, à travers les pages de ce livre, l'article de Lucien-Victor Meunier, et Louis Lacombe n'est pas encore célèbre... Je viens de parcourir *Philosophie et Musique*. Certains passages sont obscurs... La plupart sont très clairs. Hélas ! ils ne sont pas dépourvus de banalité.

Mais quelque chose n'est point banal. Et je ne sais rien de plus mélancolique. C'est, à la fin du volume, la liste des œuvres manuscrites de Louis Lacombe. Cette liste emplit quatre pages in-octavo de deux colonnes. Et il y a des opéras qui ne sont cités qu'en trois lignes ! Liste douloureuse ! Est-ce un méconnu que Louis Lacombe ?

Mme Adam le pense. Mais elle juge avec bonté l'œuvre qu'elle ignore, à cause de l'homme qu'elle connut. Vraiment la bonté éclaire ces *Mémoires* et chacun rapproché des autres prend à ce contact une valeur inattendue. On ne voit dans ce livre, comme dans le salon de Mme d'Agoult, que des hommes charmants. Tous avaient de l'esprit et du cœur. Ils étaient les amis de Mme d'Agoult et de sa jeune amie Juliette Lamber. Et tous avaient le goût des idées et le désir de les exprimer noblement, poliment. A fréquenter ce petit groupe littéraire et politique, on se persuade que Chamfort a bien tort. Chamfort disait : « Quand on veut plaire dans

le monde, il faut se résigner à se laisser apprendre beaucoup de choses que l'on sait, par des gens qui les ignorent. » Ici, nul ne parle de ce qu'il sait ; et il en parle avec tant d'agrément ! Séduction suprême de cette sociabilité intellectuelle, qui est toute française !

Juliette Lamber n'avait que des amis chez Mme d'Agoult. Celle-ci l'aimait assez pour lui vouloir donner un instrument de règne. Elle voulut l'aider à se former un salon, et à le conduire... Un soir d'automne, elle lui avait dit :

« Petite Juliette, je rêve pour vous un salon tout petit, très choisi, avec les traditions du mien et nous le fonderons à votre rentrée. Je vous enverrai à ce propos cet hiver des instructions que vous méditee z. »

Et Juliette Lamber reçut les instructions que voici :

« Le bonheur n'est fait que de renoncement et de sagesse. Pour grouper des hommes en nombre et quelques femmes intelligentes autour de soi, il faut avoir l'apparence sereine ou heureuse.

« Il faut unifier sa vie, ne point la compliquer aux yeux des autres, alors même qu'elle serait troublée.

« Créer une atmosphère impersonnelle et paisible, qui repose, est nécessaire pour retenir l'amitié autour de soi.

« Consulter les premiers occupants d'un salon avant d'y laisser pénétrer les suivants, afin qu'il y ait des fondateurs ou qui se croient tels.

« Éviter les confidences qui, échangées, créent des intimités trop grandes et obligent à donner des conseils qui, à certains jours, vous sont reprochés.

« Soyez modeste sans vous annuler, soyez simple avec élégance. Donnez confiance dans la solidité des opinions que vous exprimez ; qu'on vous sente à la fois inébranlable et tolérante.

« Entretenir la curiosité d'esprit de ceux qu'elle a groupés est le premier devoir d'une personne qui tient à conserver son salon.

« Faire bien comprendre à ceux qu'on groupe, et

le leur prouver, qu'on est plus occupé d'eux que de soi ! »

Mme d'Agoult avait ajouté : « Il faut vingt amis et cinq amies pour fonder un salon. Vous les avez. Le mien restera le grand salon de l'hiver, le votre sera le petit salon de l'été, et notre milieu intime ne sera jamais complètement dispersé ! »

Ainsi fit-on ! Juliette Lamber s'assimila tous les préceptes, fonda son salon, et au bout d'un an, elle était brouillée avec Mme d'Agoult....

21 mai 1904.

CHARLES GUÉRIN

On lance des poètes comme des plaisanteries. Les poètes sont rarement bons. Les plaisanteries sont toujours mauvaises.

Il y a beaucoup, beaucoup de poètes. Ils se lisent les uns les autres avec une grande vigilance critique. Mais la foule contemporaine lit peu les poètes. C'est peut-être un crime. C'est probablement une faute. C'est certainement un mal. Crime, faute ou mal, la foule contemporaine lit peu les poètes. Ils sont trop. D'être si nombreux, cela les fait paraître moins nécessaires. Alors quelques-uns d'entre eux connaissant leur temps et que la concurrence est rude, emploient des ruses d'apaches du meilleur ton, pour usurper à leur profit la gloire entière qui devrait justement être disséminée sur tous, tous les poètes plus ou moins adroits ou plus ou moins malhabiles à faire fructifier un talent sensiblement égal à celui de leurs confrères plus ingénieux ou plus industrieux. On finit toujours par s'amuser des roueries de ces malins enfants des Muses.

Mais quelquefois leurs efforts d'accaparement sont funestes aux discrets, aux timides, ou plus simplement, aux honnêtes poètes. Si ces victimes ont le don des vers émouvants et purs, vous conviendrez qu'elles sont faites pour nous intéresser passionnément.

Je crois que Charles Guérin qui n'est pas le plus célèbre poète de sa génération — il est né en 1873 — en est pourtant le plus original, le plus significatif, et

pour employer une épithète bien simple, mais bien claire, le meilleur. Que voulez-vous ! il habite à Lunéville dans la Meurthe-et-Moselle. Il ne se livre pas à des manifestations agitées. Il écrit seulement des vers que l'inspiration lui commande — plutôt que l'actualité. — Et il est content de son sort modeste. La gloire manquant, il fait de la Muse sa compagnie consolatrice.

Hélas ! je porte en vain, poète,
L'orgueil d'un labeur obstiné !
Mon temps dans sa marche inquiète
Ignore encore que je suis né.
Aussi mon cœur reste avec celle
Qui nous sourit dans son miroir
La fleur de sa bouche est plus belle
Que la feuille du laurier noir ;
La gerbe d'avoine qui plie
Est moins svelte que son corps nu
Et sa gorge ronde et polie
Me console d'être inconnu.

Et poète, poète, poète enfin, sans souci des communications à faire utilement à la presse, il exprime ses inspirations avec un art précis.

L'humble potier, modeleur
De l'obéissante argile,
Façonne d'un ongle agile
L'oiseau, l'insecte et la fleur :
Et le galbe de son vase
Parmi l'agreste décor
Qu'il fouille et caresse encor,
Finit en femme à la base,
O fervents labeurs jumeaux !
Regarde agir le génie
Du poète qui manie
L'idéal limon des mots ;
Il pétrit, ébauche, achève
Et frémissante d'amour
Sa main fixe le contour
Invisible de son rêve.

Il ne se dissimule pas l'inanité de son rêve. Il exagère même ses défiances de lui. Il se persuade trop que son œuvre est inutile ; et nous verrons, au contraire, qu'il y a en lui plus d'énergie qu'il ne le concède, et plus de principes de vie active, et puisque, aujourd'hui, les poètes chantent la vie, doivent chanter la vie, Charles Guérin est mieux que quiconque — car son art est plus sûr, son inspiration plus forte, plus nuancée, plus neuve, — un poète d'aujourd'hui.

Il doute, néanmoins, il doute de lui, car il sait que l'heure est inclémente aux poètes. Et il exprime ses angoisses et ses résignations en vers dont je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils sont beaux : lisez-les !

Moi, que rien de fécond ne tente dans la vie
La lutte ni l'amour, ni les simples travaux
Et qui trouve, ironique entre les philosophes,
A douter de moi-même une âpre volupté,
Je sens le cœur humain trop large pour mes strophes,
Le vieil air douloureux d'autres l'ont mieux chanté :
Leur nom nourrit encor les clairons de la gloire,
Pour moi qu'un rigoureux destin laisse inconnu
Je presse entre mes doigts la flûte usée et noire
Des pauvres, des railleurs, et des fous. Son bois nu
Est plus doux qu'un baiser savoureux à ma bouche ;
Elle est ma confidente obscure et mon enfant
Et répond comme une âme à l'âme qui la touche.
Un passant, que mon cœur sait émouvoir souvent
Au temps des raisins mûrs s'arrête pour l'entendre.
Je suis seul, et je joue, ignorant qu'il est là,
Tour à tour désolé, voluptueux ou tendre.
Chaque jour, sur les tons qu'hier elle modula,
Ma misère sanglote et demande l'aumône,
Et le passant muet songe et baisse le front,
Il m'écoute et revient et trouve chaque automne,
La flûte plus plaintive et mon mal plus profond.

Charles Guérin voit bien — je viens d'en fournir une preuve — exprime admirablement les conditions peu favorables d'existence et de travail créateur que notre

temps impose aux poètes. Mais il est enclin à juger notre temps avec une sévérité excessive. Il est trop aisément mélancolique, parce qu'il est trop facilement désabusé. Il ne nous accorde pas assez d'heures pour écouter sa voix, en goûter peu à peu le charme on ne peut plus pénétrant, chercher un guide en ce poète doux et fort. Il jette trop vite un poème de désillusion après une poésie d'espérance. Au reste, l'un et l'autre ont toujours cette harmonie profonde, cette harmonie sans effort des idées et des images, du sentiment et de la pensée qui parle au cœur.

Ma plume, cette nuit de doute et de ténèbres,
Pèse à mes doigts tremblants comme un sceptre abdiqué.
Manquerai-je au destin que vous m'avez marqué
Ou mon nom vivra-t-il entre les noms célèbres ?
Seigneur ! Interrogez mon œuvre. Elle répond
Que mo n labeur fut grand et mon âme sincère
Et telle que l'épi d'or fin jeté sur l'aire
Qui, frappé des fléaux, éclate en grains féconds.

Il se révolte un peu — mais toutefois, avec douceur. Et puis il se demande s'il ne vaut pas mieux que tout le reste vivre calmement une vie médiocre et sage selon le vœu des antiques poètes.

Ton cœur est fatigué des voyages ? Tu cherches
Pour asile un toit bas et de chaume couvert.
Un verger frais baigné d'un crépuscule vert
Où du linge gonflé de vent pende à des perches ?
Alors, ne va pas plus avant : Voici l'enclos.
Cette porte d'osier qui repousse des feuilles,
Ouvre-la, s'il est sûr, poète, que tu veuilles
Connaître après l'amer chemin le doux repos,
Arrête-toi devant l'étable obscure. Écoute
L'agneau bêle, le bœuf mugit et l'âne brait
Approche du cellier humide où, bruit secret,
Le laitage à travers les éclisses s'égoutte.
C'est le soir. La maison rêve ; regarde-la
Vois le feu qu'on y fait à l'heure accoutumée
Se trahir dans l'azur par une humble fumée
Mais tu cherchais la paix de l'âme ? Entre : elle est là.

Il cherche la paix de l'âme, mais malgré lui il se laisse aller aux émotions les plus puissantes que la vie nécessairement procure à tout esprit, à tout cœur.

Il s'anime et s'exalte dans la nature. Il aime la nature parce qu'elle est belle, parce que sa beauté lui inspire des chants mélodieux, lui donne à lui-même conscience de sa force, et presque de sa souveraineté. Il célèbre incessamment la nature amicale.

Je vais sur la pelouse humide de rosée.
D'un pas léger, les yeux riants, l'âme grisée
De tendresse, de joie indicible et d'amour.
Le jour descend en moi comme un baiser, le jour
Me pénètre et m'enlève à la terre. J'adore.
Le jardin resplendit sous le ciel frais. L'aurore
A troué les pins drus et noirs d'un rouge orteil.
Une perle d'eau claire étincelle au soleil
L'herbe est comme une mer où l'onde poursuit l'onde,
L'allée a de lascifs contours de femme blonde.
Le lierre en feu frissonne à la crête d'un mur
Un oiseau que le vent balance dans l'azur
Chante sur le bouleau sans feuille encor. Je rêve
Au sein d'une lumière heureuse, ivre de sève
Et d'air, le front tourné vers l'orient et tel
Qu'un jeune dieu qui vit son matin immortel.

Il crie ainsi son enthousiasme et, pour cela, comme il arrive aux poètes, son enthousiasme tombe ; mais la nature, à ce poète qui la sent et qui la comprend donne toujours un nouveau réconfort.

Ayant dit, et soudain déchu de mon orgueil
Je m'arrête et j'embrasse encor, d'un long coup d'œil
Le grand jardin natal aux brillantes allées,
Derrière elle, laissant les heures écoulées,
L'ombre plus courte atteint le milieu du cadran
Chaque toit bleu châtoie au soleil comme un paon
Et tandis que le ciel de midi sur le sable
Épanche en flots de feu son urne intarissable
Indifférente au drame obscur de mon esprit,
La nature féconde et forte me sourit.

Il trouve dans l'amour même de la femme les mêmes causes de joyeuse exaltation, de tendre mélancolie et furieuse désolation.

L'amour nous fait tremhler comme un jeune feuillage
Car chacun de nous deux a peur du même instant
Mon bien-aimé, dis-tu très bas, je t'aime tant...
Laisse... Ferme les yeux, ne parle pas, sois sage... »
Je te devine proche au fond de ton visage.
Ma tempe en fièvre bat contre ton cœur battant
Et, le cou dans tes bras, je frissonne en sentant
Ta gorge nue et sa fraîcheur de coquillage.
Écoute au gré du vent la glycine frémir,
C'est le soir ; il est doux d'être seuls sur la terre
L'un à l'autre, muets et faibles de désir,
D'un baiser délicat tu m'ouvres la paupière,
Je te vois et, confuse avec un long soupir,
Tu souris dans l'attente heureuse du mystère.

Il sait aimer aussi avec une frénésie sensuelle que ne compromet point la correcte douceur du style.

Je te vois anxieuse et belle de pâleur ;
Le sang fiévreux afflue et palpite à tes tempes.
Ferme les yeux, prends-moi plus près de toi, sois tendre
Et que ma chair se fonde à ta bonne chaleur,
La force du désir gonfle ta gorge en fleur ;
Un sanglot fait mourir tes caresses plus lentes
Et le bruit de nos cœurs, tombe au fond du silence.
Mes lèvres à tes cils cherchent le sel des pleurs ;
Un grillon chante, l'âtre est noir, la lampe éteinte,
Tu m'attires vers toi dans un demi-sommeil
Et mon baiser t'arrache une amoureuse plainte.
L'heure, comme un ruisseau dans les herbes, s'écoule ;
Et je rêve d'un seuil accablé de soleil
Où le fidèle essaim des colombes roucoule.

S'il est perpétuellement inquiet dans la nature, et plus encore dans l'amour, c'est surtout parce qu'il croit en Dieu tout en ayant peur de ne pas croire suffisamment en lui. Il a un sentiment religieux qui l'obsède et

le persécute. Il devient un martyr. Il est intellectuellement, moralement torturé. Toutes ses sensations l'effraient au moment qu'il les goûte le mieux. Quand il va s'apaiser, il recommence à être presque épouvanté. Il sent l'amertume, faut-il dire le dégoût, la déchéance de l'amour. Il se crée mille ennuis merveilleux, dont il jouit délicieusement, douloureusement.

Des cloches. C'est le jour de Pâques, sombre cœur.
Toi seul, et quand les gens du peuple et les servantes
Reçoivent Jésus-Christ sur leurs lèvres ferventes,
Toi seul obstinément tu chéris ta rancœur.
Solitaire parmi la foule fraternelle
Tu ronges ta fureur et ton silence amer ;
Ton orgueil — car en toi l'esprit corrompt la chair, —
Contre ta foi vivace encore se rebelle.
Et c'est ton grand remords et ton âcre tourment
Devant ces vrais chrétiens qui vont au divin Maître
D'avoir, âme incertaine et trouble, cessé d'être
Un pauvre homme qui croit en Dieu tout simplement.

Dieu ne répond pas à ses objurgations désolées, et bientôt le poète s'en prend à lui-même avec une injuste cruauté. Il s'irrite, il s'afflige, il s'indigne de ses ardeurs intellectuelles et sentimentales; il s'accuse et il se condamne.

Te voilà nue, avec tes bijoux, toute en fleur :
Mon âme, je te livre aux passants. Conte-leur
Ton passé, ton amour fidèle et ta douleur
Mon âme, ta douleur surtout ! Que chacun goûte
A tes cils l'âcre sel des larmes goutte à goutte !
Ces gens diront, rendus joyeux par ton chagrin :
« La peau de cette fille est certes d'un beau grain,
La ligne est délicate et son corps souverain,
Elle est docile... Entrez, les coureurs de ruelles ;
C'est dans ce lieu qu'on vend des voluptés cruelles,
C'est ici qu'on peut voir souffrir pour un peu d'or,
Nue et parée, au sein d'un merveilleux décor,
Une enfant qui malgré la vie est vierge encor :
Car il est sûr qu'avec les charmes d'une vierge
On achalande un livre aussi bien qu'une auberge. »

Chante ta peine, oui, pauvre âme, tords-toi les bras
Et quand lasse, quittant l'estrade, tu viendras
Quêter des pleurs de groupe en groupe, ces ingrats
Te salueront en chœur d'une longue huée
Servante du plaisir public, prostituée !

Il exagère ses douleurs et ses remords et pou tant il personnifie bien les hommes de sa génération, inquiets, souffrants, fervents, prompts aux espérances, aux désespérances, ayant moins de loisir pour s'analyser aussi profondément peut-être, moins de penchant à se retremper dans la nature, et pourtant ! Mais puisque aujourd'hui, les poètes, dit-on, ont la mission de chanter la vie, la vie, la vie, rien que la vie, toujours la vie... Charles Guérin, avant les autres et mieux que beaucoup d'autres, traduit les aspirations de ses contemporains à la vie violente et utile et belle ; il les traduit dans toutes leurs incertitudes, c'est-à-dire dans toute leur vérité.

C'est la beauté de la vie qu'il adore dans la nature.

La nature sereine et sûre de sa force
Se repose à mes pieds dans un sommeil fécond.
Le monde harmonieux des formes qui naîtront
Circule en tourbillon sans fin sous son écorce.
La nature éternelle engendre sans tourment,
Sévère ou souriante, elle rêve, et la vie
Déborde de son rêve inépuisablement
Je l'écoute, au sommet de la pente gravie,
D'un grand souffle paisible et profond respirer,
Mesurant son labeur et mesurant le nôtre,
Poète, je voudrais défaillir et pleurer...

C'est la beauté de la vie qu'il chérit dans l'amour.

O mon ami, mon vieil ami, mon seul ami,
D'entre tout ce passé, déjà mort à demi
Rappelle-toi nos soirs de détresse commune,
L'été, dans un jardin public, baigné de lune.
Après avoir de rue en rue longtemps erré
Nous nous asseyions là, le cœur désespéré,

Sous le feuillage noir entouré de nuit claire.
Il faut croire, être bon, sourire, admirer, plaire,
Aimer, soupiraient l'ombre et l'eau, toutes les voix
Nocturnes, qui parlaient et chantaient à la fois,
Il faut aimer, venez, nous avons d'enlaçantes
Caresses, murmuraient près de nous des passantes:
Et la brise à travers les fleurs et les rameaux
Faiblement répétaient encor les mêmes mots.
Il faut aimer, disaient les bouches sur les bouches;
Mais leurs tendres conseils nous rendaient plus farouches
Et nous restions crispés par un orgueil pervers.
Un air léger glissait sur nos yeux entr'ouverts.
La lune bleuissait nos bosquets immobiles
Et dans l'obscurité des berceaux, les idylles
Chuchotaient.

Et si dans son isolement il sent trop péniblement sa détresse, alors il aspire à vivre la vie consolatrice.

Vous qui passez là-bas, connaissez-vous ma peine,
La peine que je porte au fond de l'âme? Elle est
Pâle comme un soleil déclinant sur la vigne,
Fraîche comme le grès d'une jarre de lait
Et frémissante aussi comme un duvet de cygne
Peine qu'on ne saurait nommer, chagrin sans cause
D'orphelin qu'à la nuit nulle chanson ne berce,
Pareille sous les pleurs aux fléchissantes roses
Dont le calice est lourd de pluie après l'averse,
Ma peine qui jadis ressemblait à l'hostie
Éblouissante et nue au cœur de l'ostensoir
Cette peine est vraiment trop obscure, ce soir,
Qu'on ouvre la fenêtre au large, sur la vie!

Et il vivra une vie féconde en bienfaits pour les hommes.

Moi, je suivrai l'exemple heureux du laboureur
Qui va, portant de cendre une besace pleine :
Et la lance aux sillons luisants, et son labeur
Avant d'ensemencer fertilise la plaine.
Ainsi mon âge ardent ayant marqué sa fin
Par un flocon d'azur, là-haut, qui s'évapore

J'en crible la poussière âcre et douce, et ma main
Dans les cœurs large ouverts la répand, chaude encore
Et si tendresse, amour, douleur, révolte et foi,
Si dans mes vers un peu de l'homme se résume
Un jour j'aurai l'orgueil d'entendre autour de moi
Des fils puissants monter de ma pauvre amertume.

Il sera animé de toutes les générosités que multiplie notre époque, qu'elle précise, auxquelles elle donne une application plus pressante :

O jeunesse qui fut la mienne, ô douloureuse !
Je te laisse clouée à ta croix amoureuse
Avec un poids mortel de roses sur le front,
Les femmes qui t'ont fait souffrir te pleureront...
Pour moi je redescends la colline gravie
D'un pas viril, les yeux plus larges vers la vie.
Forger, lutter, brandir l'épée ou le marteau,
Partager aux errants des routes son manteau,
Être bon, être pur, être grand, être un homme
Que le seul bruit du bien qu'il a semé renomme,
Entrer comme un rayon d'azur dans les taudis,
Remplir d'amour le cœur âpre et sec des maudits
Visiter les chevets et les âmes sans joie
Dire : « Croyez en Dieu, car c'est lui qui m'envoie »
Se sentir chaque soir plus paisible et meilleur,...
Ce rêve d'une fin de nuit d'avril, Seigneur,
Ne sera-ce qu'un rêve encore après tant d'autres ?
Où compterai-je un jour au nombre des apôtres
Qui satisfaits d'avoir accompli leur destin,
Meurent, les yeux ouverts sur l'éternel matin ?

Ce rêve, qui dans notre temps ne songe au moins quelques minutes à le réaliser ? Qui donc ! mais Charles Guérin ressent tout l'orgueil dont nos contemporains sont emplis. Il veut agir pour le bien des hommes, mais imposer sa personnalité.

Mais les hommes ? Beaucoup m'ont ignoré ; les autres
Indifférents aux cris profonds jaillis du cœur
Opposent à ma voix ce silence moqueur
Par où le siècle ingrat accueille ses apôtres.

Pourtant, s'il est parmi les fils du sang, s'il est
Un être pitoyable à ses frères qu'enivre
Cet âpre instinct d'aimer, de pleurer et de vivre
Que le sein maternel nous verse avec le lait.

Cet être, assurément, c'est lui, lui que surexcite une noble ambition, impatiente de demi-victoires.

Plutôt qu'un médiocre honneur accordez-moi,
Dieu juste, de mourir jeune encore et l'âme ivre
De volupté, d'orgueil puissant, avec la loi
Que j'aurais été grand si vous m'aviez fait vivre !

Est-ce que dans cette poésie ne résonnent pas tous les échos de notre âme ! Elle ne célèbre pas le bienfait d'une loi sur les syndicats, ou l'héroïsme des pompiers parisiens dans l'incendie du quartier Ménilmontant, mais est-ce qu'elle n'est pas profondément *humaine* ?

Elle l'est, et la beauté de la forme assure à l'inspiration du poète son efficacité tout entière. Quand il commença d'écrire, l'anarchie régnait sur la prosodie française et la bouleversait. Il subit d'abord les influences détestables, chercha l'originalité dans la bizarrerie et l'affectation du vocabulaire. Il lui arrivait d'écrire :

Parmi d'ailés *guinguenottis* de rossignols...
Que la voix du soleil *poupeline* nos songes...

Il n'évitait pas les perversions du rythme. Sans doute, il tempérait par le bon goût son penchant à utiliser les « réformes » prosodiques ; il hésitait. Tantôt il écrivait une poésie complètement régulière ; tantôt il pratiquait maintes irrégularités commodes : et par exemple, — comment expliquer cette fréquente anomalie ? il acceptait la forme classique fixe du sonnet, et s'astreignant à enclore tout le développement d'une pensée ou d'une impression en quatorze vers, il remplaçait les rimes par des assonnances... Sa poésie où les combinaisons de rythme sont toujours peu variées,

redevient plus traditionnelle, et plus régulière, elle proscrit toutes les licences, ne tolère plus que les libertés du vers auquel le génie même de la langue française a imposé ses formes immuables. En même temps, sa poésie devient plus harmonieuse : son style plus pur.

Comment dire cette harmonie pleine et sobre, et forte de poèmes nets et doux, vagues et fermes, nuageux et précis qui s'imposent à votre mémoire !.

Vous, le charme et l'honneur de mon jardin natal,
Enfant qui secouez dans les herbes aiguës
Pour en faire tomber des bêtes de métal,
Le parasol blanc des ciguës
Vous qui vivez, naïf et frais, toujours fêté,
Cette heure de la vie où l'on pleure sans cause,
Aujourd'hui, jeune dieu rose et blond de l'été,
Mon frère je vous vis déchirer une rose,
La brise en dissipant les feuilles les mêla
Aux libres papillons du ciel, et vous, volage,
Ayant fui vers des jeux nouveaux, je restai là
Songeant que vous aussi vous atteindriez l'âge
Où l'on rêve devant la fleur au sein nacré
L'âge, hélas ! où l'amour sur les âmes se pose,
Ou le cœur pressentant la femme est déchiré,
Par la simple odeur d'une rose.

Tant d'autres poèmes exquis de grâce simple et musicale, de sentiment délicat, d'images finement nuancées, et si souvent d'une resplendissante magnificence !

Son œuvre chaque jour se perfectionne, car Charles Guérin, contrairement à tous les autres poètes, n'a point commencé par écrire des chefs-d'œuvre. Mais, le *Semeur de Cendres* est sans erreur possible l'un des plus beaux livres de vers publiés depuis dix années, n'est-il pas le plus beau ? et vous sentez bien que je prétends donner à ce qualificatif immense toute sa force et toute son étendue ! Si les poètes de trente ans

ne reconnaissent pas en Charles Guérin leur maître, ils pèchent par vanité ou par ignorance. Ignorants ou vaniteux, ils sont bien coupables. Et le rare talent un peu méconnu de Charles Guérin n'en a que plus de prix.

28 mai 1904.

CASIMIR STRYENSKI

Le 19 juin 1892 les admirateurs privilégiés de Stendhal se réunissaient au cimetière Montmartre pour inaugurer le monument funéraire d'Henry Beyle, et M. Casimir Stryenski eut l'occasion de dire alors de quelle façon il aimait l'auteur de la *Chartreuse de Parme*.

C'étaient véritablement des paroles d'amour qu'il prononçait.

« Il y a, disait-il, il y a pour nous dans Henry Beyle, dans son atmosphère, un charme indéfinissable, charme intellectuel et charme physique.

« C'est une sensation, un frisson qui nous fait lui pardonner toutes ses boutades, ses mystifications, ses sarcasmes. De même Shakespeare, une fois qu'on a été saisi par lui, on ne pense plus à ses étrangetés, on prend patience, sûr de trouver de quoi avoir l'âme remplie, le cœur débordant.

« C'est la cristallisation. Et ce qui nous fera toujours aimer dans Stendhal même l'homme, c'est ce fonds de tendresse qu'il cache aux yeux du vulgaire. »

M. Stryenski parlait encore « d'une famille, de la vraie famille d'Henry Beyle, de la famille intellectuelle et intime qu'il s'est créée ». La famille stendhalienne! n'est-ce pas plutôt l'armée stendhalienne qu'il faut dire, car les amis de Stendhal ont employé pour imposer sa gloire et propager son influence, d'audacieuses manœuvres qui étaient des manœuvres de guerre.

M. Casimir Stryenski est l'intendant général des armées stendhaliennes; c'est lui qui les approvisionne de sujets nouveaux d'admiration.

La gloire de Stendhal, on le sait, fut lente à naître. Stendhal disait lui-même : « Je serai compris vers 1880 ». Mérimée écrivait ces mots dans la notice qu'il publia en 1850 sur son ami mort : « Je m'imagine que quelque critique du XXe siècle découvrira les livres de Beyle dans le fatras de la littérature du XIXe siècle et qu'il leur rendra la justice qu'ils n'ont pas trouvée auprès des contemporains. » Balzac, cependant, avait en 1840 célébré — quoique prudemment, le « grand talent », le « génie » de Stendhal. Ajouterai-je que Balzac écrivant ces mots après la *Chartreuse de Parme* ignorait presque le *Rouge et le Noir*. Cette réhabilitation était pour Stendhal la pire façon d'être méconnu.

Taine commença la réhabilitation dans les *Philosophes français du* XIXe *siècle* où il appelle Stendhal « ce grand romancier, le plus grand psychologue du XIXe siècle. » Sainte-Beuve proteste; Flaubert hurle sa colère et son mépris. Taine récidive en 1866 dans ses *Essais de critique et d'histoire*. Il crée le culte de Stendhal qui, décidément, devient le méconnu à la mode. Paul Bourget, même critique, n'était pas homme à ne point avoir l'air de suivre la mode mieux que personne. Dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, il exalta Stendhal. Vint Maurice Barrès qui insista avec raffinement. Jules Lemaître, dans les *Contemporains*, témoigna de quelque défiance. Émile Zola, dans les *Romanciers naturalistes*, s'exprima avec mesure, avec équité et, disons-le, avec beaucoup de force critique : il tâcha à modérer l'enthousiasme afin sans doute de le faire durer. Est-ce que M. Stryenski ne serait pas de ceux qui ont travaillé le plus utilement pour que l'adoration de Stendhal ne devînt pas du fétichisme ?

Il s'y employa avec originalité en publiant les œuvres inédites du méconnu soudain déifié. Il donna,

soit avec le concours de M. François de Nion, soit par ses seuls soins, le *Journal*, les *Souvenirs d'Egotisme*, la vie de *Henry Brulart*, *Lamiel*. Ce faisant, peut-on dire qu'il servit la réputation de Stendhal auprès de la postérité? Eh mon Dieu! ces œuvres sont inégales et si leur publication fortifia le courage de l'armée stendhalienne, elle put donner quelques arguments de plus à ses adversaires, et si je dis ainsi, c'est parce que les admirateurs de Stendhal et ses détracteurs semblaient bien être rangés en deux camps, s'excitant les uns les autres à des controverses qui étaient de véritables batailles.

Mais les publications effrénées de Casimir Stryenski — je n'oublie pas non plus celles où s'appliqua Jean de Mitty — eurent pour résultat de préciser davantage et de compléter la physionomie de Stendhal. Elles le firent mieux connaître, mieux aimer de ceux-ci, de ceux-là mieux détester. M. Stryenski n'avait rien négligé pour que l'admiration stendhalienne fût dans tous les cas documentée à l'heure où il importait le plus qu'elle se documentât, — et donc disciplinée — d'une discipline favorable à sa durée.

Chercheur actif, infatigable et pieux, il accomplit avec tous les scrupules de la dévotion beyliste des travaux d'héroïque dévouement. Il dépouilla la collection — immense — des manuscrits de Beyle que possède la Bibliothèque de Grenoble et qui se compose de soixante-dix volumes ou liasses, dont le désordre respecté, multiplie encore la redoutable importance. Ainsi devint-il le bénédictin du Beylisme, comme l'appelle Paul Bourget; l'homme d'affaires de la famille beyliste, comme l'appelle Maurice Barrès, l'archiviste du Stendhal Club comme l'appelle l'historien méticuleux de Beyle, M. Arthur Chuquet.

Pour garder son courage en cette tâche colossale il fallait vraiment qu'il eût ces sentiments d'amour dont il fit l'aveu au cinquantenaire de Beyle devant le monument du cimetière Montparnasse. Il fallait qu'il bru-

lât d'un autre amour plus vague, et non pas moins puissant, celui des lettres, des belles et bonnes lettres tout simplement. Son amour des lettres, M. Stryenski le proclame chaque fois qu'il peut. Il écrit dans une de ses clairvoyantes préfaces : « Jamais le *maître* n'aura été plus étudié. Et je suis très heureux d'avoir fourni une partie des documents nouveaux qui permettent aux critiques de juger Beyle avec plus de sécurité. » Il écrit dans l'introduction de cette *Histoire des œuvres de Stendhal* que nous devons à M. Adolphe Paupe : « Je crois avoir bien mérité des lettres en encourageant M. Adolphe Paupe à consacrer ses loisirs à ce chapitre important de l'exégèse stendhalienne. » Il écrit encore dans sa jolie préface aux *Mémoires* de la comtesse Potocka : « J'ai eu le plaisir enviable de déchiffrer le premier plus d'un intéressant manuscrit, et j'avoue que mon ambition est satisfaite ou à peu près. »

Bien mériter des lettres : c'est l'unique but de son ambition. Trait significatif ! Voilà un homme qui aime les lettres d'un amour exceptionnel et rare ! Il ne leur demande que des joies intellectuelles. Et tenez pour certain qu'il a cette supériorité de savoir goûter de grandes joies intellectuelles ! Satisfaire sa curiosité d'esprit, c'est pour lui s'assurer le bonheur tranquille et profond. Il ne suppose point de bonheur préférable. Quelles élégance de pensée, quelle fine urbanité d'esprit révèle cet intellectualisme qui conviendra de plus en plus à l'honnête homme dans la société ! Vous le voyez aisément. Quelle nature aristocratique il suppose, je dis aristocratique dans le sens absolu du mot, et si j'emploie ce mot c'est parce que Casimir Stryenski l'emploie volontiers en parlant de Stendhal. Quelle existence riche en émotions nobles ou gracieuses a dû se former cet homme d'un si bel air intellectuel dans l'intimité de Beyle ou de personnages historiques découverts par lui et bien faits pour plaire à tous les esprits excellents et délicats !

Suivons M. Casimir Stryenski à la recherche de

ses sensations raffinées ! Il aime soudain la comtesse Anna Potocka qui nous fait la grâce de rédiger ses *Mémoires* en notre langue française. Ces *Mémoires*, M. Stryenski les publie et louons-le parce que de tels Mémoires nous donnent mille renseignements sur l'Empire — sur l'Empire nous ne nous lasserons point d'avoir des renseignements nouveaux quand même ils contrediraient et ruineraient ceux que nous possédons déjà — et parce qu'ils nous les fournissent avec le bon sens et l'esprit les plus charmants du monde. La comtesse Anna Potocka naquit en 1776 et mourut en 1867 ; elle fut aimée, elle aima ; elle observa la vie et ne la détesta point ; mourante, elle put dire : Que la vie est belle !

Belle ? parce que sans entrer dans l'histoire la comtesse Potocka assista de près à ses glorieux bouleversements ! Elle ressentit pour sa patrie polonaise un patriotisme passionné, elle admira l'Empereur parce qu'elle espérait de lui, parce qu'elle attendait de lui la délivrance de la Pologne que ne permit pas le destin. Parce qu'elle admirait l'Empereur, elle fut tendre à la France, « nation aimable autant que spirituelle, délicieux pays ! Si j'avais à recommencer cette tâche *qu'on appelle la vie*, c'est Française que je voudrais renaître ! Non je ne renie pas ma patrie, le ciel m'en préserve ! Plus elle est opprimée, plus elle a de droits à être chérie de ses enfants : Mais si on avait le choix, avant de s'être engagé, ne serait-il pas permis d'améliorer son sort, afin d'échapper à tant d'espérances déçues, à tant de malheurs irréparables. » Parce qu'elle aimait la France elle fut aimée des Français. L'un d'eux, dont l'amoureuse amitié l'accompagna toujours, Charles de F..., lui remettait son portrait avec cette devise :

C'est la pure amitié, tendre sans jalousie ;
Des hommes qu'elle enchaîne, elle charme la vie ;
Mais auprès d'une femme elle a plus de douceur ;
C'est alors que d'amour elle est vraiment la sœur,
C'est alors qu'on obtient ces soins, ces préférences,

Ces égards délicats, ces tendres complaisances
Que les hommes entre eux n'ont jamais qu'à demi,
On a moins qu'une amante, on a plus qu'un ami.

M. Casimir Stryenski a pris la succession de Charles de F... qui était homme à trouver bons ces vers de Legouvé, puisqu'ils exprimaient son amour avec des réticences plus claires que des aveux ; il a pris cette succession auprès de cette femme artiste, lettrée, spirituelle, et cependant assez bonne. Il s'est fait d'elle une compagnie, dont sa vie intellectuelle est tout illuminée.

Il se fait cependant un ami plus sévère en Sénac de Meilhan. Mais il est encore enchanté de son ami.

Gabriel Sénac de Meilhan, fils de Jean Sénac, médecin de Louis XV, était un homme très intelligent et très cultivé, bon observateur des hommes et bon critique des idées, dont la fortune fut peut-être inégale à son mérite. Il fut le témoin des grands mouvements de notre vie française à la fin du XVIIIe siècle, et se manifesta d'autant plus antirévolutionnaire que, par son origine, il tenait de plus près à la médiocre bourgeoisie, bénéficiaire de la Révolution. Il vivait dans l'intimité de la noblesse contemporaine et des grands écrivains de tous les temps. Il était mécontent, mais heureux. Casimir Stryenski lui rend hommage en publiant (F. Funck Brentano adjuvante), l'*Émigré*, moins roman que recueil d'observations morales et sociales, fort oublié dans tous les cas, ayant donc sans contredit ce mérite d'être supérieur à son destin, comme Sénac de Meilhan lui-même, qui sait !

Mais quand on a cette chance de pouvoir vivre dans le passé, quelle faiblesse que de revenir au présent Sous le prétexte un peu vain que Sénac fut émigré (ce qui ne veut pas dire exilé), M. Stryenski ne balance. pas à citer une fois encore le vers excessivement connu.

Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie !

Et cet historien, pourrait-on lui pardonner ! condescend à juger la politique du jour:

« Plus impies encore sont ceux qui, au sein même d'un pays, méconnaissant les principes qu'ils croient défendre, font naître des circonstances telles que des citoyens, souvent pris parmi les meilleurs, se voient obligés de prendre le dur chemin de l'exil ! »

Dieu garde les historiens de la rhétorique et de la politique! Comment ne voient-ils pas que s'abaissant aux discussions contemporaines, ils affaiblissent notre foi en leurs tableaux pourtant fidèles du passé!

Pourquoi M. Stryenski nous donne-t-il ces inquiétudes, lui historien pourtant sage, ne faisant des documents que leur usage naturel, les interprétant avec science et conscience, habile aussi à les grouper dans l'ordre qui leur convient et à établir ainsi des livres d'histoire clairement ordonnés, de cette ordonnance qui est une grande preuve de sincérité et la plus élégante parure des livres français.

Historien, M. Stryenski étudiera les hommes et surtout les femmes qui sont proches de l'histoire, qui ne lui appartiennent que parce qu'ils en ont été peut-être les victimes, grands personnages, petits héros, médiocres acteurs, vivant avec mélancolie leur existence parfois tragique, êtres que l'historien peut aimer car ils ne firent point de mal ou parce qu'ils subirent résignés le mal qu'on leur fit. Marie-Josèphe de Saxe la mère des trois derniers Bourbons, prudente bourgeoise, historique, sage et dévouée à toute sa famille, qui précéda de grandes tragédies où elle fut à peine admise à titre de confidente ; ce gendre de Louis XV Don Philippe Infant d'Espagne et duc de Parme, qui ne fut que duc de Parme, Infant d'Espagne et gendre de Louis XV, mais ne fut rien autre, cette jolie et légère princesse Rosalie Lubomirska qui mourut presque en riant sur l'échafaud pour avoir été jolie et légère, si jolie et si légère!

Casimir Stryenski raconte sa vie brève, sa mort cruelle avec un attendrissement irrité.

Sénac de Meilhan était tout surpris de l'insouciance des Parisiens devant les « crimes » révolutionnaires. « Le sang coule à flots, disait-il, et les théâtres sont remplis. L'insensible Parisien qui se rend à la Comédie voit son char brillant heurter la charrette qui conduit les malheureux à la guillotine, et cette rencontre ne lui fait pas plus d'effet que lorsque nous étions arrêtés pour faire place à un convoi. Paris présente un spectacle atroce, dégoûtant... une barbare tranquillité règne dans le peuple... » Dans sa courte histoire de la princesse Lubomirska, Casimir Stryenski donne maint témoignage de cette tranquillité barbare. Lui ne fut point demeuré si paisible. Au matin de « l'exécution » de la princesse, il aurait suivi la charrette sanglante, il aurait protesté contre « l'assassinat » avec une générosité qui l'eut immédiatement désigné pour le supplice et emprisonné sur l'heure, il aurait versé des larmes désespérées, non point sur lui, mais sur la belle Polonaise morte à vingt-quatre ans !

Elle méritait sans doute cette dépense de sensibilité à laquelle je crains bien qu'elle ne fut restée inattentive. La princesse Alexandre Lubomirska, née Rosalie Clodkiewicz, qui arrivait à Paris vers la mi-octobre 1792, était une des plus jolies Polonaises de son temps : 23 ans, petite, cheveux blonds, grands yeux bleus, nez régulier et bouche moyenne. Complétons ce signalement de passeport. Elle avait un teint de lys et de roses, des cheveux bouclés qui retombaient sur les épaules, son regard était langoureux et rêveur. On lui donnait le surnom de princesse printanière et le style du temps proclamait qu'elle était belle « comme on nous peint Vénus ».

Elle venait à Paris se distraire, s'amuser, s'amuser à ce moment-là ? Mais bientôt elle fut l'amie de Mme du Barry qui menait une vie somptueuse dans son pavillon de Louveciennes, et qui, sous l'influence du duc de

Cossé-Brissac, puis après sa mort, en souvenir de cet ami très aimé, voulait sauver la prisonnière du Temple. La princesse Lubomirska écrivit à Mme du Barry. Ses lettres furent saisies. La princesse fut arrêtée. Condamnée, elle obtint un sursis à l'exécution car elle se déclara enceinte. On l'avait d'ailleurs condamnée en la confondant un peu avec une de ses cousines... Elle veut vivre parce qu'elle aime la vie. Elle écrit à Hippolite Bleszynski, jeune officier polonais :

Le 2 floréal de la Conciergerie de Paris.

« Le temps de me prouver si vous avez été réellement digne de mon estime est arrivé... Je me suis couverte d'opprobre pour sauver la vie de votre malheureux enfant... Vos compatriotes font cas de vous, vous avez de nombreux amis... La nation française ne refusera pas ma grâce à leurs vives et pressantes sollicitations... Mais le moindre retard me conduit à l'échafaud. Il faut de la chaleur, de l'activité, du zèle... Vous n'avez pas de temps à perdre si vous voulez me sauver, me dérober à la honte du supplice, si enfin vous chérissez l'enfant infortuné qui, *avant de naître*, est déjà exposé à l'abandon, à la misère et à toutes les calamités de la vie.

« Adieu Hippolyte, adieu l'ami de mon cœur. Que ne puis-je me flatter de l'espoir de vous revoir encore une fois !!

« Adieu ! adieu ! »

ROSALIE.

C'était bien le dernier adieu. La princesse Lubomirska fut exécutée et M. Stryenski pleure encore sa jeunesse perdue !

Versons des larmes avec lui qui ne nous conviera plus guère à gémir sur de pareilles aventures d'un romanesque ensanglanté. Il préfère les moindres drames quotidiens d'existences plates et nues. S'il étudie

le gendre de Louis XV c'est surtout pour conter la vie de Louise-Élisabeth, la fille même de Louis XV. Vie pénible et médiocre ! Comme elle ressemble à celle de Marie-Josèphe de Saxe ! Moins brillante encore et plus vulgaire, mais traversée des mêmes tracas qui n'ont même pas le mérite et l'excuse d'intéresser la grandeur des nations : peines d'amour-propre, soucis d'argent.

Mariée à l'indolent et sot Don Philippe, Infant d'Espagne et duc de Parme, qui remplit ses matinées par les soins de sa toilette, entend la messe, va à la promenade, fait de la musique, assiste à l'Opéra, ou bien joue au pharaon et n'a jamais le loisir de réunir un conseil des ministres, Louise-Élisabeth est contrainte de mener toutes les affaires.

Quelles affaires ? Il faut surtout obtenir une pension de la cour d'Espagne qui ne veut rien entendre. Et on multiplie les démarches humiliantes ! On se reprend, on recommence. On aboutit enfin. Misère ! A-t-on l'argent, ce sont mille autre petites intrigues qu'il faut conduire, pour gagner des appuis, établir les enfants, conclure l'avantageux mariage. Et Louise-Élisabeth se charge de tout ! Elle vient à la cour du roi son père. Elle travaille comme plusieurs ministres, écrit des heures entières, subordonne tout à ce qui peut faire avancer ses projets. Si elle va à un laisser-courre, c'est parce qu'elle y rencontrera certain personnage à qui elle demandera un service. Peu lui importe de périr d'ennui et de chaleur à suivre la chasse. Le théâtre ne l'amuse guère. Elle en manque l'heure volontiers, s'oubliant, comme elle dit, à *avancer ses écritures*. Elle ne joue que par nécessité, soit pour faire la partie de la reine, qui, souvent, n'a personne auprès d'elle, soit pour entretenir un ministre sans éveiller les soupçons. Elle est la parente pauvre qui se prête à tout, afin de tirer de tout quelque profit. Elle peine tellement pour l'établissement de sa famille qu'elle n'a pas le temps de l'aimer tout entière ; et elle parle de sa fille aînée avec une dureté glacée... Mais ayant

vécu cette vie de bourgeoise besogneuse, Louise-Élisabeth meurt à la tâche sans avoir reçu sa récompense, femme énergique, hautaine, rusée, faite pour les premiers rôles peut-être, mais qui fut mal mariée.

Touchants développements de ces existences petites et banales, près des trônes ! Rapprochez ce livre : *Le gendre de Louis XV* du précédent ; *la Mère des Trois Derniers Bourbons*. Ce sont deux tableaux qui se complètent. Traits bien dessinés, précis et profonds, demi-teintes, nuances grises, et en fin de compte pénétrante émotion !

Telle est donc, très en raccourci, l'œuvre de M. Casimir Stryenski. Y a-t-il entre les différentes parties de cette œuvre, d'autres liens que celui de la fantaisie ? Quel enchaînement de causes peut conduire cet esprit curieux de la bibliothèque de Grenoble où dorment les manuscrits de Stendhal aux archives de Parme où l'on peut ranimer la vie de descendants, un peu déchus, de familles dont l'illustration est sans pareille, et qui deviennent de petites gens couronnées ? Sans doute, c'est simplement sa curiosité intellectuelle qui le pousse au gré des circonstances. Elle lui est un bon guide. Il n'en veut point d'autre. Et malgré des travaux apparemment disparates une personnalité très nette se constitue, qui n'est point sans originalité.

Il n'y a rien de vulgaire dans l'effort de cet homme de haute culture et d'esprit distingué, évitant la présomption de ses contemporains des lettres tous empressés à dominer le monde ou à le conquérir, qui entreprennent souvent plus qu'ils ne peuvent faire et bientôt fléchissent. Il a consenti à des travaux de recherches qui semblent subalternes mais sont précieux infiniment. Il les a effectués avec bonheur. Et sans doute y a-t-il trouvé des agréments intellectuels de qualité bien rare. Il s'efface ensuite parmi la compagnie brillante de femmes jolies, fines, gracieuses, intelligentes, actives ou bonnes, ou spirituelles. Il se plaît à les mettre toutes en relief ces séduisantes héroïnes — un

peu à ses dépens s'il le faut. Il lui suffit de s'être constitué un petit monde où il vit doucement la meilleure vie de l'esprit. Il s'isole avec bonheur dans ce monde recherché, mais il permet à d'autres de s'isoler avec lui et de prendre un peu du plaisir gracieux qu'il goûte incessamment. N'avons-nous pas surtout besoin aujourd'hui de ces écrivains de ton discret et de manières réservées qui ne veulent que nous offrir les jouissances délicates de l'esprit et du cœur — et nous reposent ainsi de la violence fatale de la vie contemporaine.

Il s'efface. Mais sa personnalité est d'autant plus visible qu'elle se dissimule davantage. Son élégante modestie lui donne bien du charme.

4 juin 1904.

HÉRAULT DE SECHELLES

Vous cherchez des sujets de romans. L'histoire vous les fournit. Elle vous donne des réalités, supérieures à toutes les imaginations, et romanesques à souhait, des existences préférables à tous les rêves combinés avec art, des personnages qui sont plus que des héros, qui sont des hommes.

Pourquoi écrire des romans ? Écrivons l'histoire. Traçons des « portraits français », comme dirait M. Edmond Pilon, jeune écrivain qui a le sentiment très profond de toutes les élégances traditionnelles de notre esprit national et, par surcroît, un style joli où se laissent encore reconnaître, car M. Edmond Pilon est tout jeune, les bons auteurs du XVIIIe siècle. Mais un jour viendra sans doute où l'on ne reconnaîtra plus ces auteurs dans les phrases de M. Edmond Pilon, qui continueront d'être d'un style joli, mais seront, en outre, d'un style plus personnel... Constituons de notre mieux des portraits français fins et de lignes délicates comme ceux qu'il esquisse... Nous écrirons ainsi les plus beaux romans, sources intarissables d'émotions fortes et douces. Et nous entrerons ainsi dans l'intimité de beaucoup d'âmes variées.

M. Ernest Daudet nous donne les moyens de tracer le portrait de Hérault de Séchelles, de ce révolutionnaire de bon ton et de cruauté décente qui fut jusque vers l'échafaud le délicieux Séchelles. A vrai dire, M. Ernest Daudet ne peint pas le portrait lui-même.

Il ne rassemble pas les traits de cette physionomie plus séduisante encore qu'elle n'est haïssable. Il ne s'aperçoit pas qu'il laisse ces traits un peu épars, tant il est absorbé par la recherche de la seule vérité historique. Recherche incommode ! Il manque des documents. Il en est d'autres qui, trop abondants, se contredisent. Nous ne saurons jamais quel fut le père du délicieux Séchelles. Nous ne saurons jamais quels furent les sentiments exacts de l'insouciante et passionnée Adèle de Bellegarde pour le plus beau des révolutionnaires qui dut gagner à la Révolution bien des femmes. Nous ne saurons jamais qui adressa le dernier adieu au délicieux Séchelles s'en allant à la mort avec une noble indifférence. « Le matin du supplice, Séchelles descendit le premier de la charrette... Il regardait du côté du Garde-Meuble une main de femme qui, à travers les volets entr'ouverts, lui envoyait un dernier adieu. » Etait-ce la main d'Adèle de Bellegarde ? Nous ne le saurons jamais. Mais il est une vérité psychologique, une vérité morale que nous distinguons parfaitement. Elle est pour nous la plus « intéressante » qui soit au monde et la plus précieuse. Elle nous suffit touchant cet homme délicieux qui ne joua qu'un rôle secondaire dans l'histoire de la vie française, alors que les femmes jouèrent le premier rôle dans l'histoire de sa vie.

Hérault de Séchelles était apparemment le fils d'un jeune colonel qui fut d'abord capitaine comme vous le pouvez croire, mais le fut si peu ! En 1754, cet officier est au camp de Sarrelouis ; en 1755, au camp de Richemond, près de Metz, dans l'état-major du général Chevert. Il y a seize ans à peine, M. Ernest Daudet, qui est un juge bienveillant, déclare : « Sa précoce raison, ses qualités d'esprit, son activité corporelle, le rendent digne du grade qu'il a obtenu. » Ne nous hâtons pas d'attribuer au fils les qualités que M. Ernest Daudet aperçoit instantanément en ce père mort à vingt ans. Il est permis de supposer que ce ne fut là pour le délicieux Séchelles qu'un père putatif.

L'ami de la comtesse de Bellegarde naquit plutôt du maréchal de Contades, qui perdit si bien la bataille de Minden et ne fut pas moins fier pour cela. A la vérité Contades passait pour un bon général. Comme il avait en même temps de l'esprit, il démontra donc que le désastre était le fait de son lieutenant Broglie. Comment décider entre les deux coupables ? Le roi nomma Broglie au grade de maréchal et proclama que Contades était toujours un bon officier. Mais la bataille de Minden était toujours perdue. Le jeune colonel Hérault de Séchelles y était mort.

Son fils est tendrement élevé par deux femmes, sa mère et sa grand'mère. Elles le poussent à la magistrature. Il laisse faire.

Dès l'âge de vingt ans, il est avocat du roi au Châtelet. Il prétend au beau style et au beau langage. La Clairon lui apprend à bien dire. Qui donc lui apprend à bien penser ? Il admire Jean-Jacques Rousseau et Buffon. Il se nourrit de ce style grand, relevé mais simple qui généralise tout, qui découvre une multitude de rapports, dont on ne peut changer ni déplacer un mot. Il adore les lettres et les lettrés ; les idées et ceux qui les ont. Toute la culture du XVIIIe siècle entre en ce jeune homme. Mais il est en même temps un dégénéré de l'aristocratie. Son éducation par des femmes trop ardentes à choyer sa beauté grandissante accuse sa dégénérescence. D'où le déséquilibre de sa vie. Les circonstances se chargeront d'en accroître l'indiscipline fatale.

On le voit maintenant le plus gracieux des savants, le plus plaisant des magistrats. L'interprète des lois, porte à l'accoutumée une redingote de bazin anglais, doublée de taffetas bleu, de l'effet le plus seyant mais non pas le plus sévère. Et dans son appartement de la rue Basse-du-Rempart, à côté de la bibliothèque où le laborieux Séchelles passera ses nuits, s'ouvre un boudoir où le délicieux Séchelles passera ses jours. Ce boudoir est tendu de papier jaune anglais avec bordure en

arabesques, des amours au plafond, un lit de repos et une glace qui va de haut en bas.

Ainsi se forme un caractère. Séchelles sera savant et libertin avec une élégance extrême. Faites-le vivre dans des temps paisibles. Toutes les femmes s'emploient à son bonheur, travaillent à sa fortune. Il atteint les premiers rangs de la magistrature. Il entre à l'Académie française. Il est appelé aux Conseils du roi. Il est égal à sa fortune et à son bonheur, car il vit sa vie et « suit sa chance » avec une aisance d'homme bien né, chez qui les dons de l'esprit complètent justement les avantages point encore méprisés de la naissance, ceux jamais méprisables de la beauté. Il orne cette galerie incomparable où se rencontrent tous les exemplaires raffinés de la civilisation française la plus délicate et la plus gracieuse.

Voilà son destin dans une époque sans trouble. Mais l'heure est mouvementée, et le délicieux Séchelles est jeté d'un excès dans un autre excès. Malgré sa forte culture, il sera bientôt victime de sa dégénérescence aristocratique.

Mais d'abord il vit les jours flatteurs que sa destinée semble lui promettre pour longtemps. Son existence est ornée de tous les succès. Ce jeune magistrat travaille. Il commence des livres où se liraient de rudes maximes.

« Crois-toi, connais-toi, respecte-toi. La pratique de ces trois maximes fait l'homme sain, bon, éclairé, heureux. — Ayez une haute idée de vos facultés et travaillez, vous les triplerez ! — Un livre et un homme même médiocres sont utiles à un méditatif. Ce sont des prétextes pour penser. De plus, la bêtise rafraîchit l'homme échauffé par le génie ou l'esprit. »

Le délicieux Séchelles sera-t-il le Montesquieu ou le la Bruyère de demain ? Il ne se presse pas à le devenir, mais alors M. l'avocat général Hérault de Séchelles fait plus volontiers des promenades au bois et le soir venu paraît dans les salons de la duchesse de Polignac sa

cousine, ou chez son oncle M. de Marville, ou bien il se glisse chez quelqu'une des filles à la mode, à moins qu'il n'aille la rejoindre dans une petite maison « temple des plaisirs ». Il est lui-même à la mode. La duchesse de Polignac l'a présenté à Marie-Antoinette. La reine a vu avec faveur ce jeune magistrat chez qui les grâces de l'esprit égalent celles du visage et qui, partout où il se montre, brille au premier rang. Le jour où, par les soins aimables de la reine, le délicieux Séchelles est nommé avocat général au Parlement, Marie-Antoinette lui offre brodée de sa main la ceinture dont les magistrats ceignent leur robe. Hélas! la Révolution nous privera d'un galant esprit qui se fût déployé librement dans une époque d'intellectualisme et de sociabilité élégante et frivole. Nous aurons peut-être un héros violent. Au 14 juillet 1789, le délicieux Séchelles suit la foule qui marche contre la Bastille.

Tout le précipite vers les temps nouveaux et les idées nouvelles. Il devient l'homme le plus immodéré qui soit. Désir effréné de gloire, déséquilibre de volonté, dégénérescence imprécise et pourtant absolue, cet homme qui passe là, vêtu d'un habit couleur noisette, à collet rabattu, les revers du gilet blanc étalés sur ceux de l'habit, une ample cravate formant jabot, les cheveux poudrés bouclés aux extrémités, la figure douce, grave, l'œil mélancolique avec une expression de bonté, cet aristocrate fait pour les salons où prospèrent les qualités les plus aimables de l'esprit français entre dans les assemblées révolutionnaires. Lui à qui l'ancienne société réserve tous les privilèges en lui donnant même par surcroît l'illusion qu'il les mérite, s'introduit audacieusement dans la nouvelle société; lui à qui la reine fait un présent inestimable, il votera la mort du roi!...

Quoi donc pousse le disciple poudré de Jean-Jacques! Eh! je crois que ce n'est pas son intelligence qui détermine ses idées; mais bien plutôt ses mœurs. Il lui faut vivre avec frénésie la vie galante, mal compatible

avec l'exercice des magistratures. Il faut qu'il pousse tout à l'extrême! Il faut qu'il tombe en un désordre qui ne sera jamais sans élégance.

Révolutionnaire, il règne encore sur les femmes. Il est aimé de Mme de Sainte-Amaranthe qui aime avec facilité et avec mobilité. Il est aimé de Mme Quinquet-Morency, extravagante et jolie. « La connaissance que j'ai des hommes, disait-elle, m'a appris à traiter l'amour cavalièrement ». Et elle n'était point femme à ne pas appliquer ses principes. Mais le délicieux Séchelles la fixa quelque temps, et elle garda de lui un long et doux souvenir. Quant à lui, il cédait au courant, attristé parfois, prévoyant sa mort, s'écriant parmi les fêtes amoureuses : « Je veux me hâter de vivre. Lorsqu'ils m'arracheront la vie, ils croiront tuer un homme de 32 ans. J'en aurai 80, car je veux vivre en un jour dix années. » En attendant il réformait le monde et courait les tripots, fréquentait des aigrefins et exprimait avec noblesse de beaux sentiments qu'il éprouvait avec force. Et puis il meublait des appartements pour ses maîtresses. Il voulait même faire obtenir à Morency un bureau de loterie. « Attends-moi chez toi; j'irai te prendre dans mon cabriolet à 4 h. 1/2 pour te mener à dîner chez M. M... Cet homme a de l'influence à l'administration. Je ne doute pas qu'il ne fasse avancer ton tour en possession. Mets ton joli petit chapeau jaune, il te sied si bien, ta jupe bleue, ta redingote blanche ; de cette manière, tu es à croquer. » Le délicieux Séchelles n'aimait pas seulement les femmes, il aimait la femme, toute femme à cause de sa douceur tumultueuse et parce que son visage et ses gestes sont harmonieux.

Il était donc toujours prêt à aimer définitivement. C'est pourquoi d'ailleurs, il eut tant d'amours éphémères et comme provisoires. Mais envoyé en Savoie par la Convention; il en revint avec un amour décisif.

Il y rencontra, au château des Marches, deux jeunes femmes, Adèle de Bellegarde et sa sœur Aurore.

Adèle mariée à un vieux mari dont elle est éloignée.

Adèle a vingt ans. Elle est belle, ardente, passionnée. Son imagination est enthousiaste et capricieuse; son cœur est crédule. Elle est prête à l'amour que le mariage lui refusa. Entraînée par caprice aux idées nouvelles, elle va voir à Chambéry le cortège des commissaires chargés par la Convention d'organiser le département du Mont-Blanc. Elle aperçoit à peine Philibert Simond, Grégoire, Jagot... mais comment ne verrait-elle pas le plus beau des quatre, Hérault de Séchelles, « un grand brun », séduisant d'attitudes, resplendissant de grâce hautaine dans son uniforme presque militaire de conventionnel et sous un chapeau superbement empanaché. Elle l'aime déjà.

Ce fut un bel amour un peu fou. L'union d'Adèle et du délicieux Séchelles ne peut que nous charmer. Mais nous sommes bien choqués s'il est vrai que la jeune Aurore aima Philibert Simond dont l'âme était si vulgaire! Quoi qu'il en soit, ces belles aristocrates du château des Marches adoptent tout de suite les modes républicaines, car c'est ainsi que doit se marquer chez de jolies femmes la transformation des idées. Elles paradent, ceinturées d'écharpes tricolores, une cocarde à la poitrine, la taille serrée dans une carmagnole, et même coiffées d'un bonnet rouge avec des sabots aux pieds lorsqu'elles vont fraterniser avec le peuple afin de témoigner publiquement de leur civisme. Elles sont toujours bien jolies.

Elles sont légères aussi, coquettes, peut-être infidèles, toujours amoureuses. Elles le sont au point de tout abandonner pour suivre à Paris les commissaires rappelés. Adèle de Bellegarde s'installe vraisemblablement chez son délicieux ami. Aurore ne quitte point sa sœur. Elles assistent toutes les deux aux succès de Séchelles. Elles le voient avec bonheur figurer comme président de la Convention à la fête donnée le 10 août pour célébrer la mise en œuvre de la Constitution de 1793 et commémorer la prise de la Bastille... Elles le

voient dans tous ses triomphes. Adèle divorce alors pour être toute à lui. Mais la haine de Robespierre va les séparer; Hérault de Séchelles, suspect, sera bientôt accusé de trahison. Accusé, il sera condamné. Il marche au supplice avec un stoïcisme assez complet pour demeurer sans emphase. « Mon ami, montrons que nous savons mourir, dit-il à Camille Desmoulins qui s'agite éperdu. » Arnault, dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire*, écrit ces lignes:

« Le calme d'Hérault de Séchelles était celui de l'indifférence, le calme de Danton celui du dédain. La pâleur ne siégeait pas sur le visage de ce dernier ; mais celui de l'autre était coloré d'une teinte si ardente qu'il avait moins l'air d'aller à l'échafaud que de revenir d'un banquet. Il paraissait, enfin, détaché de la vie. »

Ce héros de roman est mort avec grandeur !

Tout est roman dans sa vie désorientée.

Cependant qu'il mène un peu la Révolution, deux femmes, sa mère et sa grand'mère pleurent sur lui, prient pour lui, veillent aussi sur lui. Elles ont tout pardonné à cet enfant qu'elles adorent. Elles ne vivent que pour lui ; après qu'il est mort, elles se laissent mourir.

Mais Adèle de Bellegarde ne veut point mourir encore. Elle préfère se consoler. Elle est arrêtée avec sa sœur, emprisonnée avec la charmante Aimée de Coigny. Les dames de Bellegarde sont traitées avec douceur. Et c'est même en prison qu'elles « contractent des liaisons de société ».

La frivole Adèle ne pouvait se passer d'amour. Aimée de Coigny qui s'entendait aux infidélités du cœur écrit gentiment : « M. Hérault le député, avec lequel (les dames de Bellegarde) étaient venues en France périt bientôt après. Mais elles le voyaient depuis si peu de temps que malgré le grand attachement qu'il leur avait inspiré, le regret très vif aussi qu'elles en conçurent fut bientôt calmé. »

Adèle aima immédiatement ailleurs. Elle aima Maill Garat et fut même distraite au point d'avoir de lui u fils. Mais voici que les dames de Bellegarde prolonge les mœurs du XVIIIe siècle. Elles conservent une libert d'allures que rien ne gêne, mais elles ont cette poli tesse d'idées et d'esprit qui reste le charme souverai de la société française. Rien n'est médiocre autou d'elles.

Leur amitié pour Aimée de Coigny communique leur vie une grâce renouvelée. Elles habitent ensembl à Epinay-sur-Orge. Mme Vigée-Lebrun est invitée à le voir. Elle y va et confesse qu'elle fût charmée pa l'amabilité des trois amies. La duchesse d'Abrantès, qui les rencontra chez Mme de Genlis, rend hommage à leur amitié fraternelle, à la douceur et à la bienveillance de leur commerce. Plus tard le biographe de Louis David trouvera dans les papiers du peintre des notes révélant que la comtesse de Bellegarde, qui a posé pour l'*Enlèvement de Sabine*, « était une brune extrêmement jolie, mais avec l'élégance et la liberté de costume de ce temps. Elle profitait de sa jeunesse et de sa réputation de femme à la mode pour vivre et s'exprimer comme bon lui semblait. Tandis que cette dame profitait du laisser-aller des mœurs républicaines à Paris tout en affectant l'élégance de la Cour que l'on avait détruite, son mari officier supérieur au service de l'Autriche se battait contre les armées de la France... »

Que faisaient alors les dames de Bellegarde ? Aimée de Coigny nous le révèle obligeamment.

« Mmes de Bellegarde sont du petit nombre des personnes qui, en 1794, ont eu le courage de tirer les matériaux de l'ancienne société du chaos sanglant où ils étaient tombés et qui ont contribué à édifier la nouvelle. On doit même ajouter que ces matériaux se sont nettoyés chez elles quoiqu'elles ne soient jamais arrivées à les ranger en ordre. En effet, on a rencontré dans la maison, séparément ou ensemble, les éléments les plus opposés. Mais le fond de leur société est resté

le même, composé d'artistes et de gens de lettres. »

Elles furent répandues dans la société du Directoire et du Consulat. Dans leur salon ou dans ceux qu'elles fréquentaient, chez la princesse de Vaudémont ou ailleurs, elles ont reçu les hommages des hommes de leur temps : Saint-Aignan, Pasquier, Molé, Lavalette, Montliveau, Dalberg, Vitrolles... Puis, à l'impérieuse prière de la vicomtesse de Laval, elles organisèrent chez elle un dîner hebdomadaire où venaient converser, Alexandre Duval, le peintre Gérard, Talleyrand lui-même.

Enfin l'amour de Dieu les toucha. Elles devinrent pieuses, d'une piété passionnée. Je veux croire qu'elles priaient pour le délicieux Séchelles.

Le roman était fini, bien fini. Mais le souvenir n'en est point encore évaporé. Le parfum de l'amour est persistant.

11 juin 1904.

LITTÉRATURE PROVINCIALE

C'est aussi une pullulation.

Tous les ans venaient de province quelques livres qui s'offraient avec une sympathique timidité à la curiosité parisienne. Leurs auteurs demeuraient dans la province où leur œuvre était éclose. Maintenant ces livres nés en province sont innombrables ; leurs auteurs demandent à Paris cette consécration littéraire que Paris seul peut donner, dit-on. Ils la demandent systématiquement, avec moins de timidité qu'autrefois, mais avec une douce ténacité. C'est de Paris qu'ils veulent dominer leur monde, leur petit monde provincial. Et voilà un phénomène nouveau dans notre vie littéraire.

Que signifie cette multiplication rapide des livres et des auteurs de province ? Peut-être rien. Elle n'est peut-être que la conséquence du penchant universel de nos contemporains à écrire. Les écrivains provinciaux ont donc cet avantage particulièrement appréciable dans la confusion d'aujourd'hui de rattacher solidement eux et leurs livres à un petit coin de terre, où les ouvrages et aussi les écrivains prennent toute leur valeur et se voient attribuer quelquefois un peu plus que leur valeur. Mais ils veulent en outre l'applaudissement de Paris. Est-ce leur renom provincial qui doit leur attirer la gloire souveraine de Paris ? Est-ce le renom consenti par la capitale qui doit fortifier ou simplement assurer la gloire que dispensera le chef-lieu ? Hypothèses ! Incertitudes ! Et pendant ce temps-là une

foule d'honnêtes gens des villes et des campagnes écrivent, écrivent.

Dieu qui est bon récompensera leurs efforts. Les amis des lettres ne doivent pas les observer d'un œil indifférent. Ces écrivains provinciaux si disparates élargissent, en effet, le champ littéraire. Ils ne sont pas sans apporter à notre littérature romanesque une certaine nouveauté. Autrefois l'observation de la vie des provinces était conventionnelle autant que superficielle. René Bazin, qu'on a voulu faire représentatif dans notre littérature, n'est guère, malgré son application au réalisme, que l'héritier circonspect de cette fadeur idyllique. René Boylesve, avec toutes les grâces savantes de son esprit précieux, travaille à découvrir jusque dans sa profondeur la vérité des menues âmes provinciales. Entre l'optimisme rose de George Sand et de ses successeurs affaiblis, et le pessimisme noir d'Émile Zola, une place se fait pour la vérité quelle que soit sa couleur. Les écrivains provinciaux, écrivains sans art ou artistes patients et frustes, ou bien nous apportent ces œuvres réelles, ou bien nous procurent les documents minutieux de la vie des êtres et des choses qu'utilisera tôt ou tard un créateur. Tous étendent ainsi, selon leurs moyens, le domaine de la littérature. Ils y introduisent des sujets nouveaux, des âmes neuves. Qu'ils restent obscurs ou que la gloire aille les visiter chez eux, leur œuvre n'est pas inutile. Ils assurent à notre littérature contemporaine, dans cette surabondance qui la stérilise, un peu de cette variété qui la vivifie.

⁂

La province est bienfaisante à qui l'observe de près. Écrivains qui n'ont point quitté leur sous-préfecture, adolescents installés déjà dans Paris avec le roman conçu là-bas dans la maison paternelle, réservistes de la littérature qui, de la caserne, aspirent à régenter les

groupes littéraires et notent, notent à perdre haleine les observations dont leur vie quotidienne de jeunes citoyens leur fournit l'occasion et le sujet, tous enrichissent leurs livres de début de détails précis et pittoresques qui donnent à leurs œuvres de la force, je dis même de l'originalité.

Le roman de M. Verlhac-Montjauze : *Les Héritages*, n'est peut-être point indispensable à l'empire de la littérature française dans le monde. Il raconte un drame psychologique à la fois trop fin et trop sommaire ; les épisodes de ce drame ne sont pas extrêmement variés ni émouvants au plus haut point. Mais M. Verlhac-Montjauze demeure à Tulle ou bien à Brive. Il connaît la vie rurale, l'existence des chefs-lieux de canton. Il sait nous en instruire en quelques tableaux, quelques anecdotes, quelques traits de mœurs, par quelques silhouettes d'une vivante netteté.

Le style facile de M. Armand Delmas n'est pas éloigné d'être vulgaire. Les histoires qu'il rapporte aisément n'ont pas assez de prétention. Elles sont simples, très simples comme les personnages qui les animent. Pourquoi donc ce livre : *Les Menettes de Roumégoux* se présentent-ils à nos yeux avec un charme presque neuf? C'est que tout un petit monde spécial d'humbles filles au béguin blanc, de bonnes femmes et de paysans d'Auvergne, de paisibles curés de campagne y est ressuscité. Et tous ces héros modestes y vivent librement leur vie particulière, gauches et naïfs, mais francs et vrais. Légendes d'autrefois, histoires d'aujourd'hui ! Armand Delmas les conte si savamment, avec une science si avenante et si sûre d'elle-même ! Il mérite l'éloge que lui décerne son préfacier mi-sérieux, mi-railleur, M. Jean de Bonnefon. Il a eu l'élégant courage de rester Auvergnat en littérature. Et cela lui fait comme une personnalité.

Le livre audacieux de M. Lucien Aubert : *Ève ou Dieu*, ne serait qu'un vigoureux essai de jeune écrivain, si l'on n'y voyait les preuves d'une connaissance appro-

fondie de la vie des hobereaux. Il y a là aussi un tableau de la petite ville de Montbrison, qui suffit à désigner son auteur à l'attention. Ce jeune homme embrasse un grand sujet et risque de l'étreindre mal. Mais il est assez sage pour ne pas oublier le coin de province auquel il appliqua d'abord sa hardiesse aventureuse d'observation. Exercice excellent de ses aptitudes psychologiques. Tout de suite, on distingue M. Lucien Aubert.

De M. Émile Moselly que dites-vous? Sous ce titre : *Jean des Brebis*, ou *Le Livre de la Misère*, il propose à notre admiration quelques récits de la vie paysanne des Lorrains. Le « prière d'insérer » joint à son volume déclare sans ambages que « la signature d'Émile Moselly s'annonce comme devant être une des plus glorieuses de notre littérature. » J'en accepte l'augure et le veux espérer. On serait surtout sensible à son étrange virtuosité d'imitation. Il connaît presque jusqu'à l'excès tous les livres de France ou d'ailleurs, où passent des héros analogues aux siens ! Il a le respect amoureux des maîtres. Il réciterait Flaubert sur l'heure. Je ne lui tiens pas rigueur d'avoir écrit une scène de comice agricole, celle même intitulée: *Jean des Brebis*, à l'inspiration de laquelle le chapitre célèbre de Mme Bovary n'est point totalement étranger. Mais qu'il prenne garde d'éviter des réminiscences gênantes :

Madame Bovary.	*Jean des Brebis*, p. 182.
C'était une de ces coiffures d'ordre composite..., une de ces pauvres choses enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile.	Dans la vie de tous les hommes, il y a des instants où les laideurs quotidiennes prennent une profondeur d'expression véritablement émouvante, comme des imbéciles tenant des propos qui les dépassent.

Curieux effet de l'assimilation chez un écrivain nourri de lectures. Quoi donc nous retient un instant

à M. Emile Mosselly ? Il a vu de près les miséreux lorrains dont il dit la douleur de vivre, et malgré ses procédés factices de conteur trop expérimenté dans l'art délicat de l'imitation, il atteint à la vérité émouvante.

Que la province est bonne à ceux qui la décrivent avec amour ! Qu'un Breton bretonnant écrive un livre sur la Bretagne, alors même que son récit est tout simple et nu, il parvient à un relief singulier qui l'écarte du banal. M. Th. Caradec a voyagé *Autour des Iles bretonnes*, et Charles Le Goffic qui a de l'imagination, lisant à Paris ce récit de voyage, a cru recevoir constamment des bouffées d'air salin ; il a cru sentir constamment la grisante haleine iodée de la mer de Bretagne. L'effet de ce récit vif et familier est aussi complet que celui de l'*Ile d'Épouvante*, où M. Émile Vedel dépense un art littéraire si attentif. Il n'est que de bien connaître et de bien aimer la province que l'on décrit, et rien n'est comparable à l'impression produite par la sincérité du cœur.

Ne craindrez-vous pas la monotonie ? Un écrivain vivant dans sa province du Quercy la dépeint avec une fidélité héroïquement scrupuleuse. On admire aussitôt l'exactitude patiente de ses tableax, la pureté, la simplicité des lignes, la couleur douce un peu grise, la vigueur néanmoins de l'ensemble. Et ce peintre grave et solide recommence avec la même perfection ses peintures. Ainsi fait Émile Pouvillon de *Césette*, de *Jean de Jeanne*, des *Antibel* à ce *Jep* à la fois idyllique et violent, dont nous aurions bien tort de ne pas goûter maintenant le charme, sauvage et tendre comme les personnages mêmes dont il émane. Négligerions-nous cet artiste discret et nuancé, parfois rude, toujours identique à lui-même, en notre époque où il est bon que chaque écrivain se renouvelle tôt. La province, il est vrai, il est bien vrai, n'incite pas à se renouveler. Émile Pouvillon est devenu presque immédiatement maître. Il est resté le maître qu'il était. Il ne dispa-

raît pas, il ne s'efface pas ; mais on est accoutumé à le voir. Tranquille, il continue sa tâche déterminée ; il la complète. Son œuvre sera un beau document de la vie rurale.

Et ne disons pas que « la province » étouffe et dissimule les talents. Il semble qu'elle les aide à naître et à prospérer. Il y a quelque temps nous voyions Hugues Lapaire porté par son amour de la province berrichonne, et soutenu par lui, devenir le poète de la terre natale. Qu'il est révélateur aussi le cas de Arsène Vermenouze, poète de l'Auvergne !

Arsène Vermenouze, quinquagénaire allègre, est maintenant célèbre comme poète à Aurillac où il fut d'abord connu comme distillateur. Il écrivit un recueil de vers languedociens : *Flour de Brousso*. Il écrit maintenant des vers français avec toutes les habiletés des poètes de cénacles parisiens. Et l'Académie lui attribue le prix Archon-Despérouses. Ce poète provincial entre dans la vie littéraire. Il y entre en vainqueur. Que lui apporte-t-il ?

Arsène Vermenouze chante exclusivement son Auvergne. Il la chante avec une tendresse passionnée de brave homme attaché au sol où vécurent ses aïeux, où lui-même vit et travaille. Cette tendresse n'est point raffinée ni compliquée. Elle impressionne surtout par sa loyale simplicité. Ce que je chante, dira Arsène Vermenouze,

C'est toujours mon pays, mon humble coin de terre,
C'est mon village, mon clocher, l'enclos bénit,
Où mes morts sont rangés sous le même granit ;
C'est mon toit qui grisonne et vieillit, solitaire ;
C'est ma châtaigneraie âpre, au sol ruiné,
C'est ma bruyère en fleurs, si souvent parcourue,
Mes genêts, mes bouleaux, ma montagne bourrue
Que je chante : c'est le pays où je suis né.
Et je voudrais trouver de ces paroles douces
Que les amants ravis se disent à mi-voix,
Des mots nobles et fiers et tendres à la fois

Enveloppants et caresseurs comme des mousses,
Pour dire la beauté qui lui vient de Dieu seul,
Sa rustique simplesse et ses grâces naïves,
Le charme de ses verts gazons, mouillés d'eaux vives
Et de sa neige — immense et lumineux linceul.
Pour chanter ce pays, où j'achève de vivre
Je voudrais que mon verbe éclos loin des cités
Dépouillât sa rudesse et ses rugosités
Et que par lui l'amour palpitât dans mon livre.

C'est qu'il est bien persuadé qu'il doit à son affection pour le pays natal toute son inspiration, tout son sentiment poétique.

C'est lui qui m'a voulu poète et qui m'inspire.
Combien de fois, rêvant ou rimant, j'ai cru voir
Dans l'azur, ses sommets herbeux, couleur d'espoir,
M'encourager d'un tendre et paternel sourire.

En serez-vous surpris ? Non pas, car vous apercevez bien que Vermenouze a perpétuellement cet enthousiasme, cette exaltation qui sont particulièrement favorables à la création poétique. Aucun pays ne peut être comparé avec son pays.

Nulle part les fleurs n'ont le parfum de ses fleurs
Ni les eaux la fraîcheur de ses sources courantes,
Et dans aucun pays les bruyères mourantes
Ne s'effeuillent avec d'aussi roses pâleurs.
Et pour qu'un peu de joie en mon âme renaisse
Il me suffit de voir s'éclairer son doux ciel
Ou que de ses blés noirs monte un parfum de miel
Dont je m'enivre ainsi qu'au temps de ma jeunesse
Tous les êtres m'y sont plus qu'ailleurs indulgents ;
Je m'y sens accueilli des choses et des hommes,
C'est un salut d'ami qu'ont pour moi sous leurs chaumes
Ses fermiers, mes voisins, qui sont de braves gens.

L'attendrissement d'Arsène Vermenouze est tel que les lessives mêmes du village font naître en lui des vers.

Ce ruisseau qui là-bas dort sous un dais de branches
Me fait songer à des lessives d'autrefois
Et dans les aulnes qui s'y baignent je revois
Les linges de jadis flotter en ailes blanches,
Hélas ! — telles la neige et la brume d'antan —
Se sont évanouis et vos blancheurs si vives
Et vos battements d'aile, ô joyeuses lessives
Sur qui s'épanchait l'or d'un soleil éclatant,
Mais ayant réflété votre image éphémère,
Ce ruisseau s'en souvient, et sous nos blonds étés
Il évoque toujours vos neigeuses gaîtés,
Lessives de chez nous que surveillait ma mère.

Naturellement, il aura plus que personne le sentiment de la famille et de la solidarité des générations entre elles. Le souvenir des parents reparaît toujours dans ses vers, celui des lieux qu'ils ont habités, des fêtes chaque année revenues qui marquent la course des temps et rapprochent les esprits et les cœurs les uns des autres, les paysages devant lesquels se forma son âme, fleuves et montagnes, soirs et matins, le vent même du pays.

Quand nos monts, hérissant leurs neigeuses crinières,
Se cachent dans le ciel que l'on voit s'obscurcir
Lorsqu'un vent subit hurle au fond des sapinières
Comme un troupeau de loups cinglés par des lanières
Et qu'on entend beugler les vaches, c'est l'écir

Et il dira toutes les raisons de cet attachement au pays que les émigrants ne quittent jamais sans retour:

Au fond ces Auvergnats n'habitent pas l'Espagne;
Et comme vers son nid retourne le gerfaut,
Leur âme à chaque instant s'envole vers là-haut,
Vers les pays et les plombs de leur âpre montagne.

Il dira encore — et mal — les motifs innombrables pour quoi il faut éviter la dépopulation des campagnes, et, terrien, travailler la terre.

Pars!... mais sache qu'ayant la faculté du choix
Pouvant faire pousser des froments et des seigles
Ou traire les troupeaux sur nos monts près des aigles
En préférant Paris tu faillis et déchois,
Moi, quand je sens frémir la terre sous le coutre,
Ou quand je jette aux vents les blé à pleines mains,
Je regarde de haut tous les emplois humains
De quelques noms pompeux que l'orgueil les accoutre.

Lui, il a l'orgueil du pays natal et des occupations qu'impose aux habitants fidèles de l'Auvergne la nature du sol; et c'est cet orgueil qui anime ces vers et qui les ennoblit. Placez Arsène Vermenouze dans les milieux ordinaires où les poètes prodiguent leur facilité. Il aura écrit lui aussi abondamment sur le printemps, l'amour et les roses. Mais vous ne serez sensible qu'à la prolixité de ses descriptions. Vous serez choqués par l'incertitude de ses métaphores et de ses images. Ces peintures de la nature « extérieure », vous les tiendrez pour exagérément énumératrices et trop superficielles. Vous n'apercevrez que le rhétoricien dans le barde.

Mais il a chanté seulement la province qu'il aime. Il l'a célébrée avec une constance touchante, avec une ardeur communicative. Il a fait passer son âme entière dans ses chants. Et vous êtes émus comme lui. Vous êtes frappés par la sonorité mâle, l'ample fermeté de ces vers nets et forts. Vous n'êtes plus sensibles aux défauts de métier de ce poète qui a beaucoup de métier. Vous oubliez le rhétoricien; vous applaudissez le barde. L'inspiration provinciale a produit ce miracle : d'un versificateur habile est né un bon poète.

Arsène Vermenouze parvient à la « littérature ». Il ne se laisse pas absorber par elle. Ce serait un phénomène étrange qu'un écrivain aujourd'hui ignorât tout de « la littérature ». Mais ce phénomène n'est pas impossible, Émile Guillaumin l'a prouvé en écrivant *La Vie d'un Simple*, *Mémoires d'un métayer*. Il paraît que dans le Bourbonnais, où il habite, on appelle

Émile Guillaumin l'écrivain-paysan. Il n'est ni tout à fait écrivain, ni tout à fait paysan. Il vit la vie des champs en petit propriétaire qui surveille les travaux plutôt qu'il ne les accomplit. N'empêche que cette œuvre rurale est bien l'œuvre d'un rural. Elle est comme la manifestation spontanée de la vie des travailleurs ruraux. *La Vie d'un Simple* est l'histoire du paysan Tiennon, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Tiennon a vécu sa vie tout entière dans le pays bourbonnais; et il fut toujours occupé aux labeurs agricoles. Il fut berger, il devint métayer. Il vécut dans sa terre et pour elle. Marié, père de famille, il ne juge bien de l'utilité d'une femme et des enfants que d'après les services qu'ils rendent dans les champs. Il a subi toutes les vicissitudes des saisons et des années qui suivent implacablement les années. Il fut honnête et courageux. Il fit un peu la fortune du propriétaire dont il était le métayer. Et lui, pauvre maintenant, courbé vers la terre, il va paisiblement à la mort qu'il rejoindra demain, et, pauvre comme devant, enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur, il met bas son fardeau, il songe à son malheur dont il a le sentiment de plus en plus clair; il se demande si la vie est bonne, si la société est juste. Lisez donc ce livre qui, suivant au jour le jour la vie réelle du paysan, a un peu le défaut d'être un guide pratique des travaux des champs.

« Les séances du nettoyage des étables, le samedi matin, étaient bien dures aussi. C'est avec le Louis que j'effectuais ce travail. Nous avions une grosse civière de chêne que je trouvais déjà lourde sans qu'elle fût chargée. Munis chacun d'un « bigot » nous piquions violemment dans la couche épaisse de fumier chaud et nous entassions sur la civière des « bigochées » monstres... »

Oui, mais ce livre est beau, parce qu'il est le livre de la terre. Il contient l'infini de la vie rurale. C'est un livre qu'on ne refait pas. Mais il nous manquait. L'écrivain-paysan nous l'a donné.

... Tant de livres provinciaux, d'écrivains provinciaux que Paris attire mais ne retient pas tout à fait ! J'en cite quelques-uns. J'en oublie beaucoup. Ils sont innombrables : c'est un fait caractéristique. On les accueille favorablement : c'est un autre fait caractéristique. Autrefois, toutes les provinces lisaient avec ferveur les romans parisiens. Faut-il dire que maintenant tout Paris lira les romans provinciaux !

Du moins, presque tous ces écrivains veulent faire des œuvres de patriotisme local et y réussissent. L'écrivain normand Jean Revel écrit dans la préface des *Hôtes de l'Estuaire* ces lignes qui s'appliquent parfaitement à Émile Guillaumin.

« Si chaque écrivain de terroir voulait faire revivre les « hôtes » du coin de terre où lui-même vit, s'il essayait de ressusciter le passé de son habitat, il y aurait une surprise, une joie, la révélation de quelque chose de grand.

« Il verrait que le sol est consubstantiel à ceux qui naquirent du sol et qui grandirent alimentés par lui. Apparaîtrait en toute clarté la chose que voici : le *pays* se laisse pénétrer par un de ses *paysans* devenu intuitif plus aisément que par un étranger.

« Le pays se communique à l'écrivain aborigène avec une sorte d'empressement, quelque chose comme une prédilection, en accord avec la parole biblique : « Celui-ci est mon fils parce qu'il est issu de moi ; j'ai « mis en lui toute ma complaisance... »

« Par une sorte de réflexe, de vue intérieure, par retour sur soi-même l'écrivain, qui pense, ne fait qu'imaginer, interpréter simplement, traduire, retrouver d'anciens types oubliés, des états d'âme évanouis, tout un peuple d'images, d'idées, d'actions. Il ne crée pas, il évoque. »

D'autres écrivains veulent organiser la vie des provinces. Ainsi Marcel Mielvaque, l'auteur de *La Vertu du sol*. Il a voulu, dit-il, peindre la vie d'une commune française sous ses divers aspects : politique, religieux,

sentimental, moral. » Et il pense bien que son effort littéraire ne sera pas pratiquement inutile dans la vie sociale de la France.

Mais, en attendant, cette floraison de livres écrits sur nos provinces, dans nos provinces, par des écrivains qui vivent presque tous la vie provinciale, est un témoignage heureux de l'activité intellectuelle de ces provinces mêmes. Elles perdent de plus en plus leur originalité extérieure ; leurs coutumes et leurs mœurs s'uniformisent. Mais elles accroissent en même temps leur existence réelle. Elles allaient mourir. Elles renaissent. Et il est visible ainsi que notre vie littéraire est la plus riche, la plus diverse, la plus active qui soit. Il y a partout des centres de rayonnement intellectuel. Paris exerce toujours son attrait ; mais son attrait n'est point absorbant. Et elle est augmentée plutôt que contrariée par cette animation littéraire des provinces françaises, la domination de Paris qui impose notre prestige intellectuel à l'Europe.

18 juin 1904.

LE PESSIMISME SOCIAL D'EDOUARD ROD

Ne l'ai-je pas plusieurs fois constaté? Le roman s'efforce de se rajeunir avant de mourir. Et nous sommes gratifiés maintenant du roman social.

Le roman social, qu'est-ce à dire? Le roman qui expose les questions sociales, les conflits sociaux et les arrange à sa manière, verse sur les plaies économiques ou morales d'une société en perpétuelle transformation le lénitif de sa générosité, ou les endolorit par l'excitation de sa fièvre, discute, agit, démolit et reconstruit le monde en trois cents pages. Il n'est interdit à personne de démolir le monde pourvu qu'en fin de compte on le reconstruise autant que possible. Il n'est interdit à personne d'écrire des romans sociaux.

Mais je pense que c'est dans une telle entreprise que la netteté des idées a son prix le plus grand. Il en est dans le roman social comme dans la vie politique. Il est fort recommandé de savoir ce que l'on veut. Et ceux mêmes qui ne savent pas ce qu'ils veulent doivent au moins le vouloir énergiquement. Édouard Rod, romancier social, laisse apparaître qu'il ne sait pas très bien ce qu'il veut, et qu'il ne le veut pas non plus très bien. C'est un inconvénient. C'est un danger. C'est un mal. Pourtant l'effort est louable que fait ce grand romancier de la vie intérieure pour se renouveler et décrire maintenant les phénomènes de la vie extérieure des sociétés sans oublier pour cela de scruter l'âme des êtres sociaux les plus représentatifs.

L'effort est louable; il retient captives l'attention et l'estime, même si ses résultats sont incomplets.

Le sujet de ce roman social qui a pour titre — ironique? oui ou non? — *Un Vainqueur*. Le sujet? Il est complexe et trouble. Il n'est pas déterminé avec une netteté vigoureuse.

Alcide Delémont, « fils de ses œuvres », ouvrier d'abord, maintenant propriétaire d'une grande bouteillerie, industriel riche, père de trois enfants que lui donna une première femme qu'il aima, remarié aujourd'hui avec une folle que guette la crise, recueille un neveu, le petit Valentin, fils d'une de ses sœurs oubliée depuis beaucoup d'années.

Que faire du jeune Valentin? Alcide Delémont songe à faire de lui un apprenti verrier, puis un bon ouvrier, puis un bon contremaître, sous-ordre dévoué qui sera plus tard l'intermédiaire naturel — et précieux — entre son fils Bernard, ingénieur trés diplômé et les travailleurs de la verrerie. Alcide Delémont ne croit pas devoir davantage à cet orphelin. Il l'emploie donc bien vite aux premiers travaux d'apprentissage. Mais son généreux fils Bernard et sa fille généreuse Alice et l'inspecteur du travail Antoine Burier, qui joue un rôle inattendu d'apôtre instruit des lois, lui représente que Valentin est de santé trop fragile pour résister à la tâche d'apprenti verrier. Aucun médecin ne le certifierait capable de cette dure besogne. Alcide Delémont se rend à cette argumentation à la fois sentimentale et judicieuse. Il pourrait employer Valentin à des travaux plus faciles. Non, il cède aux conseils aventureux de ses enfants et parce que le petit Valentin aime « apprendre » et parce qu'il est sensible aux beautés de la nature, il le place comme élève au lycée de Fontainebleau. Il aura des maîtres. Il verra la forêt. Sa santé et son intelligence prospèreront, sans doute... Mais Édouard Rod oublie Valentin dans son lycée. Il ne nous parle plus de ce sympathique enfant qui semblait devoir occuper tout son roman.

Or, il est d'autres apprentis dans la verrerie, des petits Italiens amenés en France et exploités par un *padrone*. Leurs livrets sont falsifiés et l'apôtre, je veux dire l'inspecteur du travail Burier, fait poursuivre Delémont et le sous-directeur de la verrerie Soutre. Ils sont renvoyés des fins de la plainte, car ils ne sont pas complices de la falsification des livrets. Mais nous voyons clair comme le jour qu'il y a de grandes misères sociales, et des patrons qui emploient parfois des apprentis au-dessous de l'âge légal.

En même temps qu'une verrerie, Alcide Delémont a une famille, trois enfants, Bernard, Alice, Estelle. Bernard jeune homme ardent à rénover la société et qui développe avec son père de vives discussions sur les meilleurs moyens d'organiser la justice universelle, Alice qui a les mêmes idées que Bernard, Estelle, sèche et rèche et pratique. Il est convenu qu'Alice épousera Soutre, le sous-directeur balourd, mais dévoué. Alice a consenti sans enthousiasme. A la veille du mariage, Soutre signifie son congé à sa maîtresse, elle était vertueuse ! et il lui avait promis le mariage ! Celle-ci furieuse — on le serait à moins — envoie une lettre anonyme à la charmante Alice qui refuse net d'épouser Soutre, parce que, n'ayant jamais eu d'amour pour lui, elle n'a plus pour lui d'estime... Alice aime l'inspecteur du travail Burier, qui l'aime aussi. Ils s'épouseraient volontiers ; et j'aurais bien voulu que ce mariage se fît ; c'est la première fois, sans doute, qu'on aurait vu un inspecteur du travail épouser la fille d'un grand patron verrier... Hélas ! ce mariage ne se fera pas. Estelle aimait en secret — je n'ai pas compris pourquoi — ce lourdaud de Soutre ; elle n'a pas été révoltée par sa « muflerie ». Elle veut l'épouser. Alcide Delémont est satisfait de cet arrangement commode. On célèbre « la noce » en pompe. Au retour à l'usine, la maîtresse abandonnée tire un coup de pistolet sur son amant qui l'a lâchée ; elle tire et atteint juste la noble Alice qui meurt. Alcide Delémont perd

sa fille ; mais il est débarrassé de sa femme que la crise attendue de folie furieuse emporte dans une maison de santé... et à la fin du livre Bernard et Burier, qui pleurent tous deux Alice, se demandent ce que tout cela veut dire.

Telle est, bien mal résumée j'en conviens, l'histoire ou telles sont les histoires racontées dans *Un Vainqueur*. Mais je ne sais pas trop quel est le sujet de ce roman d'une marche un peu incertaine. Au reste, on peut être ému par les péripéties dramatiques ou ne pas être ému. Il faut surtout que les événements aient quelque correspondance logique avec les idées exposées par les personnages, dans un roman social. A ce point de vue l'incertitude du livre d'Édouard Rod s'aggrave encore.

Le sujet ? Est-ce que Édouard Rod a voulu démontrer que la victoire de l'homme d'action Delémont est une fausse victoire, et que sa rudesse et son étroite brutalité seront en définitive vaincues par l'effort de son fils Bernard et par l'évolution naturelle de la société. Mais d'abord je ne trouve pas que Delémont soit si rude ni si brutal. Il a la simplicité des idées d'un homme qui a soufflé des bouteillles depuis l'âge de treize ans. Il tient à l'argent parce qu'il l'a péniblement gagné, et au travail de ses ouvriers parce qu'il a lui-même travaillé durement. C'est un individualiste énergique, pas mauvais diable au fond. Il s'accroît, de la manière, de la seule manière dont il puisse concevoir l'accroissement d'une personnalité, en augmentant son chiffre d'affaires. Et il n'est ni vainqueur ni vaincu. Il vit la vie ordinaire de tous les hommes, succès et échecs, des bonheurs et quelques chagrins. Son fils Bernard n'est pas le prodigue fainéant qu'il pourrait être ainsi que le sont souvent les fils d'industriels rapidement enrichis ; il est animé d'un grand sentiment de générosité sociale très disposé à se répandre en paroles. Quand il aura « mis la main à la pâte », il parlera moins et tempérera l'excès impraticable de son

altruisme en acquérant le sens des réalités économiques. Sa bienveillante fille Alice meurt dans un fait-divers imprévu. Mais un événement aussi accidentel ne saurait comporter la moindre signification sociale ni morale. Et puis, sa fille Estelle consolera Delémont de toutes les petites mésaventures et de toutes les grosses douleurs que la vie apporte à un homme. Elle est mariée selon le vœu de Delémont, elle a les mêmes idées que lui ou peu s'en faut. Ce n'est pas à cause d'elle que la bouteillerie végétera. On peut donc ne pas envier Delémont. On ne peut le plaindre. Il reste le vainqueur qu'il a voulu être. Sa victoire est limitée: elle lui est acquise.

Le sujet ? Édouard Rod a-t-il voulu démontrer que le succès d'un homme ou d'une entreprise exige fatalement des victimes ? L'exemple qu'il a choisi n'est pas pertinent. Les victimes sociales de Delémont, ce ne sont point ses enfants dont les sentiments n'ont jamais été contraints, et qui sont même assez forts pour exercer une influence modératrice sur leur père. Ce sont sans doute les petits Italiens, qui, embauchés par un *padrone* sans scrupules, travaillent malgré leur jeunesse à la verrerie... Mais ces enfants sont victimes d'un crime que l'on commettra toujours dans les sociétés les plus vigilantes. Ce n'est pas l'inéluctable loi sociale qui oblige à faire travailler des enfants au-dessous de treize ans. Ce n'est pas non plus en vertu de l'inéluctable loi sociale que le *padrone* de ces Italiens lamentables leur vole leur salaire et leur nourriture... Ces enfants sont victimes d'un fripon, comme il y en aura toujours dans toutes les sociétés. Au reste, ils sont sauvés et leur exploiteur n'échappe que par la fuite au juste châtiment que lui prépare la société, un peu lente à intervenir. L'ascension de Delémont ne nécessite nullement le sacrifice des petits Italiens. Il aurait été tout de même « un vainqueur », si les petits porteurs de sa verrerie avaient été embauchés par un intermédiaire honnête et avaient eu réellement l'âge de treize

ans qu'exige la prévoyance suffisamment tutélaire de la Société...

Le sujet ? Est-ce que Édouard Rod a voulu démontrer l'injustice fatale de certaines situations originelles ? Le petit Valentin est amené par son oncle à la bouteillerie. Delémont songe aussitôt à faire de son neveu un apprenti, puis un ouvrier, puis un contremaître, un collaborateur intime et fidèle de ses enfants ! Édouard Rod semble indiquer que cette résolution est barbare. Vouer ainsi l'enfant abandonné à une situation subalterne ! Eh ! mon Dieu ! précisons ! Parce que Alice et Bernard l'en conjurent, Delémont écarte bientôt Valentin de la bouteillerie et l'envoie au lycée. Là, Valentin apprendra, puisqu'il veut « apprendre ». Mais supposons que Delémont meurt soudain d'un coup de revolver mal dirigé comme celui qui tue la malheureuse Alice, supposons que la verrerie périclite, que la fortune des Delémont soit anéantie, que deviendra Valentin arrêté dans son instruction ambitieuse et vaine ! Comme il serait plus fort pour la vie s'il avait été pourvu, comme on dit, d'un métier, d'un gagne-pain et s'il avait simplement suivi les cours du soir !... Delémont cédant à la téméraire bonté de ses enfants ingénus ne paraît pas très raisonnable. Cet homme expérimenté manque là de prudence...

Qu'adviendra-t-il ? Nous ne le savons pas encore. Édouard Rod a laissé Valentin pour d'autre héros plus pressants. Il le retrouvera sans doute en un prochain livre, et peut-être avec lui, la petite Dorothée, fille du deuxième mariage de Delémont, et qui probablement dira son mot pour se justifier complètement d'être au monde. Il est donc équitable de ne pas reprocher encore à Édouard Rod toutes les incertitudes où il nous jette.

En attendant, Édouard Rod soutient apparemment la cause de Bernard et d'Alice qui veulent que leur petit cousin Valentin, désireux d'apprendre, puisse apprendre, apprendre, apprendre... Il souhaite donc

que chaque enfant puisse réaliser, malgré les circonstances défavorables, sa personnalité tout entière. Il ne tolère point d'obstacle à l'ascension sociale de l'individu. Il ne réclame point les « étapes » exigées par Paul Bourget, défenseur rétrograde et fougueux de bizarres privilèges.

Je rappelle Bourget et son dernier livre, les autres ne comptant plus que comme des dates insignifiantes d'un passé mort. Édouard Rod est évidemment imprégné de ce livre pesamment agressif : L'*Étape*. Heureusement — et presque à son insu — il en secoue parfois la regrettable tyrannie. Néanmoins, ce livre le domine assez pour que *Un Vainqueur* — discussions d'idées ou combinaisons d'événements — soit comme le succédané de l'*Étape*, et, par exemple, il est bien évident que Romanèche, rappelle Monneron. Romanèche, ainsi que Monneron, est un universitaire démocrate C'est un piètre bavard en face du bon curé doucement agissant que nous présente aussi Édouard Rod. Homais était pharmacien. Edouard Rod a voulu qu'il devînt professeur. Il s'est livré à cet exercice facile de lui faire exprimer des idées souvent excessives, mais parfois justes, en termes ridicules, de le faire agir comme un être onctueux, intéressé, jaloux, vaniteux, assez pleutre, avide de politiquer ambitieusement, prudent, sectaire et niais, est-ce tout ? J'avoue que rien en ce confident prolixe d'un drame industriel n'exigeait qu'il fût précisément universitaire. J'ajoute que je ne connais pas à Paris — car Romanèche est professeur dans un lycée de Paris — de professeur aussi ennuyeux que lui. Je comprends très bien que Bourget, faisant œuvre de parti, ait entrepris de créer un type d'universitaire naïvement idéologue, et faible d'esprit, mais je ne comprends pas que Rod, loyal au plus haut point, ait repris le même type pour lui ôter encore quelque chose de sa noblesse. C'est une erreur que j'ai à cœur de lui reprocher..

On conclura plus précisément sur les tendances de

ce roman social lorsqu'on connaîtra la « seconde vie d'Alcide Delémont ». Mais ce premier tome d'une œuvre qui n'est pas complète en un volume, nous autorise à préciser deux lois, ou deux obligations du roman social.

Tous les romans sociaux que j'ai lus sont hérissés — est-ce une nécessité ? — de péripéties purement mélodramatiques. Il y en avait de bouffonnes du commencement à la fin de l'*Étape*. Il y en a d'étranges dans *Un Vainqueur*. Le petit orphelin — s'il avait un frère, nous aurions *Les Deux Gosses* — le brave ouvrier, second amant de la mère qui voudrait se dévouer à l'enfant en souvenir de la bonne femme qu'il aima — l'ouvrière séduite qui se venge, la mort de l'innocente, nous avons vu ça sur des affiches. Au sortir de l'église, un beau cortège, la fiancée en robe blanche, le mari en habit et l'air grave mais content. Derrière, des gens décorés de l'ordre national de la Légion d'honneur... Une foule qui contemple. Dans la foule une jeune femme assez belle « dont le visage trahit la plus vive agitation » et qui tire au jugé un coup de revolver... Eh ! là !

Autour de ces complications, des tirades, des discours, des exposés de doctrines, et comme des comptes rendus de séances parlementaires... Mélodrames d'Ambigu et conversations de rhéteurs... qui ne voit cependant que, dans le roman social, ces péripéties mélodramatiques, exceptionnelles de nature, sont plus déplacées que partout ailleurs, puisque le roman social ne vaut que par la vérité des faits ! Et qui ne voit que les tirades y sont pareillement déplacées puisque le roman social n'a de force significative que par la vie réelle dont il doit exposer avec sincérité les chocs précipités ! Est-ce donc cependant que les discours et les combinaisons mélodramatiques sont des fatalités du roman social, puisque un maître romancier comme Édouard Rod ne leur échappe pas toujours !...

N'empêche que dans ce livre vous trouverez de la vie, de la vérité. Vous serez émus. Vous serez excités à de bienfaisants examens de conscience. Pour dire en

deux mots tout ce que je veux exprimer de plus élogieux, vous reconnaîtrez Édouard Rod lui-même.

... Un jeune critique, M. Albert Reggio, vient de publier un recueil d'études psychologiques sur les écrivains de notre temps. Je ne dis pas qu'il nous trouve des idées nouvelles sur ces écrivains. Mais il a pour point de départ une idée neuve. Il s'est « appliqué à envisager de préférence les relations essentielles qui apparentent, jusqu'à l'en faire étroitement dépendre, l'art synthétique des écrivains, à la structure psychologique et morale de chacun d'eux ». Et son livre, où la langue française est un peu torturée, est un livre très distingué. Réjouissons-nous de cette renaissance de la critique. Après la génération des Brunetière, des Lemaître, des Faguet, des Rod, qui domine encore les esprits de ce temps, voici vraiment une nouvelle génération de critiques dignes de ce nom. L'année dernière, nous remarquions M. Jean Lionnet. Cette année-ci on ne peut omettre M. Albert Reggio.

M. Albert Reggio note justement la probité en quelque sorte constitutionnelle de l'esprit d'Édouard Rod, « la sincérité éminemment morale de cet esprit si clair, si franc, si simple et si honnête. » Il parle on ne peut mieux « de cette âme qui s'ennoblit sans cesse à mesure qu'elle voisine davantage avec l'âme d'autrui, qu'elle y lit avec une lucidité plus généreuse et s'y reflète avec une fraternité plus condescendante, de cette âme qui n'est plus seulement respectable, mais qui est aimée pour tout ce qu'elle a révélé d'elle-même qui n'était que tendresse, honnêteté, vérité et sollicitude. » Peut-être faut-il dire que c'est cette loyauté même — elle éclate à toutes les pages de *Un Vainqueur*, — qui condamne Rod à embarrasser ses romans sociaux de tant d'incertitudes. Il cherche fiévreusement la justice, et considérant les efforts — divergents — de chacun, balance à condamner ceux-ci au bénéfice de ceux-là ; il n'ose nous guider, il hésite

à prendre parti, n'éclaire personne et se perd un peu lui-même dans une obscure confusion.

Enfin, son pessimisme lui est pernicieux. Édouard Rod (M. Albert Reggio le note à son tour) a ce pessimisme « qui naît de notre conception particulière des choses et qui ne peut pas avoir de bornes, comme il n'a pas de mesure, nous isole et nous dénature, nous irrite ou nous attriste, parce que, au lieu d'être soumis et déférent aux choses, il les censure et, en définitive, les méconnaît. A travers lui, la vie ne nous apparaît plus que comme une somme d'événements plus ou moins hostiles à notre sentiment particulier du bonheur... » Édouard Rod croit volontiers que la vie, toujours semblable à elle-même, n'est qu'un triste chapelet de déceptions et de regrets, que tous nos désirs, toutes nos joies et toutes nos vanités, portent en eux-mêmes leur irrémédiable principe de mort. Il persuade aisément que la vie est monotone et décevante, que seul le mal est réel, grouille au fond de toutes choses, alors que le bien n'est qu'une conception de notre esprit...

On comprend à quelles conclusions désolées peut conduire ce pessimisme appliqué à la vie sociale. Et aussi bien, nous sommes épouvantés par les observations inquiètes de Rod. A lire son tableau de la vie industrielle, et son exposé des principes qui la régissent, on ne voit que bourreaux et que martyrs et qui pis est, martyrs innocents et bourreaux malgré eux, qu'idéologues impuissants plus dangereux encore que les autres, s'ils descendent de la chaire ou de la tribune aux réalités de la vie .. On serait découragé à jamais si on ne se rappelait au moment critique le pessimisme fondamental d'Édouard Rod. On lui répond alors qu'il faut considérer la vie sociale avec optimisme si on veut pratiquement l'adoucir, car seul l'optimisme aide à l'action, et qu'enfin les théories éloquentes sur le progrès industriel qui broie les faibles, sont impressionnantes, mais qu'il y a, monsieur, la loi du 2 juil-

let 1892 sur le travail des femmes et des enfants dans les manufactures, qu'on peut de cette loi améliorer incessamment les détails, qu'on peut élaborer des lois analogues et qu'on y travaille, qu'on agit peu à peu pour agir efficacement et que, en fait, tout est à peu près supportable dans un monde à peu près passable.

25 juin 1904.

LE COMTE DE HÜBNER

Il ne fut pas un homme tout à fait ordinaire, le comte Joseph-Alexandre de Hübner, né à Vienne, en 1811, mort à Vienne en 1892. Il observa son siècle en bon témoin.

Sa naissance et la fortune lui permirent d'occuper des postes avantageux à ceux qui les occupent, dans la diplomatie et dans les conseils de l'État. Il fut toujours égal à sa situation, mais la correction même de ses idées et de ses manières mondaines l'empêchait toujours de paraître supérieur à cette situation. Il accomplissait partout sa tâche avec une ponctualité distinguée, il ne travaillait pas pour la postérité.

Il fut d'abord attaché d'ambassade à Paris, secrétaire d'ambassade à Lisbonne, consul général à Leipzig. Il devint, en 1848, directeur de la correspondance diplomatique auprès de l'archiduc Rénier, puis du prince de Schwarzenberg qu'il affectionna. En 1849, Hübner fut envoyé à Paris comme ministre plénipotentiaire auprès de Louis Napoléon avec le titre d'ambassadeur.

C'est ainsi qu'il concourut à de grands actes, s'il ne les effectua pas lui-même. Il fut l'un des signataires du Congrès de Paris en 1856.

La déclaration de guerre de 1859 l'écarta d'une ville où cet homme profondément sociable vivait volontiers. On lui confia des missions à Rome, à Naples, puis le portefeuille de la police qu'il garda peu. Et il termina

sa carrière, brillante sans éclat, à Rome de 1865 à 1868. Il aurait pu couler ses jours laborieux non sans oisiveté; mais il avait l'esprit cultivé. Il voyagea à travers le passé et à travers le monde. Il écrivit un ouvrage sur Sixte-Quint. Il raconta ses pérégrinations parmi l'univers. Membre à vie de la Chambre des seigneurs, baron devenu comte, associé étranger à notre Académie des Sciences morales et politiques, Hübner était donc en même temps qu'un gentilhomme heureux de l'être quelque chose comme un écrivain, satisfait de passer pour tel.

Ce goût littéraire n'échappe pas à l'attention d'un lecteur de ses *Mémoires*. Ils sont écrits d'un style raide et comme légèrement distant. Mais on y rencontre des récits où le conteur véritable mit tous ses soins.

Ne cherchons pas, à moins que vous n'y teniez particulièrement, ne cherchons pas dans ce journal d'un ancien ambassadeur des renseignements diplomatiques d'autant plus précieux qu'ils auraient été jusqu'à présent inédits. Il y en a peut-être. Hübner participe à des négociations dignes de remarque. Il assiste à des événements influents sur la vie universelle des gouvernements et des peuples. Mais il n'est point, j'ose le dire, un de ces diplomates dont l'exemple reste comme une leçon pour les diplomates des siècles suivants.

Hübner observe simplement les faits. Il ne néglige pas de les préparer ou de les deviner ou de les empêcher. Réellement, il n'empêche, ou ne devine, ou ne prépare que peu de chose, mais aussitôt qu'un incident s'est produit, il note de la meilleure foi du monde qu'il l'avait bien prévu et il en écrit à son ministre. Tout cela est fort impersonnel.

Mais Hübner a au plus haut degré l'esprit de société. Il n'est point « l'homme du monde ». Il est intellectuellement et moralement supérieur aux sots de cette espèce. Mais il trouve dans la vie de société toute son originalité. C'est là que véritablement il se sent vivre.

Il juge tous les événements dans leurs rapports avec la vie de société. Il est bien désolé des complications intérieures de la politique française en 1851 car, si l'on donne à dîner, il est difficile de composer la liste des invités. Les nouveaux ministres le blessent car ils ne sont pas « du monde ». Il excuse Saint-Arnaud, quoi qu'il fasse, car Saint-Arnaud a une physionomie parlante et « jusqu'à un certain point les manières du monde ». C'est le gentleman doublé de l'aventurier. Il déteste Magnan qui est simplement troupier et a l'air commun. Il rira longtemps de Boulay de la Meurthe, vice-président de la République, assez vulgaire pour lui dire : « Eh bien ! comment ça va-t-il en Autriche ? Cela se civilise-t-il un peu ? » A ce mot il a jugé pour toujours l'homme et le régime. Il s'afflige parce que la République contraint à fréquenter des gens de basse bourgeoisie. Aux Affaires étrangères chez Baroche, dîner avec toutes les notabilités politiques. Croiriez-vous que parmi les invités, il y a le docteur Véron, rédacteur du *Constitutionnel*, « qu'on ne voit nulle part ». Plusieurs des convives du ministre s'en formalisent. « Ces messieurs sont par trop difficiles en temps de République », dit Hübner avec plus de mépris encore.

Il a cette faiblesse de juger le mérite des hommes d'après l'aristocratie des noms qu'ils portent ou qui les porte. Quand il a dit : « Le prince Félix de Shwartzenberg était un vrai grand seigneur », il a tout dit en un seul mot. Il tient pour certain que la France est vouée à un abaissement définitif parce que les changements politiques diminuent l'élégance des réceptions officielles. Le soir du 2 janvier 1854, il y a grande réception à la Cour. Leurs Majestés se placent sur l'estrade. Le défilé des femmes commence, Mme Fould en tête. Elles passent une à une devant l'Impératrice, traînant après elles des queues énormes et faisant leurs révérences plus ou moins profondes. La princesse d'Essling, « qui a grand air » les nomme à Sa Majesté.

Hübner écrit dédaigneusement : « Si on pense qu'en France la génération actuelle n'a pas vu de manteau de cour, ni de cérémonie semblable et que, à très peu d'exceptions près, les femmes de la haute société ne paraissent pas aux Tuileries, on trouve merveilleux que tout se soit passé si convenablement et sans trop prêter à la plaisanterie. Il y avait bien la femme d'un général qui ressemblait à une paysanne déguisée, et une autre, dont l'affublement grotesque excitait l'hilarité mal contenue de l'assemblée — un regard courroucé de l'Impératrice nous en punissait — mais ces 400 femmes dont fort peu portaient des noms aristocratiques se tiraient d'affaires assez bien. » Il s'irrite candidement de tout ce qui peut atteindre le prestige de l'aristocratie. Il écrit avec une indignation plaisante : « Vu au Gymnase, mais pas jusqu'à la fin — cela m'eût été impossible — une pièce de George Sand, *Flaminia*. Une grande dame anglaise éprise de son valet de pied. De pareils sujets plaisaient il y a trente ans. Aujourd'hui on les trouve grotesques. » Hübner les eût trouvés grotesques dans tous les temps. Il est des monstruosités qui lui sont intolérables.

Les dîners lui paraissent donc l'acte le plus significatif de la vie d'un homme élégant, les dîners et les bals. Dans ses mémoires, cet ambassadeur rappelle, comme dignes en effet d'être rappelés, presque tous les dîners qu'il donna, et les noms des personnes à qui il les donna. Il ne cite pas les menus. Je suis supris. Il entre beaucoup d'élégance aussi dans l'art de composer un menu.

Ce n'est pas que ce gentilhomme, exagérément épris d'aristocratie, s'arrête uniquement aux puérilités de la vie de société. S'il aime ce qu'il appelle « le grand monde », s'il l'aime d'un amour absolu et pour toutes ses séductions extérieures, s'il s'enchante, même beaucoup d'années après, d'un dîner « où se rencontraient les noms les plus illustres de l'aristocratie » cosmopolite, il saura aimer en même temps cette vie

de société pour les plaisirs intellectuels qu'elle favorise et pour les élégances d'esprit dont il semble qu'elle assure le règne. Il goûte l'art de la conversation ; il n'est pas éloigné de croire que cet art est surtout français et de faire l'aveu de sa conviction. Il regrettera le départ des Affaires étrangères de l'incapable qu'on appelait « le beau la Hitte » il le regrettera parce que c'était « un gentilhomme de la vieille roche ». Mais par compensation, il éprouvera une sorte de joie profonde à entendre « causer » Viel-Castel et Montebello chez la princesse de Lieven. « On entend toujours dire que l'art de causer se perd en France. Il me semble, au contraire, que c'est l'art d'agir qui se perd. » Il demeure ravi d'un dîner qu'il donna, où Dupin, Thiers, Cousin, Mignet, Changarnier, Kisseleff, Antonini, James de Rothschild sont les convives, et où l'on cause. Il suit la conversation errant autour de la table, scintillante et sautillante, mais ramenée aussitôt au sujet principal qui est le fond de toutes les préoccupations, c'est-à-dire la situation politique. « Cette causerie animée, spirituelle, parfois superficielle, jamais banale, ni triviale, ne tarissait pas un instant ni pendant, ni après le repas. Thiers pérorait, Cousin endoctrinait, Dupin interrompait par des calembours comme lui seul en savait faire. Enfin, c'était une soirée vraiment parisienne. Seulement, même à Paris, ces jeux d'esprit, faute de combattants, deviennent de plus en plus rares. Cette raillerie implique un regret. Il adore le comte Molé, parce que fort aristocrate bien entendu, mais aussi parce qu'il sait causer, « raconter avec l'entrain d'un jeune homme et avec cette grâce qui lui est propre. » On voudrait qu'il exprimât plus souvent sa tendresse pour la conversation française. Mais Hübner est aristocrate avant d'être homme d'esprit.

Il ne lui est pas incommode d'avoir toute l'impersonnalité que comportent la perfection des manières et l'obéissance aux lois et aux tyrannies innombrables de

la sociabilité. Être imperturbablement correct lui paraît de plus de conséquence que d'exprimer au dehors les charmes d'une nature originale.

C'est pourquoi une légère « gaffe » inattentive, distraite, oubliée soudain par la victime, reste comme un événement notable de sa vie. Il est à Dresde, en avril 1854. Il part pour Vienne, la nuit. Il s'installe dans un coupé réservé, lorsque, au moment du départ, un jeune officier ouvre la portière et lui dit que le prince de Wasa l'invite à prendre place dans son compartiment. Hübner prend son interlocuteur pour l'aide de camp du prince qui est de ses amis. Il répond : « Dites que vous ne m'avez pas trouvé, vu, n'importe quoi, mais épargnez-moi le supplice de voyager avec ce roi des ennuyeux. » L'officier en saluant militairement réplique : « C'est bien, je ferai votre commission à mon beau-père. » — « A ce moment le train partait. L'officier était le prince royal de Saxe. Sa ressemblance avec l'aide de camp du prince de Wasa, celle des uniformes autrichiens et saxons et l'obscurité qui régnait dans la gare, fort mal éclairée, expliquent ma bévue. J'étais comme anéanti. »

S'il est anéanti pour une maladresse mondaine, il est fort résistant aux catastrophes humaines. L'homme de société devient presque insensible. Il a du flegme. Il ne s'émeut que convenablement. Les circonstances font de Hübner le témoin des derniers moments de Donoso Cortès. Le malade reçoit devant lui l'extrême-onction. Il embrasse le crucifix avec ferveur. « Deux fois il me serra la main, ayant l'air de me reconnaître. Des devoirs du monde m'obligèrent de le quitter, et il expira quelques minutes après mon départ, vers 6 heures du soir, à l'âge de 44 ans. » Donoso Cortès pouvait mourir seul. Le comte de Hübner avait une visite à faire.

Hübner évitera toujours les excès de sentimentalité. Un de ses collègues, le nonce Gariboldi succombe à une attaque d'apoplexie. On l'enterre à 11 heures. Le convoi en passant par les quais met plus d'une heure

pour arriver à Notre-Dame. Mais arrivé devant le portail de la cathédrale on a toutes les peines du monde pour descendre le cercueil, démesurément grand à cause de l'obésité du défunt, et il faut des coups de hache pour le dégager du char funèbre. « La cérémonie se termine seulement à 3 heures, en sorte que ce bon prélat qui n'avait jamais causé durant sa vie un moment d'ennui à ses collègues, a trouvé moyen de les impatienter par la manière dont il a fait son *exit* de ce monde. » Voilà-t-il pas une oraison funèbre dépourvue de larmes conventionnelles ! En voici une autre dont la concision fait merveille, mais non pas la sensibilité. « *Mercredi 3 août* : J'apprends la mort de la marquise d'Osmond, décédée aujourd'hui dans son hôtel de la rue Basse-du-Rempart. Encore un de nos rares salons de moins. » Cet homme de société ne voit dans la mort d'une femme qu'il fréquente que le dommage causé à la société. La femme n'est rien, la société, la vie de société sont tout. Elle fait bientôt ses esclaves de ceux qui la cultivent. Elle les annihile presque à son profit. Elle leur ôte du moins toute ardeur de sentiment.

Elle ne les dispose point aux dévouements fatigants. Hübner fait, en 1852 seulement, la connaissance de la princesse Bagration qui, au commencement du siècle, a joué un rôle dans le monde élégant européen. Dès qu'on a franchi le seuil du bel hôtel qu'elle occupe rue du Faubourg-Saint-Honoré, on se trouve en plein Empire, l'Empire du premier Napoléon. Un suisse colossal frappe le parquet de sa hallebarde pour donner l'éveil aux valets de chambre qui, poudrés et l'épée au flanc, vous introduisent dans un salon, pur style Empire, où des rideaux d'une lourde étoffe de soie jaune et des arbustes odoriférants laissent à peine pénétrer le jour. Là, étendue sur une ottomane, drapée dans des voiles flottants de gaze, repose la dernière survivante des déesses qui ont jadis brillé aux congrès de Vienne, d'Aix-la-Chapelle, de Vérone. Mais, est-ce bien un être vivant ? Pas une goutte de sang n'anime le teint mat

et terne de ce visage décharné. Le regard de ces yeux éteints semble se perdre dans le vague ; mais un sourire gracieux vous dit que vous êtes le bienvenu. Et quelles grandes manières ! Cependant, malgré la grâce et malgré les grandes manières, Hübner ne reviendra pas. C'est bien le type de la dame russe errante de haut bord des temps passés. Ses épigones ne gagnent pas à la comparaison. Mais le visiteur n'éprouve qu'un désir, celui de s'enfuir. Il faudrait être réduit soi-même à l'état de momie pour résister à l'atmosphère tropicale et à l'excès de parfums qui remplissent ce maúsolée. » Sèche ironie qui trahit une âme ! Hübner, essentiellement homme de société, ne consentira aucun sacrifice à cette reine oubliée dont la compagnie négligée n'est point indispensable. Il l'a connue, car il était convenable de la connaître. Il ne saurait faire autre chose, ni plus que ce qui est strictement convenable. »

Au contraire, il sera le servant d'une autre déesse des grands congrès qui exerce encore activement son prestige, de la princesse de Lieven. Il n'est point retenu chez elle par la sympathie, mais il est de bon ton d'y aller souvent. Il y va souvent. L'an passé, le livre de M. Ernest Daudet nous apprenait à connaître ou mieux nous aidait à deviner la princesse de Lieven. Déjà nous l'apercevions telle qu'elle est, commère impérieuse de la politique internationale.

Comme les documents nouveaux, les témoignages supplémentaires apportés par les souvenirs de Hübner justifient nos inductions! Il est une vérité psychologique que l'on distingue tout de suite et sûrement même où les documents sont médiocres ou sont incomplets. Je doute que la princesse de Lieven apparaisse plus noble et plus attrayante à mesure que des mémoires publiés nous la feront connaître davantage. Elle n'est ni attrayante, ni noble.

Hübner a discerné toute sa prétentieuse puérilité de politique bavarde. Elle est une « femme importante », maladivement. Le matin du 2 décembre 1851, la prin-

cesse de Lieven quoique encore couchée, reçoit Hübner pour échanger ses nouvelles avec les siennes. Plus tard dans la journée, ses salons ressemblent à un quartier général, les informations employées par des parlementaires s'y croisent avec celles des amis de l'Élysée. Elle veut être une « femme d'État ». Ses amis se moquent un peu d'elle. Mais Hübner la juge vraiment grande dame dans toutes les vicissitudes de la vie. Oui, elle l'était peut-être parce qu'elle voulait passionnément l'être. Au lendemain du coup d'État, elle se métamorphose en une Élyséenne fervente. Elle oublie ses amis de la veille. Elle ne garde que Guizot, délaissé maintenant dans son salon.

Restant folle de « haute société », elle qui ne sort presque jamais, elle va pourtant chez Mme Jules de l'Aigle, parce que ce salon est l'un des plus élégants et des plus exclusifs du Faubourg-Saint-Germain. Elle distribue des hommages pour en recueillir.

Avec cela, tenant volontiers dans son boudoir des conseils de guerre politiques, ne quittant Paris que lorsque la diplomatie est calme, discutant gravement du retour de Palmerston au ministère, se flattant d'être consternée de la tournure que prennent les affaires d'Orient, haussant le ton et se haussant l'esprit, mais plus naturellement friande de « petits potins », discutant avec une curiosité vive des chances qu'a Mlle de Montijo de devenir impératrice, s'engouant de toutes les modes comme une bourgeoise qu'elle était restée au fond, bien au fond, atteinte comme toutes les autres de l'épidémie des tables tournantes qui sévit à Paris à l'automne de 1853. « Ce matin j'assiste chez la grave princesse de Lieven, pour la première fois, à une séance de ce genre. Mme Royer (du Nord) toute rouge d'excitation, sa ravissante jeune fille et Miss Marion Ellice (quoique non-croyante jusqu'au dernier moment) font tourner une petite table qui a aussi la complaisance de répondre aux questions qu'on lui adresse. La science méprise ces jeux, l'Église les condamne. Mais

la mode les protège, et elle a le dessus. Je connais une foule d'esprits qui ne croient ni en Dieu ni à l'esprit malin, mais qui croient aux tables. » Mme de Lieven y croit aussi longtemps que la mode les protège.

Hübner juge que le salon de la princesse de Lieven n'est qu'un noble nid à commérages. Et il le sait bien, puisqu'il y passe chaque jour une heure ou deux. La princesse est « un répertoire ambulant des intrigues de cour et des faits et gestes de la haute diplomatie de son temps ». Elle arrache d'un interlocuteur des secrets qu'elle communique aussitôt à la cour de Russie. Et Hübner est bien certain que cette diplomatie féminine, cet espionnage ingénu ne servent à rien, et que toute l'existence de la princesse n'est qu'agitation vaine!...

Mais il faut se borner. Rappelons-nous seulement que ces mémoires de Hübner fournissent mieux que des détails ignorés et significatifs; ils nous donnent un document psychologique. Ils nous font connaître dans sa vérité nue l'homme de société. C'est un homme très pourvu de charme mais non pas de bienveillance. Chamfort écrivait : « Tout homme qui vit beaucoup dans le monde me persuade qu'il est peu sensible, car je ne vois presque rien qui puisse y intéresser le cœur, ou plutôt rien qui ne l'endurcisse, ne fût-ce que le spectacle de l'insensibilité, de la frivolité et de la vanité qui y règnent. »

Ne peut-on rêver d'une société qui garderait toute sa politesse, mais y joindrait la générosité!

2 juillet 1904.

FERNAND GREGH

Ce bon Deschamps consacrait l'autre jour une étude (?) aux œuvres du jeune poète Fernand Gregh qui, âgé de 32 ans à peine, nous a gratifiés de trois recueils de poèmes peu abondants et d'un petit volume intitulé : *La Fenêtre ouverte*, recueil d'articles et d'interviews et de poèmes en prose et de manifestes disparates dans lesquels ce jeune homme parle avec une égale faveur d'Anatole France et de lui-même.

Il paraît que Fernand Gregh est en butte aux haines de toutes sortes d'ennemis qui le persécutent. Ce bon Deschamps le plaint bien. Il écrit ces lignes que je tiens à citer comme un document singulier de la critique contemporaine. Ce sera long, mais ce sera beau.

« Les hommes ! Rien ne vient excuser ni ennoblir leurs méchancetés et leurs faiblesses. Ah ! les faux amis dont les serments sont des mensonges et dont la poignée de main se détend et vous abandonne dans l'instant précis où vous auriez besoin d'une aide affectueuse ! Les camarades jaloux qui s'embusquent au détour du chemin et qui vous suivent pour essayer de vous donner sournoisement un croc-en-jambe. Et les « bons maîtres » aux gestes bénisseurs et à la voix sacerdotale (à vous Sully-Prudhomme !) de qui vous avez recueilli la doctrine et propagé la renommée (ah ! je savais bien que Sully-Prudhomme devait beaucoup à Fernand Gregh !) à qui vous avez voué en des temps difficiles toutes les forces défensives de votre jeunesse, les bons

maîtres qui, en échange de votre attachement quasi filial, vous doivent bien un peu d'affection paternelle, et qui, dès la première alerte, affolés, se réfugient avec armes et bagages dans le camp injuste d'où l'on tiraille sur vous et sur les vôtres ! Il faudrait une bien longue énumération pour dénombrer toutes les variétés et toutes les laideurs de la mascarade grimaçante qui gambade en tirant la langue, autour du poète, toute prête à le pousser, s'il bute contre un caillou et à le piétiner s'il tombe à terre. Quel lamentable défilé de figures difformes, haineuses, laidement colériques et impuissantes ! Il y a dans cette troupe la collection à peu près complète de toutes les sottises dont est capable l'homme encore mal dégagé de l'animalité (*sic*). On y distingue le perfide sourire de la flatterie qui rampe à vos pieds comme un serpent (*sic*). On y discerne le hideux rictus de l'ingratitude qui se retourne contre vous afin de mordre la main naguère prodigue en bienfaits. Le poète a des yeux perçants à qui rien n'échappe, une intelligence lucide qui voit et qui juge. Hélas ! il a aussi un cœur aux fibres innombrables merveilleusement disposé à souffrir et à saigner. Les méchants le savent bien. C'est pourquoi ils le taquinent et le navrent, et le harcèlent de coups d'épingle lorsqu'ils ne peuvent pas lui faire de *plus mortelles* blessures (*sic*). Lui cependant, conscient de sa force, fier de sa mission... »

De pareilles considérations assénées sur un poète pourraient le ridiculiser à toujours. Pour moi, je ne sais pas si de vilains méchants ont fait du mal au petit cœur de Fernand Gregh ! mais, que diable ! puisqu'il veut « être homme », comme il le dit puissamment, c'est le moment de l'être. Il sait bien que la vie littéraire est un combat dont la première palme est au ministère de l'Instruction publique, la deuxième à l'Académie... Il est capable, je l'espère, de souffrir pour la gloire et pour le reste. Qu'il se rassure, du moins, ce n'est pas ici qu'on lui fera « les plus mortelles blessures » dont parle ce bon Deschamps. Je ne lui mon-

trerai pas non plus « le perfide sourire de la flatterie qui rampe à vos pieds comme un serpent. »

Je citerai tout simplement ses vers. Ce jeune homme mérite d'intéresser les observateurs impartiaux par sa vive ambition, un peu ingénue. Bourgeois, ignorant la vie, ayant tout reçu d'elle, attendant plus encore il n'a pas voulu voir les conditions exactes de l'existence littéraire. Il y a en France 30.000 ou 40.000 poètes, dont beaucoup ont du talent. Il est l'un d'eux. Il a cru que tous consentiraient à lui rendre un hommage spécial et, pour ainsi dire, un hommage préalable. Il s'est trompé. Les poètes, innombrables, sont enclins à se juger sévèrement les uns les autres. Ils ne vantent que des talents soigneusement contrôlés. Peu résistent à leur critique, âpre mais impartiale. Si les poètes de 30 ans admettent la suprématie de Charles Guérin, c'est parce que l'œuvre, l'œuvre seule de Charles Guérin impose cette suprématie. L'œuvre de Fernand Gregh ne l'impose nullement. Fernand Gregh peut entretenir quelque bruit favorable autour de son nom, être plus notoire que tel ou tel autre poète de talent (il paraît trois ou quatre volumes de vers par jour) qui demeure dans quelque petite ville, mène une existence humble d'homme sans argent, est chétif ou contrefait, privé de relations. Il ne peut être, en aucune manière, le capitaine que souhaite ce bon Deschamps aux « combattants du peloton d'avant-garde » qui a publié la *Foi nouvelle*. Ses poèmes ne le désignent pas pour le commandement, d'abord parce que chacun écrit sans avoir besoin de se choisir un chef de sa génération, ensuite parce que les idées ou les inspirations de Fernand Gregh sont faibles et contradictoires, enfin parce que son talent ne se développe pas avec sa réputation et parce que ses *Clartés humaines* sont un livre bien plus faible que *La Beauté de vivre*, qui est un ouvrage inférieur à la *Maison de l'Enfance*.

Fernand Gregh avait chanté avec bonheur la chanson accoutumée des poètes de 20 ans. La *Maison de*

l'Enfance n'était pas dépourvue de sentiments gracieux, de mélancolique douceur, de grêle délicatesse. Son œuvre était jeune ou, si vous voulez, juvénile, ou, si vous préférez, printanière. Il y avait en elle de la tendresse et, presque toujours, de la sincérité, une langueur aimable, une candeur exquise et point trop quintessenciée. Des incertitudes parfois et parfois des mièvreries. Mais il fallait se plaire néanmoins à l'ingénuité précieuse, un petit peu agaçante peut-être de cet enfant persistant, qui chantait — en appuyant — ses élans, ses émois, ses ardeurs, ses fièvres et ses peines d'adolescent content et naïf. Il fallait être ravi de cette banalité agréablement jeune. Si le poète abusait déjà des épithètes inexpressives, imitait trop Verlaine ou Baudelaire, manquait de personnalité, trahissait un souffle court, laissait apparaître son inaptitude aux grandes inspirations, on consentait volontiers à être charmé par ses petits airs gentillets modulés sur la flûte élégante. Son succès fut alors un peu « soufflé » à la suite de circonstances et d'adresses judicieuses quoique précipitées. Néanmoins, un plaisant poète s'annonçait.

Mais Fernand Gregh voulut imprudemment que sa flûte retentît comme une trompette. Il cria trop fort ses petits airs. Il fut visiblement inférieur à lui-même. Le jeune homme, sentimental et « pleurard » avec attrait qui sortait de la Maison fleurie de l'Enfance, voulut conduire les hommes. Il chanta la beauté de vivre. Notez-le bien, c'est son immense originalité. Il ne célèbre pas la bonté de vivre, mais la beauté de vivre. Il a souffert, mais il s'est exalté. Cette souffrance et cette exaltation, encore qu'elles se manifestent un peu puériles, sont de nobles sujets de poèmes. La poésie de Fernand Gregh est inégale à ces nobles sujets. Il s'applique trop pour exprimer avec ampleur des idées amples. Ce n'est pas son genre. Ne forçons pas notre talent, nous ne ferions rien avec grâce. Il perd sa grâce à vouloir aboutir au grandiose qu'il n'atteint

pas. Son inspiration est sincère mais pauvre ; sa poésie est laborieuse mais froide. On goûte encore de petits poèmes légers et pénétrants, mais il ne consent plus à en écrire beaucoup. Il traîne à terre pour avoir voulu monter sur ses grands chevaux. Pégase est rétif. Le poète est désarçonné. Toutefois, son succès factice s'affirme en même temps que son impersonnalité réelle.

Les observateurs scrupuleux voient bien alors les limites de son talent poétique ; il ne leur est plus possible de voir les limites de son ambition.

Ce jeune homme annonce superbement au monde qu'il va régner sur le monde. Il sort de sa tour d'ivoire ; et c'est un événement extraordinaire. Il chante la beauté de vivre. Ah! c'est qu'il la connaît la vie ! Cieux! écoutez sa voix ! Terre, prête l'oreille.

« Nous nous jetterons dans le tourbillon. Nous nous mêlerons à la vie, nous communierons avec notre temps par la pensée, et s'il le faut, par l'action...

« Nous vivrons de la vie de tous! C'est notre devoir, et ce sera notre joie. De la beauté ? Nous en trouverons dans la vie autant, plus que dans le rêve ; car elle ne sera pas morte. Où trouver plus de beauté que dans ce temps ?... Pour se plonger dans la vie, on ne devient pas aveugle à la beauté ; on élargit au contraire son regard à voir de plus amples spectacles ; et c'est encore en scrutant le plus d'humanité qu'on sonde le plus d'éternité. »

Ces belles phrases sont-elles mieux que du galimatias ? Ce jeune conducteur des poètes tombe tout de suite dans la métaphore et dans le pathos :

« On nous dira : qu'allez-vous faire dans cette galère?

« Qu'importe !

« Ce que nous allons faire dans cette galère ?

« Ramer à notre banc, rythmer de la voix la cadence des rames, arracher la barre aux timoniers s'ils mènent la nef aux abîmes, entrer avec elle, tous les pavillons au vent dans l'avenir.

« Et c'est encore sur mer, à bord d'un navire en marche, que l'on voit le mieux les étoiles... »

De cette rhétorique assez médiocre naquit l'humanisme. D'autres mieux que moi vous expliqueraient comment. Il y eut des incohérences où je me perds. Mais un jour le bouillant Gregh s'écria : *Soyons des hommes !* et l'humanisme fut fondé : avec lui fut créé l'école humaniste et, si j'en crois le témoignage de Fernand Gregh, le chef de cette sympathique école fut bientôt trouvé.

Deux lettrés de Belgique, MM. Fonsny et Van Dooren ont constitué avec soin une anthologie des poètes français riche de documents de toutes sortes et nécessaire aux témoins attentifs de la vie poétique (1). Ils ont dû demander à chaque poète des renseignements sur lui-même. Toujours est-il qu'ils se sont informés auprès de Fernand Gregh des destins de cet humanisme révélé par Fernand Gregh, imposé par Fernand Gregh, dominé par Fernand Gregh. Voici la réponse :

« L'École des *Humanistes* comprendrait, d'*après M. Gregh lui-même*, Barbusse, André Rivoire, André Dumas, Maurice Magre, Mme de Noailles, Adolphe Boschot, Léonce Depont, Jean Vignaud, Amédée Rouquès, Lucie Mardrus, etc. Le manifeste de l'*Humanisme* a paru dans le *Figaro* du 12 décembre 1902. »

Le maître Fernand Gregh a quelques bons disciples. Mais ce maître est-il égal à ses disciples ? Nous admirons sa ferveur de renouvellement poétique (tout ce qu'il introduit dans l'humanisme existe chez les poètes qui l'ont immédiatement précédé), son activité litté-

(1) Vous m'en voyez consterné. Mais lorsque notre confrère G. Deschamps, reproche à MM. Fonsny et Van Dooren d'avoir oublié dans leur anthologie, l'estimable poète Louis Mercier, je dois protester contre ce reproche. MM. Fonsny et Van Dooren sont des gens sérieux. Ils ont donné à Louis Mercier la place dont le rend digne son talent. Il suffit de lire non pas même le livre, mais simplement la table des matières, pour s'en rendre compte. Voir Fonsny et Van Dooren, pages 351 à 584 et encore page 380.

raire, son désir de ne laisser méconnaître par les Béotiens que nous sommes aucun effort de sa pensée... Il faut considérer sa dernière œuvre élaborée depuis qu'il a constitué non sans bruit l'humanisme.

Cette œuvre frêle et trouble a ce titre vigoureux et lumineux : *Les Clartés humaines*. C'est un recueil sans unité, de tendances contradictoires. C'est un recueil sans nouveauté. On a l'impression qu'on « a lu ça partout ». Cette impression devient plus forte et comme obsédante lorsqu'on rencontre — et ils sont si nombreux — des vers pastichés ou transposés d'après Albert Samain (voir surtout la poésie : Un soir), d'après Verlaine et quelquefois d'après Baudelaire.

Quelle est donc la forme de ces poèmes humanistes?

Fernand Gregh renouvellera-t-il la métrique française ? Il ne sait. Tantôt il écrit les vers les plus irréguliers qui soient. Tantôt il écrit les vers parnassiens, exactement. Et je n'aperçois nulle correspondance entre la différence des sujets et la différence des mètres.

Au reste, dans les deux cas, ses vers sont sans rythme, absolument sans rythme. Ce qui manque le plus à ce poète lyrique, c'est le lyrisme. Il versifie avec une peine émouvante. On sent l'effort à chaque ligne. Les vers ne naissent pas en lui par la fougue irrésistible de l'inspiration. Il les élabore lentement pied par pied. C'est très curieux. Les vers ne vont pas par strophes ; ils vont *un par un*. Et que de difficultés pour établir un vers, un vers tout entier !

C'est pourquoi les épithètes pullulent. Il n'y a pas de poèmes contemporains plus remplis d'épithètes que ceux de M. Fernand Gregh. Son livre : *Les Clartés humaines* en contient plus qu'aucun autre livre: mais ce sont presque toujours les mêmes qui sont répétées, les moins colorées, les plus banales, qui s'affaiblissent les unes les autres.

Je suis tremblant, hagard, brisé, tendu, nerveux.
Je me sens incertain, épars, divers, nombreux.

. . . . . .

Toujours de mon enfance à l'âme *tendre* et *vive*
Dans l'ombre du labeur *viril* et *soucieux*

. . . . . .

Tombe, *douce* pluie !
Sur le jardin *torride* ou crépitait *l'été*
Sur le jardin *ardent* et *strident, exalté,*
Exaspéré comme un cœur *jeune* qui s'ennuie
Tombe *douce* pluie !

. . . . . .

Apre, aride, avide, éperdue
Ainsi qu'un *grand* bouquet *mélancolique* et *las*
La plaine... .

. . . . . .

Vague entrelacs *fossile* au *sombre* éclat *changeant.*

. . . . . .

Doux souvenirs *obscurs, beaux* regrets *miroitants*

. . . . . .

C'est un *beau* jour *sonore, ardent* et *bleu* de juin

. . . . . .

Acharné, frémissant, douloureux, irritable

. . . . . .

Lorsque les os *poudreux, brisés, broyés, moulus*

. . . . . .

Un art *audacieux*, un art *inattendu*
Plus *fluide*, plus *frais*, plus *flottant*, plus *fondu.*

Toujours ainsi. Les figures souffrent de la même pénurie que les épithètes, et reparaissent identiques et pauvres à la lueur des *Clartés humaines.* Partout la *nuit douce*, l'*ombre exquise*, l'*eau argentée*, le *ciel pâle*, l'*azur pâle*, le *parc bleu*, la *grève bleue*, les *tilleuls bleus*, la *paix auguste*... Il écrira :

Longtemps sous la *douceur du crépuscule exquis*
Parmi le *blond parfum des tilleuls alanguis*

. . . . . .

Nous, pleins de *mille* soins *émus* et *diligents*
Avec ce *doux* respect *tendre* des *jeunes* gens...

Vers d'amateurs, vers de salons, vers de provinces ! vers d'amateurs de salons de provinces !

Quand il se risque à fabriquer une image avec ses propres ressources, il aboutit à ceci :

C'était un de ces jours inquiets et déserts
Où parfois l'écheveau enchevêtré des nerfs
Se tord au creux sensible et chaud des mains crispées (?)

Naturellement, il y a six ou sept épithètes. Jamais moins. S'il veut être audacieux, il parlera d'une femme entrevue.

Et dont les cheveux longs, restés sous ses paupières
Traînaient encore épars dans son cœur amoureux (!!)

Image baroque, n'est-il pas vrai ! On s'est amusé à compter le nombre d'épithètes contenues dans la pièce intitulée *Norvège*. Il y a 109 vers et 127 épithètes ! Cette poésie est trop significative de la manière du poète. Rhétorique sans aisance. Il s'est imposé un sujet ; et sans imagination, sans inspiration, il développe. Verbiage.

Il développe surtout des banalités. Son style est indigent parce que l'idée, le sentiment sont indigents. Lisez *Norvège*. Tout ce qu'on peut dire de convenu sur la Norvège y est accumulé. Eddas, Sagas.

Norvège des Eddas, Norvège des Sagas

C'est un vers. Ibsen, Bjornson, Thaulow, les fiords, l'aurore boréale, le pôle, la neige, les longs hivers, les brusques étés, allez donc renouveler la poésie avec des inspirations pareilles !

S'il abandonne le petit tableau, la gentille bluette où il excelle encore (Voir *Avril*, voir *Rosée*), il exprimera avec un prosaïsme effréné des médiocrités lourdes.

Il n'y aura pas eu de printemps cette année
Hélas ! avril et mai n'ont été qu'une fin
D'hiver sombre et boueuse et lentement traînée
De jours froids en jours froids jusqu'aux chaleurs de juin.

Ou bien :

Les saisons, par l'effet de sourdes influences
Echo (?) d'un autre ciel ici répercuté
Dans l'hésitation subtile des nuances
Ont passé brusquement de l'hiver à l'été

Ce langage n'est pas simple ; mais il est plat... Il n'exprime guère que ces constatations que l'on fait dans des conversations où l'on ne sait que dire, mais où l'on parle, parce qu'on n'a pas le droit de se taire. Fernand Gregh a pourtant ce droit. Et quoi donc l'obligeait lui poète avide d'être généreusement novateur, à écrire ces vieilles petites niaiseries :

Quand bal, théâtre et régate
A l'équinoxe ont pris fin
Et qu'on est déjà le vingt
A Dinard, comme à Houlgate
Seul sous son kiosque *peu sobre* (*sic*)
L'orchestre finit le mois
Et dans un décor chinois
Bruit jusqu'au premier octobre

S'il veut encore badiner, il écrira des enfants :

Leurs pieds suivent, au vol, leurs désirs vagabonds
Habiles à sauter dix mètres en trois bonds
Quand il s'agit de fuir loin des justes taloches
La peur des coups attache à leurs grosses galoches
En hiver, à leurs pieds nus dans l'herbe en été
Des ailes de mystère et de vélocité !

Quelle application et pas heureuse! La fantaisie n'est pas « le genre » du poète humaniste. Mais quand il hausse le ton, il ne s'abstient pas de ses développements lents de rhétorique glacée.

Trop tard ! C'est l'ennemi patient de la vie
Il déçoit plus encore le souhait et l'envie
Que son frère cruel *Jamais* aux grands yeux froids.

Cependant notre poète humaniste a eu une *vision* « qui n'est pas dans une musette » ; et il la rapporte en des vers sombres et rocailleux auxquels Chapelain reconnaîtrait son fils.

C'était comme ce goût de fiel mêlé de miel
Cet avant-goût amer et suave du ciel
Que des Esprits jadis déchus aux pâles nimbes
Auraient dans quelque cercle inférieur des limbes
Lorsque, laissant glisser sur eux un tiède rai,
Une porte d'en haut parfois leur ouvrirait
Le jardin où le cœur des élus se devine
Et les rapprocherait de la face divine...

Au cours de la vision il nous donnera mille preuves de la dureté de la langue française. Ainsi :

Ou bien, car nous cachons tant de mystère en nous
Que l'on pourrait sans fin le scruter, ou bien même
Entrevoyais-je alors, dans cette lueur blême
Que ce *qu'ont* espéré nos pères, était vrai,
Que notre âme au delà de la mort revivrait,

Et ce visionnaire continue à exprimer des idées fortes et neuves en une langue neuve et forte. Ainsi :

Loin de ce Paris âpre où l'on ne connaît pas,
Sinon hâtivement, en de trop bref repas
Qui même nous assoient souvent la bouche amère
Les yeux perdus, chacun regardant sa chimère,
Cette antique douceur d'être enfin réunis
Sous le toit à goûter des instants infinis...

Que cela est donc pauvre !

Mais pour que le poète de la *Maison de l'Enfance* consente à ces médiocrités, à ce « gnangnan » accusé encore par je ne sais quelle surprenante impuissance verbale, est-ce donc qu'il est dépourvu de philosophie ? Si, Fernand Gregh a une philosophie, et plût au ciel qu'il n'en eût point, car celle qu'il a est vide et plate !

Il a d'abord, ainsi qu'il sied à un poète humaniste,

des aspirations sociales bien généreuses et que nous ne pouvons trop approuver. Mais ce n'est pas ma faute si dans sa poésie traînante et prosaïque, elles apparaissent comme d'un Déroulède pacifiste, sans animation et sans verve, mais toujours sans style. Fernand Gregh s'adresse à son aïeul « blond liseur de Rousseau » et lui dit :

Comme j'aurais, clément aux vaincus, doux vainqueur
Acclamé, glabre et long, Lamartine au grand cœur
Et juré comme lui qu'on ne tarderait guère
A voir sous l'arc-en-ciel fuir le vol de la guerre !
— Et je songe que maintenant, si tu vivais
Tu serais devant moi sur la route où je vais,
Que tu m'approuverais de rêver une France
Plus tendrement penchée encor sur la souffrance,
Et que voyant en moi ce que tu fus jadis
Parfois tu sourirais, grave à ton petit-fils.

Il interroge maintenant la vie et la destinée. Le résultat de ses interrogations n'est pas assez imprévu : la façon dont il est exprimé ne l'est pas davantage.

Et j'ai dû m'avouer tout bas
Vieille et jeune vie Éternelle
Que l'on ne te corrige pas,
Qu'il faut t'accepter telle qu'elle.
Je t'ai comprise, et c'est pourquoi
D'avance, va, je te pardonne
Même encor cruelle avec moi
Je te répéterai : tu es bonne.

Cela ne l'empêche pas de se contredire immédiatement : sans oublier pour cela qu'on peut mettre beaucoup de prose dans la poésie.

Je suis las de la vie et ne veux pas mourir
Je veux être et pourtant ne plus me sentir vivre.

Heureusement il se ragaillardit :

Moi, ciel ou mer, azur ou givre
Joie et tristesse, *tout m'enivre*.
Je vis de la beauté de vivre.

Ah ! voilà, il y a la beauté de vivre qui suffit à tout. Sans elle, la conception du poète serait un peu hésitante. Aussi bien a-t-il tort d'insister pour devenir un penseur. Ce n'est pas non plus son genre. Quand il a dit, avec une sagesse un peu prudhommesque qu'il faut travailler.

Les morts sont les morts et la vie
Est là simple, forte, éternelle
. . . . . .
Allons, trêve au regret stérile !
Au lieu de t'attendrir, travaille !
Fais ton devoir, vaille que vaille,
Accomplis ton œuvre virile.

Il résume sa philosophie dans une maxime qui clôt le volume. Il s'adresse au poète et compare l'éternité à une perle dissoute dans une liqueur, profonde naturellement, il lui apprend avec gravité que « la vérité suprême c'est de vivre ». Ça, c'est très bien.

... Poète admets ta vie,
Admets-la, aime-la d'une âme inassouvie
Goûte l'infini de l'instant
Et l'absolu de la seconde !
Dans la coupe d'opale ou d'azur que nous tend
Le doux ciel nuageux, le beau ciel éclatant,
Bois fendu en l'essence innombrable des temps,
Comme une perle aux flots d'une liqueur profonde
L'éternité dissoute en chaque heure du monde,
Sans chercher, sans pleurer, sans rêver, — sans souf-
[frir !

Telle est la conclusion où aboutit ce poète créateur d'une poésie nouvelle. Elle ne signifie pas grand'chose, dites-vous ? C'est mon avis...

Il est bien entendu. que, dans ma critique, il n'y a

que les citations qui comptent. J'en ai fait beaucoup : si vous les trouvez belles, je serai bien content. J'aurais voulu les entourer de commentaires plus flatteurs ; mais ils eussent été moins justes. Il y a aujourd'hui trop de poètes inconnus, méconnus ; nous sommes trop peu nombreux à suivre régulièrement, consciencieusement, le mouvement littéraire pour qu'on puisse se permettre d'attribuer par pure sympathie à ce gentil garçon de Gregh une gloire dont *Les Clartés humaines* le rendent bien indigne. Vous trouverez d'autres critiques pour dire qu'il est le premier poète du siècle, ou de l'année : moi je ne puis, car ce n'est pas vrai. Son dernier volume, malgré quelques poésies assez gracieuses : *A l'automne*, *Vertige*, *Air connu*... airs lointains, airs heureusement ressouvenus de la *Maison de l'Enfance* est d'un rhétoricien qui écrit avec une application pas toujours récompensée, ses devoirs en vers ; il n'est pas d'un bon poète.

Pourtant, avec quelle joie nous l'eussions qualifié grand poète, ce jeune homme qui a un appétit de gloire, glouton, mais au demeurant très noble. Sujet aux visions, il a vu Victor Hugo en rêve et il l'a tutoyé. Et il a de hautes ambitions. Il s'adresse au vent d'automne qui, Dieu merci, ne l'écoute pas, et lui dit :

Fais, dussé-je comme eux pleurer, crier, souffrir,
Que mon nom soit illustre à l'heure de mourir,
Et même jette-moi jeune dans la mort noire,
Si ton souffle à mon tour m'emporte vers la gloire.

Et il s'attriste parce qu'on a dit que ces vers se traînaient lourdement sur leurs pieds.

Ils ont injustement parlé de moi : je souffre,
La vie était un clair chemin... Elle est un gouffre
Soudainement, où je me sens descendre et choir
D'âme en âme, de rêve en rêve, dans du noir,
Je ne me souviens pas même de leurs paroles.
Qu'elles aillent au vent, les mauvaises, les folles !...

Non, je ne souffre pas de ce mal qu'ils ont dit,
Ma fierté me compare à d'autres et sourit.

. . . . . .

Mais ils croient — et pourtant hier, je les aimais !
Que j'aurais de la haine envers eux désormais :
Ils croient qu'il est fatal que, moi, je leur en veuille.

Bons sentiments, mauvais vers ! Je voudrais dire à Fernand Gregh : « Ne vous occupez pas des jugements que l'on porte sur vous. Ne les quêtez point, ces jugements. Vous y perdrez votre peine. Votre œuvre pour vous parlera mieux ou plus fort que vous. Imitez Charles Guérin qui établit son œuvre, sa très belle œuvre, loin du bruit. La renommée va le chercher, presque malgré lui, à Lunéville. Et c'est lui très probablement, lui que ses « amis et admirateurs » ne citent pas avec prodigalité dans les échos des feuilles publiques, c'est lui qui sera probablement le maître de sa génération — la vôtre. D'autres aussi travaillent obscurément — et nous avons confiance en leur patient effort. Ils ont le recueillement nécessaire pour l'œuvre poétique. Vous ne l'avez pas : cherchez-le... Et peut-être retrouverons-nous bien loin des *Clartés humaines*, le poète de la *Maison de l'Enfance* !

Néanmoins, Fernand Gregh « prend de la place ». Je voulais célébrer les débuts de M. René Puaux dont la Muse pédestre a de la grâce, de l'aisance, presque trop d'aisance, un sourire sage, et chante elle aussi la vie, la beauté de vivre ainsi que la solidarité de M. Léon Bourgeois, mais sans forcer la note, avec un calme persuasif... Je voulais dire le talent nuancé de M. Charles Epry, lamartinien railleur qui, en dépit de son inquiétante facilité, conserve presque toujours une souveraine harmonie. Je voulais marquer l'inspiration si forte de Marie Dauguet qui chante magnifiquement la nature. Je voulais indiquer la venue d'un vrai poète Tancrède de Visan qui a une originalité prétentieuse, contournée, mais de la jeunesse, de la finesse, de la hardiesse, et

par surcroît beaucoup d'obscurité philosophique. Je voulais revenir à l'œuvre délicate d'Edouard Ducoté, m'attarder au *Beau Voyage* d'Henry Bataille, suivre avec Albert Mockel, les rêves de Charles van Lerberghe... Il a fallu déblayer le terrain. Le travail était pénible, mais indispensable. Il est fait.

9 juillet 1904.

MYRIAM HARRY

Plaisanteries qui ne cessent pas !

Un certain nombre de jeunes femmes qui consacrent à écrire des livres un temps qu'elles emploieraient plus utilement à d'autres occupations, sont entourées d'une tourbe d'admirateurs surexcités. Ces courtiers de gloire clament dans les journaux, dans les salons, dans les carrefours qu'un nouveau chef-d'œuvre enfin est venu enrichir, embellir, ennoblir notre littérature. Ils poussent ces cris plusieurs fois chaque année, car ces géniales jeunes femmes sont prodigues de leurs aptitudes à écrire des chefs-d'œuvre, et elles ne s'offusquent pas des éloges sans goût, sans grâce, sans modération, sans mesure. Elles aiment les madrigaux retentissants.

Ces petites agitations sont de peu d'importance, car les petits ouvrages qui les animent sont de peu de prix. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre sont beaucoup plus rares qu'elles ne le pensent. On n'en compte qu'une quantité restreinte dans l'histoire d'une littérature. Aussi bien ils sont immortels, tandis que les leurs ne vivent qu'un mois ou deux ou trois... Nous en avons pendant ces quatre-vingt-dix jours les oreilles rebattues. Mais cette période passée, nous sommes bien vengés, car nul ne parle plus de cette œuvre éternelle. Les admirateurs exaltés des premières semaines, en oublient le sujet et le titre ; ils ne savent plus si l'ouvrage, dont ils ne discutaient qu'avec extase, est

écrit en vers ou en prose ; ils ne sont jamais sûrs de ne pas confondre le dernier-né des chefs-d'œuvre avec les premiers-nés ensevelis dans la mort.

Dédaignant ces exagérations qui ne sont point significatives de l'évolution littéraire de notre époque, mais le sont plutôt du bouleversement de la société et de la sociabilité modernes, devons-nous dire que tout au moins les femmes conquièrent, ainsi que certaines personnes paraissent le croire, le premier rang dans la littérature d'aujourd'hui ? Nous ne pouvons le dire et, au surplus, il est bien malaisé de décider qui est du premier rang et qui donc ne peut que demeurer dans un rang subalterne : c'est une décision toujours aventureuse. Les femmes n'écrivent ni plus, ni moins, ni mieux qu'elles ne firent en d'autres temps. Si elles sont plus nombreuses, pauvres femmes, à publier des livres qui sont le plus souvent des livres d'imagination, c'est que cent ou mille personnes écrivent maintenant alors que naguère cinq seulement ou peut-être dix écrivaient. C'est que chaque écrivain d'aujourd'hui écrit dix ou cent fois plus que ne faisait chaque écrivain d'autrefois... Conséquences des transformations de la vie économique des hommes et des femmes de lettres, mais cela n'offre aucun rapport avec le développement même de la littérature française. Cohue de livres qu'on n'a pas le loisir de distinguer : il en vient des villes et des villages et ils se pressent, ils se pressent et, se poussant les uns les autres, ils s'engouffrent immédiatement dans l'oubli. Pauvres femmes ! Pitoyables victimes de leur précipitation et de leur multitude. Ecrivez, écrivez, vous fondez un triste chef-d'œuvre. Vous m'entendez bien, Myriam Harry n'a point écrit de chef-d'œuvre. Telle quelle, néanmoins, son œuvre imparfaite, mais où chaque livre réalise un progrès apparemment prodigieux, suggère beaucoup plus d'idées et de sentiments donne le spectacle de beautés beaucoup plus nombreuses et diverses que cette œuvre-ci ou cette œuvre-là composées ainsi que vous l'avez entendu dire, de chefs-

d'œuvre, rien que de chefs-d'œuvre et de quels chefs-d'œuvre ! L'œuvre de Myriam Harry n'est point incomparable à d'autres. Elle ne domine pas, elle n'écrase pas la littérature du passé, du présent, de l'avenir. Mais elle est vibrante, variée, réaliste et poétique, colorée, presque neuve. Elle annonce une radieuse originalité littéraire.

Prenons garde d'accorder trop d'attention à des détails où s'accroche toujours l'admiration des badauds, détails révélateurs d'une de ces précocités intellectuelles qui sont brillantes mais dangereuses. A treize ans, Myriam Harry publie un roman écrit en allemand. Elle en publia d'autres encore. Puis elle écrivit en anglais. Maintenant, c'est en français et en bon français qu'elle écrit.

Est-il possible de posséder l'usage de langages si différents et d'écrire une seule langue avec ce naturel et cette pureté qui sont, dit-on, la vertu principale des œuvres de littérature ? Nous verrons bien. Mais nous ne serions pas surpris si le style de Myriam Harry, qui est maintenant d'une assez noble élégance, manquait longtemps d'une certaine familiarité, relevée bien entendu, et si je peux dire, d'intimité...

Et nous détestons assurément les révélations aguichantes auxquelles trop d'écrivains se complaisent, qui ne nous laissent rien ignorer des petites aventures de leur vie sentimentale et bourgeoise, ni de leur régime à la campagne, ni de leur ameublement de salle à manger. Cache ta vie, dit le sage ; l'homme de goût le dit aussi. Mais il est des existences d'écrivains qui expliquent tout leur talent, qu'il est absolument nécessaire de connaître pour comprendre leur talent. Telle est l'existence de Myriam Harry. Il ne peut nous être indifférent de savoir qu'elle naquit à Jérusalem, enfant de races extrêmement mélangées, qu'elle demeura dans la Palestine, qu'elle fréquenta l'Europe et la Méditerranée, qu'elle habita Saïgon, qu'elle connaît les routes de Mandchourie mieux que les stratégistes russes,

qu'elle a presque tout vu de la vie universelle, de la vie primitive comme de celle que l'on nomme la civilisée, que cette observatrice vagabonde de notre petit globe terraqué, s'est donné, en outre, une culture intellectuelle, sans méthode peut-être, mais ample si ce n'est profonde, que son intelligence a été perméable à toutes les influences, qu'elle a recueilli dans son âme tous les échos du monde, et qu'elle est maintenant une jeune femme, simplement!

Tout cela qui est rare, presque exceptionnel et peut nous émerveiller nous le découvrons dans son œuvre. Mais nous y découvrons par surcroît cette allégresse d'écrire qui est le signe de l'écrivain, et ce joli sourire de l'esprit qui donne du charme à la mélancolie elle-même. « Il y a dans la femme une gaieté légère, disait Bernardin de Saint-Pierre, qui dissipe la tristesse naturelle de l'homme... » Cette gaieté légère d'une femme qui a vu tant de spectacles et n'exagère pas même l'importance de la douleur, flotte sur l'œuvre grave de Myriam Harry. Elle en est l'enchantement!

Myriam Harry a écrit un recueil de nouvelles, *Passage de Bédouins*, et deux romans *Petites Épouses*, la *Conquête de Jérusalem*.

Que ces exercices d'enfants sublimes sont de faible avantage! On nous dit que, dès l'âge de treize ans, Myriam Harry composait des romans en toutes les langues! Pourtant son premier livre *Passage de Bédouins* n'est qu'un essai. Ouvrage de débutante qui a cette seule force : elle doute d'elle-même. Elle hésite, et elle n'écrit que des nouvelles courtes, toutes identiques, monotones par conséquent. Ce sont des histoires bien simples, presque simplettes, où s'expriment une pensée et une âme très jeunes.

Sans doute la vie orientale y frémit; et on y voit paraître aussi les habiletés littéraires qu'on a coutume d'utiliser en Occident pour les récits d'Orient. L'harmonie du langage est soignée on ne peut mieux, et les enfants eux-mêmes parlent comme René Bazin écrit.

Les procédés scolaires pourraient dissiper toute l'émotion du conteur, si elle n'était, au fond, très forte. L'amour, la mort : voilà ce qui émeut l'écrivain ; et toutes ses héroïnes ne font qu'aimer et mourir, prier aussi avec une confiance omnipotente et vague. Chaque nouvelle d'un symbolisme aisément pénétrable, montre la rapidité, l'irrésistible brutalité de l'amour, et qu'on renonce plus facilement à la vie qu'on ne renonce à l'amour.

Et déjà Myriam Harry témoigne des préoccupations qui l'animeront dans la *Conquête de Jérusalem*. Elle est cruellement blessée par l'incompréhension moderne de l'auguste simplicité des souvenirs antiques. Elle décrit avec désolation un *Noël à Bethléem*. Les croyants pénètrent dans une entrée devant l'Église, où des Turcs et des Arabes, sous prétexte de veiller à l'ordre, fument leurs narghilés et boivent du café en disputant sur le prix des femmes et des chameaux. La vaste salle qui suit, supportée par des colonnes en granit rouge, est grandiose, mais les autels et les chapelles des différentes sectes détruisent tout noble sentiment de confraternité religieuse.

Deux escaliers séparés conduisent à la crypte. Ici passent les catholiques romains, et là les catholiques grecs. Horreur ! La grotte de la Nativité est déjà envahie par des Américains qui ont payé leurs places à prix d'or. Et dans ce lieu où jadis des pâtres glorifiaient l'Enfant-Dieu par des chants sincères, les prêtres chamarrés d'or récitent distraitement l'Évangile de Noël. De l'étage supérieur on entend lire une messe rivale par un pope nasillard. La paille sur laquelle Marie enfanta son fils a été remplacée par un lit de marbre où l'on montre encore l'empreinte de son corps. A la place de la crèche, si humainement misérable avec ses couches loqueteuses s'élève un autel en porphyre, criblé de pierreries, chargé de dentelles et d'hermines. Une dalle d'albâtre prétend indiquer la place des genoux des Mages et de tous les côtés pendent des ornements hor-

ribles et somptueux... Myriam Harry raille avec colère ces atroces profanations. Ce sont des spectacles et des émotions d'une autre sorte qu'une âme délicate demande à la Terre Sainte ; ce sont d'autres leçons.

Mais partout les civilisations se heurtent, et Myriam Harry considère ces chocs inévitables avec une grande mélancolie. Elle est allée vivre la vie indo-chinoise. Elle fut le témoin de la gracieuse barbarie à laquelle se mêle le raffinement européen, qui ne détruit point la barbarie mais en aldultère la grâce. Et voici le roman douloureux et tendre des *Petites Épouses*, que dis-je ! le roman ! c'est la vie véritable de ces petites fleurs d'Annam que tout contraint à l'esclavage sentimental, qui serait le pire de tous, si elles n'inventaient l'art de s'y soustraire par des procédés aussi perfectionnés que ceux auxquels les Européennes doivent une partie de leur gloire.

M. Alain, fonctionnaire colonial, débarque à Saïgon. Il vivra la vie du pays. Pour la vivre tout entière, il épouse, à la mode annamite, Mlle Frisson-de-Bambou, née dans la ville de Cholen où son père avait été régisseur des pompes funèbres. Par lui elle appartenait à la famille chinoise des Min-King, dont la généalogie remonte au XIIe siècle. Son véritable nom était Thi-Moï, numéro-Dix. Mais selon la mode de Chine son père l'avait gratifiée d'un nom honorifique choisi ainsi parce que, au moment de sa naissance, le bambou avait frissonné. Jeune fille accomplie, Frisson-de-Bambou savait jouer du luth en s'accompagnant du chant, fabriquer 39 sortes de gâteaux, découper des fleurs fraîches pour en faire des corolles artificielles. Elle pouvait, en outre, peindre son nom et déchiffrer quelques caractères idéographiques. Elle avait quatorze ans quand M. Alain l'épousa. Il l'aima et ne la comprit jamais. Elle l'aima, ne chercha pas à le comprendre et le trompa de mille et une manières. Il eut un enfant qui s'appela Zim-Zi-Zi ou Bébé-Alouette. Il l'aima aussi, et il vécut avec eux des jours traversés de soupçons. Mais, un

soir, Frisson-de-Bambou le quitta. Elle ne revint que quatre jours après. Elle revint mourante. La fièvre la tua le lendemain. Alain pleura sa petite fleur d'Annam emportée par le vent. Après quoi, il apprit que, si sa congaie avait été la plus jolie fille de Saïgon, elle avait été la plus folle. Il fut aussi triste en apprenant ces choses que Charles Bovary faisant, après la mort d'Emma, les découvertes que vous savez. Puis il quitta l'Indo-Chine laissant là-bas, où il vit encore, le petit Zim-Zi-Zi...

Que c'est simple tout cela, et quel drame cependant! Le petit roman est composé avec un ordre merveilleux. Il est le vrai manuel de la vie indo-chinoise. Il est précis et complet. Il fournit comme à plaisir tous les documents... Habileté qui risque de rendre l'ouvrage un peu sec. Heureusement, il n'en paraît rien. Et la précision même du livre est tout éblouissante de poésie. Myriam Harry a su alléger l'exotisme pittoresque mais d'une couleur trop éclatante que nous connaissons déjà. Il s'y trouve cependant. Nous avons toute la bimbeloterie annamite que nous pouvons souhaiter. Mais ce n'est point là de l'exotisme de pacotille : Myriam Harry a compris qu'il ne se suffisait point à lui-même. Et si nous rencontrons les ébéniers et les ibiscus nécessaires, nous avons plus que ces détails superficiels dont se satisfont trop souvent les romanciers des pays lointains. Nous sommes véritablement dans les paysages de ces régions, et la lumière et la chaleur du soleil d'Orient pèsent vraiment sur nous. Les femmes ne se présentent pas seulement avec ces gestes menus et plaisants, ces noms d'oiseaux, ces allures d'animaux gentils qui sont les leurs. Nous les sentons vivre. Et lorsqu'elles satisfont à toutes les coutumes bariolées d'un pays qui adore la couleur, ces coutumes ne sont pas décrites pour ajouter seulement au livre un attrait supplémentaire et factice. Nous comprenons quel sentiment se font ces petits êtres de la tradition des aïeux et de quel élan naïf elles élèvent leur âme

incertaine vers les divinités confuses et toutes puissantes. Nous entrons dans ces âmes féminines si frêles, si simples, et peut-être inexplicables. Myriam Harry, dans ces cœurs de congaïes frivoles, a démêlé l'universel du cœur féminin... Et si elle nous montre tous les éléments de la société européenne transportée là-bas, monde des fonctionnaires, des soldats, des marchands, et ce monde interlope qui vit entre les deux sociétés, ce n'est pas seulement pour enrichir son livre par la diversité des personnages, elle anime à nos yeux cette société même... Elle excelle à montrer les mélanges de civilisations et de races et comment ces fusions ne peuvent totalement s'accomplir, et comment l'amour, identique à lui-même, émeut partout le corps de l'homme, et comment les drames sentimentaux suscitent partout d'aussi poignantes émotions.

Petites Épouses est plus qu'un joli tableau peint avec une application qui a la pudeur de paraître, une minutie éblouissante. C'est une œuvre attendrissante et douce, qu'éclaire le sourire sans méchanceté d'une femme pitoyable à son héros infortuné et qui souffre en s'égayant d'eux. Elle a eu dessein d'enclore dans ce livre toutes les mœurs et la civilisation d'une région disparate. Elle y a réussi. Elle ne fut pas moins ambitieuse en écrivant la *Conquête de Jérusalem*. Elle a justifié son ambition.

Cette romancière étonne parce qu'elle ne cède pas, comme la plupart des autres femmes écrivains, à une impulsion irrésistible qu'elles expriment avec force en des pages spontanées. Myriam Harry a autant de raison que d'imagination et de sensibilité. Et d'abord c'est la raison qui commande en elle.

Elle se propose donc de vastes sujets, et bien vite elle s'égale à eux. Il est impossible de ne pas être saisi en lisant la *Conquête de Jérusalem* par la grandeur de la conception et par l'ordre, l'ordre souverain avec lequel ce livre plein de magnificence est disposé. L'art de la composition, maître de lui, sûr, triom-

phant des obstacles systématiquement multipliés, émerveille.

Résumer un tel livre : est-ce possible ? Je dirai seulement qu'Hélie Jamain, savant et pieux, romanesque et naïf, décide de reconquérir Jérusalem à la foi, non plus par le glaive, mais par sa science d'archéologue, cette grande évocatrice des temps révolus. « De la poussière, il exhumerait les vestiges sacrés du culte ancestral ; à l'aide de la pierre, il confirmerait le « livre » ; peu à peu il suivrait le christianisme dans sa voie de douleur et sur son chemin de gloire. Il agenouillerait son orgueil au pied du Saint-Sépulcre et en de belles pages érudites, il enflammerait l'indifférence et confondrait le doute. »

Il arrive à Jérusalem et que voit-il ? Partout dans cette partie évangélique, l'intolérance et la haine. L'Eglise du Saint-Sépulcre, labyrinthe de chapelles, de cryptes, de cloîtres hétéroclites et hétérodoxes, est un temple de discorde âpre et hurlante. Aussi la ville. Et bientôt Hélie Jamain perd ses illusions et son enthousiasme. Il perd aussi sa foi, et son cœur devient désolé comme un tombeau vide.

Malade, il est soigné par une blonde diaconesse qui le guérit. L'amour les unit. Hélie épouse Cécile, mais il s'aperçoit qu'emprisonné par sa religion tyrannique Cécile se refuse à l'amour, à la vie. Elle s'écarte de lui qui représente le bonheur terrestre. Lui s'écarte de toute religion, et emporté par la science, il s'applique à ressusciter le paganisme favorable à la vie, à l'amour ! Il professe que l'indulgente bonté est plus grande que la vertu sévère et sèche. Tous le combattent. Sa femme est son ennemie. Alors il s'exalte avec tous les idéalistes généreux et bienfaisants, cependant que Cécile travaille rageusement à conquérir les fidèles moins à son Dieu qu'à sa secte. Quand elle meurt, soudain, il n'a plus la force de lutter contre le milieu hostile, et il se suicide par désespoir de n'avoir pu réaliser son rêve.

Ce qu'il faut dire, c'est que ce livre est immense. Il n'est pas seulement un roman d'amour. Il est le roman de l'homme, le roman de l'intelligence et du cœur. Il englobe le mystère de l'humanité et de la divinité, le présent et le passé, toutes les civilisations, les religions et les races. Doutera-t-on de son extrême variété ? Il est d'une science solide et claire et qui n'est jamais pédante. Il est d'une gravité majestueuse, sans impertinence. Les idées y pullulent mais ne l'embarrassent point... Et les dons les plus rares des romanciers s'y manifestent avec bonheur.

Le don de la vie surtout, ce don qui suppose à peu près tous les autres. Hélie et Cécile vivent avec intensité, mais les personnages accessoires, les pasteurs et leurs femmes, les prêtres, les musulmans, les lépreux, les silhouettes mêmes qu'on ne fait qu'entrevoir vivent d'une vie si forte et si personnelle qu'on ne les oublie pas! Et rien n'échappe à Myriam Harry de ces mœurs si composites dont Jérusalem offre le bizarre spectacle. Et ces mœurs, elle les met naturellement en action, sans effort, parce qu'elle est capable de tout animer. Elle n'est pas moins habile à décrire les paysages que les hommes. Moins encore que dans *Petites Épouses*, elle use ici des ressources que prodigue aux romanciers des pays lointains l'exotisme superficiel du ciel, de la terre, des éléments... Mais elle a le sens de la nature. Elle sait peindre la beauté dénudée des environs arides de Jérusalem, les splendeurs desséchées du désert, la luxuriante majesté des terres chargées de végétations ensoleillées. Et partout elle use des termes les plus simples et les plus généraux. Et l'impression produite par ses peintures est lente à s'évanouir... C'est qu'elle a, pour compléter tous ces dons et les rendre efficaces, le sentiment de la beauté et de la vérité, et de la poésie de l'une et de l'autre.

Et maintenant elle a su parvenir à la pureté éclatante du style. Dans ses premiers livres, surtout dans *Passage de Bédouins*, elle tâchait à enrichir son vocabulaire par

des expressions dont la langue française s'est passée jusqu'ici : *diadémer*, *attirances*, se *rébellionner*, *errances*, *girandolé*, *banderolé*, s'*irruer*, *fragances*, se *mélancoliser*, *guenilleux*, s'*illimiter*,... expressions que je cite pour qu'elle cesse de les employer. Parfois les temps des verbes étaient mal d'accord dans ses phrases, les *présents*, les *imparfaits*, les *passés définis* faisaient mauvais voisinage. Elle a désormais abjuré ses erreurs. Son style élégant, précis, d'une couleur ardente, est presque toujours d'une poésie merveilleuse, et il est traversé d'images rapides et fulgurantes...

Qu'adviendra-t-il de cet écrivain qui écrivit plusieurs langues européennes, dit-on, avant d'écrire la langue française ? Myriam Harry vient de composer, avec une discipline inspirée, un des livres les plus « vastes » que j'aie lus ces dernières années, et elle connaît la vie de l'univers. J'espère de Myriam Harry des œuvres variées comme le monde, et dont l'originalité ne sera pas médiocre.

16 juillet 1904.

CAMILLE MAUCLAIR

La vie intellectuelle de Camille Mauclair, critique, romancier, dramaturge, poète, est la moins languissante qui soit. Et le beau cortège, un peu désordonné, de ses idées se déroule avec plus de rapidité encore que de pompe. La vie, c'est le mouvement. Ici, le mouvement est intense; la vie est énorme. Camille Mauclair est un infatigable témoin, témoin qui juge tout ce qu'il a vu, avant même de l'avoir vu complètement, car déjà il le devine, le suppose, le reconstruit, l'amplifie, l'embellit, le recrée. Et cet esprit critique est orné d'une puissance d'imagination que pourraient envier les écrivains d'imagination, qui ne sont point des esprits critiques.

Précoce activité d'une intelligence infiniment généreuse! A 20 ans, Camille Mauclair avait élaboré son système du monde : que dis-je! il en avait élaboré plus d'un et avait même oublié tous ces systèmes les uns après les autres; il était sur le point de découvrir la vérité philosophique; en tous cas, il savait que les philosophes de tous les temps ont tristement erré; il avait tout découvert à vingt ans! Et son esprit avait fait d'immenses conquêtes qu'il a détruites depuis lors pour les transformer ou les remplacer par d'autres, car il faut agir, agir, agir intellectuellement, édifier des doctrines, généraliser avec audace, étudier un détail avec érudition, raconter des histoires, chanter ses rêves, et surtout écrire, écrire, écrire.

On peut être effrayé par cette inquiétante aptitude à traduire en un livre chaque idée qui passe. Il faut bien d'abord être séduit par cette richesse d'esprit qui se dépense incessamment et se renouvelle en se dépensant. Tous les livres innombrables de Camille Mauclair, nous les verrons peut-être incohérents et légèrement contradictoires dans leur ensemble ; mais chacun d'eux a sa force, sa vertu qui lui est propre et quelque chose comme sa personnalité. Ils s'engendrent les uns les autres, en étant assez mal enchaînés les uns avec les autres. L'étude de critique où Camille Mauclair consacre toute sa fougue imaginative, son habileté d'induction ou de déduction, et tantôt synthétise frénétiquement, et tantôt analyse patiemment, l'étude de critique lui suggère aussitôt un roman : là vivraient des personnages qui représenteraient en paroles éloquentes et abondantes les idées que la critique a fait momentanément prisonnières de son imagination, mais qui s'imposent à leur geôlier au point de ne plus le laisser libre...

Puis tout cède à ce mouvement perpétuel d'une intelligence magnifiquement ardente... et d'autres idées surgissent, maîtresses qui animent le critique en le dominant, qui tyrannisent le romancier en l'embarrassant. Mais alors les idées anciennes flottent encore dans son souvenir, et d'être maintenant affaiblies, éloignées et comme estompées, lui paraissent plus chères, et le poète n'est pas insensible aux mésaventures de l'idéologue qui s'éprend parfois si furieusement des idées et il chante...

J'ai vu des femmes qui s'en vont
Légères au crépuscule,
Et leurs images se défont
Dans le soir vague et profond.
Depuis longtemps leurs voix sont mortes
Depuis longtemps au coin des seuils,
Leurs mémoires au coin des portes
Dorment fanées avec les feuilles.

Ainsi qu'un pauvre, pour dormir,
Fera lit de ces feuilles d'or,
Couche-toi mon souvenir
Sur ces mémoires et t'endors.
Et prends-les aussi sur ton sein,
Pour avoir chaud encore sans elles,
Afin, aussi, que leur parfum
Te reste au cœur et dans les mains.

Ainsi naissent les livres, après les livres, d'un élan intellectuel toujours aussi fort et spontané, mais le cours violent des idées les emporte souvent vers des rivages où on ne pensait point qu'ils dussent aborder.

Prenez-les néanmoins, prenez-les tous.

Camille Mauclair, qui a fait plusieurs fois déjà au cours de sa vie intellectuelle, et toujours avec précipitation, le tour du monde des idées, a su pourtant s'attarder aux endroits les plus beaux, étudier à fond avec l'admiration la plus pénétrante les merveilles spéciales qui le retenaient, ou discerner dans toute leur ampleur les grands panoramas. Dans ce livre : l'*Art en silence*, des études comme Edgar Poë idéologue, Flaubert lyrique, l'Esthétique de Mallarmé, si particulières et si déterminées, sont complètes, approfondies on ne peut mieux, et autant qu'on le peut dire encore, définitives... Mais Camille Mauclair n'est pas moins adroit à saisir le sens d'un mouvement général, et son étude sur le symbolisme est assurément, de toutes celles que je connais, l'étude qui fait le mieux comprendre ce que le symbolisme fut et tout ce qu'il aurait pu être ; ses origines, ses causes, ses tendances, ses impuissances, ses efforts, ses résultats. C'est exprimer de façon banale les qualités vivifiantes de l'œuvre de Camille Mauclair. Mais comment faire? A suivre un par un tous ses ouvrages — il n'en est point qui soit négligeable — on semble énumérer les articles d'un catalogue immense. Et en fin de compte, dans ses romans, poèmes ou drames, Camille Mauclair se retrouve toujours lui-même, avec ses enthousiasmes

documentés de critique impétueux. Le critique pourtant n'absorbe point le romancier, le poète.

Si ses romans sont, avant tout, des œuvres où Camille Mauclair met en mouvement des idées, si les héros de ses romans ne font souvent que personnifier des doctrines, si le fond même des complications romanesques est constitué uniquement par des luttes de systèmes philosophiques, esthétiques, sociaux, Camille Mauclair a, néanmoins, le don de la vie qui, jusqu'à plus ample informé, est le don principal du romancier. Dans le *Soleil des morts*, dans l'*Ennemie des Rêves*, dans les *Mères Sociales*, dans la *Ville Lumière*, les personnages vivants, bien vivants, sont nombreux, et s'ils témoignent de leur ardeur de vivre surtout par des conversations, ces conversations n'ont point cette mollesse morne des romanciers sans fièvre ou des discoureurs sans animation.

Mais il est des heures où Camille Mauclair semble se reposer de ses véhéments combats pour des idées qui ne sont pas toujours exactement les mêmes idées, mais qu'il aime toujours d'un amour sans seconde... à l'instant qu'il les exprime. Alors, pour se reposer mieux, Camille Mauclair écrit encore : le poète chasse un moment le métaphysicien, l'esthéticien, le sociologue, le constructeur généreux de mondes presque parfaits, mais bientôt renversés pour faire place à d'autres mondes plus près de la perfection ; et le poète chante des chants vagues et doux, mélancoliques comme des crépuscules délicats, et qui vont vraiment à l'âme. Et peut-être lui reprochera-t-on seulement d'être un innovateur trop hardi dans la métrique exagérément libre de ses poèmes. Il parvient à détruire parfois toute harmonie, et sa poésie se traîne comme une proie traînante. Pourquoi persiste-t-il ainsi dans cet enthousiasme dès longtemps suranné pour les rythmes irréguliers ? Lui qui se plaît à tout prévoir annonce que la poésie à rythmes libres, à assonances, à cadences conformes à la chanson populaire, prendra place à côté de l'autre...

Ses chansons populaires en effet (il y en a plusieurs gracieuses ou d'une tristesse passionnée dans *le sang parle...*) sont de la mélodie la plus musicale, mais qui m'expliquera par quelle faute de logique apparente ou réelle, ce logicien infatigable qu'est Camille Mauclair s'est approché dans ses chansons populaires plus que dans ses autres poèmes de la prosodie régulière et traditionnelle! Mais n'est-il pas bien émouvant, ce petit drame si simple?

Bon vigneron foule au pressoir
Le raisin noir du matin jusqu'au soir
Et le blanc raisin du soir au matin
En sifflotant un vieux refrain,
Bon vigneron dedans sa vigne
A trouvé sa femme maligne
Demi-nue avec un amant,
Elle penaude et lui tremblant.
L'enfant dormait quand ils rentrèrent,
Tout avait un air de pardon,
Bon vigneron n'a pas tué la mère,
A pleuré longtemps sur l'enfant;
Bon vigneron foule au pressoir
Son chagrin noir et son sang noir,
Ses larmes du soir au matin.
Il foule avec le blanc raisin
Sang et larmes avec le moût,
Vin cette année aura fin goût:
Mais cloches sonnent glas profond
Pour vigneron du bon pardon.

*
* *

Prendra-t-on le soin de rechercher Camille Mauclair et de le reconnaître à travers les métamorphoses. Il disparaît un peu parmi ses ouvrages. Il est un de ceux qui communiquèrent à sa génération les impulsions les plus vives. Il sera sans doute l'un des maîtres de sa génération, lorsque sa génération en sera venue à ce point où chacun doit proclamer ses maîtres.

Mais on oublie parfois ses livres; et lui-même, est-ce

que quelquefois on ne l'oublie pas quand on le devrait nommer d'abord?

Il a écrit trop de livres et exprimé trop d'idées. Assurément il est, comme tous les autres, la victime des conditions de la vie littéraire dans la société d'aujourd'hui. Mais dans n'importe quel temps et quelles que fussent les circonstances, Camille Mauclair eût été l'homme de beaucoup de livres. Seulement, aujourd'hui plus que dans tous les temps on est prompt à voir le déchet.

On le voit d'autant plus aisément dans l'œuvre énorme de Camille Mauclair qu'aucun de ses livres n'est réellement terminé. Chacun est inspiré, commencé avec une fougue qui ne peut se ralentir : mais l'inspiration ne va pas toujours aussi vite que l'écrivain, et dans les dernières parties d'ouvrages dont le début émerveille, on sent que l'auteur n'écrit plus que par entraînement, et parce qu'il ne peut plus s'arrêter... Il a pris trop d'élan.

Dans ses romans surtout, ce défaut est sensible. Ils roulent tous des mondes et des mondes en eux ; et d'abord l'écrivain semble bien ordonner tous ces mouvements, mais ensuite les mouvements le dépassent, e les mondes roulent comme ils peuvent. Et ce sont des déceptions assez amères après de grands espoirs! C'est que, voyez-vous, quand on commence à lire un livre de Camille Mauclair, on espère toujours une manière de chef-d'œuvre.

Camille Mauclair soutient l'espérance sans la réaliser. Et son style même n'est pas tellement fort qu'il puisse assurer à chaque livre une personnalité durable. Camille Mauclair écrit avec la même fougue qu'il pense ou qu'il imagine. La pensée ne se fait jamais attendre; et les mots s'empressent constamment pour l'expression la plus noble de la pensée.

Ils s'empressent si bien qu'ils arrivent tous à la fois. Mais si le style est d'une impressionnante luxuriance, il n'a pas tout ce relief singulier qu'on pourrait souhai-

ter, et parfois la phrase à force d'être opulente et chargée de mots précipités est un peu confuse, d'une somptuosité grise et d'une fastueuse incertitude. Le style est le serviteur très docile des idées, mais il accomplit avec trop de hâte sa tâche considérable, et, si je peux dire, il effectue constamment le jour même, avec quelle prestesse! ce qui pourrait être remis au lendemain.

Or, c'est un principe de styliste scrupuleux qu'il faut toujours remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille.

Camille Mauclair est incapable de ces temporisations, car son esprit est trop actif, trop proche et trop varié.

L'est-il au point de s'égarer dans toutes les routes intellectuelles et de se perdre dans toutes les contradictions qu'on a dites?

Évidemment, rien ne ressemble moins à Camille Mauclair, que Camille Mauclair lui-même. Il a été depuis quinze ans le disciple de toutes les doctrines et de tous les écrivains qui ont exercé quelque influence. Il suivit la discipline de Mallarmé, de Barrès, de Mæterlinck. Son drame, *Le Génie est un crime*, est d'un habile admirateur d'Ibsen. Mais Camille Mauclair se rit de notre manie de classification et de l'étonnement que nous éprouvons lorsqu'un écrivain donne deux livres qui se contredisent.

C'est de la meilleure foi du monde qu'il adopte tour à tour toutes les doctrines philosophiques ou esthétiques. Il aime tellement les idées qu'il les veut toutes avoir pour favorites; et il ne faut pas être surpris si ces favorites sont, d'aventure, mal d'accord entre elles. Il les comprend toutes, car rien ne résiste à l'effort de son intelligence, prodigieusement active et d'une effarante mobilité.

Nous pouvons, toutefois, supprimant de son œuvre ce qui est accessoire, discerner des tendances à l'unité. Et voici comment se constituera le plus nettement la personnalité de Camille Mauclair.

Il faut le considérer essentiellement comme critique. Et il sera d'un puissant secours pour la prospérité de la critique. Il pense que la critique est salutaire, qu'elle est indispensable. Il veut qu'elle soit forte. Il travaille donc à détruire le préjugé de l'infériorité du critique au producteur, à les réconcilier, à reconstituer une critique homogène, consciente de ses droits. Il tâche à faire comprendre au public ce que peut et doit être « la mission humaine de la critique supérieure ». Il s'applique, enfin, à constituer un dogmatisme nouveau.

Où donc trouvera-t-il les principes d'une critique nouvelle?

« Si la comparaison, dit-il, si le parallèle entre producteurs d'un même art ne sont que des procédés stériles, la comparaison entre les quatre arts, évoqués systématiquement, peut devenir le plus puissant moyen d'explication et l'accès même de la critique supérieure.

« Nous sommes ramenés à trouver dans l'analyse des identités la base d'une critique synthétique, seule capable de répondre au grand désir qui commande tous les efforts de l'art moderne, le désir de la fusion des arts ; au dogmatisme spécialisant de plus en plus les visées de chacun d'eux, nous pouvons opposer un dogmatisme unifiant leurs principes communs et remontant au-dessus d'eux-mêmes pour s'appuyer directement sur ce qui ne change jamais, bien qu'en se transformant toujours, sur le rythme, sur l'émanation même de la vitalité, sur l'échange éternel de la conscience et des phénomènes. »

Alors, peu à peu, le critique reprendra son vrai rôle, « celui de l'alchimiste grave et patient, penché sur le corps simple du génie pour surprendre l'essence mystérieuse du *don*, isoler dans le creuset de l'analyse les éléments de la création, dire à l'humanité pourquoi et comment la perception des analogies mentales et naturelles est accordée à certains êtres, réduire le mystère du génie à une nouvelle loi psychologique, — et ainsi créer, puisque créer c'est pour l'homme, transformer

une chose révélée en vérité universellement perceptible ! »

Vaste conception ! On comprend qu'en s'acheminant à elle et jusqu'à l'heure où il aura élaboré dans ses détails tout ce système mirifique, Camille Mauclair ait un certain nombre d'indécisions et même de contradictions. On lui reprochera de « perdre pied » souvent. On lui reprochera de chercher la pierre philosophale de la pensée. Mais du moins, il siéra de reconnaître que cette ambition téméraire d'un écrivain, que son intelligence inexorable pousse toujours, toujours, à des spéculations imprévues, aura ce résultat pratique de donner à sa critique une précieuse nouveauté : Mauclair aussi érudit que généralisateur saura considérer tous les arts à la fois, et, de ses observations, faire jaillir des idées favorables à chacun d'eux...

Mais je crois qu'il importe d'abord à la critique d'accomplir une mission plus humble, de suivre de plus près la vie sociale où se heurtent les écrivains et les œuvres, de juger la moralité des intentions et des influences... Camille Mauclair serait homme lui aussi à remplir cette tâche de régénération littéraire, car il est d'un intellectualisme héroïque. Et ce vaillant, ce fervent intellectuel a seulement le défaut de ne pas regarder la terre d'assez près.

23 juillet 1904.

LA DÉCHÉANCE, PAR LÉON DAUDET

C'est une bien terrible histoire que nous raconte le roman-feuilleton de Léon Daudet. Elle m'a prodigieusement amusé.

D'abord il y a une dédicace — et il faudra un jour écrire un beau chapitre de philosophie profonde, mais souriante, intitulé: Le rôle de la dédicace dans la littérature et ses rapports avec les transformations des mœurs littéraires — d'abord il y a une dédicace :

Au Colonel Marchand
Poète de l'action.
En témoignage d'une amitié fraternelle
Je dédie cette histoire morale.

LÉON DAUDET.

Brave poète de l'action, que de mélodrames on commet en ton nom ! Le mélodrame de Léon Daudet est commis avec verve et avec jeunesse. Ah ! ce livre est bien amusant, mais je crois l'avoir déjà dit.

« A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fille unique Marie Aubryet, lequel tombait le 18 mai, c'était fête chez Laure Montmélian, seule propriétaire, depuis la mort de son mari, des immenses magasins *Au Paris Nouveau* qui font le coin du Boulevard Montmartre. »

Laure Montmélian n'habitait pas, comme on le poursait penser, « au-dessus » de ses magasins qui font le coin du Boulevard Montmartre — quel coin ! — elle

possédait un luxueux hôtel privé rue de Bourgogne. Moi, je n'aime pas ce quartier-là.

Dans les salons de Laure Montmélian, il y avait ce soir-là beaucoup de gens que Léon Daudet déteste fougueusement depuis qu'il s'est « lancé », sans bonheur littéraire, dans la politique militante, trépidante et parfois incohérente. On rencontrait Gustave Charamol député, ancien ministre tombé dans la déconfiture, le type du primaire arrivé, comme dit Léon Daudet qui se sait gré d'avoir inventé une expression inexacte, le type encore du professeur de philosophie pour classes du soir et dîners d'athées (*sic*), bref, un républicain, peut-être un combiste, une canaille. On rencontrait aussi Paul de Fonteroy, fils du duc, personnage falot, malingre et maniaque, avare et démocrate, destiné à disparaître de ce livre où on meurt beaucoup ; Pierre Froncin, chef de bureau à l'Instruction publique qui « se suicidera de ses propres mains », selon une parole célèbre de François Coppée. Du sang ! Du sang ! Marianne Froncin, son infidèle épouse ; Henri Saverne, dessinateur aux yeux cruels, aimé des femmes et qui en meurt, lui aussi. Vous n'en épargnez point et chacun a son tour. On rencontrait Mina Murmelthier, « fille d'un repoussant Israëlite berlinois qui dirigeait une agence francophobe de renseignements politiques, paravent d'une louche officine d'espionnage international ». Trop de « sales juifs », Léon Daudet ! Cela date.

On rencontrait enfin — et ce n'est pas trop tôt — les héros de cette histoire extraordinairement tragique et qui n'est pas médiocrement gaie.

C'était François Aubryet, fils d'un auteur dramatique célèbre qui paraît avoir le béret de M. Sardou, les « fiches » de M. Claretie, « la littérature », de l'un et de l'autre. François Aubryet, élégant et fatigué, sans volonté surtout, est l'époux de Marie Montmélian.

C'était Jane Verneuil, presque sœur de Marie Montmélian, élevée avec elle, fille extrêmement naturelle de Sophie Verneuil vaguement artiste, bohême et musi-

cienne. Or, François est follement amoureux de Jane. Et tout à l'heure ils doivent partir pour les Espagnes. Le moment du départ est drôlement choisi. Avec eux partira le secrétaire de Sophie Verneuil, Marc Darnopolis, dit Darnot, dont nul ne connaît les intentions, les ressources, ni les origines.

Ils partent en effet pour Madrid.

« Tous trois confortablement installés dans la meilleure cabine du sleeping eurent une exclamation d'allégresse quand le sifflet du départ retentit. Le rastaquouère sortit de sa valise une bouteille de champagne et trois gobelets :

« Ce Marc, il pense à tout ! s'écria familièrement Jane. Elle appuya sa main fine sur son épaule :

— Je vous gobe, et depuis longtemps... François, à l'avenir ! à la fuite... à notre grande tendresse ! »

J'ai compris immédiatement que cette jeune femme si familière était prête à toutes les déchéances.

Pendant ce temps-là, Marie Aubryet, l'épouse abandonnée, pleurait à Paris toutes les larmes de ses yeux, car elle aimait encore ce faible et charmant François. Puis elle réclamait le divorce et devenait sans retard la maîtresse du dessinateur Saverne aux yeux cruels et qu'elle aimait aussi.

Madrid ! Grenade ! Alhambra ! Courses de taureaux. Ollé ! ollé ! Amour ! amour ! Mais qu'il fait chaud ! Et Jane boit déjà des coktails. Étape sur le chemin de la déchéance, écrirait Bourget, auteur de grand style. En outre Jane échange déjà de fâcheuses confidences avec Darnopolis dit Darnot. Elle le tutoie, par instants. Darnot lui fait une déclaration d'amour. Jane lui répond : « As-tu été l'amant de ma mère ? » Puis elle lui caresse la figure d'un geste de tendresse et de pitié :

« Patience, grande bête... Toutes les heures sonnent. » Pauvre François Aubryet ! Pauvre Jane Verneuil !

Marie Aubryet, à qui Saverne a fait des ennuis,

envoie en Espagne son fidèle ami Ignacio Palientès pour reconquérir François. Jane essaie de séduire Ignacio. Il se réserve, car il brûle pour Marie d'un feu sans égal.

François confie à Ignacio : J'en ai assez ! Je n'en puis plus... emmène-moi. Ce Marc est un voleur et je soupçonne qu'*on* s'entend avec lui pour me dépouiller... C'est elle qui me l'a imposé, qui a exigé que nous partions avec lui, moi je ne voulais pas, je lui trouvais une mauvaise tête, l'air fourbe. Elle m'a tellement harcelé que je lui ai confié notre argent, mon argent... S'il n'était qu'un escroc... mais c'est un corrupteur. Il a sur elle une influence déplorable. Il la rattache à son milieu, à sa mère, à tout ce dont je veux la séparer. Car c'est un peu raide que j'aie, moi, rompu tous les liens et qu'elle ne renonce ni à cette vieille Sophie Verneuil, ni à cette canaille de Darnot...

Ignacio ne répond que peu de mots — il repart seul en France ; François reste en Espagne avec Jane et Darnot.

Bientôt tous les trois sont rappelés en France par la mort opportune du père extrêmement oublié de Jane Verneuil, qui se trouvait être à Montmartre quelque chose comme un potier de génie. Enterrement d'un comique achevé... Lisez-moi ça ! c'est à pouffer de rire, Léon Daudet nous en conte de bonnes, de bien bonnes. Et maintenant à la tour de Nesle !...

C'est ici que commence la série des mésaventures joyeuses, mais déplorables, qui conduiront Jane, François à la déchéance, au crime, à l'infamie. Quant à Darnot, il y est depuis longtemps, Léon Daudet consent à appeler ce chapitre d'une histoire mouvementée, à la façon de M. Pierre Sales : *Les Dessous de la Vie heureuse.*

François, Jane, Darnot n'ont plus qu'une centaine de mille francs, moins peut-être. Ils s'installent place Vendôme au 35. Dix-huit mille de loyer. C'est pour rien. Ils meublent à crédit. Défilé des fournisseurs et

des belles-mères et de leurs amies, annonciatrices des entremetteuses.

On reçoit beaucoup. On croit s'amuser autant. François Aubryet a retrouvé ses anciens camarades. Parmi eux, le comte Paul de Fonteroy qui vient voir Jane.

Paul de Fonteroy passait pour posséder un million de rentes et n'en dépenser que le dixième. Il tenait à son vieux noceur de père la bride serrée « dans l'intérêt de sa santé » affirmait-il. Leurs deux hôtels contigus du parc Monceau renfermaient des collections merveilleuses que le duc n'avait le droit ni de dissiper ni d'aliéner. Père et fils étaient camarades. « Contrairement aux usages de leur monde, ils se tutoyaient », écrit Léon Daudet à la manière de Paul Bourget.

L'argent manque chez Jane. François Aubryet joue et perd, Darnot détourne ce qu'il peut, le comte de Fonteroy devient pressant. Il donne à Jane un porte-cigarettes qu'elle revend aussitôt six cents francs rue de la Paix.

On a pris un appartement rue Pigalle au-dessus de la brasserie du *Qu'en dis-tu* ? Un soir, comme ils sont seuls, Darnot se rapproche.

— Jane, tu m'as dit en Espagne que les heures sonnaient toutes... Te rappelles-tu ?... Jane je t'aime trop... Il faut que tu m'entendes.

Jane refuse, mais échange avec lui quelques insultes. Peu de jours après, Jane devient la maîtresse du comte de Fonteroy. Cela se fait tout simplement au cours d'une visite à l'hôtel du parc Monceau, après une scène plus violente que les autres où François avait déclaré formellement ne pouvoir s'astreindre à une occupation sérieuse. Fonteroy est avare. Jane est habile. Bientôt elle nourrit avec l'argent du comte Darnot et François qu'elle vient enfin d'épouser.

Cependant, l'argent du comte ne suffit pas. Dettes de tous côtés. Les créanciers menacent. Il faut agir. Il faut trouver quelque chose. Mais quoi ? *La suite au prochain numéro.*

Un an après, par une belle matinée de printemps, le duc de Fonteroy se décide à se retirer du monde, au *Mas Bleu*, près d'Arles. Au départ, il donne à son fils des conseils de père. « Mon enfant, prends garde à ta maîtresse. Elle court aux pires déchéances, François est un faible qui dégringolera dans le ruisseau quand elle lui donnera un croc-en-jambe et qui ne se relèvera pas. et surtout il y a Darnot ! Ah ! Darnot ! Nul ne sait d'où il tombe. Il fut inventé par Sophie Verneuil. Il a été marchand de cravates, receleur, cambrioleur, sous tous les noms et dans tous les pays. Il s'est appelé comte Brabantio à Londres, duc de Creilhan à Bruxelles... On ne connaît pas plus son âge que son pays, que son origine... C'est lui qui a lancé François jadis dans les bras de Jane. Je les ai vus rarement ensemble. Mais il a l'air de les dominer, de les fasciner. Prends garde ! »

Ainsi parle ce bon père avant son départ. Quelques heures après, Jane vient ; elle arrache 6.000 francs au comte avare mais amoureux, qui lui fait cet aveu imprudent : « Il y a ici dans cette maison 700.000 francs en espèces, au moins ! »

Jane rentre rue Pigalle. Elle donne 4.000 francs à François qui court payer quelques dettes. Darnot arrive, réclame les 2.000 francs qui restent. Jane refuse. Darnot prend l'argent, après avoir souffleté Jane par deux fois. La déchéance !

Malheureuse Jane ! Elle pleure sur elle-même ! Hélas ! il est trop tard pour pleurer utilement.

Mais Darnot « a causé » à la robuste Coco tenancière du *Qu'en dis-tu ?*, Il y a un coup à faire chez les Fonteroy ; Coco est prudente. « Tu es trop hardi et trop pressé. Méfie-toi. Une affaire comme celle-là, ça ne s'établit pas en cinq minutes. Quand celle qui m'a précédé au *Qu'en dis-tu ?* la femme qu'on appelait le « Soldat », a fait le coup de Berthe de Richeville et barboté 75.000 balles, elle a travaillé six mois d'avance. Elle avait pris ses précautions.

« C'est pas comme une autre femme, celle qui a un

trou dans le front. Elle vendait des gants celle-là. Elle travaillait, c'était merveilleux. Avec un poteau de sa connaissance, elle a amorcé un truc dans ce genre-là chez les dames de Saint-Mandé... mais trop tôt; ça n'avait pas mûri. On n'avait pas pris assez d'informations. Les gonzesses ont rappliqué de la campagne. Le type a été forcé d'en nettoyer une qui gueulait. Il a été pincé; et la bonne femme a tiré cinq ans de prison.

— C'est bon, dit alors Darnot à la grosse Coco. On se passera de vous. D'ailleurs, c'était pour rire. Tu m'as l'air d'une bonne fille, c'est pourquoi je te parle comme à un copain. Mais si jamais, rappelle-toi ça, tu causais, ça n'est pas le lendemain, ma mignonne, que je te ficherais un billet de cercueil. »

— Ça va bien. Ça va bien!

Mais Jane, Darnot et François avaient toujours plus de dettes que cent honnêtes gens n'en pourraient faire. François essaya d'abord de voler une de ses tantes. Mais ce maladroit ne réussit pas.

Alors Darnot réfléchit avec Jane. Tu conviens toi-même, dit cet homme raisonnable, que Paul de Fonteroy mijote en ce moment avec sa canaille de père de te planter là, de nous laisser le bec dans l'eau ou plutôt dans la dèche... Et ça ne te remue pas le sang? .. Et ça ne te donne pas l'envie de barboter les 700.000 fr. que ce maniaque a chez lui cachés, pendant qu'il complote au *Mas Bleu*. Il ne les a pas emportés, c'est certain, puisqu'il revient dans six jours. »

Soudain Jane sortit d'un petit sac en mailles d'acier une clef brillante, et la fit miroiter entre ses doigts fins... C'était la clef de l'hôtel du Parc Monceau... La prévoyante Jane l'avait volée depuis un mois. Admirable! Et comme il est vrai que les romanciers ont besoin de tout prévoir!

Le mardi soir, vers huit heures, Jane entra dans l'hôtel sans être vue. Il pleuvait. Dans les rues, personne. Dieu favorise les criminels. La nuit tombée, Darnot et François arrivèrent.

— Ne nous frappons pas, déclara Darnot qui devenait le chef, et commençons par la bibliothèque; puisque la probabilité est pour elle, Jane guide-nous!

A dix heures, ils trouvèrent l'argent.

Et voilà ! vous vous y attendiez n'est-ce pas ? Mais Darnot qui n'avait pas lu assez de romans-feuilletons ne s'y attendait pas du tout. Paul de Fonteroy n'avait pas pris le train directement pour le *Mas-Bleu* comme le supposait sa maîtresse. Il s'était arrêté à Dijon, le lundi, pour consulter dans cette ville un des nombreux hommes d'affaires qui géraient son immense fortune et ses multiples propriétés. Là il s'aperçut avec désespoir qu'il avait oublié un dossier indispensable pour les transactions projetées. Après plusieurs heures de perplexité, une nuit d'insomnie et une matinée de tergiversations vaines — comptez le temps avec précision — il adoptait le parti de rebrousser chemin, télégraphiait à son père à Arles, afin de le prévenir du contre-temps, au vieil Anselme, son domestique, à Sèvres, pour lui ordonner de revenir sur-le-champ au parc Monceau, et il montait lui-même le mardi à six heures du soir dans l'express qui le mettait à Paris à onze heures.

Onze heures et demie sonnaient à toutes les horloges depuis la Porte Saint-Martin jusqu'à la Porte Saint-Jacques, quand un fiacre découvert (pourquoi était-il découvert ?) déposa le gentilhomme et même sa valise. Ah ! le pauvre garçon !

A cet instant précis, Marc, Jane et François empilaient dans une serviette les liasses de billets bleus que leur avait livrés la bibliothèque. Ils les comptaient à mesure, aussi tranquilles et rassurés que des commerçants qui font leur bilan à la fin du mois.

Jane — vilaine petite Jane ! — annonçait joyeusement « cent vingt-cinq mille ! » quand le terrifiant vacarme d'un timbre électrique gela le chiffre sur ses lèvres et figea le geste de Darnot.

C'est le vieil Anselme, pensa Darnot. Mais Darnot s

trompait et ce n'était pas le vieil Anselme. C'était le comte de Fonteroy. Il aurait bien dû le prévoir. Ça se passe toujours ainsi dans les romans !

Darnot, homme décidé, renversa Fonteroy. Il lui serra la gorge avec les deux pouces écartés du poing ; et il s'appliquait à sa besogne, ainsi qu'un chirurgien ou un bourreau, l'accomplissait en plusieurs stades, secouait sur le tapis la tête écarlate et ridée.

« Grâce, Marc » supplia Jane. Elle s'élançait. Mais elle rencontra l'œil de la victime, sanglant, désorbité, déjà voilé d'ombre, et elle n'eut plus que la force de s'affaisser sur le tapis en sanglotant, pour chasser cette vision très désagréable.

« Toi, laisse-moi, si tu ne veux pas », rugit Darnot menaçant François qui tentait plus timidement d'intervenir, et pour hâter le dénouement, du plat de sa main, dure et luisante comme un outil (ces romanciers, non, voyez-vous ces romanciers !) il écrasa le cou de l'infortuné. Les cartilages craquèrent. La langue sortit au-dessus de la mâchoire rabattue, entre les dents blanches d'écume. C'était écrit.

Ils laissèrent le cadavre et emportèrent l'argent. Qu'auriez-vous fait à leur place ? Mais Dieu ne protège pas les criminels, autant que je le disais tout à l'heure. Jane, François et même Darnot, passèrent, rue Pigalle, trois jours tels que je n'en souhaite pas beaucoup de pareils aux pires champions de la littérature mercantile.

Darnot, péremptoire, déclara :

« C'est toi, Jane, qui nous a indiqué le coup, ouvert la porte, montré la cachette. C'est François qui a fait le guet. Je n'ai été que votre instrument. »

Les journaux annonçaient : *Le crime mystérieux du parc Monceau*. La brave Coco — aussi je me disais : que fait-elle en ce roman ? — les dénonça par un pneumatique bien compris et solidement rédigé.

Ils furent arrêtés le vendredi :

Dix ans après. — J'ai oublié beaucoup de morts dans

ce roman où l'on tue à merveille : je ne parlerai donc pas de leurs veuves. — Dix ans après !

Jane était morte de la morphine en prison, repentante et désespérée. Je ne savais pas que les prisonniers eussent de la morphine *ad libitum*.

François, libéré de sa peine quelques mois auparavant, avait été recueilli par son père, le vieux Philippe Aubryet. Il était à demi gâteux. Le père, l'auteur dramatique, l'était complètement. Mais il écrivait encore des pièces. Darnot avait été tué au bagne, d'un coup de fusil, par un garde-chiourme, au cours d'une révolte qu'il avait fomentée.

Ignacio Palientés avait épousé Marie Aubryet. Ils étaient heureux, et ils avaient deux ou trois enfants. Et Léon Daudet conclut : « Tout déchoit et se corrompt dans une société sans idéal. » Moi, je veux bien.

J'ai lu je ne sais où que ce livre est une protestation contre le matérialisme contemporain. J'ai lu, je ne sais où, que ce livre est d'inspiration fraîchement idéaliste et chrétienne. C'est bien possible. Je ne m'en suis pas aperçu. J'étais tellement préoccupé par les aventures de Jane, de François et de Darnot. Je ne vous cache pas d'ailleurs que, si je m'étais trouvé à leur place, je n'aurais pas étranglé Fonteroy. Il suffisait d'éteindre l'électricité ! Darnot n'y a pas pensé. Léon Daudet non plus.

Bref, en lisant *La Déchéance*, on frémit à chaque page. On disait : Léon Daudet a perdu beaucoup de son talent à travers ses articles politiques. Je tiens pour certain qu'il n'a pas perdu sa gaieté ni sa fantaisie. Je ne souhaite pas que Léon Daudet s'applique constamment à renouveler le roman-feuilleton. Mais on peut dire avec confiance pour son talent comme pour chaque chapitre de *La Déchéance : la suite au prochain numéro*. On lira toujours la suite. Elle sera émouvante ou joyeuse. Mais Léon Daudet n'a pas dû s'ennuyer en écrivant *La Déchéance*, ni le colonel Marchand lorsqu'il l'a lue.

30 juillet 1904.

L'ART POUR TOUS

par Louis Lumet.

Ce n'est pas tout à fait de la littérature. Mais ce livre indique ce que peuvent faire, il annonce ce que feront les écrivains des générations nouvelles. Il pourrait même donner à beaucoup de jeunes gens bien intentionnés et suffisamment pourvus de loisirs l'idée de ne point publier d'ouvrages, mais de consacrer leur activité intellectuelle, qui est généreuse, à des travaux pratiquement utiles.

C'est pourquoi le recueil de conférences publié par Louis Lumet sous ce titre noblement ambitieux, *L'Art pour tous*, est un bon exemple. Il fournit un document on ne peut plus significatif pour l'histoire assez compliquée des mœurs littéraires de notre temps ; à côté des prétentions fiévreuses, qui se montrent à l'excès par ailleurs, il met en relief les jolis dévouements d'écrivains et d'artistes qui ne sont pas incapables d'idéalisme actif et de désintéressement agissant.

Et voici ce qu'ont voulu faire les fondateurs de *L'Art pour tous*, qui est un groupe de propagande esthétique. Ils ont voulu « communiser la beauté ». Ils se sont dits qu'animés par l'esprit de justice ils devaient faire participer tous les hommes à de rares et hautes émotions, en leur apprenant à connaître à comprendre les œuvres qui les suscitent. Ils se sont demandés : « Si l'on admet que l'art cesse d'être la fortune exclusive de quelques-uns, n'y a-t-il pas une sorte de pressant devoir pour ceux dont il a élargi et magnifié la vie,

d'en enrichir ceux qui l'ignorent ? » Et parce qu'ils sont avant tout des jeunes hommes de bonne volonté, ils se sont répondus instantanément : oui, ce devoir est évident ; nous ne pouvons nous y soustraire. Et ils ont créé *L'Art pour tous*. Ils ont de l'ardeur et du talent. *L'Art pour tous* se développe, il prospère, il durera.

Louis Lumet expose l'origine de *L'Art pour tous*. Il dit les résultats obtenus, les projets nouveaux justifiés par ces résultats, l'influence qu'ils rêvent d'exercer pour le bien et le bonheur universels. Louis Lumet est le plus gentil réformateur de notre société. Il a une douceur charmante, qui est celle des vrais apôtres. Il est persuasif parce qu'il est persuadé. Au fond, il est socialiste, et il a bien raison de l'être si cela lui est agréable. Il est surtout un très bon garçon, qui n'est pas heureux si tout le monde ne l'est pas avec lui. Il travaille donc à l'amélioration de la vie humaine. Il y travaille avec un courage si loyal que chaque témoin de ses efforts est immédiatement enclin à les aider. Il se voue tout entier à une tâche d'éducation sociale, lui qui pourrait écrire seulement, écrire avantageusement pour sa gloire. Mais il lui plaît moins d'être célèbre que d'être bienfaisant. Lui qui dissertait naguère avec une vaillante conviction sur les philosophies et, naturellement, sur les sociologies dont est parée et chargée notre époque puissante pour édifier des systèmes et pour les démolir aussitôt ; lui qui exprimait jadis avec une sincérité passionnée, en des romans tumultueux et un peu troubles, mais forts et sains, *La Fièvre*, *Le Chaos*, les aspirations contemporaines, il s'est adonné tout entier à former *L'Art pour tous*, qui est vraiment l'émanation de sa personnalité, et profondément imprégné de ses sentiments généreux.

Il raconte les débuts avec une émotion cordiale, et le romancier, le poète idyllique qu'il serait — si la société était mieux constituée à son gré — viennent lui prêter son concours.

C'était vers le milieu d'avril 1901 que se tint, sur son

initiative et celle d'Édouard Massienx, secrétaire de la *Jeunesse socialiste du XIII*e, la première réunion préparatoire pour la formation du groupe. Un soir, dans une petite salle de marchand de vins, une quinzaine de jeunes gens de métiers divers étaient réunis. Soir heureux, soir favorable, que son souvenir est doux à Louis Lumet ! Historiographe attendri, il pleure encore de bonnes larmes en se rappelant qu'il y avait là des tanneurs, des mécaniciens, oui, des mécaniciens et des tanneurs, des ébénistes aussi et des employés d'administration. Et tous, les employés d'administration, comme les ébénistes, autant que les tanneurs et pas moins que les mécaniciens, lui parurent très résolus à consacrer à l'art la matinée du dimanche, leur jour de repos. Adorable sensibilité de Louis Lumet !

Louis Lumet fit, ce soir, une courte causerie. Les auditeurs le pressèrent de questions qui lui prouvèrent leur impatience de pénétrer dans un monde de choses dont ils soupçonnaient confusément la magnificence et la vertu éducatrice. Charme souverain des anecdotes simplement contées ! Louis Lumet écrit sans vanité.

« Il me fut très difficile d'être simple et clair, des visages tendus épiaient mes paroles et, comme vers la fin de notre conversation, une jeune fille s'était assoupie, la tête sur la table, entre ses bras, je me pris à sourire : « Excusez-la, me dit son frère, je la conduis dans toutes les réunions... Nous nous sommes couchés tard hier et elle est fatiguée... Mais vous verrez, elle ne manquera pas une seule visite. » En effet, cette jeune fille est devenue une de nos plus fidèles adhérentes. »

Cette jeune fille est un symbole, ni plus ni moins. Au reste, ce soir-là, les nouveaux camarades de Louis Lumet l'accompagnèrent jusqu'à la plus prochaine station de tramways que, depuis ce temps Louis Lumet ne revoit pas sans émotion, et tout en descendant l'avenue des Gobelins, qui, la nuit tombée, entend généralement de bien autres discours, ils devisèrent fraternellement.

Louis Lumet chante alors : « C'était une nuit fraîche d'avril où l'on sentait toutes les sèves frémissantes de vie ; des étoiles limpides brillaient au ciel d'azur profond, il y avait dans l'air et dans les yeux de mes compagnons comme une allégresse de printemps. » O Louis Lumet, poète et apôtre !

Une autre réunion préparatoire eut lieu dans le même temple humble et auguste d'un marchand de vins dont j'aimerais à connaître le nom. M. Emile Chauvelon, l'éloquent professeur du lycée Voltaire, y apporta des photographies, des chefs-d'œuvre. Ainsi fut commencée l'éducation artistique du peuple !

Les camarades se donnèrent rendez-vous le dimanche 21 avril 1901 à 10 heures au Musée du Louvre. La première convocation, tirée à l'autocopiste, était ainsi libellée :

L'ART POUR TOUS

—

Promenade au musée du Louvre

Le dimanche 21 avril 1901, de 10 à 11 heures.

Visite aux salles des Antiquités asiatiques : l'*Art Assyrien*, l'*Art phénicien*.
Les Origines de l'art sacerdotal et guerrier.
L'Interprétation des monuments funéraires : une *statue*, un *temple*.
Sous la conduite du citoyen Louis Lumet.

Remarquez ici la conscience du citoyen Louis Lumet. Il ne choisit pas pour cette première visite un sujet attrayant, mais un sujet austère. Au risque de les décourager, il éprouve les dévouements. Il ne veut point les faciles succès. Il les fuit.

Aussi bien, le dimanche, au rendez-vous, place Saint-Germain l'Auxerrois, huit personnes seulement l'attendent. Il les guide bravement au musée des Antiques. Quelle est sa causerie? Il s'applique moins à énumérer des dates et à citer des noms propres qu'à évoquer, à propos d'une statue ou d'un fragment de

temple, le milieu social qui les a produits. Il essaie de rendre la vie aux pierres taillées qu'examinent avec curiosité ses camarades en ressuscitant les idées et les sentiments qui ont modelé leurs formes, réglé leurs attitudes, distribué l'ordonnance de leurs groupements. Ce n'est pas comme archéologue, avec une méthode critique, qu'il parle des œuvres qui nous sont parvenues des antiques civilisations assyriennes, mais il provoque chez ses auditeurs la sensation d'une époque telle qu'il l'a eue lui-même, assez conforme du reste à ce que nous pensons être la vérité historique dans l'état actuel de nos connaissances.

Ils étaient huit pour l'art assyrien. Ils étaient quinze pour l'art égyptien. Plus de quarante se présentèrent pour la troisième réunion où M. Émile Chauvelon parla de la *Peinture française aux XV° et XVI° siècles.* Et maintenant le groupe est définitivement établi. Il compte plus de deux mille adhérents. Il a reçu aussi les adhésions collectives de différents groupements : la *Fédération des Universités populaires, la Société Amicale des Anciens élèves de l'Orphelinat de Cempuis, l'Union syndicale des ouvriers et ouvrières doreurs sur bois, la Chambre syndicale des cantonniers, ouvriers et ouvrières de la direction des Travaux de la Ville de Paris, l'Association générale des gardiens des musées nationaux, la Chambre syndicale des ouvriers graveurs et ciseleurs sur tous métaux, l'Université populaire de Meaux, l'Association générale des sous-agents des postes et télégraphes de France et des Colonies.* Les créateurs de l'*Art pour tous* ont organisé plusieurs centaines de visites dans les musées, dans les manufactures nationales, dans les divers monuments de Paris, dans les ateliers d'artistes. Ils ont conduit leurs adhérents à Dieppe, à Bruxelles, à Beauvais, à Rouen, à Versailles, à Chantilly. Ils ont créé une section enfantine, une section musicale, une section littéraire... Et ils ont de grands, de très grands projets. Ils veulent atteindre toutes les sources de la vie humaine, individuelle, fami-

liale et publique. Ils veulent créer des coopératives de production d'objets d'art, des magasins de vente en commun, en dehors de l'agio des marchands, modifier le costume, décorer l'intérieur de la famille, diriger le goût dans le choix du mobilier et des accessoires vers la simplicité, l'harmonie sobre et légère, détruire ce préjugé que les objets de luxe sont des objets d'art, orner les écoles, les édifices publics, parer les cérémonies laïques, ennoblir les fêtes nationales.

Louis Lumet cite tous les auxiliaires, leur rend hommage. Il oublie seulement de se rendre justice à lui-même. Ne songeons qu'à lui. Il est l'âme de cette œuvre, l'*Art pour tous*, qui peut être une très grande œuvre.

Ne forcera-t-elle pas la critique d'art à se renouveler un peu ! Les conférences que Louis Lumet a publiées dans ce livre sont fatalement disparates, comme leurs sujets et comme leurs auteurs. J'aurais donné comme modèle celle, complète, où Georges Lecomte étudie Eugène Carrière et, pour résumer l'impression que ce nom d'Eugène Carrière éveille en nous, dit que « c'est dans une sorte de brume lumineuse, le surgissement de formes puissantes, de gestes expressifs, de regards aigus, de lèvres souriantes ou anxieuses, de fronts resplendissants de lumière, et qu'on pense tout de suite à une œuvre de tendresse représentant la méditation de l'homme devant la vie, son effort pour la comprendre, pour la dominer en l'aimant, pour préserver ceux qui l'entourent de ses pièges et de ses ruses. » C'est là de la critique d'art faite par un artiste qui n'est certes pas étranger aux sentiments sociaux. Mais je vois que M. Émile Chauvelon, dans sa conférence très claire et très fine quoique très systématique sur Puvis de Chavannes, expose les principes essentiels de la critiqu faite par les orateurs de l'*Art pour tous*.

Ils savent que le peuple est apte à goûter et à cor prendre les chefs-d'œuvre de l'art. L'*Art pour tous* e donc une œuvre d'enseignement et d'éducation arti

ques et esthétiques. Mais c'est une œuvre d'un genre tout particulier. Les auditeurs viennent librement, parce qu'ils aiment l'art sincèrement, soit pour en nourrir leur imagination, leur esprit et leur cœur, soit pour le réaliser selon leurs goûts et leurs moyens comme ouvriers d'art et comme artistes. Et, comme le dit M. Emile Chauvelon qui est orateur, « c'est avec respect, respect de leurs convictions et respect de la Beauté qu'ils portent la main à la coupe sainte de l'émotion artistique et qu'ils prennent place au banquet où l'*Art pour tous* les convie. »

Bien médiocre était le *Banquet* que célébra Platon. Socrate, qui aurait dû le présider, n'y était qu'un invité, n'y avait que son tour de parole, et Alcibiade y étalait avec trop de complaisance son *moi* plus bourgeois encore qu'aristocratique... Alcibiade, Aristophane, Agathon, — la fleur de l'esprit athénien, — croyaient, non sans orgueil, disserter sur le pur Amour et sur l'absolue Beauté. En réalité, ils s'efforçaient, mais en vain, de donner à leurs fantaisies individuelles, à leurs égoïsmes raffinés, à leurs préjugés distingués, l'éclat incorruptible de la Vérité et de la Philosophie. Mais la Vérité et la Philosophie échappaient : ils n'en possédaient que le fantôme, ils n'en apercevaient que le mirage.

C'est que, en effet, il n'y a de vraiment beau que ce qui est rationnel, que ce qui est humain, que ce qui est valable pour tous. Or, Athènes était une ploutocratie tempérée par l'esprit et par l'art, mais une ploutocratie. L'idéal de Platon lui-même était un idéal égoïste de caste. Tout le monde n'était pas convié au Banquet. Et si les convives s'égarent parfois dans leur casuistique sur ce qu'ils appellent la Vision céleste, M. Émile Chauvelon est certain que cette erreur est la conséquence et le châtiment d'une première faute irrémissible, celle-ci : ils acceptaient, avec une sérénité criminelle, de vivre dans une Cité où étaient esclaves et les femmes des hommes libres et leurs serviteurs et

presque un demi-million de travailleurs... Mais l'*Art pour tous* se propose d'abolir rapidement cette dure loi de sélection étroite et exclusive, à base ploutocratique et censitaire. L'*Art pour tous* est donc très sérieusement une société esthétique de rénovation sociale.

Aussi, M. Émile Chauvelon n' « a-t-il pas son pareil » pour démontrer que Puvis de Chavannes fut, avant tout, un « peintre bourgeois ». Il étudie, par exemple, l'*Alma Parens* du grand amphithéâtre de la Sorbonne. Il atteste aussitôt que, selon l'*Art pour tous*, la science doit être bienfaisante à tous et que la philosophie doit être vraiment la conscience du genre humain tout entier, et il prononce avec exactitude :

« Cette idée était étrangère à l'intelligence de Puvis de Chavannes. La philosophie de l'humanité et de la science ne dépassait pas le niveau d'une culture bourgeoise distinguée, mais sommaire et médiocrement artiste. Cette lacune devait se trahir le jour où il tenterait de symboliser l'ensemble du savoir humain. Aussi est-elle très sensible dans la composition qui orne l'hémicycle de la Sorbonne. Cette œuvre, considérée dans sa facture, et en fonction de la culture littéraire bourgeoise dont elle est l'expression, est aussi belle qu'elle pouvait l'être. Mais c'est peut-être celle qui date le plus de toute la série. »

M. Émile Chauvelon nous apporte ainsi une critique d'art que nous n'attendions pas. Allons néanmoins à l'*Art pour tous* ! Et que les jeunes gens qui, avant de se marier et d'entrer dans « l'état bourgeois », écrivent un ou deux livres que personne ne lit, veuillent bien considérer que cette œuvre de conciliation universelle par l'amour et l'admiration de la beauté pourrait être un bien meilleur emploi de leur activité indécise ! Qu'ils aillent donc à cette œuvre utile et cessent d'écrire inutilement ! Qu'ils aillent tous, d'un cœur généreux, à Louis Lumet, ce charmant apôtre.

6 août 1904.

UN DIVORCE

Par Paul Bourget

Oh ! non, je ne dirai pas que ce roman me réconcilie avec Paul Bourget. Mais une sérénité assez noble a remplacé dans *Un Divorce* la brutale virulence qui se manifestait injurieusement dans *L'Étape*. Je ne crois pas que *Un Divorce* résiste à la discussion : du moins il la supporte. Le moderne auteur du *Disciple* se fait de plus en plus l'esclave d'idées caduques, le serviteur de sentiments barbares ; et je demeure stupéfait de l'étrange perversion de cet esprit. Toutefois, ce paladin lourdaud du passé s'efforce à rendre quelque justice aux adversaires dont il a pitié. Il n'est plus tout à fait l'injuste et un peu grossier combattant de *L'Étape*. Il est loyal dans la lutte qu'il pousse, non sans vigueur pressante, contre des doctrines qu'il prohibe avec une impérieuse horreur.

Sans doute, on reconnaîtra partout le Bourget des années précédentes. Est-ce le style dont vous vous préoccupez? Il est ici plus massif que partout ailleurs. Forme massive, recouvrant l'idée massive. Tous les moyens sont employés, qui peuvent rendre le style plus pesant. Comparaisons longuement maçonnées.

« La nature, toujours une sous la variété des phénomènes, emploie dans l'ordre moral et dans l'ordre physique des procédés tout pareils. Lorsqu'une maladie résulte non pas d'un accident, mais de cette disposition générale qui constitue une diathèse, ses acci-

dents se manifestent, non pas sur un point de l'organisme, mais sur plusieurs. Il en va de même du malheur quand il dérive, non pas de telle ou telle circonstance mais d'un état », (etc.).

Ou bien, pour choisir un autre exemple — on en rencontrerait plusieurs en chaque page — :

« Ce second mari a beau déployer les plus touchantes *délicatesses*, faire preuve des plus *délicats* scrupules (médiocrité de ces répétitions!) son beau-fils et lui ne descendent jamais à cette profondeur d'intelligibilité réciproque, absolument nécessaire à la famille et que produit seule l'identité du sang. »

L'idée est on ne peut plus contestable et il y a des parents et des enfants parfaitement inintelligibles les uns aux autres. Mais je veux seulement observer que ce style, convenable aux traités spéciaux de droit ou de médecine, est moins convenable aux romans qui réclament plus de limpidité facile. En outre, le défaut constitutionnel du style de Paul Bourget s'aggrave dans ces romans d'idées, abondants en longues conversations, et qui ne sont guère que des dissertations plus ou moins frémissantes. Tous les personnages en arrivent à parler une langue identique — et c'est là pour le livre un redoutable péril de monotonie, — et cette langue n'offre que peu de rapports avec le langage ordinaire des conversations, même les plus sérieuses et les plus élégantes. Elle est chargée de matériaux pénibles à remuer. Et les héros du *Divorce* causent entre eux comme badinent des pachydermes.

Si vous êtes curieux encore du Bourget qui autrefois vous était cher ou insupportable, mais non pas indifférent, vous le retrouverez ici dans son admiration toujours béate des « gens du monde ». Il ne dépouillera jamais cette admiration ingénue qui est son indestructible nature. Le soin qu'il met d'abord à prouver que sa noble héroïne Gabrielle Darras est une vraie « personne du monde » est touchant, mais ne laisse pas d'être puéril. Elle est bien un peu candide aussi sa

application à faire dignement mourir un aristocrate, de Chambault, qui a indignement vécu... car il n'est point pour l'indulgent Paul Bourget d'irréparables dégradations dans l'aristocratie... Mais voilà, oui, voilà le Bourget que vous connaissez dès longtemps, qui ne se transforme, ni ne se renouvelle... Tâchons à découvrir quelques caractères d'un Bourget moins prévu...

Je l'ai dit, le pamphlétaire compact de *L'Étape* s'efforce, dans *Un Divorce*, à une discussion équitable et sereine. Cela, c'est une grande nouveauté. Au reste, ses efforts ne sont pas toujours heureux.

On sourit d'abord, lorsque cet observateur ponctuel de la vie nous présente un prêtre « victime des abominables mesures de 1903, contre les congrégations ». On hausse les épaules lorsqu'il juge ainsi les bourgeois républicains d'aujourd'hui : « Quelques-uns parmi ces Jacobins nantis ont étalé du luxe et tenu des salons — par devoir! On entend bien ainsi qu'il ne s'agit là que des membres naïfs du plus corrompu et du plus déshonoré des partis. » Les uns concluent que Paul Bourget est fort ignorant de l'histoire et que son ignorance est coupable. Les autres s'étonnent que Paul Bourget puisse se contenter d'affirmations aussi sommaires et dépourvues de nuances sur des questions capitales, lui qui justifie d'ordinaire par des explications innombrables les moindres gestes de ses moindres personnages et jusqu'aux moindres détails de leurs moindres actes, ou de leurs moindres pensées ; ils en infèrent durement que ce psychologue effréné manque de sens critique. D'autres doutent seulement que ce satiriste violent et rudimentaire puisse aboutir à l'impartialité.

Il y tend, néanmoins, dans ce livre passionné, *Un Divorce*, composé un peu trouble de deux ou trois romans, qui sont deux ou trois réquisitoires que Bourget a enchaînés de son mieux les uns aux autres; et ce n'est pas tout à fait sa faute si le mieux a été l'ennemi du bien.

Réquisitoire contre le divorce, réquisitoire contre

l'union libre, réquisitoire contre l'éducation et la morale sans Dieu ; tous ces réquisitoires sont dans ce livre. Et voici comment ce procureur, qui veut être véridique, mais qui reste procureur, précise « les circonstances de la cause ».

Gabrielle Nouet, « personne du monde », a épousé d'abord M. de Chambault, alcoolique mais gentilhomme. Elle a eu de lui un enfant, Lucien de Chambault. Elle a divorcé, puis elle s'est remariée avec un ingénieur Albert Darras. Elle a de son second mariage une fille, Jeanne.

Albert Darras est libre-penseur. Il a cependant permis à sa femme de donner à la petite Jeanne une éducation catholique. Or, Jeanne va faire sa première communion. Sa mère sent renaître en elle-même sa piété d'autrefois qui n'était point complètement disparue. Elle veut se rapprocher de la religion d'où l'éloigne son second mariage, non reconnu par l'Église. Un vieux prêtre, l'abbé Euvrard, lui donne le conseil peu moral et peu social de quitter son second mari pour venir à Dieu. Gabrielle Darras commence à juger la situation difficile. Elle pleure; elle prie Dieu qui l'exauce, tue bien à propos son premier mari, l'alcoolique gentilhomme. Maintenant le mariage religieux est possible avec Albert Darras. Gabrielle, pour y contraindre Albert, que ses principes écartent de l'Église, s'en va du domicile conjugal, emmenant sa fille avec elle. On nous laisse comprendre à la fin que le longanime Albert satisfera toutes les fantaisies mystiques de sa femme, raisonneuse autant qu'exaltée. Paul Bourget a voulu démontrer, par toutes ces complications, que le divorce est une cause de désordre fatal dans les familles.

Mais il y a une bien autre histoire ! Lucien de Chambault a été élevé par son beau-père Darras. Il a accepté avec enthousiasme toutes ses doctrines de libre-penseur. Il a vingt-cinq ans maintenant. Il veut épouser une étudiante, Berthe Planat, qui a eu déjà un enfant

d'un drôle par qui elle fut séduite et abandonnée. Albert Darras s'oppose à cette union. Lucien discute longuement avec son beau-père, qui n'est pas à court d'arguments. A la fin, Lucien répond à Darras qu'il n'est point son fils et donc qu'il n'a pas à se soumettre à l'autorité inexistante d'un beau-père. Il vivra avec Berthe Planat et l'épousera. Paul Bourget a voulu démontrer par ces complications que le divorce est une cause de désordre fatal dans les familles.

A-t-il réussi à le démontrer ?

Les faits allégués ne sont pas pertinents. Il semble nécessaire que les romans à thèse, d'où doit découler une leçon sociale, ne développent que des événements communs, fréquents, ordinaires à la vie de tous les hommes, pour que tous les hommes puissent profiter de la leçon. Or, par une anomalie qui détruit toute la portée de la thèse, la plupart des romans à thèse sont fabriqués avec des laissés pour compte de mélodrame. Paul Bourget n'évite pas le péril auquel tant d'autres ont succombé. Et les incidents de son roman, qui devraient avoir une vérité générale, ont au contraire le caractère exceptionnel d'accidents assez vulgaires de mélos. Je ne parle même pas de ces enquêtes de police que Bourget emprunte avec trop de désinvolture à Xavier de Montépin. Je ne parle même pas de cette mort trop opportune d'un alcoolique oublié, que Bourget régénère et anéantit soudain pour mieux prouver aux partisans du divorce que le divorce ne mérite pas d'avoir des partisans. Mais cette aventure feuilletonesque dont Lucien de Chambault est le héros en « tombant amoureux » d'une jolie étudiante, sérieuse encore que fille-mère, est d'une invention vraiment trop facile ; et réellement ce n'est pas parce que sa mère a divorcé que Lucien de Chambault aime Berthe Planat. Ces deux faits « ça n'a pas de rapport ». Et cet incident est, au surplus, trop médiocre pour supporter solidement toutes les discussions que Bourget retourne contre le divorce par l'effet trop singulier d'un étrange choc en retour.

Dans ce livre grave et déséquilibré, les événements sont d'un côté, les thèses de l'autre côté — et ne se rencontrent jamais.

Aussi bien, les personnages sont des dissertations en marche, mais non des êtres véritablement vivants. Un seul vit d'une vie intense, c'est Dieu qui domine l'ouvrage et ne joue pas le rôle d'un personnage sympathique. Il est terrible. Il est abominable. Il passe son temps à décourager la vertu, Gabrielle Darras a été la plus honnête des femmes : elle est terrorisée par Dieu. Son courroux la poursuit. « Ah ! dit-elle à son mari qui la plaint bien, tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir Dieu avec soi et de ne l'avoir plus. Quand je t'ai épousé, j'avais été si malheureuse, tu m'aimais tant ; j'ai voulu me démontrer que j'avais le droit de refaire ma vie avec toi. Je sais aujourd'hui que je ne l'avais pas. Non, je ne l'avais pas. J'étais la femme d'un autre devant Dieu... J'ai du remords... Devant quel Dieu ? me demandes-tu. Mais le Dieu de ma mère et de mon père, de ta mère et de ton père ; le Dieu que j'ai appris à prier quand j'étais toute petite ; le Dieu que ma fille apprend à prier ; le Dieu de l'Évangile et de l'Église, de mon Église. J'avais perdu la foi en lui, je l'ai retrouvée... Ce qui s'est passé depuis trois jours me prouve trop que j'avais raison... notre foyer est maudit. Nous sommes frappés parce que nous sommes en révolte contre lui, parce que nous l'outrageons tous les jours, parce que... parce que nous ne sommes pas mariés ! » Que voilà un Dieu de méchant caractère ! Nous sommes accoutumés à concevoir un Dieu plus doux, de meilleure humeur et plus disposé à pardonner les offenses... Est-ce que les idées de Paul Bourget ne seraient pas contemporaines de ce Dieu cruel et constamment irrité qui a heureusement abdiqué en faveur d'un Dieu clément !

En tous cas, ces idées groupées en plaidoiries ou en réquisitoires sont peu persuasives ! Est-ce l'indécision naturelle à un esprit loyal en qui persistent au fond, tout au fond, des doutes ? Je ne sais, mais l'argument

tation de Paul Bourget — qui ne fait qu'argumenter dans ce livre — contre le divorce ou l'union libre est inconsistante et fragile ! Probablement, Bourget a voulu utiliser les seuls arguments habituels des dissertants professionnels de l'Église. Mais qu'elles s'appuient sur l'autorité d'ecclésiastiques vénérables ou de sociologues qui ne plaisantent pas comme le professeur Enrico Morselli, il est cependant des sottises que Paul Bourget n'aurait pas dû prendre à son compte. Entre autres, celle-ci : « Dans les pays où le divorce existe, le chiffre des criminels, des fous, des suicides, est proportionnellement décuple chez les divorcés, » Cela, avec votre permission, ne démontre pas que le divorce est une cause d'anarchie et de dégénérescence, mais tout simplement que les divorcés, tombés dans le crime ou la folie, étaient *a fortiori* incapables de vivre dans l'état de mariage, et qu'il était bien heureux que le divorce existât pour débarrasser les êtres sains du contact pernicieux de ces êtres malsains. Le grand nombre de fous, de criminels ou de suicidés parmi les divorcés ne condamne donc pas le divorce, mais bien plutôt le justifie. Paul Bourget oserait-il dire le contraire ?

Il est vrai que Paul Bourget ne pensera pas que rien puisse justifier le divorce, car le divorce est opposé à l'immuable loi divine qui a façonné les immuables lois humaines, d'après lesquelles la famille doit être immuablement organisée... Le livre tout entier de Paul Bourget a pour base cette doctrine : j'avais bien raison de dire qu'il est peu d'accord avec la vie.

Enfin, les contradictions n'y manquent pas, qui affaiblissent la thèse étroite et absolue. Et on est d'autant plus choqué de ces contradictions que Paul Bourget a voulu davantage se montrer à nous comme un imperturbable logicien.

D'abord il faut nous présenter Gabrielle Darras telle qu'elle est, c'est-à-dire femme vertueuse avec délicatesse, naturellement encline aux sentiments les plus purs et les plus nobles. Il est donc bien entendu que

Gabrielle n'a divorcé que parce qu'elle était la victime douloureuse de son premier mari, brute alcoolique qui l'outrageait et la battait. Nous sommes convaincus, et nous aurions encouragé Gabrielle à divorcer plus tôt. Mais ensuite il faut démontrer que le divorce est le destructeur haïssable de la famille et de l'ordre social. Alors Paul Bourget oublie que le Chambault était au début du livre un incorrigible dépravé, et il nous fait croire que Gabrielle aurait très bien pu corriger les petits défauts de son premier mari en y mettant de la patience, et qu'elle a eu tort de quitter sans le régénérer l'ivrogne qui la rouait de coups, mais dont les instincts n'étaient peut-être point si mauvais...

Détail, pensez-vous. Il est des contradictions essentielles. Tout le drame naît d'une conversation entre Gabrielle Darras, déjà en proie à sa crise mystique, et un vieil Oratorien, l'abbé Euvrard. Celui-ci affirme une intransigeance implacable. L'Église, qui marie volontiers les filles-mères, ne peut en aucun cas excuser le divorce, ni tolérer un mariage après divorce, car le divorce est le pire des crimes. « Vous vous êtes associée, dit ce prêtre sévère, à cette œuvre d'ébranlement (social et moral) dans la mesure où vous l'avez pu. Vous avez sacrifié la société à votre bonheur individuel. Vous avez, votre second mari et vous, constitué, dans votre humble sphère, un type de foyer anarchique d'autant plus funeste que vous y avez donné l'exemple par vos vertus, de la décence dans l'irrégularité, d'une apparence d'ordre dans le désordre. » Pour se réconcilier avec Dieu, Gabrielle Darras doit donc bouleverser sans retard son nouveau foyer, quitter son mari... Bizarre moyen de rétablir l'ordre. Mais Dieu a ses exigences précises; il n'admet aucune concession, vous le comprenez bien, aucune, aucune concession. La pieuse Gabrielle qui ne se sentait pas si criminelle, est affolée. On le serait à moins... Mais à la fin, quand le premier mari a rendu à Paul Bourget le service de mourir, quand Albert Darras laisse supposer que plus tard,

peut-être, il aura la générosité de consentir à l'union religieuse que pourtant il condamne, alors l'abbé Euvrard devient conciliant jusqu'au prodige. Il n'hésite pas à conseiller à Gabrielle Darras de rester dans son foyer anarchique, de vivre avec son mari qui n'est pas son mari et d'attendre les événements... Où l'Église gagne quelque chose, l'ordre social ne saurait rien perdre.

Autres contradictions, Paul Bourget professe que le divorce est une cause de désunion irrémédiable. Or, ce ménage de divorcés qui ne sont point valablement mariés fournit le plus bel exemple d'union qui se puisse voir. Et on se demande si elle aurait été d'une vertu sociale plus efficace l'union — indestructible — de Gabrielle avec de Chambault l'alcoolique, qui eût conduit sa femme jolie et sage à la misère, peut-être à la dégradation, compagne assidue de la misère, et il lui eût infligé des enfants héritiers des tares paternelles, voués à tous les vices et à toutes les maladies... Ah! oui! nulle part la puissance du sentiment de la famille n'apparaît mieux que dans cette association — coupable — de divorcés, puisque ce sentiment résiste à toutes les causes de divisions religieuses et morales... Et alors que Paul Bourget a été très préoccupé de démontrer l'infériorité de la morale moderne — de cette morale moderne qui admet le divorce — de la morale moderne qui n'a d'autre religion que celle de la conscience et d'autre principe directeur que celui du devoir, il arrive que les seuls personnages raisonnables et énergiques du roman sont ceux qui la professent : le jeune Robert de Chambault qui a subi l'influence de son beau-père, Berthe Planat qui n'a point trahi les principes dont elle fut d'abord la victime, et surtout Albert Darras dont la sagesse pratique dénouera le drame créé par la violence antisociale de la loi divine...

Il ne s'agit point d'opposer une thèse à la thèse de Paul Bourget. Il suffit d'observer qu'il n'est pas parvenu à déterminer rigoureusement sa thèse dans ce

livre, où il est moins moraliste que casuiste de la morale. Il est, là, défenseur acharné de la doctrine catholique la plus étroite et de ses applications sociales les plus complètement détruites par le progrès des esprits et des mœurs. La haine et le mépris de son époque l'animent. Est-ce que son intransigeance sert la cause qu'il veut défendre ? Vous le direz. Est-ce que même ces romans de combat dont *L'Étape* et *Un Divorce* offrent des exemples très différents, peuvent exercer quelque influence ? Vous en déciderez.

Mais on est stupéfait, en lisant *Un Divorce*, de la transformation profonde qui s'est opérée dans l'esprit et l'âme de Bourget. Lui qui a consacré presque toute son œuvre à étudier l'amour et la femme, à excuser ou à expliquer, ce qui revient au même, les amours des femmes, à parer de charmes, en dépit de toutes les restrictions possibles, les manifestations de ces amours féminines, il s'emploie maintenant à célébrer la sainteté du mariage. Il attribue à la vie des femmes la mission la plus austère. La femme ne lui paraît aimable que dans le sacrifice. Gabrielle Darras qui dit à son second mari : « Nous avons été trop coupables, moi surtout, qui *croyais*, en cédant à la terrible tentation de cette loi impie du divorce. Il n'y a pas de code humain qui puisse prévaloir contre l'ordre divin. On ne divorce pas des sacrements », elle se persuade que l'ordre divin lui imposait l'obligation de demeurer avec son premier mari et de fonder dans les pleurs une famille de rachitiques et de dégénérés... Tel est l'avis de Paul Bourget !

Évidemment, les préoccupations de Paul Bourget sont aujourd'hui nobles et hautes. Il ne convertira personne à sa doctrine féroce. Mais les adversaires de ses idées lui sauront gré d'avoir dessiné cette belle physionomie d'Albert Darras, qui est l'homme moderne avec sa force souveraine et rayonnante de bonté, et qui sort seul vivant de ce livre destiné à anéantir la détestable

société moderne. En faveur de cette impartialité, ils pardonneront peut-être les violentes injustices de *L'Étape* à Paul Bourget, contempteur systématique du temps présent.

13 août 1904.

MARCEL MIELVAQUE

On peut tout admettre, et il est permis de décider que le roman est un genre littéraire qui réunit les avantages des autres genres littéraires, mais n'offre aucun de leurs inconvénients, qu'il est extrêmement propre à l'expression de tous les sentiments et de toutes les pensées, qu'évoluant sans cesse et se renouvelant sans fin, il est appelé à devenir la forme principale de notre littérature. Tel n'est point mon avis.

Cependant si chaque livre est roman ou convié à l'être tôt ou tard, retenons que le roman est avant tout et devrait bien rester après tout un récit... romanesque, dont l'observation de la réalité et la vérité des faits ne sont pas plus absentes qu'elles n'y sont inutiles, mais où l'imagination conserve encore sa part, qui est grande.

Je vois néanmoins un jeune écrivain habile à réfléchir sur la vie sociale des pays qui l'environnent, curieux de déterminer les traditions et les lois qui déterminent cette vie des hommes et des groupements sociaux. Dix ou quinze ans, il prolonge ses études et ses réflexions. Quand il les expose et lorsqu'il exprime les idées que la considération des faits lui suggère, on s'aperçoit que ses études furent véritablement approfondies et que ses réflexions furent certainement profondes. Il s'est constitué lui aussi pour son usage personnel et probablement pour le bienfait universel un système de la société. Il est trop généreux pour ne

pas nous convier à tirer profit de ses patientes découvertes... Et il écrit des romans ! Des romans ? Est-ce possible ?

Il écrit des romans, et délibérément il écarte du roman tout ce qui donne au roman, je ne dis pas son prix et son charme, mais son caractère. Il déclare, comme on professe une foi : « Nous ne voulons point faire briller notre style, ni témoigner d'une imagination romanesque. Nous nous sommes seulement proposé une démonstration. Et plût à Dieu qu'elle pût se réduire à la sécheresse géométrique. Porte tout ton effort à éviter l'art des littératures et à réduire la proposition aux formules d'un théorème. Il importe seulement que l'on comprenne et que l'on profite. »

Il s'est proposé ce sévère dessein. Il persiste à l'exécuter. Et lorsqu'il écrit son deuxième livre, qui est un deuxième roman, il signifie sans ambages à son lecteur :

Je te veux avertir, premièrement, de te détourner si tu cherches ici les grâces et les beautés des lettres. Tu ne les trouveras pas. Je suis ignorant des artifices admirables du langage. Comment les saurais-je ? Je ne suis qu'un paysan cultivateur... »

Mais alors, puisqu'il est à ce point l'ennemi des qualités particulières aux romans, pourquoi donc est-ce seulement des romans qu'il écrit ? Ne cède-t-il pas à l'entraînement prodigieux des générations littéraires où tant de romans furent publiés qui n'étaient point des romans, à la vérité, mais confondaient dans le développement d'une intrigue romanesque la matière de toutes sortes de livres !

Lui-même, Marcel Mielvaque, a un but important lorsqu'il écrit. Il veut exercer une influence sur les institutions :

« L'été, c'est le temps d'agir. L'hiver, c'est la saison de réfléchir pendant de longues heures inoccupées. Une foule de questions nous préoccupent, nous aussi. Le train universel du monde ne nous est pas indiffé-

rent. Une nouvelle invention change notre fortune, nos habitudes et nos mœurs. Les lois sociales troublent notre économie et nous suivons avec attention les discussions des Parlements et les idées des écrivains.

« D'elles dépendent les institutions futures. Nous nous inquiétons, ami lecteur, de ce que seront ces institutions, et l'éducation des fils qui doivent continuer notre œuvre, de la fille étrangère qui viendra dans notre maison pour la gouverner selon l'honneur traditionnel. Après y avoir longuement réfléchi, l'envie nous prend à nous aussi d'écrire notre pensée pour la communiquer à ceux que les mêmes soucis agitent. C'est ainsi que j'osai écrire ce livre.

« ... J'ai écrit dans un but pratique. »

L'ambition est belle ; mais est-ce surtout par le roman qu'on la peut réaliser ?

Du moins, les idées de Marcel Mielvaque sont extrêmement précises. Elles s'affirment dans leur énergie et leur netteté à travers ses trois romans : *l'Ame de la Race; le Piège; la Vertu du Sol.*

Il veut d'abord exposer l'histoire d'un déclassé souffrant par le fait de l'instruction et montrer la condition misérable à laquelle cette instruction le condamne. Et je vous assure que cet investigateur des réalités sociales ne dissimule rien de ses découvertes.

Avant que Maurice Barrès n'analyse avec pénétration la situation des *déracinés*, Marcel Mielvaque étudie celle des *déracés*. Arraché par l'instruction à son village natal, le *déracé* n'a plus de naturelles assises. Je cite les jugements sévères de Marcel Mielvaque :

« En effet, le milieu où il devait vivre par son origine ne lui convenait plus ; et celui pour lequel il avait été dressé lui était fermé par la force des choses. C'est pourquoi il souffrait beaucoup, ayant des désirs et des goûts qu'il ne pouvait satisfaire.

« L'instruction et les livres en sont la cause. Les

livres sont un poison dangereux et subtil. Ils font notre malheur. Ils ornent notre esprit et développent outre mesure notre intelligence. Cela est mauvais.

« L'intelligence se développant altère la bonne simplicité de notre nature. Il ne faut point comprendre trop de choses, ni soumettre l'univers à notre critique. Par là nous détruisons les instincts, les préjugés et toute la partie obscure de nous-mêmes à l'aide de quoi nous nous dirigeons.

« Ces instincts et ces préjugés sont ceux du milieu où nous sommes nés. C'est là qu'ils se satisfont. Ils dirigent nos désirs. Et quand nous les conservons intacts nous restons en harmonie avec le monde qui est autour de nous et nous ne désirons rien que nous ne puissions satisfaire. C'est pourquoi nous sommes heureux.

« Si nous les détruisons, nous n'avons plus aucune règle fixe. Nous sommes comme suspendus dans le vide, ballottés au vent de tous les désirs. Nous n'atteignons rien de ce que nous voulons et nous sommes malheureux. »

La conclusion de tout ceci : c'est qu'il faut conserver *l'Ame de la Race* naturelle, faite des instincts héréditaires, et qui est, pour ainsi dire, dans les molécules de notre chair et dans les globules de notre sang ; ne pas la laisser dominer par l'autre, artificielle, faite des principes généraux et absolus, non point propre à une race, mais convenant à tous, c'est-à-dire contraire à chacun.

Ayant démontré ces vérités utiles, Marcel Mielvaque écrit le deuxième chapitre de son essai sur la vie sociale de notre temps, et c'est un deuxième roman : *Le Piège*. Vous avez bien vu la marque caractéristique de cet écrivain. Il a des idées, il les justifie par ses observations, si ce ne sont pas ses observations qui lui ont peu à peu suggéré ses idées. Il a confiance en ses idées. Il sait qu'elles sont justes et qu'il est avantageux pour la conduite de la vie d'avoir des idées

justes. Il veut tout de suite en partager le bénéfice avec son prochain. Et il écrit un roman. Il écrit deux romans. Il écrit trois romans. Il écrira d'autres romans encore, ce sociologue, les romans naissent d'une sociologie, comme ils pourraient naître d'une philosophie. Ils ne sont pas le produit d'une imagination en mouvement.

Aussi bien, quand vous connaissez l'esprit à la fois curieux et généralisateur — il a pourtant l'horreur des généralisations — de Marcel Mielvaque, vous ne demandez pas : quelle histoire va-t-il nous conter ? Mais de quelle idée sociale va-t-il rechercher les sources, les applications et les conséquences ?

« J'ai voulu examiner la manière dont se fait aujourd'hui le mariage », déclare l'auteur du *Piège*. On discernera tous les intérêts vulgaires des familles, intérêts dont les jeunes gens destinés à être fiancés, puis époux, deviendront, suivant leurs chances, tout simplement, les bénéficiaires ou les victimes. On met ces jeunes gens en présence l'un de l'autre, et l'on compte que le Désir, adroit oiseleur, les pourra prendre à son piège. En effet, bientôt, « le Désir, subtil enchanteur, met en eux la piété et la religion mystique des amants ». Cela dure un temps très court ; et il y a en France un nouveau ménage de petits bourgeois qui ressemble à tous les autres ménages de petits bourgeois.

O poésie familière de ce sujet ! Mais la poésie ne suffit point à cet historien, à ce théoricien social, à Marcel Mielvaque. Et dans les péripéties d'un mariage de chef-lieu de canton roulent des idées sans nombre. Elles sont claires, elles sont ordonnées méthodiquement, elles complètent on ne peut mieux celles exposées d'abord — chaque chose a son temps, chaque idée son roman — dans *L'Ame de la Race*. L'enquête sociologique de Marcel Mielvaque sur la vie intime d villages français est menée avec un soin expériment. avec les scrupules d'un savant pondéré.

Nous saurons quelles sont les conséquences exact

de la Révolution française sur la moralité bourgeoise. Les bourgeois sont enclins depuis ces temps mémorables à réclamer constamment la protection de l'État, « le dieu sauveur à qui l'on a recours en toute difficulté ». Ou bien, « l'argent reste le seul titre de noblesse dans une société qui a détruit toutes les distinctions sociales. »

Nous saurons quelles sont les conséquences exactes de l'instruction moderne sur les affections familiales. Et comme il est certain que Marcel Mielvaque est moins préoccupé de nous raconter de belles histoires que de nous convaincre! Il a examiné dans *L'Ame de la Race* les effets de l'instruction sur un jeune homme lancé par elle en un milieu complètement nouveau, où rien ne l'attache solidement. Il examinera dans *Le Piège* les effets de l'instruction sur une jeune fille qui ne pourra point se séparer du milieu familial, mais qui lui deviendra étrangère. Et pourquoi ? Parce que « ces messieurs, les professeurs de lycées, sont les commis-marchands de la science moderne. Ils la répandent et ils louent ses bienfaits. Ils s'attachent à détruire avec zèle la concurrente d'en face, la famille, qui, avant eux, régnait seule et formait par les traditions la personnalité de l'enfant. Ces messieurs effacent avec soin cette première empreinte et regrettent de ne pouvoir détruire même les tendances héréditaires, afin d'édifier une bâtisse droite, pareille chez tous, et construite selon les principes rationnels ».

« Et deuxièmement... » ajoute avec sa gravité habituelle Marcel Mielvaque qui n'a jamais fini de démontrer...

Comment se dissocient, et comment se constituent les familles, nous le savons par *L'Ame de la Race*, par *Le Piège* sans qu'il soit possible d'en ignorer encore quoi que ce soit. Marcel Mielvaque, romancier consciencieusement didactique, nous a tout appris. Il élargit maintenant ses études sociales. Troisième roman. Troisième chapitre de l'enquête sociologique à laquelle il

consacre infatigablement son opiniâtre perspicacité. Il étudie dans *La Vertu du Sol* la commune, « l'unité sociale la plus simple et comme la cellule de ce grand organisme complexe qu'est la nation. » Les titres des livres de Marcel Mielvaque sont des programmes, ainsi que ses préfaces et que ses livres eux-mêmes. C'est bien « la vertu du sol » que nous allons connaître. Les êtres qui agissent dans *La Vertu du Sol* sont de ceux à qui la fortune ne permet pas de loisirs et qui donc n'ont pas de fantaisies. Leurs actions et leurs pensées sont étroitement dictées par les exigences matérielles de leur condition. Romancier que vous êtes, vous avez patiemment recherché et presque inventorié les nécessités économiques qui les font esclaves et déterminent leur conduite !!

Narrateur scientifique, vous définissez par avance vos héros, afin que nul lecteur ne s'en aille les interpréter au gré de son imagination : « Ce sont des hommes qui tirent toutes leurs ressources de la terre. C'est la terre qui, par sa générosité ou sa parcimonie, change leur fortune, l'accroît ou la restreint et par là modifie leurs âmes mêmes. Sous la plupart d'entre eux vous retrouverez le sol, agent principal du drame, invisible et toujours présent. Et, en face du sol, des éléments de richesse nouveaux qui lui sont étrangers et ennemis et qui rendent l'homme indépendant de la terre en diminuant la puissance exclusive de la nourricière. Ce sont l'argent sous sa forme moderne et le commerce lointain, des inventions nouvelles aussi — causes de bien-être, causes de misère ? — causes certaines des drames présents, des luttes mortelles où s'effondrent des existences jadis heureuses, prospères, honorées, des existences qui s'écoulaient tranquilles, confiantes dans les antiques ressources du passé... » Voilà votre conte, ô conteur !

Bien entendu, nous cheminerons toujours parmi des idées. On ne nous laissera oublier aucun moment quelle force est l'union de la famille. Et Marcel Mielvaque

parlera avec révérence de « cette haute loi, méconnue par notre société moderne, que les individus sont puissants lorsque le groupe naturel dont ils font partie est puissant. » On discutera de l'émigration vers les villes; oui, on discutera beaucoup de l'émigration vers les villes. « Émigrer ! cela te semble facile à toi qui, vivant dans des bureaux avec des livres, as devant les yeux des statistiques et non des hommes. Tu répartis les unités au mieux des intérêts du moment. Mais ces unités, dans la réalité, ce sont des êtres vivants, grands ou petits, bruns ou blonds, d'un tempérament sanguin ou lymphatique selon les races et les climats. Ils sont adaptés à un sol, formés par lui et pour lui. La transplantation est malaisée. Ne viens-tu pas de voir Joanny ? (Joanny, je savais bien qu'il devait servir pour une démonstration !) Il est façonné par la terre, non pas une terre quelconque, mais cette terre où nous sommes, cette terre à petite propriété, terre de collines ensoleillées et caillouteuses qui, par la volonté de la nature, impose certaines cultures. Il y a déjà là un destin inéluctable, la force de la nécessité et des éléments où la raison n'a aucune prise !... »

Puisque Marcel Mielvaque est ainsi volontairement un romancier d'idées et d'idées sociales, on pourrait croire qu'il est le défenseur d'idées caduques et que le *progrès* est son ennemi personnel. Sans doute, il ne cache rien des troubles pernicieux que le Progrès inflige à l'existence des humbles familles et des modestes villages. Il ne cache pas non plus que cette existence est petite et chétive. Rassurez-vous, Marcel Mielvaque est un romancier impartial ! Il est un romancier qui a l'impartialité d'un savant !

Mais il est un romancier. Je passe L'*Ame de la Race*, roman de début, qui a un peu trop l'air d'un théorème en action et quelquefois en mauvaises actions. Et cependant, ce type de Denis Martin le *déracé*, le déclassé, vit d'une vie originale et forte. Mais *Le Piège* et *La Vertu du Sol* sont deux livres où s'épanouissent beau-

coup de qualités du vrai romancier. On voit dans ces livres les êtres les plus ordinaires. Marcel Mielvaque nous avertit en ses préfaces que ce sont justement ces êtres et non pas d'autres que l'on verra.

« Je n'ai pas le mérite d'une invention extraordinaire. Je ne réussirais pas à distraire par les arrangements de mon imagination. Je ne l'essaie pas et je me tiens aux propos communs. Tu verras bien aussi que mes héros ne sont point remarquables. Tu les as connus. Ils sont autour de toi et j'ai mis dans leur bouche le langage plat des conversations quotidiennes. » (*Le Piège.*)

« Mon but a été de peindre la vie d'une commune française sous ses divers aspects : politique, religieux, sentimental, moral. J'ai pris une commune qui n'a rien de particulier ni d'exceptionnel et les personnages que je mets en scène sont quelconques aussi. Les événements qui leur arrivent peuvent arriver à tous. Leurs sentiments sont ordinaires et ils sont semblables à tous les personnages de même catégorie que l'on peut observer dans l'humanité française. » (*La Vertu du Sol.*)

C'est vrai, mais tout le réalisme n'est constitué que de héros ordinaires et d'aventures qui ne sont pas extraordinaires. Il faut donc dire que Marcel Mielvaque est romancier réaliste le plus minutieux qui soit. Tous les moindres mouvements de ses moindres personnages sont pris sur le fait. C'est de la réalité méticuleusement transposée avec l'art le plus sûr et la plus patiente habileté. Voyez dans *Le Piège* ou dans *La Vertu du Sol* vivre ces « personnages ordinaires », dont nous parle avec tant de réserve Marcel Mielvaque. Ils sont ordinaires, en effet, mais comme ils vivent ! Vous les connaissez effectivement mais avec quel plaisir vous les reconnaissez ! Bourgeoises enrichies, vieilles fille coquettes ou acariâtres, religieuses policières et dom natrices, médecins philosophes, jeunes filles « élevé à la ville », propriétaires qu'affole la ruine, aubergist

politiciens, banquiers des chefs-lieux de canton adroits à attirer l'argent, petits bonshommes de finances que leurs compatriotes subissent avec une respectueuse terreur, et jusqu'à cette femme incomprise, cette Mme Clavert dont on peut rapprocher le nom du nom de Mme Bovary : personnages de roman, je vous le dis ! Et Marcel Mielvaque sait décrire autant qu'il excelle à analyser les caractères. Et il est sensible à la poésie des choses comme à leur réalité...

Néanmoins les idées encombrent ses livres qu'ils enrichissent. Elles arrêtent parfois la marche des personnages qu'elles doivent guider. Et peut-être que l'anecdote, si fertile en émotions qu'elle puisse être, est moins émouvante que toutes les idées agrégées autour d'elle. On se passionne moins pour l'élection du maire de Beauval que pour le destin de tous les villages français que le Progrès menace avant de les vivifier.

Marcel Mielvaque est un sociologue trop sérieux, et solide et profond, pour que l'appareil romanesque où il jette ses idées ne paraisse pas fragile, léger et superficiel. Il serait romancier excellent, s'il avait moins d'idées. Il serait sociologue plus persuasif, s'il ne dispersait pas ses idées dans le roman. Il a suivi l'exemple de ses contemporains pour qui le roman sert à tout et suffit à tout. Le jour où il concentrera dans un essai ses doctrines si fortes, il obtiendra en autorité ce que ces romans ne lui ont pas fourni en gloire, et cet esprit sincère, vigoureux et clairvoyant, ne sera plus méconnu parce qu'il ne donnera plus à personne de prétextes à le méconnaître. Il s'est systématiquement jeté dans la confusion contemporaine, il ne tient qu'à lui d'en sortir.

20 août 1904.

LE CHEVALIER D'ÉON

Je confesse que je suis curieux de savoir si, en réalité, le chevalier d'Eon ne fut pas plutôt la chevalière d'Eon et que toutes les incertitudes publiques, et même retentissantes, sur le sexe de celui ou de celle que MM. Octave Homberg et Fernand Jousselin qualifient sévèrement un aventurier au XVIIIe siècle me paraissent désobligeantes.

La chevalière d'Éon fut bien le chevalier d'Éon : nous en avons la preuve irréfutable. Un procès-verbal d'autopsie rédigé le 21 mai 1810 par le chirurgien Copeland enlève tout prétexte à des discussions de mille manières équivoques. Mais l'indécision amusée des contemporains prêta à trop d'anecdotes qui seraient grossières, si d'abord elles n'étaient bouffonnes.

Au premier jour l'aventure fut piquante. On eut le droit de sourire gaiement, lorsque vint à Londres la princesse Daschkow, nièce du grand chancelier Woronzow qui avait si puissamment aidé l'impératrice Catherine II à se défaire de son royal et embarrassant époux et, veuve, à monter sur le trône où parfois elle se coucha. La princesse était exilée par l'ordre même de cette inimitable souveraine. Réfugiée à Londres, elle y contait avec animation toutes les historiettes russes dont elle faisait ainsi de l'histoire. Elle ne se tenait pas d'aise en narrant à la Cour et dans les salons qu'elle connaissait de longue date le chevalier d'Éon, diplomate autant que dragon, que jadis d'Éon s'était introduit au palais impérial de Saint-Pétersbourg sous des

habits de femme et que, dupe de ce déguisement, l'impératrice Élisabeth avait admis le jeune officier dans le cercle de ses filles d'honneur où il n'avait point exercé de ravages. On plaisantait alors, et les conversations sur le sexe du chevalier d'Éon étaient des plaisanteries de fort bonne grâce. Les oisifs qui sont aussi les badauds provoquèrent une série de paris sur cette énigme imprévue. Des polices d'assurances furent contractées au Brook's et au White's Club. Les cafés affichèrent la cote et des bordereaux qui nous ont été conservés montrent que les enjeux s'élevaient couramment à plusieurs milliers de guinées. On prétend d'ailleurs que l'artificieux chevalier profitait des spéculations engagées à son sujet. Il s'en défendit vivement; mais, loin de prouver rien, il se contentait d'écrire avec pudicité. « Je suis assez mortifié d'être encore tel que la nature m'a fait et que le calme de mon tempérament naturel ne m'ayant jamais porté aux plaisirs, cela a donné lieu à l'innocence de mes amis d'imaginer tant en France qu'en Russie et en Angleterre que j'étais du genre féminin et la malice de mes ennemis a fortifié le tout (1771) ».

Plus tard, cette modification, qui était une métamorphose, donna lieu à des incidents que leur vulgarité rend inexcusables.

N'êtes-vous pas choqués lorsque la question du sexe de d'Eon devient en 1775 (et il n'a pas moins alors de quarante-huit ans ; débat retardataire !) une affaire d'État. Le ministre Vergennes, redoutant quelqu'un de ces scandales que d'Eon tenait en réserve, envoya Caron de Beaumarchais à Londres, à cette fin qu'il obtînt de d'Éon la déclaration solennelle qu'il était une femme et qu'il s'engageait à porter l'habit féminin. « Les promesses par écrit d'être sage ne suffisent pas pour arrêter une tête qui s'enflamme toujours au seul nom de Guercby, écrivait Beaumarchais au ministre. La déclaration positive de son sexe et l'engagement de vivre désormais avec ses habits de femme est le seul frein

qui puisse empêcher du bruit et des malheurs. Je l'ai exigé hautement et je l'ai obtenu. » Plus choquante encore est la curiosité que suscite l'extraordinaire d'Eon. Il se déclarait prêt à « faire couvrir sa tête dragonne d'un voile sacré dans un couvent de nonnes. » En attendant il réclamait un trousseau des bontés du roi. Marie-Antoinette, frivole et un peu sotte, s'intéressait aux infortunes de cette fille si intrépide. Elle ordonnait que le trousseau serait confectionné à ses frais. Mlle Bertin, la célèbre marchande de modes, couturière de la reine, eut la première le singulier honneur d'emprisonner sous les jupes décentes, et, si je l'ose dire, austères d'une vieille et noble demoiselle, le bouillant capitaine de dragons. Pour le reste de sa garde-robe, d'Éon s'adressa à Mlle Maillot, marchande de modes plus modeste et à Mme Barmant « faiseuse de corps flexibles et élastiques. » Le sieur Brunet, perruquier, rue de la Paroisse, fut chargé de lui accommoder une « coiffure à triple étage ».

Voltaire ricanait selon son habitude : « Je ne puis croire, écrivait-il de Ferney au comte d'Argental, que ce ou cette d'Éon ayant le menton garni d'une barbe noire très épaisse et très piquante soit une femme. » D'Eon raillait comme il avait coutume. Il écrivait à Vergennes : « Depuis que j'ai quitté mon uniforme et mon sabre, je suis aussi sot qu'un renard qui a perdu sa queue. Je tâche de marcher avec des souliers pointus et de hauts talons, mais j'ai manqué me casser le col plus d'une fois ; au lieu de faire la révérence, il m'est arrivé plus d'une fois d'ôter ma perruque et ma garniture à triple étage que je prenais pour mon chapeau ou pour mon casque. » Mais tant d'autres le prenaient au sérieux! Le 21 octobre 1777, jour de Sainte-Ursule, ainsi qu'il a soin de le noter dévotement, le chevalier d'Éon, ancien capitaine de dragons, ancien ministre plénipotentiaire de France à Londres, « reprit sa première robe d'innocence pour paraître à Versailles, comme il avait été ordonné par le roi et les mini

tres. » Chacun voulut voir cette femme extraordinaire, simplement vêtue et qui pour tout joyau portait sur son corsage une croix de Saint-Louis gagnée sur le champ de bataille aussi bien que dans les ambassades. C'était une merveille pathologique On lui écrivait, on l'invitait, on le fêtait, on l'admirait. Ses anciens camarades de régiment se rappelaient à son souvenir. Hélas ! il lui restait encore trente-cinq ans à vivre !

On le fêta d'abord. Puis ce furent des expédients, puis des exhibitions, puis la détresse.

Pendant la Révolution, le loyalisme des sentiments républicains de celle qui se laissait appeler « la citoyenne Geneviève » ne lui valut pas le rétablissement par la Convention de la pension que lui faisait la royauté et dont les quartiers ne lui étaient plus payés depuis 1790 D'Éon dut se faire une sorte de gagne-pain de l'épée qu'il ne lui était plus permis de mettre au service de son pays, et se vit réduit à prendre part à des assauts publics. Il y gagna du moins une véritable renommée. Il eut pour adversaires les meilleurs escrimeurs de l'Angleterre, le chevalier de Saint-Georges lui-même et les battit plus d'une fois. D'Éon n'était pas d'ailleurs un escrimeur novice. Déjà vers 1750, lorsque, tout jeune avocat au Parlement de Paris, il écrivait pour se faire remarquer d'érudits traités d'histoire ou d'économie politique, il s'y était distingué. Il n'avait fait que développer cette science des armes au cours de sa vie aventureuse et durant sa carrière à l'armée.

Aussi son âge avancé ne l'empêcha-t-il pas de faire honneur à une réputation que son nouveau sexe rendait tout à fait exceptionnelle. Bien qu'il reprît d'ordinaire pour tirer en public son ancien uniforme des dragons, d'Éon fit plusieurs fois assaut sous un costume mi-féminin et mi-masculin. Au mois de septembre 1793, il prit part dans ce bizarre accoutrement à un tournoi que le prince de Galles présida lui-même. Il y remporta sur un officier anglais un brillant succès et des estampes qui sont aujourd'hui recherchées fixèrent le souvenir

de cette solennité qui ne ressemblait à aucune autre. Le profit que lui procurait ce précieux talent le détermina même à entreprendre hors de Londres de véritables tournées. Les Gazettes anglaises relatent le succès qu'il obtint à Douvres, à Canterbury, à Oxford. Ce fut au cours d'une de ces tournées à Southampton qu'arriva, le 26 août 1796, le malencontreux accident qui devait brutalement mettre fin aux succès d'escrimeur que la chevalière d'Éon remportait encore à l'âge de 69 ans. Le fleuret de son adversaire se cassa, lui faisant une sérieuse blessure. D'Éon fit publier dans les journaux le certificat des médecins qui l'avaient soigné, et une adresse où, remerciant le public des marques d'intérêt qui lui avaient été données, il déclarait avec amertume qu'il serait réduit désormais à « couper son pain avec son épée ». Sa blessure le retint au lit quatre mois. Dès qu'il fut transportable on le ramena à Londres où il eut à subir une longue convalescence. Il fut recueilli par une vieille dame anglaise son amie, Mistress Mary Cole, et réduit à vivre platement. Il le constatait avec mélancolie: « Ma vie se passe à manger, boire, dormir; à prier, à écrire et à travailler avec mistress Cole, à raccommoder le linge, les robes et les bonnets. » Charlotte-Geneviève, Louise, Auguste, Andrée Timothée d'Éon de Beaumont, écuyer, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, ancien capitaine de dragons, ministre de France en Angleterre, mangea, but, dormit, pria, raccommoda le linge, les robes et les bonnets jusqu'en 1810.

Cette interminable décadence du chevalier d'Éon est douloureusement vulgaire. Elle est lamentable. C'est la triste fin d'un ambitieux. Méritait-il seulement que l'histoire le considérât, si son ambition ne le relevait ! Il faut voir ainsi d'Éon: un ambitieux, un bel ambitieux qui crée toutes les circonstances favorables à son ambition, lutte contre les circonstances hostiles avec l'entrain le plus plaisant, semble arriver aux places enviées, puis, n'ayant que ce défaut de ne point

savoir temporiser quand c'est justement la temporisation qui lui serait le plus avantageuse, perd un peu la tête et n'a jamais le loisir de la retrouver complètement.

Son destin est un des plus instructifs documents des mœurs sociales d'un siècle : et c'est pourquoi MM. Homberg et Jousselin ont été judicieux de consacrer à d'Éon leur travail patient. Je ne parle point de ces mœurs agréables et polies qui font le charme parfois extravagant de la société française au XVIIIe siècle : la vie du moindre gentilhomme inhabile aux gestes historiques permet mieux de faire paraître ces mœurs en leur séduction ordinaire. Celle de d'Éon est exceptionnelle. Il est un aimable cavalier d'un siècle cavalier. Mais il est surtout un ambitieux qui eût poussé son effort d'accroissement dans tous les temps et sous tous les régimes. Il prit le sourire de son siècle. Il eût adopté la rudesse d'un autre. Il a une petite signification historique parce qu'il montre la puissance des mœurs sociales au XVIIIe siècle encore contre un homme extraordinairement intelligent, qui avait cette faiblesse de n'être point de grande naissance.

D'abord, tout jeune, en 1762, prompt aux imaginations, il rêve d'une sorte d'ambassade en Russie. Mais la tsarine meurt, et d'Éon apprend à ses dépens, que si, en dépit de l'infériorité de son grade et de la petitesse de sa naissance, il a pu se trouver désigné aux yeux du ministre et du roi pour remplir une mission de confiance auprès de la tsarine qui le connaissait depuis plusieurs années et à maintes reprises lui avait marqué sa bienveillance, l'avènement d'un nouveau souverain à Saint-Pétersbourg affaiblissait beaucoup ces raisons particulières. Toutes les « barrières de caste » dressaient de nouveaux obstacles infranchissables à l'ambitieux d'Éon.

Engagé par occasion dans la diplomatie secrète, introduit ensuite dans la carrière régulière, le « petit d'Éon » avait rendu plus que des services. En moins de deux ans, après 1762, il était passé du rôle de secré-

taire à celui de représentant du roi près sa Majesté Britannique et avait troqué le titre et l'uniforme de capitaine de dragons pour ceux de ministre plénipotentiaire. Il n'était plus alors d'ambassadeur de haute noblesse et de grand dignitaire de la Cour de Londres à qui d'Éon fît tort en le traitant d'égal. Et sans doute, ce n'était point une aventure commune que celle de ce jeune homme de naissance très médiocre qui se trouvait à peine âgé de trente-six ans, représenter le roi de France près la Cour la plus magnifique après celle de Versailles et continuer la mission de M. le duc de Nivernais, pair du royaume. Cette rapide ascension à travers les hiérarchies les plus strictes et les castes les plus fermées surprenait ceux qui l'observaient équitablement, scandalisait ceux qui lui portaient envie. Notez-le bien, les services du « petit d'Éon » étaient réels. Ils étaient de grand prix. On ne les contestait pas. Mais d'Éon n'était point né. Libre à lui d'avoir des mérites supérieurs. Mais il fallait bien qu'il s'effaçât devant quelque duc sans esprit... On lui permettrait par grâce de conseiller le duc et de l'inspirer... d'Éon comprenait à merveille la loi sociale d'une époque où ses mérites ne pouvaient point être récompensés. Il écrivait à Praslin, non sans une fierté de très bon ton :

« Je suis parti fort jeune du point de Tonnerre, ma patrie, où j'ai mon petit bien et une maison au moins six fois grande comme celle qu'occupait M. le duc de Nivernais à Londres. En 1756, je suis parti du point de l'hôtel d'Ons-en-Bray, rue de Bourbon, faubourg Saint-Germain. Je suis l'ami du maître de la maison et j'en suis parti malgré lui pour faire trois voyages en Russie et autres Cours de l'Europe, pour aller à l'armée pour venir en Angleterre, pour porter quatre ou cinq traités à Versailles, non comme un courrier, mais comme un homme qui y avait travaillé et contribué J'ai souvent fait ces courses quoique malade à la mort et une fois avec une jambe cassée. Malgré cela, je suis si le destin l'ordonne, prêt à retourner au point d'où j

suis parti. J'y retrouverai mon ancien bonheur. Les points d'où je suis parti sont d'être gentilhomme, militaire et secrétaire d'ambassade: tout autant de points qui mènent naturellement à devenir ministre dans les Cours étrangères. Le premier y donne un titre; le second confirme les sentiments et donne la fermeté que cette place exige; mais le troisième en est l'école.

« *Si un marquis, monsieur le duc, avait fait la moitié des choses que j'ai faites depuis dix ans, il demanderait au moins un brevet de duc ou de maréchal...* » (25 septembre 1763).

Mais on ne pouvait avoir la hardiesse de nommer le petit d'Éon ambassadeur : il n'avait que l'esprit le plus délié, la plus vive activité, une expérience déjà éprouvée et prouvée. On préféra nommer le comte de Guerchy, qui était meilleur gentilhomme et qui était un sot. Après avoir été dans la grande négociation et si difficile de la paix de 1763, le secrétaire particulièrement utile de cet ambassadeur éclairé et magnifique le duc de Nivernais, dont il s'était ingénié ensuite comme ministre plénipotentiaire à conserver la tradition et les allures, d'Éon se trouvait contraint de « secrétariser » de nouveau sous les ordres d'un chef novice dans la diplomatie, court de vues et de moyens et décidé à retirer de son ambassade les avantages d'une riche prébende. Voilà ce qu'il en coûte de n'être qu'un tout petit chevalier. D'Éon, inconsidéré, entra en guerre contre son ambassadeur. Libelles, procès, scandales. L'ambitienx d'Éon est poussé par la fortune contraire à devenir sans retard un aventurier.

Comme je déplore qu'il n'ait pas eu la force d'attendre ! Je sens bien qu'il n'avait point l'âme d'un aventurier. Il aspirait vraiment à être un grand ambitieux, et toujours aisé dans ses mouvements ! Mais était-il si commode d'être ambitieux ? Était-il permis de l'être réellement, profondément ? D'Éon l'était bien, dans tous les cas, et avec tant de grâce ! Regardez-le partir dans la vie.

Il est de bien médiocre noblesse. Il travaille. Docteur en droit civil et en droit canon, il prête serment à la barre du Parlement et entre comme secrétaire chez M. Bertier de Sauvigny, ami de sa famille et intendant de la généralité de Paris. En 1749, il perd en l'espace de cinq jours son père et l'aîné de ses oncles à qui il succède bientôt dans la charge de censeur royal. En même temps, d'autres protecteurs disparaissent qui lui ont déjà marqué leur intérêt : la duchesse de Penthièvre, Marie d'Este, et le comte d'Ons-en-Bray, président de l'Académie des sciences. L'événement toutefois n'est pas inutile à sa carrière car il écrit sur ces deux personnages des panégyriques qui sont remarqués et que reproduisent les gazettes et recueils littéraires du temps. Ce témoignage de gratitude envers ses protecteurs disparus lui vaut dans le public un commencement de réputation et une bienveillance plus active de la part des personnages influents qui s'intéressent à ses débuts. Il est admis dans l'intimité du vieux maréchal de Belle-Isle. Il fréquente chez le séduisant duc de Nivernais, il pénètre même chez le prince de Conti, fort occupé de politique et de poésie, toujours vainement en quête de rimes et de trônes... Le charme de son esprit toujours en éveil, le tour original, vif et piquant, qu'il donne à la conversation, son goût pour la musique et surtout pour la musique italienne, comme aussi un véritable talent dans l'art très estimé alors de l'escrime, où il avait gagné le titre de grand prévôt, le font vite apprécier et rechercher dans la société, tandis que diverses publications sérieuses, un *Essai historique sur les finances* et même deux volumes de *Considérations politiques sur l'administration des peuples anciens et modernes*, attirent sur lui l'attention des gens en place, le préservent de tout soupçon de frivolité, lui méritent cette double réputation de brillant cavalier et d'infatigable travailleur qui devait le suivre dans toute sa carrière.

C'est qu'en effet d'Éon cherchait « une carrière », n'étant pas homme à se contenter longtemps de suc-

cès de salon. Il harcelait ses protecteurs pour obtenir d'eux un emploi où il pourrait se distinguer et gagner la faveur du roi. Le prince de Conti, qui étant le plus influent fut sans doute importuné plus que tout autre, ne put s'empêcher de remarquer le génie d'intrigue en même temps que le courage et l'appétit d'aventures du « petit d'Éon ». Il le fit entrer au service secret de la diplomatie royale. Telle était la force de ce jeune ambitieux. Il était prêt à tout, excellent pour tout. Ne le disait-il pas ! « Si vous voulez me connaître, Monsieur le duc, je vous dirai franchement que je ne suis bon que pour penser, imaginer, questionner, réfléchir, comparer, lire, écrire ou pour courir du levant au couchant, du midi jusqu'au nord et pour me battre dans la plaine ou sur les montagnes. Si j'eusse vécu du temps d'Alexandre ou de Don Quichotte, j'aurais été sûrement Parménion ou Sancho Pança. Si vous m'ôtez de là, je vous mangerai sans faire aucune sottise, tous les revenus de la France en un an et, après cela, je vous ferai un excellent traité sur l'économie (1764). » Et toutes ces ambitions furent inutiles, et toutes ces aptitudes furent inutilisées. D'Éon vivait en un temps où la récompense du mérite s'appelait une marque de faveur et il ne le voulut comprendre qu'à demi. Peut-être bien encore que ce chevalier merveilleusement intelligent et d'une activité fantastique n'était pas aussi bien équilibré qu'on eût pu le souhaiter.

Il devint donc aventurier, car les aventuriers sont des ambitieux qui tournent mal. Si ses entreprises avaient été heureuses, on admirerait la richesse étonnante de son intelligence. Je crois bien que sa correspondance deviendrait ou serait devenue déjà un ouvrage lu de beaucoup de Français, car ses lettres sont vives et prestes, animées d'une raillerie toute moderne, elles m'enchantent. Ses entreprises furent malheureuses, et on est contraint de suivre les vicissitudes d'une existence où d'Éon n'a plus qu'une préoccupation : faire argent de tout...

Carrière manquée. Héros manqué. Ambitieux manqué : nous avons enfin la vérité sur ce d'Eon, qui échoua si bien dans sa vie ardente. La vérité ne se laisse connaître que peu à peu, le premier historiographe de d Éon pensa que l'erreur est le meilleur chemin qui conduise à la vérité. Et il conta des fables. Le duc de Broglie écrivant le *Secret du Roi* fit de la politique. M. Letainturier-Fradin fit de l'escrime. Cet historien était trop escrimeur pour ne pas vouloir que le chevalier d'Éon ne fût ni plus ni moins qu'une femme. L'Angleterre fut toujours clémente à d'Eon qui l'aima. C'est là qu'il trouva son premier historien ; J. Buchon Telfer écrivit minutieusement l'étrange histoire du chevalier d'Éon de Beaumont. Sans doute, MM. Homberg et Jousselin n'auraient fait que traduire ce livre en français s'ils n'avaient, au hasard d'une vente, découvert des documents inédits. Ainsi devient-on historien quand on a de la culture et le goût du temps passé. MM. Homberg et Jousselin achètent d'aventure les papiers et la correspondance que le chevalier d'Éon conserva jusqu'à sa mort et qui, confisqués alors par un de ses nombreux créanciers, demeurèrent oubliés pendant plus d'un siècle au fond de l'arrière-boutique d'un libraire anglais ; et ils écrivent un bon livre. Ils précisent les faits. Ils les disposent en leur ordre régulier. Mystère des collaborations littéraires ! Le livre de ces deux historiens est bien sagement écrit. Il y manque cette verve qui n'est pourtant pas incompatible avec le souci de la vérité. M. Homberg et M. Jousselin n'ont voulu affirmer à eux deux qu'une personnalité assez effacée. Parce qu'ils redoutaient les couleurs disparates, ils ont banni toute couleur de leur récit. Du moins, il lui ont laissé la plus persuasive clarté. Leur œuvre est utile, « le petit d'Eon », qui n'eut pas de chance en sa vie, obtient après sa mort quelque compensation. Cet aventurier a en MM. Homberg et Jousselin des historiens tels qu'il n'en eût pas eu de meilleurs si la fortune lui avait permis de rester jusqu'au bout un vaillant ambitieux.

27 août 1904.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON

Vous voyez ce jeune écrivain.

Il a écrit des vers que ses amis n'ont peut-être pas oubliés. Il a écrit un roman qui, selon l'expression accoutumée, n'a pas passé complètement inaperçu au temps où l'éditeur le publia, mais dans lequel nul ne songe plus à chercher un témoignage des idées et des sentiments du jour, non plus qu'une œuvre significative de la littérature contemporaine. Et maintenant André Lebey, esprit actif, s'applique à des études d'histoire.

Cet écrivain moderne et, ainsi que l'on disait (oh ! comme elles disparaissent vite les expressions créées ces dernières années !) moderniste, a subi la séduction très puissante d'une époque déjà lointaine qui n'est jamais indifférente aux amis des grands efforts rénovateurs de l'art et des individualités hardies. Après avoir analysé l'âme singulière de Laurent de Médicis, il établit, non sans documentation ni sans imagination, la psychologie peu banale du Connétable de Bourbon. Ne croyez pas que André Lebey soit homme à s'exiler dans un temps même fertile en émotions de toutes sortes. Les sujets et les moments les plus différents attirent sa curiosité véhémente. Épris de la Renaissance, il se plaît en outre à l'histoire moderne. Il annonce, et sans doute a-t-il écrit déjà, un livre où il expliquera à sa manière Napoléon III. Ne retenons qu'un fait, plus caractéristique que tous les autres, plus heureux à mon

gré, c'est qu'un écrivain des générations les plus récemment venues à la littérature, amateur ardent de toutes les manifestations de la vie littéraire dont nous sommes les témoins, est néanmoins capable du recueillement nécessaire aux œuvres historiques. Il a discerné la vanité de ces ouvrages romanesques qui pullulent, et dont il n'est point encore las. Il en a discerné déjà la vanité ; et pourtant il en écrira encore. Mais il sait que le roman peut être, à cause de sa variété même, la distraction jamais épuisée d'un homme prompt à exprimer ses impressions. L'histoire appelle à des tâches plus nobles et plus utiles. C'est comme historien que André Lebey retiendra l'attention de son temps. Qu'il n'entreprenne point des travaux trop fragmentaires et trop disparates, et je suis sûr que, par ses œuvres d'histoire, il gagnera, pour la conserver longuement, une réputation naturellement plus stable et de meilleur aloi que la renommée surprise pour quelques heures ou quelques semaines par des romanciers...

Voici donc qu'un écrivain qui n'a point blanchi sous le harnois universitaire — qui sait cependant si André Lebey n'est point un jeune chartiste tombé sur le boulevard ! — est avide d'exécuter des travaux auxquels les universitaires français si méthodiquement laborieux, si habiles à pénétrer profondément les secrets incertains du passé, demandent leur gloire discrète, mais universelle et persistante. Qu'on n'aille point discuter trop rigoureusement sa documentation parfois indécise et dont il est toujours disposé à noter les mérites excellents, son argumentation abondante et, d'aventure, téméraire, la vigueur même de son imagination qui l'entraîne à se former une conception en quelque sorte préalable de son héros et à trouver dans tous les événements et dans tous les textes une justification empressée, si je peux dire, de sa conception ! Qu'on n'aille pas surtout l'incriminer pour la verve littéraire de son récit, la couleur dont il l'anime, l'émotion qu'il y insinue avec une adresse qui ne se dérobe pas to-

jours aux regards. Si cet art ne se dépense que pour des faits controuvés ou hypothétiques, il est dangereux ; s'il est consacré à exposer dans toute leur vérité des faits réels, il met la vérité elle-même en relief, il est au plus haut point avantageux à l'histoire... Joseph Prudhomme le dirait comme moi. Puissent tous les critiques avoir le courage de parler, lorsqu'il est besoin, comme Joseph Prudhomme !

J'avoue qu'en notre âge de surproduction littéraire, je ne vois pas de meilleur emploi aux activités des écrivains nouveaux que les études historiques, si ce n'est les études sociales. Ils courent tous la chance de nous enrichir d'un fait vérifié. Qu'ils estiment cette chance à son prix ! Et je ne souhaite rien de mieux pour ces écrivains, que leur générosité d'esprit aventure loin des sentiers battus où fleurissent, permettez-moi cette métaphore, les fleurs vulgaires des romans parisiens, je ne souhaite rien de mieux que le jugement courtois, l'attention point trop dédaigneuse de ceux qui sont les dépositaires des méthodes scientifiques et consacrent leur existence sévère à utiliser ces méthodes...

Il n'est pas improbable que André Lebey soit récompensé en gloire et en influence des travaux ardus qu'exige l'élaboration d'une œuvre solide. A-t-il écrit la biographie définitive du Connétable de Bourbon ? Il est beau de rester, pendant des années et encore des années, aux yeux des hommes d'élite que le connétable de Bourbon ne laisse pas complètement insensibles, l'historien de cet homme aussi grand peut-être qu'il fut infortuné et funeste... Mais André Lebey n'exprime que de modiques prétentions. Il vise à obtenir, il le dit, quelques rares lecteurs. Il se tient pour satisfait s'il est un auxiliaire non méprisable de celui qui voudra employer dix ans de sa vie à écrire une histoire du Connétable. Le sort de cet historien intermédiaire n'est pas plus mauvais pour cela. Les historiens se succèdent assez vite, et un grand nombre de livres ont été

publiés sur les mêmes sujets. Du moins, ils ne périssent pas tout entiers. Ceux qui viennent beaucoup après eux ont le soin de les discuter. Aussi longtemps le connétable de Bourbon passionnera quelques hommes, aussi longtemps on invoquera les noms de Marillac, d'Antoine de Laval, de Brantôme, de Paul Jove, de Martin du Bellay, de Varillas, de Dreux du Radier, de Gaillard, de Le Ferron, de Guiffrey à qui nous devons certaines vérités et certaines erreurs touchant le connétable, aussi longtemps sera conservé dans un milieu de culture raffinée le souvenir d'André Lebey... De quels romanciers vous souvenez-vous, dites-le, qui furent contemporains de Marillac, d'Antoine de Laval, de Brantôme, de Paul Jove, de Martin du Bellay, de Varillas, de Dreux du Radier, de Le Ferron, de Gaillard ? De quels romanciers gardera-t-on la mémoire qui appartiennent à la génération de Guiffrey ou bien à celle d'André Lebey ? On aura oublié totalement les romanciers les plus fameux de notre temps et quelques esprits distingués pendant les siècles futurs chercheront le livre d'André Lebey dans la poussière conventionnelle des bibliothèques. André Lebey n'a point choisi un domaine infertile. Il peut l'exploiter avec persévérance !...

Et quel plaisir doit-il éprouver à vivre en la compagnie de cet énigmatique Charles de Bourbon ! C'est un héros de qualité. On eût dit, il y a dix ans : qu'il est plus « suggestif », que tous les héros de roman. André Lebey l'a bien étudié et il l'a beaucoup aimé.

André Lebey a montré avec une louable exactitude la lutte de la royauté contre le dernier des grands féodaux, les rois redoutant la puissance, et la richesse, et l'éclat de ce grand seigneur, et brisant tout cela par l'omnipotence de l'injustice. Il l'a même montré avec un scrupule excessif et n'a pas suffisamment supposé que ses lecteurs pouvaient connaître ce qui est un fait historique élémentaire. Qu'importe ! Il vit la vie de ce temps. Il sent la jalousie de François Ier le jour même

du couronnement où le somptueux connétable accomplit les devoirs de sa charge, et le jour de l'entrée à Paris qui fut la plus triomphante qu'on pût voir. « En laquelle entrée fut mondit sieur de Bourbon très richement accoutré et son cheval et ses écuyers, pages et laquais à ladite entrée, et encore mieux au souper du roy, au palais, là où ledit sieur avait une robe longue de drap d'or contenant douze aunes qui avaient coûté quatorze vingt écus d'or au soleil l'aune, payée comptant, fourrée de martres zubelines et son bonnet chargé de bagues jusques à la valeur de 100.000 écus. Et fut dit qu'il n'y en avait aucun en la compagnie qui fut si bien ni si richement accoutré qu'était le dit sieur de Bourbon et connétable de France. »

Il sent s'accroître la jalousie du roi au camp du Drap d'Or, où le luxe du connétable approchait de trop près celui de son maître ; s'accroître encore au moment où le roi vient à Moulins pour servir de parrain au fils chétif du connétable. C'est la lutte qui se prépare entre François Ier et son vassal trop fort, lutte étrange où le roi flatte celui qu'il va combattre et le craint plus que jamais à l'heure où il pense l'anéantir.

Il fallait s'attendre à ce que André Lebey dépeignît passionnément le destin atroce de cet homme exceptionnel que fut Charles de Bourbon. Mais sans doute a-t-il abusé de cette « psychologie littéraire » à laquelle sont condamnés les jeunes écrivains d'aujourd'hui, car la génération précédente pèse encore de tout son poids sur eux. On le devine à la manière dont il débute en se sachant gré d'une telle solennité appropriée, croit-il, à la magnificence triste du sujet :

« Il est peu d'existence aussi tragique que celle de Charles III, duc de Bourbon et de Châtellerault, comte de Clermont-en-Beauvois, de Montpensier, de Forêts, d'Auvergne, vicomte de Carlat et de Murat, seigneur de Beaujolais, de Combraille, de Mercœur Annonay, de Roche-en-Régnier et de Bourbon-Lanceys, pair et chambrier, lieutenant général du roi en ses pays de

Bourgogne et de Languedoc, connétable de France ; cependant le malheur y apparaît si total qu'il se métamorphose en une sorte de gloire funèbre. La destinée a poursuivi cet homme d'une façon implacable, sans lui permettre de se ressaisir ni de s'écarter de la mauvaise route où elle le maintenait, et sous l'invisible main qui le poursuit vers la mort, pas une fois l'élu de cette tâche aride n'a baissé la tête. » Littérature!

Il distingue trop facilement l'honneur des époques.

« Il est des outrages dont on ne peut pas ne pas se venger. Tout le monde, ainsi que cela se pratique si facilement à notre époque, ne réussit point à vivre côte à côte, en bonne intelligence, avec le souvenir d'une injure acceptée et, par conséquent, avec le mépris de soi-même. » Littérature!

Qu'est-ce à dire lorsqu'il disserte sur l'ambition et sur ses effets !

« A cette époque, les ambitions étaient précoces et n'attendaient pas pour se manifester ; on se trouvait plus tôt d'aplomb en face de la réalité, on vivait plus complètement avec moins de réticences et, tout compte fait, la vie quoique moins facile et plus dangereuse, pour cela même aussi devait être plus intéressante que maintenant. » Littérature !

Littérature encore lorsque André Lebey s'applique à nous présenter en Charles de Bourbon « un beau traître ». Il le voit devant son destin toujours raidi, grand, mince et robuste, fier dans une allure de défi avec sa barbe à l'espagnole et son turban à aigrette, moins pompeux que ne l'a réprésenté Titien, mais aussi hautain, les yeux durs, la mine figée dans une résolution qui empêche la tristesse d'apparaître. Jamais il ne s'abandonne selon la morale naturelle de gentilshommes de son époque, qui, tout de suite, le mieux qu'ils peuvent et en ne raisonnant que le strict nécessaire, font face à l'action. « Il domine ses scrupules dès qu'il a reconnu que sa sûreté personnelle et ses biens menacés l'y autorisent : il commande à ses

angoisses ; sa résolution une fois prise il va. Il est à la fois le spectateur sombre et l'artisan impassible de son histoire ; il joue sa vie en demeurant au-dessus d'elle, il se possède et se sert de lui-même comme d'une épée, comme d'une belle épée. » Littérature !

Et puis, André Lebey analyse une âme avec prestesse.

Il sait, à n'en pas douter, que certaines âmes ne peuvent vivre sans honneur et, naturellement dignes des premières places, n'admettent pas d'en être privées. « Le mérite a le droit d'en vouloir à la sottise qui le néglige ou à la médiocrité qui lui barre la route. » C'est vrai. Que c'est vrai ! « L'inaction forcée tue celui qui se sent né pour de grandes choses et le porte tout naturellement, presque par instinct de conservation, à la vengeance. » C'est vrai. Que c'est vrai ! « La vengeance du connétable va un peu loin et choque au premier abord ; le mot de traître inspire le recul et empêche l'intérêt. » C'est vrai, que c'est vrai ! « Puis, à fixer les faits avec plus d'attention, à considérer de quelle manière existait alors l'idée de patrie, à reconnaître les mobiles qui ont forcé ce prince du sang, second du royaume, à s'offrir à Charles-Quint, on s'étonne de lui trouver des excuses ; bien plus on juge que cette trahison n'en était peut-être pas une au sens exact du mot ; on constate qu'agir autrement n'était pas possible pour un tel caractère. » C'est vrai. Que c'est vrai ! Mais si le connétable de Bourbon cesse à peu près d'être un traître, il cesse d'être un beau traître. Certainement André Lebey se fait une conception toute littéraire de son héros. Bourbon n'a rien livré. Il a tourné le dos à une ingrate patrie et il l'a combattue au grand jour. « Qu'on se souvienne de *Coriolan*, déclare ce romancier, ce poète. Je n'ai jamais pu lire le beau drame de Shakespeare sans songer au connétable qui, lui aussi, connaissant sa valeur, mais trop haut placé pour les flatteries et perdre son temps en manœuvres de cour, indigné de se voir préférer des

incapables tels que Bonnivet, souffrit trop de ces misères pour les supporter longtemps !

Ne discernez-vous pas, avec l'inspiration littéraire, le plaidoyer pour un traître ! Remarquez-le, André Lebey ne dénature point l'histoire. Son inspiration littéraire l'aide à comprendre le connétable ; son penchant au plaidoyer l'aide à distinguer la vérité favorable dans une vie où l'on est plus disposé à ne rien voir que de défavorable. Le littérateur rend service à l'historien. Mais il présente son héros dans un décor, en beauté.

Réellement, je ne sais si Charles de Bourbon fut ce héros étrange marqué par la fatalité. Le destin s'acharna contre lui. Est-il certain que sa supériorité suscitait nécessairement et partout des méfiances et des haines ? Il fut du moins combattu par tous ceux qui l'entouraient, auprès de Charles-Quint comme auprès de François Ier. Aucun de ses droits ne fut respecté. Nulle ne fut tenue des promesses qu'on lui fit ou des engagements qu'on prit envers lui. Rien ne pouvait lui réussir, même ses plus grands succès, dira André Lebey qui se plaît aux antithèses.

Ne serait-il pas raisonnable de remarquer d'abord l'inquiétude de son esprit. Ce gentilhomme, d'une intelligence extrême et d'une santé débile, est neurasthénique, croyez-moi. Il a la manie des persécutions cela est certain. Il a conscience de sa valeur qui est rare ; mais il se persuade trop aisément que l'univers est son ennemi, l'univers qu'il veut maîtriser. Il abandonne François Ier, il abandonnera Charles-Quint. Ambitieux de domination, il s'en va finir condottiere. Il aspirait à régner, il meurt aventurier. Son esprit était fiévreux et indiscipliné. Il avait de gigantesques projets, mais il ne comptait point sur le temps pour les réaliser, lui à qui le temps n'appartenait pas. Il devait mourir à trente-sept ans, presque grand homme, et traître presque deux fois, solitaire et malheureux toujours.

Si vous le pénétrez profondément, vous apercevez

son « individualisme » exaspéré. Charles de Bourbon eut une indépendance et une ambition exceptionnelles dans une situation exceptionnelle, qui ne permettait ni cette indépendance, ni cette ambition. Il était un « homme de premier ordre » parmi de vaillants capitaines un peu sots. André Lebey vous dira : « Ce grand caractère n'atteignait toute sa valeur que là où les autres eussent faibli ; un fond mouvementé, tragique et violent était nécessaire à sa silhouette hautaine ; elle y apparaissait comme dans un naturel décor. » François Ier, roi de belle mine, de haute taille, de large encolure et glorieux ne pouvait comprendre ce caractère-là. Charles-Quint ne le pouvait souffrir. Parce qu'il naquit trop puissant cet ambitieux maladif, capable de réaliser toutes ses ambitions, fut voué à tous les malheurs...

Que de « scènes » en cette vie de héros de drame historique ! André Lebey nécessairement les esquisse toutes, lui qui ne peut ici les animer en dialogues. C'est l'amour, vraisemblable, de la mère de François Ier, de Louise de Savoie pour le connétable. C'est ensuite la haine implacable de cette vieille femme dédaignée — et cupide — contre le possesseur de tant de biens. Ce sont les progrès dans une âme tourmentée de la tentation de trahir. Ce sont les préparatifs par un esprit calculateur d'une trahison à nulle autre pareille. C'est l'échec par suite de circonstances médiocres de cette trahison grandiose, qui, sur le trône de France, pouvait substituer le connétable à François Ier. C'est la fuite du seigneur le plus puissant de France, qui est contraint de quitter son pays comme s'il s'évadait d'une prison. Enfin, c'est l'épopée de la vengeance : Bourbon vainqueur de François Ier à Pavie n'obtenant pas les ›arations qu'il espère, en proie à toutes les hostilités ouses, impatient des contraintes, cherchant furieuse- ›nt à se créer une souveraineté pour affirmer sa supé- ›rité et s'en allant mourir d'une mort pathétique sous › remparts de la Ville Éternelle.

André Lebey n'oublie aucune de ces scènes et son récit, esclave allègre du document, se meut avec animation. Le romancier prête à l'historien tous les services que celui-ci peut réclamer de lui. Et l'histoire du connétable de Bourbon par André Lebey est, au demeurant, une belle œuvre.

3 septembre 1904.

LOUIS BERTRAND

Romancier, Louis Bertrand nous éblouit ; théoricien, Louis Bertrand veut nous éclairer.

Il a écrit quatre romans tous excellemment méridionaux de sujet, de décor, de clarté, de couleur, de mouvement, d'abondance, de désordre et d'animation. Les idées, les sentiments, toutes les tendances de Louis Bertrand sont si fortes que cet artiste, qui se plaisait à rester impersonnel et extérieur à ses ouvrages, se montre tout entier en eux par la façon dont il conçoit ses milieux, ses héros, s'épanouit en ceux-là et sourit en ceux-ci. Il est à ce point dominé par le monde ensoleillé, multicolore et grouillant qui l'entoure que ses romans se ressouviennent tous les uns des autres, toujours vivants, toujours ardents, mais un peu ressemblants entre eux. *Pépète le Bien-Aimé* est la réplique du *Sang des Races*. *Le Rival de Don Juan* est la réplique de *La Cina*. Beaux titres lumineux, beaux livres chaleureux. Une vive et vaillante personnalité. Disons ce mot que les petits bourgeois d'Alger peuvent employer en voyant passer sur le port l'inquiétant et bien-aimé Pépète : les livres de Louis Bertrand ont fait des conquêtes, toutes sortes de conquêtes. Qu'il prenne bien garde de choisir désormais ses triomphes ! Pépète se laissait aimer indistinctement par la bouchère Vincente Saillagouse, la marbrière Santita, la vieille Anglaise et la jolie et pure et sensée « petite caille » Angèle Micoud. L'auteur de *Pépète* doit avoir bien soin de ne

pas rechercher pour ses livres qui ont le suffrage des délicats, les faveurs de lectrices et de lecteurs apparentés à la bouchère, à la marbrière, à la vieille anglaise. M. Louis Bertrand doit fuir les dévots d'un Willy.

Il nous enchante, conteur de belles histoires vibrantes et colorées ; il pense nous conquérir, nous convaincre, nous entraîner, doctrinaire, fondateur d'écoles — car Louis Bertrand (tout est facile à sa verve prodigue) a fondé son école lui aussi et rien n'est plus propre à nous instruire sur la vanité de toutes les écoles. Il a écrit son manifeste, lui constamment prêt à écrire des pages indéfiniment éloquentes. Il a formulé les préceptes les plus contradictoires à son talent. Il a mis aussi mal d'accord que possible ses théories et ses admirations. Il a prouvé qu'un romancier se connaît toujours médiocrement lui-même. Les pensées de Louis Bertrand d'ailleurs sont véhémentes et ses contradictions sont enthousiastes !

Contradictions de détail, contradictions générales. Il ne s'agit que de s'entendre et ce n'est pas commode.

Il proclame son culte de Flaubert. Juste reconnaissance car il doit beaucoup à Flaubert et Louis Bertrand est quelque chose comme un Flaubert improvisateur. Une partie de son manifeste est le commentaire de ces lignes de Flaubert dans la *Tentation de Saint-Antoine* «... Ils ont maintenant des âmes d'*esclaves*, oublient les ancêtres, le serment, et partout triomphent la sottise des foules, la médiocrité de l'*individu*, la hideur des *races* »... Il invoque constamment les exemples, mieux les leçons de Flaubert. Flaubert passe même dans ses romans. Louis Bertrand rappelle ce nom dans le *Sang des Races*; l'infortuné Mantoucher, le *Rival de Don Juan*, invoque lui-même Flaubert avec vivacité. Flaubert e le maître parmi les maîtres. Louis Bertrand le cons dère comme l'initiateur immortel de cette Renaissan classique qu'il accélère en la définissant. Pourtant combat avec un vertigineux élan « l'art pour l'ar

c'est-à-dire la foi de Flaubert. Et l'ardent disciple de l'auteur de *Salammbo* ou de la *Tentation de Saint Antoine* s'irrite indigné contre ces écrivains qui s'excitent sur les cadavres des villes mortes, prennent on ne sait quel plaisir innommable à soulever les linges et à remuer les puanteurs des vieilles corruptions, parcourent l'Asie, l'Extrême-Orient, l'Afrique, tous ces pays où des races neuves grandissent, où des peuples réveillés de leur sommeil séculaire par la menace de l'étranger se préparent à une lutte sans merci contre nous, passent devant toute cette vie frémissante sans rien voir que les débris du passé, que le clinquant d'une fausse couleur locale, le déchet de l'archéologie et de l'histoire. Il dit, il s'irrite, il s'indigne et, admirable pour la spontanéité valeureuse de son talent, il invoque une fois encore le discipliné et patient Flaubert.

Il nous l'offrira même comme le dernier des représentants notables de la littérature classique, car il ne tend à rien moins qu'à abattre les ruines du romantisme et du naturalisme qui est une honteuse dégénérescence du romantisme, qu'à restaurer le classicisme lui-même. Il n'est point lent à déterminer les caractères du classicisme renaissant : effort constant vers l'harmonie et la composition, souci de l'ordre, du choix, de la beauté, culte de la tradition, culte de la vérité humaine, préférence pour les lieux communs, conception poétique des choses, et, pour tout dire, solidité du fond et perfection de la forme, simplement.

On remarque tout de suite que ses romans exaltés ne témoignent pas de cette composition régulière et sage, de ce souci de l'ordre et du choix par lesquels s'accomplira la renaissance classique. Ils ont tout le lyrisme débordant, le pittoresque torrentueux, la fougueuse passion, la violence colorée, naturelle à un jeune romantique attardé. Et constatant la lutte du théoricien et du romancier en Louis Bertrand, on se prend à croire qu'il y a pas incompatibilité formelle entre romantisme et

classicisme, et que tel écrivain de nos jours librement inspiré, enrichi par surcroît de la connaissance exacte de notre littérature, peut très avantageusement marier en ses œuvres les dons du romantique et les qualités du classicisme, profiter de toutes les leçons des écoles antérieures à lui, mélanger et fondre en son esprit tous les préceptes et perpétuellement inspiré par tous ses grands prédécesseurs dont l'influence n'est pas aisément secouée par ceux qui l'ont d'abord subie, s'appliquer à un effort rénovateur qui n'est point complètement efficace car l'écrivain ne parvient pas facilement au chef-d'œuvre d'où dépendent les destinées littéraires d'une époque, mais qui n'est point complètement inutile parce que Louis Bertrand qui a le « tempérament » original et fort a eu l'intuition assez pénétrante de ce que son époque pouvait ajouter aux efforts des époques précédentes. Il arrive ainsi qu'en comparant ses livres et ses doctrines, en remarquant que tout son manifeste sur la Renaissance classique est un réquisitoire contre le romantisme et son héritier fâcheux le naturalisme, contre Zola en somme qui fut le naturaliste le plus imprégné du romantisme, on est obsédé par cette pensée que Louis Bertrand procède d'Émile Zola plus que de personne et qu'au romantisme naturaliste de Zola il ajoute seulement ce que peuvent donner la connaissance approfondie de nos lettres classiques, le goût de la tradition et la quiétude d'une âme heureuse et saine, en qui le pessimisme n'a point accès...

*
* *

On n'hésite plus maintenant sur les caractères de l'œuvre de Zola. Je crois bien que M. Bernard Bouvier, professeur de l'Université de Genève, dans l'étude élégante qu'il lui a consacrée, vient de préciser tou ses caractères avec la netteté la plus forte et la plu brillante limpidité. Il nous a donné de Zola la critiqu qui observe les faits, mesure leur valeur et conclu

non pas celle qui interprète avec fantaisie. La critique de M. Bernard Bouvier est décisive parce qu'elle est inspirée par le goût exclusif de la vérité, et qu'elle traduit une aptitude singulière à la découvrir. Suivons ce guide un instant.

« Connaître la réalité présente, c'est assez. L'art est dans la vie et la vie est toute dans la réalité telle que nous la pouvons observer », voilà, nous dira M. Bernard Bouvier, le principe fondamental d'Émile Zola. N'est-il pas aussi le principe fondamental de Louis Bertrand. Il veut, dit-il, raconter *la vie* et non plus *la réalité* ou *la nature*. Et non seulement cette formule aurait l'avantage d'être plus pratique, de circonscrire avec plus de précision les limites de l'observation de l'artiste comme de définir plus précisément son objet ; mais elle exclurait, en outre, ou rejetterait au second plan tout ce qui dans la nature, ne porte point les caractères d'ordre, d'harmonie et de beauté qui sont les caractères essentiels de l'activité vivante. Triomphal, Louis Bertrand ajoute : « Elle écarte ou elle subordonne tout ce qui est amorphe et inorganique, tout ce qui est anormal, hybride et monstrueux. » Ambitieuse doctrine. Mais Louis Bertrand nous persuadera-t-il que Mantoucher le rival de Don Juan qui est entraîné par la brutalité de son amour à la folie, au meurtre, au suicide, n'est pas anormal et n'est pas monstrueux. Quant à Pépète le pêcheur d'Alger, aimé pour lui-même par toutes les femmes, s'il est « nature », je tiens pour certain qu'il n'est pas « vrai ». Et tel quel il ne laisse pas que d'être lui aussi anormal et monstrueux... Mais ce sont là, direz-vous, des impressions. Il reste que Émile Zola protestait, il y a plus de trente ans, que « l'art est dans la vie ». Ainsi fait aujourd'hui Louis Bertrand. Et si Zola avait tort de proclamer que la vie est toute dans la réalité telle que nous la pouvons observer, du moins faut-il convenir que la vie est d'abord dans la réalité et que c'est par la connaissance et la compréhension de la réalité que nous parviendrons

à la connaissance et à la compréhension de la vie tout entière... Louis Bertrand serait donc bien coupable de vouer à l'exécration des écrivains néo-classiques le naturalisme et son maître, lui surtout qui, s'il veut chanter la vie, excelle particulièrement à peindre la réalité, la réalité telle que nous la pouvons observer...

... « L'indifférence au bien et au mal, au beau et au laid dans le choix des sujets, des types, des actes, du milieu, du langage, telles furent les conséquences de la philosophie de Taine appliquée au roman. » Et l'on admet que Zola ne voulut qu'appliquer au roman la philosophie de Taine... Il fut donc indifférent au bien et au mal, au beau et au laid... Ne reprochez pas à Louis Bertrand pareille indifférence, il serait trop surpris. En effet s'il veut surtout plaire, il écoute aussi tous les autres avertissements du public. Or, « le public nous avertit que notre œuvre n'est pas un divertissement égoïste : mais qu'elle a toujours, même sans y prétendre, une importance sociale. Nous respecterons scrupuleusement cette obligation de servir autrui qu'assume tout écrivain dès qu'il publie un livre ; et si nous prenons garde de n'offrir que des exemplaires accomplis de chaque être ou de chaque objet — sans prêcher, ni moraliser, nous conférerons par ce seul fait une valeur édifiante à nos écrits... » Voilà l'écrivain social et, nécessairement, moral par la seule peinture de la beauté — (et je me figure que pour lui la beauté n'est rien autre chose que l'intensité de la vie) ! Mais pratiquement, Louis Bertrand est trop assuré qu'un portefaix comme un membre de l'Institut a son intelligence, sa morale, voire sa philosophie et son esthétique, lesquelles dérivent des conditions de son être et de son état, et qu'il est absurde de nier chez lui les manifestations d'une mentalité qui n'est pas la nôtre, comme il serait puéril de vouloir lui en imposer une qui ne serait pas la sienne... et dans tous ses livres, ses héros ont une moralité qui dérive peut-être trop directement des conditions de leur être et de leur état, et une sorte d

beauté qui résulte trop spécialement de la superbe inconscience avec laquelle ils obéissent à leurs instincts omnipotents... Louis Bertrand disserte comme il veut et il appelle moralité ou beauté ce qu'il lui plaît justement d'appeler moralité ou beauté, mais il aurait tout aussi sagement pu écrire en tête de chacun de ses livres ce que Zola écrivait dans la préface de *Thérèse Raquin*. « J'ai voulu étudier des tempéraments et non des caractères... J'ai choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et par leur sang, dépourvus de libre arbitre et entraînés à chaque acte de leur vie par les fatalités de leur chair. Thérèse et Laurent sont des brutes humaines et rien de plus ». Il aurait pu écrire comme Zola, considérant la plupart de ses héros : « L'âme est parfaitement absente, j'en conviens aisément, puisque je l'ai voulu ainsi. » Et ils se seraient reconnus à ce signalement et Carmelo de *La Cina* et Pépète le Bien-Aimé, et Ciapa-Capia, et *tio* Centa-Creuz, et Poublanc et Pascualeto le Borgne et Vincente, et Santita, et tant d'autres héros sommaires de *Pépète* et du *Sang des Races*. Zola a souvent « cherché la bête en l'homme ». Louis Bertrand proclame qu'il a toujours cherché l'homme : il a souvent trouvé la bête. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'étude sincère purifie tout, comme le feu. Il arrive qu'on ne s'en aperçoive qu'assez tard...

Si vous vous écartez un peu des doctrines pour entrer dans les livres, vous sentirez mieux encore combien le talent de Louis Bertrand est apparenté au génie de Zola. Que Zola ait été un poète, c'est une vérité admise. Il tenait au réel, mais son imagination l'amplifiait, l'exaltait sans le dénaturer et ce romancier scientifique écrivait de vastes poèmes naturalistes. Louis Bertrand qui se flatte de raconter la vie se flatte aussi d'être avant tout un poète. Il atteste que la faculté essentielle d'un artiste est l'imagination poétique, que l'artiste ne *peut pas* de toute nécessité percevoir le monde autrement que par la Poésie, qu'a-

moindrir ou supprimer en l'artiste la faculté poétique, c'est rendre incomplète ou impossible la seule communication qu'il lui soit donné d'avoir avec la réalité, qu'enfin il y a une connaissance poétique des choses... Du *Sang des Races* à *Pépète le Bien-Aimé*, de *la Cina* au *Rival de Don Juan* vous discernez, en effet, cette simplification poétique des traits et des âmes et le « grandissement » de chaque individu qui devient représentatif de tout son milieu. Rafaël surtout, le charretier du *Sang des Races*, est le type idéalisé de ces hommes simples qui vivent dans la nature, et cet être primitif a je ne sais quelle grandeur et je ne sais quelle noblesse impressionnantes... Tous les faits de son existence sont empruntés à la réalité méticuleusement observée : il est lui-même une création de poète.

Dans les œuvres de Louis Bertrand comme dans celles de Zola voyez encore ces forces animées de la nature qui emplissent tous les romans et dominent tous les êtres qui y vivent... C'est la beauté du ciel méditerranéen qui fait ce qu'ils sont tous les hommes.. C'est la route qui traverse les solitudes africaines, la route fascinatrice qui attire et retient ceux qui l'ont d'abord fréquentée, et ne les laisse plus maîtres de vivre loin d'elle; c'est la mer qui, elle aussi, exerce sur tout un peuple le même attrait irrésistible et le façonne à sa guise ; c'est la foule qui entraîne les individus, les commande ; c'est l'amour, l'instinct amoureux, omnipotent qui, progressant avec régularité, affole et supprime les êtres simples ou compliqués dont il s'est emparé : la fruste Vincente, le raffiné Mantoucher...

Faut-il continuer ces rapprochements qu'établit malgré lui le lecteur attentif et bien vite enthousiaste des romans de Louis Bertrand ? Mais Louis Bertrand a précisément hérité de Zola cette puissance créatrice qui était la force supérieure du romancier naturaliste, ce sens de la vie dont les métamorphoses sont extraordinairement variées, les mouvements divers et incessants, ce goût des tableaux vastes, des descriptions si

amples qu'elles semblent parfois des amplifications, cette merveilleuse aptitude à suivre, à peindre le grouillement des êtres et des choses sous le grand ciel étincelant...

Loin de moi la prétention de diminuer la hardiesse novatrice de Louis Bertrand, romancier et fondateur d'école, ni de lui attribuer une tâche qu'en définitive, et tout bien délibéré, il n'a peut-être pas entreprise, mais s'il a véritablement apporté quelques idées nouvelles et quelques nouvelles inspirations à la littérature de notre temps, il n'a certainement pas fait autre chose que ce que, dès 1891, Émile Zola désirait avec une prévoyance admirable et définissait avec une admirable précision.

« L'avenir, disait Zola à Jules Huret (Enquête sur l'évolution littéraire citée par Bernard Bouvier), l'avenir appartiendra à celui ou à ceux qui auront saisi l'âme de la société moderne qui, se dégageant des théories toujours rigoureuses, consentiront à une acceptation plus logique, plus attendrie de la vie. Je crois à une peinture de la vérité plus large, plus complexe, à une ouverture plus grande sur l'humanité, à une sorte de classicisme de l'humanisme. »

L'avenir décidera lui-même s'il appartient ou non à Louis Bertrand. Mais puisque par ses réquisitoires contre le naturalisme Louis Bertrand provoque à des rapprochements que son talent appelle, que Louis Bertrand ne tienne pas rigueur à Émile Zola de ses fautes. Il lui doit, à son insu peut-être, ses plus robustes qualités.

Je ne dissimule pas que je préfère aux autres ses deux romans qui sont le moins éloignés de ceux de Zola: *Le Sang des Races*, *Pépète le Bien-Aimé*... Et dans *La Cina* et dans le *Sang des Races*, ce qui approche le plus de la perfection, c'est peut-être, non pas la description fervente, je le sais, des beautés classiques de la vieille terre d'Afrique ou d'Espagne, que la peinture loyalement réaliste de la vie présente à Alger ou bien à Séville... Mais voici sans doute la grande nouveauté : le pessi-